# HISTOIRE

DE

# SAINT FRANÇOIS

D'ASSISE

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

Auteur des HISTOIRES DE S. FRANÇOIS XAVIER, S. IGNACE DE LOYOLA, Ste CHANTAL, S. FRANÇOIS DE BORGIA, S. FRANÇOIS RÉGIS, ETC.

---

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

---

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1881

Tous droits réservés.

**EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.**

OEUVRES DE JACQUES BALMÈS :

# ART D'ARRIVER AU VRAI

**PHILOSOPHIE PRATIQUE**

TRADUITE ET AUGMENTÉE D'UNE INTRODUCTION

Par M. Ed. Manec, vicaire général à Agen.

7e éd[illegible]n, revue et augmentée. 1 vol. gr. in-18, broché : 3 fr. 50.

# P[illegible]OSOPHIE FONDAMENTALE

Traduite par M. Ed. Manec, vicaire général à Agen.

Précédée d'une lettre au traducteur par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

3e édition. 3 vol. gr. in-18 [illegible]

# LE PROTESTANTISME

COMPARÉ

# AU CATHOLICISME

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA CIVILISATION EUROPÉENNE

Précédée d'une introduction par M. de Blanche-Raffin.

7e édit., ornée d'un portrait. 3 v. gr. in-18 : 10 fr. 50.

---

OEUVRES DE DONOZO CORTÈS, MARQUIS DE VALDEGAMAS, édition donnée par sa famille, avec une Introduction et une Notice sur sa vie, par M. Louis Veuillot. 2e édit. 3 vol. in 8o, brochés. . . . . . . . . . . . . 18 fr.

FROM THE LIBRARY OF

REV. LOUIS FITZGERALD BENSON, D. D.

BEQUEATHED BY HIM TO

THE LIBRARY OF

PRINCETON THEOLOGICAL SEMINARY

SCB
14932

Division II

Section

For dear Cousin Maria
fr. her loving Etta.
Bellevue. 16th Septr
1890

# HISTOIRE

DE

# SAINT FRANÇOIS

D'ASSISE

Le chemin du ciel est long et
difficile
suivez le bon Jésus, il le rendra
facile.

Cardinal Mezzofanti.

## OUVRAGES DE M. DAURIGNAC

« ... Chacune de ces vies, a dit le P. Ramière, est un drame qui ne le cède en intérêt à aucun roman, tandis qu'il ne le cède en rien en utilité à aucun livre spirituel. Les personnes du monde, les enfants, les jeunes personnes les liront avec grand fruit ; les ecclésiastiques et les religieux eux-mêmes y trouveront de quoi s'édifier. »

HISTOIRE DU B. CANISIUS. 1 vol. in-18 jésus......... 3 50

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. 1 vol. in-18 jésus.......................................... 3 »

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA. 1 volume in-18 jésus.................................. 3 50

HISTOIRE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA. 2 volumes in-18 jésus.................................. 6 »

— VIE ABRÉGÉE. 1 vol. in-18 jésus. .................. 2 50

SAINTE JEANNE DE CHANTAL, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde. 1 volume in-18 jésus. 3 »

HISTOIRE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE. 1 volume in-18 jésus.................................. 3 50

VIE DE MAXIMILIEN D'ESTE, archiduc d'Autriche. 1 vol. in-18 jésus.................................. 3 50

PENSÉES ET FRAGMENTS DES ÉCRITS DU P. CATHARY. 1 volume in-18 jésus........................ 3 50

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER. 2 volumes in-18 jésus.................................. 6 »

— VIE ABRÉGÉE. 1 volume in-18 jésus.................. 2 50

4500. — Abbeville, typ. et stér. A. Retaux. — 1887.

# HISTOIRE

DE

# SAINT FRANÇOIS

# D'ASSISE

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

Auteur des Histoires de S. François Xavier, S. Ignace de Loyola, Ste Chantal, S. François de Borgia, S. François Régis, etc.

---

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

---

PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1887

Tous droits réservés.

SCB

14932

AUX MEMBRES

DU

# TIERS-ORDRE

DE LA PÉNITENCE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

J. M. S. DAURIGNAC

# APPROBATION

DE

## MONSEIGNEUR PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS

---

**L'Histoire de saint François d'Assise**, par J. M. S. DAURIGNAC, a toutes les qualités des précédents ouvrages du même auteur : style convenable et pur, doctrine exacte et solide, manière de raconter sans longueurs et sans lacunes, qui paraît tout dire en ne disant que ce qui est vraiment digne d'intérêt; elle a de plus un mérite particulier, bien précieux pour tant de lecteurs qui se fatiguent si vite, c'est la multitude des petits récits, qui se succèdent sans dépendre les uns des autres, et sans pourtant nuire à l'unité de l'ensemble. Pour ceux qui veulent bien connaître le grand thaumaturge d'Assise, son histoire a le charme d'un roman, tant les merveilles s'y pressent; pour ceux même qui ne chercheraient qu'un délassement accidentel, c'est un vrai livre d'anecdotes, mais quelles anecdotes! C'est une galerie où sont esquissées séparément les plus prodigieuses victoires. Dieu veuille accorder beaucoup de succès à cet excellen ouvrage, car ceux qui le liront en deviendront meilleurs!

A Oppy, en cours de visite pastorale, le 4 octobre 1861,
fête de saint François d'Assise.

† P. L., *Év. d'Arras, de Boulogne et de St-Omer.*

# PRÉFACE

L'histoire de saint François d'Assise sera-t-elle accueillie avec autant de bienveillance que celles de saint François Xavier, de sainte Jeanne de Chantal et de saint Ignace de Loyola ? Dans un temps où le rationaliste s'est emparé de tous les esprits, même de ceux qui en ignorent le nom, pouvons-nous présenter les faits surnaturels dont se compose cette histoire, sans nous faire accuser de témérité par quelques-uns, et sans exciter de la part des autres le sourire moqueur de l'incrédulité ?

On croit volontiers à l'intervention des esprits, lorsqu'il s'agit d'une table dansante, d'un chapeau tournant, d'un crayon écrivant ; mais on se juge esprit trop fort pour ajouter foi aux pieuses légendes qui nous racontent la poétique et touchante intervention des esprits célestes dans la vie d'un saint personnage, dont les miracles et la sainteté sont reconnus et attestés par l'Église.

On accepte aveuglément, sur la foi d'un nouvelliste de talent, l'apparition des spectres évoqués par le *medium* le plus en vogue ; mais on ne peut accepter le récit d'une apparition de Notre-Seigneur ou de sa très-sainte Mère, en faveur d'une âme dont ils sont la seule pensée, la seule occupation, le seul amour. Que de chrétiens — et de chrétiens pieux — craindraient d'être taxés d'ineptie, s'ils paraissaient ajouter foi à des manifestations de la puissance et de l'amour d'un Dieu !

Que ces chrétiens nous pardonnent ; ce n'est pas pour eux que nous avons écrit la vie si extraordinaire de saint François

d'Assise ; ce n'est pas à eux que nous nous adressons, c'est seulement aux âmes assez courageuses pour oser dire : « Si Dieu n'a point fait ces choses, il pouvait les faire puisque sa puissance est infinie comme son amour. »

Toutefois, nous ne renonçons pas à travailler encore pour les loisirs de la piété mondaine ; loin de là, saint François d'Assise sera bientôt suivi d'un autre ouvrage qui, nous osons l'espérer, nous réconciliera avec cette partie du public dont l'accueil nous a été si favorable et nous a si puissamment encouragé jusqu'à présent.

En donnant aujourd'hui l'histoire du saint fondateur des Frères-Mineurs et des Pauvres-Dames ou Clarisses, nous cédons à de vives instances, à de graves autorités. Le Père Chalippe, le plus consciencieux et le plus détaillé de ses historiens, était jugé suranné, trop diffus et d'une étendue trop considérable. M. Chavin de Malan, ne suivant pas l'ordre chronologique, n'offre pas, disait-on, un ensemble satisfaisant, et donne trop aux premiers disciples de saint François et à l'histoire des ordres qu'il a fondés, ainsi qu'aux artistes et aux poëtes dont les talents se sont employés à sa gloire. En puisant dans ces deux auteurs, nous avons tâché d'éviter les écueils qui nous étaient signalés. Nous avons fait quelques emprunts aux *Fioretti*, traduites par M. l'abbé A. Riche. Ce dernier, ainsi que M. *Chavin*, ayant visité, en Italie, les lieux sanctifiés par les actions ou les miracles du saint patriarche, devait être consulté et parfois reproduit. Mais nous avons dû nous borner aussi pour les monuments qui rappellent les principaux traits de la vie de saint François. Voulant faire à la fois une histoire peu volumineuse et aussi complète que possible, nous nous sommes attaché surtout à la personne de notre héros, évitant de nous étendre également sur le développement de son ordre, et sur les travaux apostoliques de ses premiers religieux.

Notre seul but a été d'intéresser le lecteur de manière à contribuer à la gloire du saint fondateur des Frères-Mineurs. Puissions-nous l'avoir atteint !

J. M. S. DAURIGNAC.

# HISTOIRE

DE

# SAINT FRANÇOIS

# D'ASSISE

## PREMIÈRE PARTIE

1182-1209

### I

Famille. — Naissance. — Éducation de François.

Vers le milieu du XII^e siècle, Paolo et Bernardo Moriconi habitaient la ville de Lucques, en Toscane, et vivaient ensemble en très-bonne harmonie. Par des motifs restés inconnus, bien que leur famille fût de noble race, ils se livraient au négoce et l'exerçaient avec une loyauté qui leur méritait l'estime et la confiance générales. Leur commerce était des plus étendus, leur fortune était considérable.

Après le mariage de l'aîné, les deux frères, d'un commun accord, s'étaient séparés de vie et d'intérêts : Paolo était resté à Lucques, Bernardo était allé s'établir dans l'Ombrie, il s'y était marié avantageusement, y avait continué ses relations commerciales avec les pays étrangers et, à sa mort, il avait laissé à Pietro, son fils unique, un

riche patrimoine, un commerce florissant et un nom sans tache. Toutefois, il semblait avoir perdu depuis longtemps le nom de sa famille et n'était plus connu que sous celui de Bernardone, qui lui avait été donné dès son arrivée dans le pays, où il s'était transplanté ; lui-même l'avait si bien adopté, que son fils était appelé généralement Pietro Bernardone.

Pietro avait épousé une jeune fille d'origine patricienne, mais ne continuait pas avec moins d'ardeur le commerce de son père ; il cherchait même à l'étendre davantage de jour en jour. Dans ce but, il faisait de longs voyages que nul motif ne pouvait non-seulement empêcher, mais retarder d'un instant. Lorsqu'une affaire semblait lui promettre un bénéfice considérable, il quittait tout pour l'entreprendre et ne résistait jamais à l'appât du gain.

Picca, sa jeune femme, douce, bonne, pieuse, sérieusement attachée à ses devoirs, et moins avide de richesses, eût préféré le voir plus sédentaire et satisfait des biens qu'il possédait ; plusieurs fois elle le lui avait témoigné ; autant de fois elle avait échoué. Son isolement, pendant les absences de son mari, lui était d'autant plus pénible qu'elle n'avait point d'enfant. Elle demandait à Dieu, depuis longtemps, de lui accorder les douces joies de la maternité ; elle faisait pour les obtenir de fréquents pèlerinages, et bien que Dieu tardât à l'exaucer, elle espérait toujours et priait sans se décourager.

A peu de distance de la petite ville d'Assise, qu'elle habitait, il existait une église en ruines, dans laquelle les pâtres de la montagne s'abritaient pendant les orages et dont on racontait de poétiques et touchantes merveilles. La chronique disait, — et le témoignage d'Ottavio, évêque d'Assise, en fait foi, — que, dans les premiers jours de mai, en l'année 352, quatre personnages

d'éminente vertu, et portant la robe des ermites, étaient venus de la Terre-Sainte et s'étaient fixés dans la vallée de Spolète, avec l'autorisation du pape. Là, ils avaient bâti une chapelle destinée à conserver une précieuse relique qu'ils avaient apportée de Jérusalem, et qu'ils placèrent sous l'autel, car ils étaient assurés de son authenticité. Cette relique était un fragment du tombeau de la très-sainte Vierge, ce qui fit appeler ce sanctuaire *Sainte-Marie de Josaphat* (1), quoique les ermites l'eussent dédié au triomphe de la Reine du Ciel, sous le nom de *Sainte-Marie de l'Assomption.*

Deux siècles plus tard, une colonie de religieux de saint Benoît s'était établie dans la même vallée, sur le lieu de l'ermitage, et avait obtenu la cession de cette chapelle. Les religieux l'avaient considérablement agrandie, et, frappés des apparitions fréquentes d'une multitude d'anges autour de l'autel, ils appelèrent leur église *Sainte-Marie-des-Anges,* tandis que le peuple la désignait souvent sous le nom de *Sainte-Marie-de-la-Portiuncule,* en raison de la *portion* de terre que les religieux possédaient autour de l'édifice sacré.

Au XIIe siècle, tout culte avait cessé dans le sanctuaire, mais les anges l'environnaient encore de leurs respects et de leur amour, saint Bonaventure l'affirme. Il arrivait même parfois que les bergers, allant y chercher un abri contre la tempête, étaient ravis par les célestes harmonies des esprits bienheureux. L'autel élevé par les ermites y existait encore, la précieuse relique du tombeau de la mère de Dieu y était restée, ce qui expliquait la présence des anges, souvent visible, autour de cet autel délaissé.

1. Le tombeau de la très-sainte Vierge était situé près du village de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat.

Picca, charmée de ces légendes, voulut aller en pèlerinage au sanctuaire dont les esprits célestes semblaient reprocher le triste abandon aux habitants de la vallée. La jeune femme y pria avec ferveur et y goûta une si douce consolation, que son âme eut besoin d'y prier de nouveau. Elle y retourna ainsi plusieurs fois, et dans chacun de ses pèlerinages, elle conjurait la divine mère du Sauveur de lui obtenir la grâce qu'elle sollicitait vainement depuis son mariage. Bientôt, elle eut la certitude d'être exaucée.

Un jour, elle redisait à son mari la joie qu'elle éprouvait en voyant approcher l'époque où il lui serait donné de presser sur son cœur cet enfant tant désiré, lorsque Pietro lui annonce qu'une affaire des plus avantageuses pour son commerce l'appelle en France, que son absence se prolongera plusieurs mois, et qu'il ne pourra être présent à la naissance de son premier enfant. La jeune femme fond en larmes, le marchand dominait le père, c'était trop pour le cœur de Picca.

Pietro, croyant la consoler, s'efforce de faire briller à ses yeux la perspective des bénéfices qu'il compte retirer de son entreprise, il énumère avec complaisance les sommes qu'elle lui rapportera, la manière dont il les fera valoir ensuite, l'augmentation de fortune qui en résultera dans l'avenir... Picca était au supplice ! Toutefois, elle ne lui adressa pas un mot de reproche, ne fit entendre aucune plainte, et se borna à laisser couler dans le silence les larmes qu'elle ne pouvait contenir.

Peu de jours après, Pietro lui disait adieu et partait pour la France. C'était à la fin de l'année 1182.

Il y avait déjà plusieurs semaines que Pietro Bernardone était en France, quand tout à coup se répand, dans la ville d'Assise, une nouvelle qui contriste tous les cœurs ; ceux des pauvres, surtout : Picca était en

danger de mort, et Picca, profondément estimée de tous les habitants, était aimée de ses amis et de ses relations, et chérie des indigents auxquels elle ne refusait jamais les secours qu'ils imploraient de sa douce charité. En apprenant la gravité de son état, chacun se porte vers sa demeure empressé de connaître par soi-même toute la vérité. Le danger durait depuis quatre jours, lorsqu'un pèlerin, que nul dans Assise n'a jamais vu, se présente, pénètre dans la maison et dit aux personnes qui entourent la malade :

— La signora doit être transportée dans une étable ; son enfant doit naître sur la paille. Suivez ce conseil si vous voulez sauver la malade.

Et il disparut. Il y avait tant de noblesse et d'autorité dans son regard et dans sa voix, que, malgré l'étrangeté du moyen qu'il avait indiqué, il n'y eut nulle opposition à l'employer. Picca fut, à l'instant même, transportée dans l'étable la plus voisine, et, à peine était-elle posée sur la paille, que son enfant venait au monde et qu'elle était sauvée (1). On la reporta dans sa demeure, et chacun s'écriait, en voyant ce prodige :

« L'enfant de Picca sera grand devant Dieu ! »

A cette époque de foi simple et naïve, Dieu semblait se plaire à multiplier les merveilles de sa puissance et de sa bonté ; nul n'eût osé les révoquer en doute, les pécheurs eux-mêmes, loin de songer à les contester, les proclamaient hautement, et la plupart d'entre eux se convertissaient

1. Une chapelle fut élevée plus tard sur l'emplacement de cette étable, et au-dessus de la porte on lit cette inscription, en vieux caractères :

*Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum*
*In quo natus est Franciscus mundi speculum.*

— *Cette chapelle fut l'étable du bœuf et de l'âne, où naquit François, le miroir du monde.*

Ce sanctuaire est appelé *San-Francesco il piccolo,* « Saint-François le petit ».

aussitôt. Il n'est donc pas surprenant que les habitants d'Assise, après ce qui venait de se passer sous leurs yeux, fussent convaincus que le pèlerin n'était autre qu'un ange envoyé de Dieu pour signaler la naissance de l'enfant de Picca, comme un bienfait que le Ciel accordait à la terre. Les pâtres racontaient dès le lendemain, dans la campagne, que la nuit précédente ils avaient entendu les concerts des esprits célestes autour de *Sainte-Marie-des-Anges,* et que jamais ils n'avaient été ravis par d'aussi suaves harmonies.

Picca, l'heureuse mère, jugea ne pas devoir attendre le retour de son mari pour faire régénérer par le sacrement du baptême l'enfant qui semblait prédestiné. Au moment où on allait le porter à la cathédrale, un étranger se présente et demande à servir de parrain à l'enfant qui a eu l'honneur de naître sur la paille, et dans une étable, comme le Sauveur du monde.

L'impression que l'on avait éprouvée en entendant le conseil, ou plutôt l'ordre donné la veille par le pèlerin inconnu, se renouvelle pour chacun à la vue du personnage mystérieux qui venait se proposer ainsi. Personne ne pense à faire la moindre objection, le respect qu'inspire l'étranger subjugue les âmes, et sa proposition est acceptée. En arrivant à la cathédrale, il s'agenouille sur la pierre, et lorsqu'il se relève, on aperçoit que ses genoux ont laissé leur empreinte sur la pierre qui les a reçus (1). Plus de doute, c'est un habitant des cieux qui est venu se porter garant, devant l'Église de Jésus-Christ, des engage-

1. Cette pierre est précieusement conservée dans la cathédrale d'Assise, ainsi que les fonts baptismaux sur lesquels le saint fut baptisé, et où l'on a gravé cette inscription :

*Questo è il fonte, dove fu battezzato il Serafico Padre san Francesco.*

*Ce sont les fonts où le Séraphique Père saint Franço fut baptisé.*

ments sacrés que va prendre le nouveau-né. Picca a témoigné le désir de donner à son fils le nom du saint précurseur, le nom du disciple bien-aimé : le parrain mystérieux donne à l'heureux enfant le nom de Jean, et, la cérémonie achevée, il disparaît à tous les yeux.

Au moment où l'on venait de rapporter son fils à Picca, un troisième inconnu entre dans la maison et demande à le voir. Il le contemple un instant, témoigne le désir de le prendre dans ses bras, et la mère ayant consenti, il le presse doucement sur son cœur, lui découvre l'épaule droite, y imprime le signe de la croix, recommande à la nourrice de le préserver des pièges de l'enfer en conservant précieusement son innocence, et disparaît.

Les témoins de ces faits étaient nombreux ; car on était loin alors des idées d'aujourd'hui : les femmes riches ignoraient les soins, les précautions, les nécessités que les progrès de la civilisation et du luxe ont amenés. Picca était entourée de sa famille et de ses amis, et sa maison ouverte à tout venant dans une petite ville où tous les habitants se connaissaient de vue, de nom et de réputation, laissait arriver jusqu'à elle tous ceux qui désiraient la voir. Ce troisième personnage, aussi mystérieux que les deux précédents, fit juger qu'il ne pouvait être qu'un ange venu du ciel pour vouer à la croix de Jésus-Christ l'enfant béni qu'il s'était choisi.

Pietro, à son retour, trouva sa jeune femme livrée à toutes les espérances du plus glorieux avenir pour son bien-aimé Jean. Elle lui dit les merveilles qui avaient accompagné sa naissance et la grandeur future qu'elles présageaient pour cet héritier de leur nom. Pietro en fut touché, toute la ville d'Assise le lui affirmait d'ailleurs, en le félicitant d'être le père d'un tel enfant ; mais, nous devons l'avouer, il était fier surtout d'avoir un fils qu'il comptait former pour le négoce, et voyait déjà sa fortune s'ac-

croître par l'éducation commerciale qu'il saurait lui donner.

L'année suivante, il eut un second fils qui fut appelé Angelo, et sur l'avenir duquel il fonda les mêmes espérances de fortune. Tout était là pour Pietro Bernardone. Il en résulta pour Jean et pour son frère, deux impulsions opposées : leur père cherchait à leur inspirer l'amour de l'argent et le désir d'acquérir de jour en jour de plus grandes richesses, tandis que leur mère tâchait de leur inspirer l'amour de Dieu qui enseigne à les mépriser, et celui des pauvres, qui en détermine le plus salutaire emploi.

Au sortir de l'enfance, les deux frères, confiés à quelques ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Georges, apprirent le latin et étudièrent de manière à acquérir une connaissance des lettres plus que suffisante pour se distinguer dans la société de leur famille, et superflue pour la profession à laquelle Pietro les destinait.

Jean, par sa nature délicate, ses sentiments élevés, ses goûts recherchés, tenait de sa mère et n'avait rien de son père ; Angelo lui était opposé de tout point : ses instincts mercantiles semblaient promettre à Pietro le plus digne successeur de son nom.

— L'étude de la langue française était nécessaire à l'un et à l'autre pour faciliter leurs relations commerciales ; ils s'y attachèrent avec une égale application et un succès différent. Jean l'apprit si rapidement, que bientôt il put la parler et l'écrire comme un Français ; Angelo n'y trouva que dégoût et difficulté et ne la parlait qu'en étranger. Pietro, émerveillé du succès de Jean dans l'étude de cette langue, le chargea de la correspondance de la maison, le surnomma *François* (1) et ne permit plus qu'on l'appelât autrement.

1. En parlant des Français, on les appelait *François* ; la prononciation suivait l'orthographe de l'époque, orthographe qui n'a été changée définitivement qu'à la fin du dernier siècle.

## II

**Sa jeunesse. — Ses goûts mondains. — Sa conversion.**

Pietro Bernardone était fier de son fils aîné. François lui faisait honneur dans le monde, la jeunesse la plus distinguée ne savait arranger sans lui une partie de plaisir, tous les habitants d'Assise l'avaient surnommé *Fleur de Jeunesse,* et Pietro, dans son orgueil paternel, était singulièrement flatté de ces distinctions. Mais si son amour-propre trouvait un aliment dans les éloges qu'il recevait au sujet de son fils aîné, sa passion pour l'argent en souffrait cruellement. François aimait les pauvres et leur donnait avec générosité ; François aimait le luxe et rivalisait avec les jeunes gens les plus élégants ; François aimait le plaisir et n'épargnait rien pour en jouir et le procurer à ses amis. Il ne s'accordait et ne leur faisait partager que des plaisirs permis, peu lui importait qu'ils fussent dispendieux : son père était riche, cela répondait à tout pour François. Son père lui disait souvent :

— Mon fils, vous êtes né sur la paille, vous y mourrez ! Vous dépensez follement toutes mes économies !

— Mon père, répondait-il, vous savez que je ne dépense rien au delà de ce que je gagne.

— Et où va-t-on lorsque l'on ne réserve rien pour l'avenir ? François, vous mourrez sur la paille !

Pietro recourait ensuite à Picca dont il savait la douce influence sur son fils.

— Que signifient alors, lui disait-il, toutes ces merveilles qui accompagnèrent sa naissance et firent tant de bruit dans la ville ? Était-ce pour annoncer que votre fils serait un dissipateur ? Est-il venu au monde sur la paille,

pour être aujourd'hui mieux et plus richement vêtu qu'un seigneur patricien ?

— Je ne puis partager vos craintes, répondait Picca : François est généreux, il aime le luxe et les plaisirs, j'en conviens ; mais son âme est droite, son esprit est juste, son cœur est bon, et il est pur comme un ange. Je reste persuadée qu'il fera un jour de grandes choses.

— Et moi, je vous dis qu'il sortira de cette vie comme il y est entré : sur la paille! C'est ce qui ne peut manquer d'arriver à un marchand qui veut vivre en grand seigneur.

Pietro ne voyait pas d'autre avenir pour François et ne cessait de répéter que, né sur la paille, il y mourrait. François, depuis longtemps habitué à entendre ce reproche, y faisait peu d'attention et ne dépensait pas moins pour ses plaisirs et pour ses aumônes.

Une parole du saint Évangile l'avait profondément impressionné : *Donnez à quiconque vous demande.* Il s'était promis de ne jamais refuser à celui qui lui demanderait pour l'amour de Dieu ; il sentait alors vibrer au fond de son cœur la parole évangélique, et il donnait libéralement avec joie ; malgré la légèreté de sa vie il éprouvait toujours une émotion indéfinissable au seul mot d'*amour de Dieu.*

Un jour, un indigent se présente à lui, tend la main et demande une aumône pour l'amour de Dieu ; François, occupé d'affaires de commerce en ce moment, brusque le mendiant et le renvoie sans lui donner. Au même instant, son cœur lui reproche vivement ce refus, il quitte tout, court après l'indigent qu'il a repoussé, lui remet une large aumône, et promet à Dieu de ne jamais renouveler la faute qu'il vient de commettre. Il fut fidèle à sa promesse.

Une chose paraissait étrange à Assise et rappelait les

personnages inconnus qui s'étaient présentés à la naissance de François. Un homme du peuple, habitant la ville depuis peu et dont on ne connaissait ni la famille ni le pays, se portait souvent, dans les rues, au-devant de François, ôtait son manteau, l'étendait à terre sous les pieds du jeune homme, et disait à ceux qui lui demandaient l'explication de cette singularité :

— Il fera bientôt d'admirables choses et méritera un jour de grands honneurs : il sera vénéré par tous les fidèles enfants de l'Église !

François ne comprenait rien à ces paroles mystérieuses, il ne soupçonnait pas la grandeur à laquelle il pouvait être appelé, et, regrettant parfois de n'être pas entré dans la carrière des armes, il se disait que la Providence pourrait bien l'y amener, qu'il s'y distinguerait avec éclat, et que la prophétie s'accomplirait ainsi.

Pérouse et Assise, peu distantes l'une de l'autre, étaient en rivalité continuelle et ne laissaient échapper aucune occasion d'en venir aux mains. Les jeunes gens de l'une et de l'autre ville cherchaient souvent des sujets de querelle, et lorsqu'ils n'en pouvaient trouver ils s'attaquaient sans motif et ne se séparaient qu'après avoir laissé plusieurs morts sur le champ de bataille, et s'être enlevé réciproquement quelques prisonniers.

Dans une de ces rencontres à main armée, François fut fait prisonnier de guerre avec plusieurs de ses amis. Conduits à Pérouse, ils y furent gardés à vue et traités rigoureusement, ce qui n'ôta rien à notre héros de sa bonne humeur et de son enjouement. Ses compagnons, irrités d'une gaieté qu'ils ne pouvaient partager, s'en plaignirent hautement :

— Comment pouvez-vous conserver le courage de rire et de plaisanter ainsi sur notre captivité ? lui dirent-ils ; vous ne souffrez donc pas des privations qu'elle nous im-

pose et de l'humiliation qui en résulte pour nous devant les jeunes gens de Pérouse ?

— Je vous plains, leur répondit-il, mais je conserve ma gaieté d'esprit ; vous savez bien que je dois être un jour honoré dans le monde entier ?

L'un des prisonniers était dominé par une mélancolie dont les autres se lassèrent jusqu'à le laisser absolument seul avec sa maussaderie, qu'ils trouvaient intolérable.

François, touché de compassion pour lui, s'en rapprocha, se dévoua, ne le quitta plus, ranima son courage, s'efforça de le consoler et de le distraire et y réussit. Enfin, après un an de captivité, la paix ayant été signée entre les deux villes ennemies, ils furent tous rendus à la liberté et rentrèrent dans leurs familles.

François était à peine de retour à Assise, qu'une maladie grave le réduisit à l'extrémité ; de ferventes prières s'élevèrent de tous les cœurs pour demander sa guérison. Dieu l'accorda, elle entrait d'ailleurs dans ses desseins de miséricorde et d'amour sur le jeune mondain. Après une longue convalescence, François, étant sorti de la ville pour faire une promenade dans la campagne, s'étonna de n'y pas éprouver le plaisir qu'il venait y chercher, et se demanda pourquoi, lui, qui aimait passionnément les beautés de la nature avant sa maladie, en était si peu touché maintenant. En ce moment, il lui sembla que tout ce qui l'avait charmé jusqu'alors n'avait plus de prix à ses yeux, et que tous les plaisirs de ce monde n'étaient qu'illusion et vanité. Sa vie d'agitation mondaine lui parut une folie, car, au bout de la vie, c'est la mort, et au delà, nous ne pouvons recueillir que ce que nous avons semé ici-bas.

Ces pensées, auxquelles il n'était pas habitué, l'étonnèrent ; il ne se doutait pas que sa généreuse et pure

charité pour les pauvres attirait sur lui les grâces d'en haut : il ignorait le prix de la promesse que son cœur avait faite à Dieu, de ne jamais refuser l'aumône qui lui serait demandée au nom de son amour. Toutefois, le goût des plaisirs mondains reprit bientôt le dessus et domina toutes les pensées sérieuses dans l'esprit de notre héros. Il revint à sa vie légère et dissipée, à son luxe pour les vêtements et pour la table, à ses réunions d'amis dans des repas somptueux dont il faisait tous les frais, et multiplia ses aumônes qu'il prodiguait sans compter.

Un jour, il rencontre un gentilhomme qu'il savait malheureux et très-pauvre ; il le voit si mal vêtu que son cœur en est ému ; il se regarde, se compare à ce noble indigent et ne résiste pas au besoin de se dépouiller de ses riches habits pour l'en revêtir. Pietro Bernardone lui répète :

— Vous êtes né sur la paille, vous mourrez sur la paille !

Picca l'embrasse et le remercie du bien qu'il vient de faire. François répond à sa charitable mère :

— Ce gentilhomme m'a fait penser à Jésus-Christ, le Roi des rois, qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, et il m'a semblé que c'était à lui que je donnais ces vêtements neufs.

La nuit suivante, il dormait du sommeil le plus calme, lorsqu'il crut se trouver dans un palais où il vit une immense quantité d'armes, sur chacune desquelles était gravée la croix.

— A qui sont destinées, dit-il, toutes ces armes marquées au signe sacré de la rédemption ?

— A toi et à tes soldats, lui répondit une voix inconnue.

François, émerveillé, ne doute pas qu'il ne soit appelé à

briller dans la carrière militaire, et, fier de l'avenir qu'il se promet, il renonce au commerce et n'hésite pas à courir à la gloire. Il n'avait pas compris autrement ce songe mystérieux.

Gautier de Brienne défendait alors contre l'empereur d'Allemagne, dans le royaume de Naples, les droits de sa femme Albéria, fille aînée de Tancrède, roi de Sicile; notre héros trouve l'occasion heureuse et veut l'exploiter au profit de son ambition. Il s'équipe magnifiquement, fait ses adieux à sa famille et à ses amis, leur dit qu'il reviendra grand seigneur, et, suivi de quelques domestiques, il prend la route de Naples pour offrir ses services au comte de Brienne.

Une maladie le force à séjourner à Spolète, et lorsqu'il se sent assez rétabli pour se mettre en marche il donne ses ordres et fixe le départ au lendemain. Dans a nuit, une voix l'appelle pendant son sommeil et lui dit :

— François, quel est celui qui peut te faire le plus de bien, du maître ou du serviteur ?

— C'est le maître, répondit-il.

— Pourquoi donc, reprit la voix, abandonnes-tu le maître pour le serviteur ?

— Seigneur, s'écrie François, *que voulez-vous que je fasse?*

— Retourne dans la ville où tu es né ; là tu apprendras ce que tu dois faire ; la vision que tu as eue doit être interprétée dans un sens tout spirituel.

Le matin, au lieu de continuer son voyage et de se diriger vers le royaume de Naples, il reprit le chemin d'Assise, uniquement occupé d'obéir à la voix de Dieu, et absolument indifférent à la pensée des railleries par lesquelles ses amis pouvaient accueillir un retour aussi prompt qu'inattendu. Sur ce dernier point François se

trompait : ses compagnons de plaisir, ravis de le revoir, lui en témoignèrent leur joie avec une franchise dont il fut touché et, bien résolu à séparer désormais sa vie de celle des jeunes gens de son âge, il voulut les réunir une dernière fois. Il leur donna un repas splendide et les accompagna ensuite dans leur promenade à travers les rues de la ville, ainsi qu'il avait coutume de le faire dans ces sortes de réjouissances; mais loin de rire et de chanter avec eux, il paraissait absorbé dans les plus profondes pensées. Ses amis le remarquent avec peine, et l'un d'eux, voulant prendre la chose le plus gaiement possible, lui dit sur le ton de la plaisanterie :

— A quoi songes-tu donc, François? Te voilà sérieux comme si tu songeais à prendre femme !

— Tu l'as dit, s'écrie le jeune converti ; je songe, en effet, à prendre une femme, et je la choisirai si noble et si belle, que nulle autre au monde ne puisse lui être comparée.

Ses amis ne comprirent pas sa pensée, et ne pouvaient pas la comprendre. François venait d'être subitement éclairé par un de ces traits de lumière qui décident d'un avenir : il venait d'être ébloui par l'incomparable beauté de la pauvreté volontaire, il était résolu de l'épouser, de s'attacher à elle par un lien indissoluble et sacré. Mais où se retirerait-il pour vivre de pauvreté, d'humilité, de mortification et de prière? Il l'ignorait absolument et demandait à Dieu de l'éclairer, désirant ne rien entreprendre que par sa volonté.

En attendant, il cessa toute participation aux plaisirs mondains, il s'occupait très-peu du commerce de son père, auquel Angelo se livrait tout entier, et il se retirait fréquemment dans une grotte de la montagne au pied de laquelle la ville d'Assise est appuyée. Là, il passait de longues heures seul avec Dieu seul, et le conjurait de lui faire con-

naître la manière dont il devait pratiquer la perfection évangélique à laquelle il était appelé.

Un jour, traversant à cheval la plaine d'Assise, il aperçoit un lépreux venant à lui. Son premier mouvement est de se détourner de son chemin, car il a toujours éprouvé pour cette maladie une horreur invincible, et cette horreur était dans les mœurs de l'époque. Au moment où il imprimait à son cheval un changement de direction, une pensée le saisit :

« Le prophète Isaïe, se dit-il, n'a-t-il pas vu Jésus-Christ sous la figure d'un lépreux ? Je veux pratiquer la perfection évangélique ; le puis-je sans travailler à vaincre toutes les répugnances de la nature ? »

Et aussitôt, il met pied à terre, présente une aumône au lépreux, l'embrasse en se recommandant à ses prières et remonte à cheval surabondant de joie. Plein de reconnaissance pour celui qui vient de lui procurer l'occasion de remporter sur lui-même une victoire accompagnée d'une si douce consolation, il se retourne pour lui faire un signe de remercîment... le lépreux avait disparu... François n'en peut croire ses yeux ; il regarde de tous côtés dans la plaine aussi loin que sa vue peut s'étendre... plus de lépreux ! Ne doutant pas que ce ne fût un ange qui lui était apparu sous cette forme pour éprouver sa vertu, notre héros en remercia Dieu par des chants d'allégresse et lui promit de n'être plus qu'à lui seul.

Depuis ce moment, son goût pour la retraite, le silence et l'oraison s'accrut sensiblement ; mais il ignorait toujours de quelle manière il devait se consacrer au service de Dieu. Un jour, pendant son oraison, il vit devant lui Jésus-Christ attaché à la Croix, et il lui sembla ressentir en son âme toutes les souffrances du divin crucifié ; il crut en même temps entendre au dedans de lui-même cette parole évangélique : *Si quelqu'un veut venir après moi*,

*qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.*

Un autre jour, il demandait à Dieu, dans toute l'ardeur de son âme, de lui faire connaître son adorable volonté, et une voix intérieure lui fit entendre ces paroles qu'il n'oublia jamais :

« François, si tu veux connaître ma volonté, méprise tout ce que tu as estimé, déteste tout ce que tu as aimé, et ce qui te paraît dur et amer te deviendra doux et aimable; alors, tu sauras ce que tu dois faire. »

Ce que François avait le plus estimé, c'était la gloire ; ce qui lui avait paru le plus dur, c'était la pauvreté ; ce qui lui semblait le plus amer, c'était le mépris des hommes et le soin des lépreux dont il s'occupait depuis la rencontre de celui qu'il avait vu disparaître dans la plaine. Il s'attacha donc à la pratique de la pauvreté, de l'humilité et de la charité envers les pauvres, les malades et les lépreux. Ignorant encore les desseins de Dieu sur lui, il ne pouvait *épouser,* suivant son expression, la pauvreté volontaire à laquelle il aspirait ; mais il s'imposait des privations de toute sorte et sentait redoubler son amour pour les indigents.

Pietro, toujours convaincu que la charité de son fils entraînerait un jour la ruine totale de sa maison, n'épargnait rien pour entraver ses bonnes œuvres, tandis que Picca les favorisait de son mieux à l'insu de son mari. Pendant une des absences de ce dernier, la bonne Picca vit un jour surcharger la table de famille d'une énorme provision de pain, et cela, par les ordres de son fils aîné :

— A quoi bon tout ce pain ? dit-elle. Qui attendez-vous donc, François ?

— J'attends les pauvres, bonne mère, lui répondit-il ; j'ai fait mettre là cette provision, afin de porter l'aumône

plus promptement à ceux qui viennent la demander, car je vous avoue que leurs plaintes me déchirent le cœur.

Souvent il quittait la table avec l'autorisation de sa mère, pour porter à un malade indigent du voisinage une part des mets les plus délicats qui étaient servis devant lui ; il ne voulait céder à personne l'honneur d'offrir cet adoucissement aux membres souffrants de Jésus-Christ. François n'avait pas encore vingt-quatre ans.

## III

Pèlerinage à Rome. — L'église de Saint-Damien. — Colère paternelle

Le pèlerinage au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul était une dévotion générale au moyen âge ; on y accourait de tous les points de l'Europe, soit pour implorer le pardon de ses fautes, soit pour solliciter une grâce spéciale par leur intercession. D'ordinaire, le voyage se faisait à pied, le bourdon à la main, et dans le recueillement qui prépare l'âme à recevoir les dons de Dieu. L'autel qui recouvrait les restes des glorieux martyrs était loin de sa magnificence actuelle ; aussi y avait-on pratiqué une ouverture destinée à recevoir les offrandes des pèlerins, afin de le rendre avec ce secours plus digne de son objet.

Notre jeune converti toujours résolu à quitter le monde, mais toujours incertain de la manière dont il devait s'employer au service de Dieu, profita d'une absence de son père, en 1205, pour faire le pèlerinage de Rome, espérant obtenir, par les mérites et les prières des saints apôtres, la lumière qui devait le guider dans les voies de la perfection. Il fit ce voyage à pied, se rendit au saint tombeau, y pria avec toute la ferveur de son âme, et, remarquant la par-

cimonie des pèlerins dans les offrandes qu'ils déposaient, il puisa dans son escarcelle, jeta bruyamment une poignée de pièces d'or et dit d'une voix émue :

« Comment les hommes ont-ils assez peu de dévotion pour ne pas offrir tout ce qu'ils possèdent et s'offrir eux-mêmes, afin de décorer avec la plus grande magnificence ce lieu où reposent les précieux restes du prince des apôtres, de cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Église ! »

Il sort de l'église, il voit l'occasion de s'humilier, il la saisit : les mendiants étaient nombreux à la porte, tendant la main à tous les pèlerins et implorant leur charité pour l'amour de Dieu. François s'approche de l'un d'eux, lui donne ses vêtements, lui demande en retour les haillons de sa misère, s'en revêt, se mêle avec les indigents, recueille des aumônes comme eux, triomphe ainsi de son orgueil, de son goût pour le faste, de sa recherche dans sa mise, et, après avoir passé la journée dans cet humiliant exercice, il distribue aux pauvres les aumônes qu'il a reçues et se retire en bénissant Dieu. Le lendemain, il reprenait un habillement conforme à sa position dans le monde, et il retournait à Assise.

Dans la vallée de Spolète, il vit venir à lui un pauvre mendiant, dont le visage était horriblement dévoré par un chancre, et qui lui demanda la permission de lui baiser les pieds. François lui tendit les bras, l'embrassa et le vit aussitôt guéri. Saint Bonaventure l'affirme.

Les victoires que François venait de remporter sur lui-même ne pouvaient qu'irriter l'ennemi des hommes. Ne soyons donc pas surpris de voir notre héros assailli par les plus pressantes tentations. Le démon lui rappelait le luxe et les plaisirs qu'il avait abandonnés et s'efforçait de les lui faire regretter ; il employait les amis et les parents de François pour le ramener à sa vie passée,

il se servait même de la tendresse maternelle de Picca, pour arriver à ses fins. Picca pressentait la résolution de son fils, et il lui semblait qu'elle aimerait mieux mourir que de se séparer pour toujours de son bien-aimé François ; elle eût voulu lui arracher la promesse de ne s'éloigner jamais du toit paternel. François sut résister vaillamment à ces divers assauts et demeura maître de la place (1).

Cependant, Dieu ne l'éclairait pas sur son avenir, sur le genre de service qu'il attendait de son zèle et de son amour, et notre héros priait sans se décourager. Un jour, se promenant dans la campagne, il passait à peu de distance de l'église de Saint-Damien, il y entre; toujours préoccupé de demander la lumière après laquelle il soupire depuis longtemps, et s'étant agenouillé, il porte son regard sur le crucifix et lui adresse par trois fois cette prière :

« Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit ; de me donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité ! Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté ! »

Cette prière, François l'avait prononcée avec tant de ferveur, que ses larmes coulaient et ruisselaient sur son visage sans qu'il s'en aperçût d'abord, tout pénétré qu'il était du désir de connaître la volonté divine. Lorsqu'il l'eût répétée pour la troisième fois, une voix mystérieuse lui fit entendre trois fois ces simples paroles :

1. « Saint Bonaventure dit qu'il n'avait alors nul autre maître que « Jésus-Christ : cependant, un autre auteur, cité par Wading, assure qu'il consultait quelquefois l'évêque d'Assise. »
CHALIPPE.

— François, va, répare ma maison que tu vois tomber en ruines.

La voix s'était fait entendre extérieurement, elle semblait sortir du crucifix. Le doute n'était pas possible, l'ordre était positif, il émanait de Jésus-Christ même. François le reçoit avec tout le respect, tout l'amour de son âme, mais n'en comprend que le sens matériel. Il pense qu'il a été répété trois fois pour répondre à sa prière adressée autant de fois ; il sait que la maison de Dieu dans laquelle il vient de recevoir cette faveur tombe de vétusté, et il ne doute pas qu'il ne soit chargé de la réparer. A tout prix il obéira.

Il sort, va trouver maître Pietro, desservant de la chapelle de Saint-Damien, lui remet tout l'argent de son aumônière et lui dit :

— Maître Pietro, achetez de l'huile avec cela, et entretenez, je vous prie, une lampe devant le crucifix.

Le prêtre s'engage à remplir ce vœu, et François court chez lui, en se disant qu'ayant une part d'intérêt dans le commerce de son père, il ne peut que lui être permis d'en disposer. Son père se refuse à seconder sa charité envers les pauvres, à plus forte raison se refuserait-il à l'aider dans la réparation d'une église, il se croit donc en droit de suivre son inspiration. Il prend, dans le magasin de Pietro Bernardone, quelques pièces d'étoffe dont il a l'intention de tenir compte avec la part d'intérêt qui lui revient, il monte à cheval et va vendre à Foligno les étoffes et le cheval, puis, revenant à pied, il porte le produit de cette double vente au desservant de Saint-Damien et le prie de faire restaurer son église dans le plus court délai. Le bon prêtre s'étonne, ce zèle, aussi vif que subit, lui paraît un peu suspect, il craint un piège et refuse l'argent. Le jeune saint tient à le convaincre de sa sincérité et de la pureté de ses intentions, il jette

l'argent sur une fenêtre de l'église et demande avec instance au desservant la faveur de demeurer avec lui ; le prêtre cède sur ce point, et François, malgré la douleur et les larmes de sa mère, reste au presbytère de Saint-Damien.

Bientôt, toute la ville d'Assise est instruite du fait tout le monde le commente et chacun l'interprète avec ses idées ou ses préjugés ; on se demande surtout quelle sera la fureur de Pietro Bernardone, à son retour de France, lorsqu'il saura que son fils fait restaurer une église à ses frais... Avouons-le tout simplement, le bon public du moyen âge était un peu comme celui du siècle des lumières, il aimait assez à s'occuper de ce qui ne le regardait nullement, et il n'était pas fâché d'avoir matière à jaser.

Peu de jours après, l'arrivée de Pietro comblait les vœux des Assisiens. Parents et amis accourent auprès du marchand et se hâtent de l'entretenir de la grande affaire. Pietro se reconnaît déshonoré par ce qu'il appelle *la nouvelle équipée de son enfant prodigue,* et il déclare qu'il ne lui laissera pas achever une folie qui consommerait la ruine de sa maison. Il prend ses mesures pour le lendemain, donne rendez-vous à ceux qui l'entourent et se promet un succès complet. La bonne Picca priait et se résignait en s'efforçant de contenir les larmes dont son cœur était plein.

Le lendemain, à l'heure désignée, les parents et amis de Pietro se joignent à lui et l'accompagnent à Saint-Damien, où il arrive éclatant de fureur. François l'entend, s'effraie comme un timide enfant, se glisse dans la chambre du desservant et se cache derrière la porte en s'appuyant contre le mur... Le mur aussitôt, devenu comme une cire molle, s'enfonce sous la pression du corps du jeune saint et lui permet de se dissimuler entiè-

rement (1). La porte ouverte, ne trouvant point d'obstacle, touchait le mur, personne n'imagina de regarder derrière. Le marchand, ne trouvant point son fils, se retira fort contrarié de sa défaite, en se promettant de revenir et de procéder de manière à ne plus laisser au prodigue la possibilité d'échapper au châtiment qu'il lui réservait.

François connaissait son père ; il savait que se remettre dans ses mains était compromettre sa liberté, et il voulait obéir à la voix de Dieu, il voulait réparer l'église de Saint-Damien. Afin de laisser à son père le temps de se calmer, il se retira dans une grotte de la montagne, connue seulement d'un domestique de sa maison, sur le dévouement duquel il pouvait compter, et qui lui apportait chaque jour les aliments nécessaires. Là, le jeune pénitent se livrait aux plus rigoureuses mortifications et à une oraison presque continuelle. Après quelques semaines, supposant que la colère paternelle devait être apaisée, et se reprochant le retard qu'il apportait à l'œuvre qui lui était ordonnée, il sortit de sa retraite et reparut à Assise. Mais la maigreur de son visage, le recueillement de sa physionomie, la modestie de sa démarche frappent tous les yeux, le peuple le montre au doigt, les enfants l'insultent, le couvrent de boue et lui lancent des pierres; sa patience, son humilité, sa constance à tout supporter sans paraître s'en apercevoir, font supposer qu'il a perdu l'esprit. On le raille, on l'outrage, on lui demande s'il est devenu fou : il ne répond pas et poursuit son chemin en remerciant Dieu de ces ignominies, dont il se reconnaît indigne, et qu'il reçoit avec bonheur par amour pour Jésus-Christ.

1. Un couvent de religieux franciscains fut bâti sur l'emplacement de cette maison, et le mur qui porte la profonde et miraculeuse empreinte du corps de saint François fut compris dans les constructions et précieusement conservé.

Il était encore éloigné de la maison paternelle, lorsqu'il voit venir à lui Pietro Bernardone, l'œil en feu, le visage pourpre, la main levée... Cette fois, le héros ne recule pas, il reçoit les violents reproches de son père comme il a reçu les huées du peuple et les insultes des enfants. Pietro le frappe, le traîne honteusement comme un criminel jusque dans sa maison, le jette dans une sorte de cachot, sous l'escalier, et l'enferme à la clef (1). François bénit Dieu de ce traitement et accepte la position qui lui est faite, sans se plaindre, mais avec une profonde douleur, car il n'en peut prévoir le terme, et il a reçu de Jésus-Christ lui-même un ordre qu'il ne peut exécuter. Toutefois, bien certain que la Providence ne permet cette dure réclusion que dans des vues de miséricorde et d'amour, il conserve la paix de son âme en attendant l'heure de sa délivrance, et il se rappelle avec joie la consolante parole du Sauveur : *Bienheureux ceux qui souffrent.*

## IV

François en liberté. — Fureur de son père. — François mendiant volontaire.

Un matin de l'année 1206, un pas léger se fit entendre près du cachot dans lequel notre jeune saint était retenu captif depuis plusieurs mois. François tressaillit; jamais on ne venait lui apporter sa nourriture à cette heure matinale, et un événement subit pouvait seul le faire visiter en ce moment par sa bonne mère; car c'était elle, il la devinait. Son cœur battit plus vite en entendant grincer la clef dans la serrure :

1. A la demande de Philippe III, roi d'Espagne, on éleva une église et un couvent sur le lieu où était la maison de Pietro Bernardone Moriconi, et le cachot où le saint fut enfermé par son père y est conservé et porte le nom de : *Prison de Saint-François.*

« Votre Providence, ô mon Dieu ! viendrait-elle me dévrer ? » dit-il intérieurement.

La porte s'ouvrit, le doux visage de Picca se montra aux regards du saint prisonnier et l'heureuse mère s'écria :

— Viens, mon fils ! tu es libre ! Ton père vient de partir pour la France,

Et aussitôt, elle renouvelle ses instances et lui livre de nouveaux assauts pour le déterminer à renoncer à ses projets et à rester dans sa famille. François ne cède pas plus à la tendresse et aux larmes de sa mère, qu'il n'avait cédé à la colère et aux rigueurs de son père : il avait entendu la voix de Dieu, il était résolu à tout sacrifier pour lui obéir : il retourne donc à Saint-Damien.

L'absence de Pietro ne devait pas être longue; il reparut peu de temps après, fit les plus sanglants reproches à Picca et courut à la recherche de son fils qu'il voulait cette fois obliger à quitter le pays pour l'honneur de sa famille.

En le voyant, François l'accueille avec respect et fermeté :

— Je ne puis quitter le pays, lui dit-il ; le service de Dieu me retient ici, et je suis résolu à tout souffrir, à tout sacrifier plutôt que de renoncer à l'accomplissement de l'œuvre dont la volonté de Dieu m'a chargé.

— Alors, dit Pietro, rendez-moi la somme d'argent que vous avez retirée des étoffes et de votre cheval !

— Très-volontiers, mon père ; cet argent, dont maître Pietro n'a pas voulu, et dont je ne veux pas maintenant le voilà ; il est resté où je le jetai (1).

En allant, suivi de son père, prendre la somme restée intacte, il la lui remit avec un indicible allégement de cœur. Pietro ne pouvait croire à un tel désintéressement,

1. Cette fenêtre a été conservée, on la montre encore aujourd'hui.

et se persuadant que son fils a caché ailleurs une partie de l'argent, le fait comparaître devant le juge pour lui arracher une entière restitution :

— Maître, dit François au magistrat, Dieu a daigné m'éclairer. J'ai vu, j'ai compris la vanité de tout ce que j'avais estimé, de tout ce que j'avais aimé, et j'ai renoncé au monde et à tout ce qui est du monde pour n'être plus qu'à Jésus-Christ et ne servir désormais que lui seul. Je ne veux plus rien des biens de ce monde !

— Alors, lui dit son père, faites une renonciation écrite de la part de bien à laquelle vous pourriez prétendre, soit pour le présent, soit pour l'avenir ; car s'il vous plaît de mourir sur la paille, il n'en doit pas être ainsi de nous tous, et Angelo n'a pas envie de vous imiter. D'ailleurs, vous devez avoir encore de l'argent.

— Je renoncerai volontiers à tout, répondit François ; je suis prêt à signer tout ce que vous voudrez.

— Puisqu'il s'agit du service de Dieu dans cette affaire, dit le juge, je ne puis ni ne dois m'en occuper ; elle doit être portée au tribunal du seigneur évêque : allez la lui soumettre.

— Ah ! j'irai bien volontiers m'en remettre à son jugement, s'écria François, car le seigneur évêque est le maître et le pasteur des âmes.

Et, sans perdre de temps, Pietro Bernardone conduisit son fils devant Vido Secundi, évêque d'Assise. Il lui porta sa plainte, lui exposa l'affaire et insista vivement pour qu'il fît rendre à François l'argent qu'il pouvait avoir encore.

— Mon fils, dit l'évêque au jeune saint, Dieu ne veut pas que vous employiez au service de l'Église l'argent qui peut calmer l'irritation de votre père ; rendez-lui ce que vous avez, agissez franchement, mettez en Dieu seul votre confiance, il sera votre richesse et votre force ; ne craignez pas.

François, comme transporté et hors de lui, se lève et s'écrie en se dépouillant de tous ses vêtements qu'il dépose aux pieds du prélat :

— Oui, maître et seigneur, je lui rendrai tout, même les habits qui me couvrent ; jusqu'à présent je l'ai appelé mon père, désormais, je pourrai dire en toute vérité : *Notre père qui êtes dans les cieux,* en qui j'ai placé tout mon trésor, toute ma confiance !

En prononçant ces paroles, il semblait inspiré, son visage rayonnait d'une expression céleste, on devinait un mystère dans cet entier dépouillement, tous les yeux étaient pleins de larmes. Le prélat vivement ému, presse François sur son cœur, l'embrasse avec affection et ne peut se défendre d'une sorte de respect pour celui dont il pressent la grandeur future. Il demande un manteau pour le couvrir ; un de ses gens apporte le sien, François l'accepte avec reconnaissance, heureux de le devoir à la charité, et après avoir reçu la bénédiction épiscopale il se retire en remerciant Dieu d'une si belle journée.

En sortant de l'évêché, il passe devant un bâtiment en construction, il voit du mortier à sa portée, il en prend du bout de ses doigts, en forme une croix sur son manteau, continue sa marche et se dirige hors de la ville. Il allait cherchant un endroit solitaire, où il pût en toute liberté se livrer à la joie de son âme, chanter les louanges de Dieu, lui exprimer hautement sa reconnaissance.

Il traversait un bois, peu éloigné d'Assise, lorsqu'il se vit subitement assailli par des voleurs, qui l'entendant chanter un cantique en langue française, le croyaient étranger et espéraient trouver sur lui un riche butin. Or, nous savons quelle sorte de richesse François possédait en ce moment. Les voleurs, furieux de leur mécompte, maltraitent le pauvre de Jésus-Christ, et lui

demandent qui il est ; il leur répond avec un accent prophétique :

— Je suis le hérault du grand Roi !

Les bandits le traitent de fou, le renversent, l'envoient rouler au fond d'une fosse couverte de neige, et dont il savait la profondeur, et ils l'abandonnent là. Mais la Providence veillait sur lui. Après le départ de ces malheureux, François parvint à sortir de la fosse et s'achemina vers un monastère voisin où il demanda l'hospitalité. On le reçut, on l'employa aux plus bas offices de la cuisine, et quelques jours après il allait à Gubbio se dévouer à soigner les lépreux, en attendant de pouvoir reparaître à Saint-Damien sans exciter de nouveau la colère de son père.

Un de ses amis le rencontre dans les rues de Gubbio, s'étonne de son changement et de l'amaigrissement de son visage, l'interroge sur tout ce qui lui paraît inexplicable, et lui donne une tunique, une ceinture de cuir, une chaussure et un bâton; c'était le costume des ermites, beaucoup plus convenable pour notre pauvre volontaire, que celui qu'il avait apporté de l'évêché d'Assise.

Il passa quelque temps dans la ville de Gubbio, allant d'un hôpital à l'autre et guérissant miraculeusement la plupart des lépreux auxquels il donnait les soins de son humble charité.

Cependant il n'oubliait pas l'ordre qu'il avait reçu, il savait qu'il avait à *réparer la maison de Dieu,* et persuadé que cet ordre ne pouvait s'appliquer qu'à la restauration de l'église de Saint-Damien, il ne voulait rien négliger pour le mettre à exécution. Il ne possédait plus rien, il est vrai, et pour subvenir aux frais nécessaires il était forcé de recourir à la charité publique ; mais il se sentait le courage de tout entreprendre, de tout braver,

de tout souffrir pour obéir à Dieu ; il ne recula donc pas devant les humiliations qui l'attendaient dans sa ville natale, et jugeant le moment venu, il se rendit à Saint-Damien.

Après une fervente prière devant le crucifix miraculeux dont il avait eu le bonheur d'entendre la voix, il reparut dans les rues d'Assise. Son costume d'ermite, son visage amaigri par les austérités, ses yeux rougis par les larmes de la pénitence et de l'amour, frappèrent tous les habitants et produisirent les impressions les plus diverses. Chacun se portait au-devant de lui pour l'interroger et savoir la véritable cause d'un si étrange changement ; François, pour répondre à la curiosité générale, faisait entendre une prédication plus éloquente par le ton inspiré dont elle était accompagnée, que par l'élégance du style ou la recherche des pensées. Il invitait chaleureusement les Assisiens à contribuer à la restauration d'une église de leur diocèse, à la porte de leur ville, et qu'ils laissaient tomber en ruines avec une indifférence dont il leur serait demandé compte au tribunal de Dieu. Puis, il tendait la main et disait :

« Qui me donnera une pierre aura une récompense; qui m'en donnera deux en aura deux ; qui m'en donnera trois en aura trois. »

Les uns l'écoutaient en riant et disaient : « Il est fou ! » Les autres, vivement émus, laissaient échapper leurs larmes, lui apportaient leurs offrandes et disaient : « C'est un vrai saint : il sera grand devant Dieu ! » Quelques-uns le poursuivaient en se moquant de lui et l'insultaient en lui rappelant le passé ; plusieurs de ceux qui l'avaient aimé s'affligeaient de le voir se donner ainsi en spectacle dans la ville qui l'avait vu naître, et où sa famille était réputée l'une des plus riches du pays.

François voyait sans s'émouvoir ces dispositions diverses ; il supportait avec joie les insultes et les mépris, il recevait avec reconnaissance les dons qui lui étaient offerts, et il continuait à exciter le zèle et à solliciter son concours dans l'œuvre qu'il allait entreprendre. Bientôt, les aumônes étaient assez abondantes et les ouvriers réparaient l'église de Saint-Damien, avec l'aide du jeune saint qui servait de manœuvre.

Le desservant, maître Pietro, touché de la pieuse ardeur de François pour un travail si contraire à ses habitudes, et pour lequel ses forces paraissaient insuffisantes, lui faisait servir un bon et solide repas lorsqu'il rentrait chez lui. Mais, après quelques jours d'un si bon traitement, notre saint se demanda si c'était bien là la véritable pauvreté, la pauvreté évangélique qu'il voulait épouser à tout prix.

« Était-ce là, se demandait-il encore, la vie de Celui qui voulut naître dans une étable, n'avoir pas une pierre pour reposer sa tête, être attaché nu sur une croix, et déposé, après sa mort, dans un sépulcre emprunté ? Trouverai-je toujours, d'ailleurs, un prêtre dont la charité égalera celle de maître Pietro ? Et dois-je rougir de prendre une écuelle et d'aller, de porte en porte, comme tous les mendiants, demander l'aumône de ma nourriture ? »

François était déjà un héros.

Le lendemain, il va tendre son écuelle dans les rues d'Assise, il reçoit les restes qu'on veut bien lui donner, et il s'assied à terre pour faire son repas. Au moment de porter à sa bouche ces restes informes et dégoûtants, son cœur bondit, il hésite, il se rappelle les festins somptueux qu'il donnait autrefois à ses amis, il lui semble impossible de soutenir plus longtemps la vue du mélange qu'il a sous les yeux... La tentation était des plus fortes..., la grâce fut

proportionnée : François, cédant à l'impulsion divine, surmonte ses répugnances, il mange ce que la charité lui a donné, et Dieu remplit son âme d'un ineffable sentiment de bonheur.

— Ah ! dit-il ensuite à maître Pietro, que votre généreuse charité ne songe plus à moi pour le soin de ma nourriture ; j'ai trouvé le plus excellent de tous les économes et le plus habile de tous les cuisiniers, et dont le talent est incomparable pour assaisonner les mets.

Maître Pietro comprit tout, il devina les trésors de grâce que Dieu se plaisait à répandre dans l'âme simple et pure du jeune pénitent, il se fit un devoir de lui laisser la plus entière liberté dans sa maison. Pietro Bernardone, au contraire, ne voyait dans son fils qu'un sujet de honte pour sa famille, et lorsqu'il le rencontrait, mendiant dans les rues de la ville, il l'accablait de reproches et le maudissait à haute voix.

— Mon père, lui disait alors François, vos malédictions sont ma plus douloureuse peine ! Ne pouvez-vous permettre que j'obéisse à Dieu !

Bernardone, toujours insensible à la douce plainte de son fils, continuait à le maudire ; il ne pouvait croire à sa vocation et ne voyait que ce qu'il y avait d'humiliant pour lui dans la pauvreté volontaire de celui que Dieu s'était choisi.

François cherchait un moyen d'atténuer l'impression qu'il éprouvait quand son père prononçait sur lui les terribles paroles de sa malédiction. Un jour il s'approche humblement d'un vieillard, mendiant comme lui, et lui dit :

— Je vous demande une grace, vous ne me la refuserez pas. Marchons ensemble désormais, soyez mon père, je serai votre fils ; et lorsque Pietro Bernardone me maudira, je vous dirai : *Bénissez-moi, mon père.* Vous ferez

le signe de la croix sur moi, et je serai béni. — Bien volontiers, répondit le mendiant.

Et depuis ce moment, il suivit François et le bénissait chaque fois que Bernardone le maudissait.

Les travaux avançaient à l'église de Saint-Damien, où François aidait toujours les ouvriers avec un zèle qui semblait chaque jour plus ardent. Les habitants d'Assise dirigeaient souvent leur promenade de ce côté, pour le voir à l'œuvre, et ils s'émerveillaient de son courage et de sa persévérance. François, charmé de leur intérêt pour une œuvre qui lui était si chère, en profitait pour obtenir de nouveaux dons.

— Encore un effet de zèle pour la maison de Dieu, leur disait-il ; aidez-moi à finir ce bâtiment ! Un jour, vous verrez ici un monastère de pauvres dames de sainte vie, et dont la réputation sera la gloire de Dieu, dans toute l'Église.

Son accent était prophétique, sa parole semblait descendre du ciel, et on s'empressait de déposer une nouvelle aumône dans la main qu'il présentait.

L'humilité de notre saint paraissait être arrivée à la perfection, nul ne croyait qu'il lui fût possible de la porter plus loin dans la pratique ; on se trompait. François avait toujours à lutter, il avait toujours à vaincre sous ce rapport. Il mendiait volontiers dans les maisons où il n'était connu que par ses relations de commerce, son amour-propre était complétement écrasé jusque-là ; mais lorsqu'il rencontrait ses anciens amis, il se détournait parfois, ne pouvant se résoudre à braver leurs sarcasmes ou leurs railleries. Il s'humiliait souvent devant Dieu de cette faiblesse et le conjurait de l'aider à déraciner ce reste d'orgueil. Dieu lui ménagea bientôt de précieuses occasions de se vaincre sur ce point.

Un jour, notre saint entre dans une église d'Assise ;

son frère l'aperçoit et y entre après lui, le montrant du doigt à l'ami dont il était accompagné. François s'agenouille, se prosterne et prie de toute son âme ; mais il était aisé de voir qu'il grelottait de froid, car on était alors dans toute la rigueur de l'hiver. Angelo, vêtu très-chaudement, se moque de la pauvre robe de son frère, et dit à son ami :

— Allez donc lui proposer de vous vendre pour un denier de sa sueur.

— Ma sueur, répondit François, je la vendrai bien cher à Dieu !

Il avait fait cette réponse en langue francaise, l'ami ne la comprit pas. Angelo la sentit vivement et se retira confus. François ne s'était pas ému, son visage était calme et serein, il semblait refléter un rayon céleste.

Quelques jours après, il allait d'une maison à l'autre, quêtant de l'huile pour faire brûler deux lampes, devant le crucifix de Saint-Damien. En entrant dans une maison où il espérait être bien accueilli, il y trouve une réunion de joueurs, dont plusieurs furent autrefois ses amis. Un mouvement de fausse honte lui fait prendre la fuite ; mais aussitôt, il s'arrête, se juge, se condamne et s'exécute, il rentre, paraît devant les joueurs, leur avoue le sentiment d'amour-propre qui l'a fait fuir et le motif qui l'a rappelé, puis il demande en français de l'huile pour l'entretien des lampes de Saint-Damien. Les joueurs éclatent de rire, se moquent de lui et le renvoient en le traitant d'insensé. François se retire humblement, en remerciant Dieu de l'humiliation qu'il a reçue et qu'il considère comme un juste châtiment dû à son orgueil.

Toutefois, les Assisiens n'étaient pas tous de l'avis des jeunes gens qui venaient de le renvoyer ainsi. La réflexion aidant, on commençait à comprendre qu'une

vertu exceptionnelle pouvait seule soutenir cette vie de privations, de pauvreté, de fatigue et d'humilité. On commençait à lui témoigner le plus profond respect. Le prieur du monastère où il avait reçu l'hospitalité avant d'aller à Gubbio, ayant appris, à Assise, la sainteté de sa vie, lui exprima ses regrets de l'avoir fait employer dans les bas offices de la cuisine et lui témoigna la plus grande considération, assurant qu'il ferait un jour des choses merveilleuses. Le personnage qui autrefois étendait son manteau sous les pas de François, en annonçant sa grandeur future, rappelait hautement sa prédiction et ajoutait :

« Vous ne voyez encore que le commencement de la sainteté de ce jeune homme ; vous en verrez les progrès. Jésus-Christ fera par lui des merveilles que le monde entier admirera. »

A la fin de l'année 1206, les travaux entrepris à l'église de Saint-Damien étaient achevés ; mais François ignorant toujours ce que Dieu demandait de lui pour son service et pour sa gloire, et ne voulant pas demeurer dans l'oisiveté en attendant la manifestation de sa volonté, il entreprit la restauration de l'église de Saint-Pierre, dans la campagne d'Assise. Il se souvenait que la voix mystérieuse du crucifix lui avait ordonné par trois fois de réparer la maison de Dieu qui tombait en ruines, et il pensait que cet ordre divin pouvait s'appliquer à la réparation de trois églises. Il avait commencé par celle où le crucifix lui avait parlé, il allait maintenant travailler à celle qu'une ancienne dévotion avait élevée en l'honneur du prince des apôtres, mais dont l'indifférence avait ensuite abandonné l'entretien. Les aumônes lui arrivèrent si abondamment pour cette œuvre, qu'en très-peu de temps les réparations furent terminées, et il put faire un nouvel appel en faveur d'un troisième sanctuaire pour

lequel il était certain de n'essuyer aucun refus. C'était celui où la bonne Picca avait obtenu la grâce de devenir mère de François ; celui que les esprits bienheureux se plaisaient à entourer de leurs hommages et où ils faisaient entendre parfois leurs célestes concerts. Toutes les populations de la vallée aimaient et vénéraient ces saintes ruines ; elles n'avaient besoin que d'être invitées à les relever ; elles n'attendaient qu'une impulsion, un premier élan, un premier cri de zèle en faveur de cette pieuse entreprise. François jeta ce premier cri, donna ce premier élan, et les offrandes arrivant de toute part, l'église de Sainte-Marie, ou de Notre-Dame-des-Anges fut promptement restaurée : elle était rendue au culte au commencement de l'année suivante, 1208. Notre saint y avait travaillé de ses mains autant que l'aurait pu faire le plus habile ouvrier.

« On comprend assez, dit le Père Chalippe, qu'un homme dénué de biens, pauvre et mendiant, n'aurait jamais pu achever ces ouvrages sans être assisté d'en haut ; mais saint Bonaventure y trouve encore du mystère. Il dit que la divine Providence, qui conduisait François dans toutes ses actions, disposa les choses de telle sorte, qu'il répara trois églises avant d'instituer ses trois Ordres, afin que les temples matériels fussent la figure des édifices spirituels qu'il devait élever. »

# DEUXIÈME PARTIE

## 1209-1210

---

### I

#### Vocation. — Premiers disciples.

François avait établi sa demeure à Notre-Dame-des-Anges ; il y passait des journées entières en oraison et souvent, oubliant de prendre un autre repos que celui qu'il goûtait aux pieds de la Reine du ciel, il y passait encore la plus grande partie de la nuit. N'en soyons pas surpris : saint Bonaventure assure qu'il y était fréquemment visité par les anges.

Il n'y avait point de prêtre desservant pour cette église ; mais de temps à autre, celui de Saint-Damien, maître Pietro, venait y célébrer les saints mystères, à la prière de François qu'il vénérait et chérissait tendrement. Un jour où il y disait la messe des apôtres, pendant qu'il récitait l'Évangile, François se sentit éclairé subitement en entendant cette parole du Maître divin : *Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton.*

C'était un trait de lumière, c'était la réponse à la prière incessante qu'il adressait à Dieu depuis si longtemps ! Cette pauvreté évangélique qu'il aimait avec tant d'ardeur, il venait de l'apercevoir dans tout l'éclat de sa beauté ! Cette vocation qu'il cherchait à connaître depuis plus de trois ans, il la voyait, il la comprenait pour la première fois ! Il était appelé à la vie apostolique, il devait marcher sur les traces des premiers apôtres, il n'en

doutait plus, et il était résolu à les imiter rigoureusement.

Après la messe, il va demander à maître Pietro de lui expliquer comment il doit entendre ces paroles qui l'ont si vivement ému, et, ravi d'apprendre qu'elles peuvent être prises dans leur sens littéral, ainsi qu'il l'avait si clairement pressenti, il s'écrie :

— Voilà ce que je cherchais ! voilà ce que je souhaitais de tout mon cœur !

Et, au même instant, il jette sa bourse et son bâton, il ôte ses souliers et sa ceinture de cuir, et il passe une corde autour de son corps. La robe d'ermite ne lui paraît plus assez pauvre ; il adopte une tunique de l'étoffe la plus rude et la plus grossière, ayant de longues manches et un *capuce*, qui, au besoin, couvrait sa tête et une partie de son visage (1).

De tout temps, en Italie, les prédicateurs populaires se sont fait entendre dans les rues et les places publiques, ou même sur les chemins, pour l'instruction des pauvres, à l'exemple de Notre-Seigneur, et de ses premiers apôtres. François, certain de sa vocation, commença par prêcher dans sa ville natale. Il s'arrêtait aux endroits où il voyait le plus de monde, saluait ses auditeurs en leur disant : « Que le Seigneur vous donne sa paix ? » Puis, il excitait les pécheurs à la pénitence avec tant d'onction, et il parlait de la miséricorde de Dieu avec tant d'amour, que les larmes du repentir s'échappaient de tous les yeux.

Alors, fut signalée la disparition d'un pieux personnage, qui depuis quelque temps parcourait les rues d'Assise, en disant à haute voix : « Paix et bien ; paix et bien. » Du jour où notre saint avait commencé ses prédications, ce mystérieux personnage n'avait plus reparu dans la ville, et chacun se demandait en vain ce qu'il

1. Plus tard il ajouta un petit manteau à ce pauvre costume.
2. Cette formule lui avait été révélée par Jésus-Christ lui-même.

était devenu. L'opinion générale fut qu'il avait été chargé par la Providence d'annoncer les biens et la paix que François allait apporter par sa parole et par l'exemple de ses éminentes vertus. Cette opinion parut bientôt justifiée par les nombreuses conversions qui suivirent les premières exhortations du nouvel apôtre.

François parlait avec une extrême simplicité, mais lorsqu'il rappelait les souffrances de l'Homme-Dieu, lorsqu'il retraçait les tourments et les douleurs de la Passion du Sauveur, il devenait éloquent, ses larmes coulaient en abondance et on l'écoutait à genoux.

Ce sujet était celui de ses continuelles méditations ; il excitait dans son cœur un tel amour et une si vive douleur, qu'il éclatait souvent en sanglots lorsqu'il était seul en présence de Dieu. Un jour, un de ses amis passant près de Notre-Dame-des-Anges, entend des gémissements douloureux qui attirent son attention. Ces plaintes lui paraissent venir de l'église ; il y entre et voit François inondé de larmes, priant et sanglotant tout haut devant l'autel où il se croyait absolument seul avec Notre-Seigneur. Son ami s'approche, lui demande la cause d'une si grande désolation et lui dit :

— Vous pleurez comme une femme ! J'avoue que je suis peu édifié de votre faiblesse ; un homme doit avoir plus de force et de courage.

— Je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, lui répondit François : je ne devrais pas avoir de honte de la pleurer en face du monde entier.

Parmi les auditeurs les plus empressés autour de notre jeune saint, on remarquait Bernard de Quintavalle, aussi distingué par son mérite que par sa naissance et sa fortune. Profondément touché de l'exemple et des exhortations de François, il se demandait si lui-même ne ferait pas plus sagement de l'imiter que d'attendre à la

mort pour se séparer forcément à ce moment redoutable, de tout ce qui l'attachait maintenant à la vie. La pauvreté volontaire de François lui paraissait une source de si grandes richesses pour l'éternité, qu'il se sentait pris d'un vif désir de la choisir lui aussi pour sa compagne, et de lui consacrer sa vie dans l'apostolat des pauvres et des petits. Toutefois, il ne se croyait pas encore suffisamment édifié sur la sincérité de la sainteté du jeune François, et il jugea prudent de la mettre à l'épreuve.

Les mœurs, au moyen âge, étaient autrement simples que les nôtres, nous sommes forcé de le rappeler pour ceux de nos lecteurs à qui l'époque est peu connue sous ce rapport. Les habitations étaient larges, les salles spacieuses, les meubles grands et lourds. Les chambres étaient assez vastes pour contenir dans chacun de leurs quatre coins,un immense lit, séparé du mur par une large distance dans laquelle on circulait aisément. D'épaisses courtines entouraient le tout et formaient un cabinet, de telle manière, que chacun était chez soi, sans sortir de la chambre commune.

Bernard de Quintavalle invita François à souper et à coucher chez lui ; François accepta ; c'était le 14 avril 1208. Pendant le souper et l'entretien qui suivit, Bernard ne remarquait rien que de très-édifiant ; mais l'épreuve n'était pas là. L'heure venue, Bernard conduit son hôte dans la chambre commune, il lui désigne le lit préparé pour le recevoir, et lui-même gagna le sien, laissant sur un lourd guéridon, placé au milieu de la chambre, la lampe destinée à brûler toute la nuit.

Lorsque chacun fut couché, Bernard parut s'endormir promptement, et bientôt même, il affecta un bruit régulier indiquant très-clairement qu'il ne serait pas aisé de troubler un sommeil aussi profond que celui dont il jouissait, c'est ce que nous assure l'auteur des *Fioretti*. François se

voyant seul et parfaitement libre, se lève doucement, se met en oraison, et, après y être demeuré quelques moments en silence, Bernard l'entend répéter à de courts intervalles cette seule parole d'amour : « Mon Dieu et mon tout ! » Cette sorte d'extase dura toute la nuit, le saint ne prononça d'autre parole jusqu'au matin, et ses larmes inondèrent constamment son visage, dont l'expression était séraphique. L'épreuve était suffisante. A son lever, Bernard dit à notre saint :

— Frère François, si un esclave avait reçu de son maître des sommes considérables, et qu'elles lui fussent devenues inutiles, que devrait-il en faire ?

— Il devrait les rendre à son maître, lui répondit le saint.

— Cet esclave, c'est moi, reprit Bernard. — J'ai recu de Dieu de grandes richesses qui me sont devenues inutiles, je les lui rendrai : car je suis résolu à quitter le monde pour être votre disciple.

— Êtes-vous sûr que Dieu vous appelle dans cette voie? lui dit François. L'affaire est trop grave pour être décidée légèrement, il faut consulter Dieu afin de connaître sa volonté. Demain matin nous irons demander au curé de Saint-Nicolas de dire la messe à cette intention ; après la messe nous continuerons à prier jusqu'à l'heure de Tierce ; et puis, nous demanderons au curé d'ouvrir le missel par trois fois, pour y trouver la réponse d'en haut.

Le même jour, 15 avril, Pierre de Catane, d'une noble et riche famille d'Assise, et chanoine de la cathédrale de cette ville, venait demander aussi à François la faveur de vivre avec lui de pauvreté, d'humilité et de pénitence, et le jeune saint lui donnait également rendez-vous pour le lendemain, à l'église de Saint-Nicolas.

Dans ces temps de foi simple et naïve, la dévotion populaire était toute filiale : lorsqu'on désirait connaître la

volonté du Père qui est dans les cieux, on recourait à l'adorable parole de son divin Fils, on lui demandait en toute confiance de répondre par sa voix, et on ouvrait le saint Évangile par trois fois, en l'honneur de la très-sainte Trinité. Dieu semblait se plaire à justifier cette confiance, en présentant à celui qui le consultait ainsi, un texte toujours applicable à la situation, et propre à résoudre toute difficulté.

Le 16 avril, François, accompagné de Bernard de Quintavalle et de Pierre de Catane, se rendit à l'église de Saint-Nicolas, y entendit la sainte messe, et pria jusqu'à l'heure de Tierce comme il était convenu ; les trois amis demandèrent ensuite au curé d'ouvrir trois fois le missel. A la première ouverture, il lut :

« Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous « possédez, et donnez-en le prix aux pauvres. » (*S. Math.*, XIX. — 21.)

A la seconde, il lut cette autre parole de saint Marc :

« Il leur commanda de ne rien porter en voyage. » (*S. Marc*. VI. — 8.)

Et à la troisième :

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à « soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. » (*S. Marc*. XVI. — 14.)

— Voilà, s'écria François, la règle que nous devons suivre ! Si donc vous voulez être parfaits, allez, et faites ce que vous venez d'entendre.

Bernard et Pierre n'hésitent pas ; ils rentrent chez eux, disposent de leurs biens en faveur des hôpitaux, des églises, des monastères et des orphelins, vendent tout ce qui est contenu dans leurs demeures, se rendent sur la place Saint-Georges et distribuent aux pauvres l'argent qu'ils possèdent et celui qu'a produit la vente qu'ils viennent d'effectuer. François est avec eux, il les aide dans

cette distribution, heureux des merveilles que la grâce vient d'opérer dans ces premiers disciples.

Pendant la répartition de ces larges aumônes, un prêtre se tenait à distance et suivait de l'œil les sommes qui disparaissaient ainsi dans la main du pauvre. A son regard ardent, à son visage contracté, aux mouvements fébriles de ses membres, il était aisé de voir qu'il luttait contre une pensée mauvaise. Bientôt, il se laisse emporter et va droit à notre saint :

— Frère François, lui dit-il sur le ton de la menace, vous savez pourtant bien que vous ne m'avez pas payé toutes les pierres que je vous ai vendues pour la réparation de l'église de Saint-Damien ?

— Tenez, maître Sylvestre, lui répond le saint en lui donnant une poignée d'argent, prenez cela, et si ce n'est pas assez, si vous n'êtes pas satisfait, vous aurez davantage.

Sylvestre prend l'argent, le compte, trouve la somme plus considérable que celle à laquelle il avait droit, rentre chez lui, ravi de sa journée, et se dit que le surplus de la dette en paiera les intérêts. Maître Sylvestre était peu scrupuleux.

Le même jour Bernard et Pierre, après s'être entièrement dépouillés de tout ce qu'ils possédaient en ce monde, recevaient en échange un pauvre vêtement semblable à celui de François, et qui devait être désormais toute leur richesse terrestre. Toutefois, il leur fallait une habitation. Ils étaient trois maintenant, et leur nombre devait s'accroître rapidement, Dieu l'avait révélé à son élu.

## II

*Rivo-Torto.* — Nouveaux disciples. — Prédications.

L'hôpital des lépreux était situé dans la partie de la campagne d'Assise, appelée *Rivo-Torto,* en raison des

nombreuses sinuosités de la rivière qui l'arrose. Non loin de cet asile de l'humiliation et de la douleur, se trouvait une vieille masure abandonnée, connue dans le pays sous le nom de *la cabane de Rivo-Torto*. Sa situation entre la rivière et le bois qui la séparaient de l'enclos de l'hôpital, la rendait propre à servir d'ermitage aux pauvres volontaires qui venaient de se réunir au nom de Jésus-Christ, et ce fut là que François conduisit ses deux premiers disciples ; ce fut là qu'ils se livrèrent sans retard à de longues oraisons, à une abstinence rigoureuse, à des mortifications de tout genre.

Ils y étaient depuis quatre jours seulement, lorsqu'un prêtre au regard baissé, au maintien recueilli, à la démarche grave, vient trouver François, lui remet son escarcelle et lui dit :

— Frère François, quand je vous réclamai, l'autre jour, sur la place Saint-Georges, le prix des pierres que vous me deviez, vous me donnâtes bien au delà de ce qui m'était resté dû. Je succombai à la tentation qui me pressait de garder un argent qui ne m'appartenait pas. Le soir, troublé dans ma conscience par cette coupable action, je demandai à Dieu de me la pardonner, et lui promis de vous rapporter ce qui est le bien des pauvres et non le mien ; le voici.

— Dieu soit loué ! s'écria François ; sa miséricorde infinie vous tiendra compte de la restitution et de la manière dont votre repentir répare votre faute.

— Je n'ai pas fini, reprend Sylvestre. La nuit suivante, je vis en songe un immense dragon entourant la ville et la vallée d'Assise, et menaçant de tout détruire. Au même instant, je vous aperçus debout, au sommet de la montagne qui domine la ville ; de votre bouche sortait une croix d'or, dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre, dont la tête s'élevait jusqu'au ciel, et dont

l'éclat épouvanta le dragon et le mit en fuite. Frappé de cette vision, qui s'est renouvelée les deux nuits dernières, j'ai promis à Dieu d'embrasser la pauvreté évangélique sous votre direction.

François, après avoir loué Dieu de ces merveilles, interrogea Sylvestre sur l'état de ses affaires, et voyant qu'il était prudent de remettre l'exécution de son pieux projet à temps plus opportun, il l'ajourna à la fin de la même année 1209.

Trois jours après, le 23 avril, fête de Saint-Georges, un autre disciple se présentait à lui. C'était un habitant d'Assise des plus distingués par son mérite. Touché de la grâce à la vue du grand exemple que donnaient Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane, Egide ou Gilles se sentait pressé de les imiter. Depuis quelques jours il demandait à Dieu de lui faire connaître sa volonté, et après avoir passé la nuit précédente en prière, il était allé, le matin, à l'église de Saint-Georges, conjurer le saint martyr dont on célébrait la glorieuse mort, de lui obtenir une lumière décisive. En sortant de l'église, ignorant où il pourrait trouver François, il se dirige vers l'hôpital des lépreux, espérant le rencontrer dans ce voisinage de la misère et de la souffrance. Il cheminait ainsi pieusement recueilli, dans la campagne, lorsque se voyant au milieu de trois routes il reste indécis sur celle qu'il doit prendre, et dit à Dieu, en toute simplicité :

« Seigneur, Père saint, si je dois persister dans cette vocation, si elle vient réellement de vous, je vous conjure de guider mes pas de manière à me faire rencontrer celui de vos serviteurs vers lequel vous voulez m'envoyer. »

Après cette fervente prière, il entre dans l'un des trois chemins et bientôt il voit venir à lui celui qu'il cherchait. François était en oraison dans un bois, une lumière divine lui avait fait connaître l'arrivée du nouveau disciple, et il

accourait au-devant de lui. Égide se jette à ses pieds et lui demande la faveur de partager sa vie ; François le relève, l'embrasse et lui dit :

— Mon bien cher frère, si l'empereur venait à Assise avec l'intention de choisir un de ses habitants pour en faire son chevalier favori, chacun se dirait : Plaise à Dieu qu'il porte son choix sur moi ! C'est donc une grande grâce, que celle que vous demandez. C'est un grand honneur, que celui d'être le serviteur et le chevalier du Roi des rois ! Or, je vous le dis de sa part, il a daigné vous faire cette faveur, il vous a choisi entre tous pour vous admettre à l'observance de la perfection évangélique. Réjouissez-vous donc d'une telle grâce, et soyez constant dans votre vocation.

Et prenant le nouvel élu par la main, il le relève, le conduit à la masure et le présente à ses frères Bernard et Pierre en leur disant ;

— Voici un bon frère que Dieu nous envoie ; réjouissons-nous dans le Seigneur, et prenons ensemble notre repas dans l'union de la charité.

Après la collation, le saint se rendit à la ville, accompagné de frère Égide, pour quêter l'étoffe nécessaire à son nouveau vêtement, car Égide devait porter, comme les autres, une tunique semblable à celle de François. Sur le chemin, une mendiante s'approche d'eux et leur demande une aumône pour l'amour de Dieu. François ne possédait rien ; il ne s'informe pas si Égide a de l'argent dans sa bourse, il lui dit seulement :

— Mon cher frère, donnez à cette femme; pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez.

Égide ôte son manteau, le donne à la mendiante, et éprouve en même temps un allégement intérieur d'une douceur infinie. Il lui semblait que cette aumône montait au ciel et que les anges la présentaient à Dieu. Ce n'était

pourtant pas la première qu'Égide eût faite pour l'amour de Jésus-Christ ; mais pour lui, c'était la première dont l'obéissance doublait le prix.

Après avoir donné à Égide l'habit qu'il ne devait plus quitter, François s'appliqua à former ces trois disciples à l'esprit religieux, et lorsqu'il les jugea assez exercés dans la pratique de l'oraison, de la pénitence et des vertus dont ils devaient offrir le modèle, il décida que le moment était venu pour eux d'aller travailler par la prédication à la conversion des pécheurs et au salut des âmes. Il envoya Bernard et Pierre dans l'Émilie, et prenant Égide pour son compagnon, il partit avec lui pour la Marche d'Ancône.

La singularité de leur costume, l'humilité de leur maintien, la simplicité de leur langage étonnaient le peuple, excitaient le rire et attiraient de fréquentes humiliations ; quelques misérables se permettaient même de les frapper en les insultant. Les saints apôtres acceptaient ces mauvais traitements avec des sentiments de joie et de reconnaissance qui devaient attirer les bénédictions divines sur leurs travaux et forcer l'estime de ceux-mêmes qui les insultaient. Lorsque frère Égide vit le respect des hommes succéder à leur mépris, il s'en effraya et dit à François :

— Père, les hommes nous honorent ; fuyons ! car nous perdrions ici notre gloire.

Et se reprenant ensuite, il reconnut qu'il y avait encore des épines à cueillir. Ils voyaient que plusieurs souriaient ironiquement lorsque François et lui les saluaient en leur disant : « Que Dieu vous donne sa paix ! » Cette inintelligence d'une parole révélée à François par Dieu même affligeait l'âme d'Égide.

— *Pardonnez-leur*, lui dit notre saint, *car ils ne savent pas ce qu'ils font;* un jour viendra, je vous le promets, où nobles et princes recevront avec respect le salut que vous leur adresserez par ces paroles, vous et vos frères,

et ceux qui vous succèderont. Car notre Institut sera semblable à un filet qu'un pêcheur jette dans la mer, et qu'il retire ensuite rempli de poissons.

Après avoir évangélisé plusieurs villages de la Marche d'Ancône, il revint, toujours accompagné d'Égide, à la cabane de Rivo-Torto, où Bernard et Pierre devaient le rejoindre au jour convenu. La nouvelle de son retour se répandit aussitôt dans les environs, et un malade de l'hôpital de Saint-Sauveur, à Assise, s'empressa de se faire recommander à ses prières. C'était frère Morico, religieux de l'ordre de Sainte-Croix. Abandonné des hommes de l'art, il ne lui restait plus qu'à mourir, et il faisait demander à celui que tout le pays nommait *le saint*, de lui obtenir miséricorde au tribunal du Juge souverain devant lequel il allait paraître. François pria, se rendit ensuite à Sainte-Marie-des-Anges, prit, dans la lampe qui brûlait devant l'autel, un peu d'huile qu'il mêla avec de la mie de pain, envoya ce mélange à Morico, par deux de ses disciples, et leur dit :

— Portez ce remède à notre cher frère Morico. La puissance de Jésus-Christ lui rendra une santé parfaite et le fera entrer dans notre milice, dont il sera un généreux soldat jusqu'à la fin de sa vie.

Le malade crut à la parole de François, il prit le remède préparé par sa charité, et aussitôt il se trouva guéri. Quelques semaines après, il avait quitté l'ordre de Sainte-Croix et marchait à la suite de François.

Un sixième disciple se présenta dans le même temps à notre saint, il se nommait Giovani, et on lui donna le surnom de *Capella*, en raison d'une sorte de chaperon qu'il avait adopté et que ses frères ne portaient pas.

La pauvreté était la vertu favorite de François ; il voulait qu'elle servît de base à l'Institut qu'il fondait, et il jugeait nécessaire de n'épargner aucune de ses rigueurs aux

disciples que le ciel lui envoyait. Ils étaient maintenant six à nourrir, et ils ne devaient vivre que du pain de la charité. Le jeune saint les conduisit à Assise, leur fit demander l'aumône de porte en porte et leur dit que désormais ils y retourneraient chaque jour, pendant qu'ils résideraient à Rivo-Torto.

Les Assisiens vénéraient François ; mais lorsqu'ils le virent suivi de ses frères, ils s'effrayèrent tout d'abord du nombre qu'ils auraient à nourrir ; ils en murmurèrent assez haut, et quelques hommes du peuple profitèrent de ce mécontentement pour insulter les pauvres volontaires. François, ravi des humiliations dont on les honorait, leur recommanda d'en rendre grâces à Dieu ; leur quête finie, il les laissa retourner à la cabane et prit le chemin de l'évêché. Il rendit compte à l'évêque de ce qu'il avait fait et attendit ses avis. Le prélat apprit avec peine qu'il s'exposait aux insultes populaires, ainsi que ses disciples, par une exagération de pauvreté que chacun d'eux eût peut-être mieux fait d'éviter en conservant une partie de leurs biens. François, toujours ferme dans sa vocation, lui répondit :

— Il me semble, maître et seigneur, qu'il est encore plus dur et plus fâcheux de conserver quelque chose, que de ne rien posséder du tout. Le bien que l'on conserve est une source d'embarras, de sollicitudes et de procès ; souvent même, on ne peut le défendre sans s'exposer à voir s'affaiblir en soi l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

— Il est vrai, reprit le prélat, que Jésus-Christ lui-même a dit *qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux!* Allez donc, et suivez la voix qui vous appelle dans les étroits sentiers de la perfection évangélique. Mon appui ne vous fera jamais défaut, ni à vous, ni à vos frères.

François, touché de la bonté toute paternelle du pieux évêque, se prosterna à ses pieds, lui demanda sa bénédiction pour lui et pour ses disciples, et, après l'avoir reçue, il alla rejoindre ses frères à Rivo-Torto.

La pauvre cabane qui leur servait d'abri était si étroite pour leur nombre, que notre saint avait fait écrire le nom de chacun sur une poutre, afin qu'ayant sa place marquée, il n'empiétât pas involontairement sur celle de son voisin.

Vers le milieu de septembre de cette même année, 1209, ils étaient tous réunis dans leur chère solitude, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de chevaux avançant rapidement. C'était l'empereur Othon qui se rendait à Rome en grand cortège, pour y être sacré par le pape. Il traversait la vallée de l'Ombrie et allait passer très-près de la demeure des saints pénitents. François ordonne à deux de ses disciples d'aller au-devant de lui et de lui dire :

« Grand prince, la gloire qui t'environne sera de courte durée ! »

Les pieux messagers portent au monarque cette parole prophétique ; Othon en paraît offensé, traite d'insensés les envoyés de François, sans oser toutefois les punir de leur sainte hardiesse, et bientôt, infidèle à ses serments, il était excommunié, détrôné et abandonné.

A la fin du même mois, notre jeune saint voulant entreprendre une nouvelle mission, conduisit ses disciples dans la vallée de Rieti, et les envoya dans les bourgs et dans les villages prêcher la pénitence et exciter les pécheurs à la contrition de leurs péchés. Lui-même leur donnait l'exemple avec un zèle infatigable, et lorsqu'il avait employé le jour à prêcher et à mendier pour sa subsistance, il se retirait dans un ermitage abandonné, sur le haut d'un rocher, et y passait la nuit en oraison, ne s'accordant

que quelques instants de sommeil. Quelquefois il s'écriait, dans ses transports d'amour pour le divin Rédempteur des hommes :

« Il n'est rien sur la terre que je ne sois prêt à sacrifier ; rien de si pénible et de si rude que je ne sois prêt à endurer avec joie ; rien de si difficile et de si périlleux que je ne sois prêt à entreprendre, suivant les forces de mon corps et de mon âme, pour le service et pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ ! et je veux, autant qu'il me sera possible, exciter tous les autres à aimer Dieu de tout leur cœur et par-dessus toutes choses ! »

Une nuit, pendant qu'il déplorait amèrement les années qu'il avait perdues dans les plaisirs mondains, Dieu lui fit connaître que tous ses péchés lui étaient pardonnés, et que toutes les peines qu'il avait méritées lui étaient entièrement remises. Cette assurance le combla de joie et de reconnaissance, en lui donnant un besoin plus ardent encore de pénitence et d'expiation. Dans l'effusion de son amour pour le Dieu qui l'inondait de tant de grâces, il demandait ce qu'il pourrait faire pour lui plaire, lorsqu'il tomba dans un ravissement qui se prolongea jusqu'au matin. En descendant de son rocher, il rejoignit ses frères et leur dit, avec l'accent du bonheur et de la reconnaissance :

— Mes enfants, mes chers enfants, courage ! Réjouissez-vous dans le Seigneur ! Que votre petit nombre ne vous attriste point ! que ma simplicité ne vous alarme point ; que la vôtre se maintienne ! Dieu m'a fait connaître que, par sa bénédiction, il répandra dans le monde entier cette famille dont il est le père. Je voudrais taire ce que j'ai vu, mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une multitude d'hommes venant à nous pour prendre notre habit et vivre de notre vie ; ils couvraient les chemins se dirigeant tous vers Assise. Il vient une foule de

Français, d'Espagnols, d'Allemands, d'Anglais, de toutes les nations de l'Europe! le bruit de leurs pas retentit encore à mes oreilles! car ils viennent pour marcher dans la voie de la sainte Obéissance et de la sainte Pauvreté!

— Père, lui demanda l'un de ses disciples, quel sera dans l'avenir l'état de cet Ordre qui commence?

— Mon cher frère, lui répondit le saint, notre Ordre rendra de très-grands services à l'Église de Jésus-Christ; mais, hélas! il viendra un temps où le relâchement s'étant introduit dans ses monastères y produira un grand mal!... Priez donc, et tenez-vous fermes!

La prédication des nouveaux apôtres avait produit des fruits consolants et François allait ramener sa petite troupe à Rivo-Torto, lorsqu'un jeune homme, appelé Filippo-Longo, lui demanda de le recevoir au nombre des siens. Notre saint, reconnaissant en lui une vocation certaine, n'hésita pas à l'accepter et l'emmena avec les autres disciples, dans la solitude de la campagne d'Assise. Lorsqu'ils s'y furent retrempés par la retraite et la contemplation, pendant quelques semaines, François, jugeant qu'ils devaient se remettre en marche pour de nouvelles missions, leur dit un jour :

— Mes frères, ce n'est pas seulement pour notre propre salut qu'il a plu à Dieu de nous appeler par sa miséricorde; c'est encore pour le salut de beaucoup d'autres. Il veut que nous allions exhorter tous les hommes, par l'exemple et par la parole, à faire pénitence et à observer les préceptes divins. Nous paraissons, il est vrai, insensés et méprisables; mais ne craignez rien, prenez courage, ayez confiance : le divin Sauveur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l'argent, n'en faisons pas plus

d'estime que de la poussière du chemin. Ne jugeons point, ne méprisons point les riches qui vivent dans la mollesse et portent les ornements de la vanité : Dieu est leur maître comme il est le nôtre, il peut les appeler et les justifier. Allez donc annoncer la pénitence et la paix. Vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui recevront avec joie votre personne et votre parole; vous en trouverez d'autres infidèles, orgueilleux et impies, qui vous blâmeront et se déclareront contre vous. Supportez tout avec une grande patience. Ne craignez pas; dans peu de temps, les sages et les nobles viendront se joindre à vous pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Soyez courageux dans le travail, modestes dans vos paroles, graves dans vos mœurs, fervents dans la prière, humbles dans le succès, doux et inébranlables dans la tribulation. Soyez reconnaissants du bien qui vous sera fait; mais songez que le royaume des cieux doit être votre récompense, et que ce royaume est éternel. A ceux qui nous demanderont qui nous sommes, nous répondrons que nous sommes des pénitents venus d'Assise. Lorsque vous passerez près d'une église, ne manquez pas d'y entrer et de vous prosterner, en disant

« Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus-
« Christ, ici, et dans toutes les églises de la terre, et nous
« vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte
« croix. »

Après cette courte exhortation, François embrasse ses disciples, il les bénit l'un après l'autre, il leur désigne, en formant une croix, les quatre points cardinaux, il adresse à chaque frère ces paroles du roi prophète, qu'il avait adoptées comme formule d'obédience : *Déposez le fardeau de vos misères dans le sein du Seigneur, et il prendra soin de vous ;* puis, il les envoie, deux dans chaque direction, et prend la quatrième avec le frère qui restait.

L'année 1209 était près de finir, cette mission ne devait pas se prolonger longtemps, et elle ne devait pas s'étendre au delà de certaines limites ; néanmoins le saint n'avait pas fixé le jour du retour. Pressé par une inspiration divine, lui-même termina ses prédications plus tôt qu'il n'avait eu d'abord l'intention de le faire, et il revint à Rivo-Torto. Aussitôt après son arrivée, quatre nouveaux disciples qui attendaient son retour et le désiraient avec ardeur, s'empressèrent de lui demander la faveur de vivre sous son obéissance. C'étaient Jean de Sainte-Constance, Barbari, Bernard de Viridanti et le prêtre Sylvestre, que nous avons déjà vu.

François travaillait activement à former les nouveaux venus et à les exercer dans la pratique d'une pénitence rigoureuse et d'une oraison presque continuelle, lorsqu'il éprouva un vif désir de réunir au plus tôt tous ses disciples. N'ayant aucun moyen prompt de les mander tous à la fois, il pria Notre-Seigneur de les lui envoyer ; et le même jour, tous, obéissant à la même impulsion intérieure, se mettaient en chemin pour regagner la solitude de Rivo-Torto, et tous y arrivaient en même temps.

François ne put être surpris de cette faveur, mais son âme reconnaissante surabondait de joie, et il ne pouvait se lasser de remercier Dieu, surtout,quand il apprit les bénédictions que sa bonté avait daigné répandre sur la parole de ses frères. Après que chacun lui eut rendu compte de sa mission, il les réunit tous et leur dit :

— Mes frères, nous sommes douze maintenant. Le Seigneur, dans sa bonté infinie, veut augmenter notre nombre, il est donc nécessaire que nous ayons une règle de vie et que nous la soumettions au très-saint Pontife romain. Allons lui faire connaître ce que Dieu a daigné

commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions ensuite nos travaux avec son approbation et sous ses ordres.

Les onze disciples n'eurent qu'une voix pour applaudir à la pensée de leur père spirituel, et François écrivit alors la règle que Dieu lui avait inspirée. Il la divisa en vingt-trois chapitres, dont les points principaux étaient : les vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté ; la renonciation à toute possession, l'engagement de vivre d'aumônes sans recevoir d'argent. Les clercs et les laïques étaient admis ; le nom qu'ils porteraient serait celui de *Frères-Mineurs*. Ce travail était achevé au commencement de l'année 1210, et la petite troupe se mit en marche aussitôt après, pour l'aller soumettre au pape Innocent III.

## III

François à Rome. — Les Frères-Mineurs. — Mission d'Orta.

Un jeune gentilhomme de Rieti, à la démarche noble, au regard assuré, aux allures guerrières, passait un jour dans une étroite rue de cette ville, lorsque son attention fut attirée soudain par un groupe de personnages étranges, qui, débouchant d'une rue voisine, semblait avancer vers lui. Il s'arrête, considère avec étonnement le costume singulier de ces hommes, et se demande ce qu'ils peuvent être, d'où ils peuvent sortir et ce qu'ils viennent faire à Rieti.

Le groupe avançait toujours. Au moment où il approchait du gentilhomme, l'un des personnages qui excitaient si vivement sa curiosité, lui adresse la parole, en portant sur lui un regard d'une inexprimable douceur :

— Angelo, lui dit-il, vous portez depuis assez long-

temps le baudrier, l'épée et l'éperon ; il faut que désormais une grosse corde soit votre baudrier, que la croix de Jésus-Christ soit votre unique épée, et que vous n'ayez d'autres éperons que la poussière ou la boue du chemin ! Suivez-moi, je vous armerai chevalier de Jésus-Christ !

— Me voici, lui répond Angelo de Tancredo.

Ainsi le Sauveur Jésus avait appelé à l'apostolat Simon et André, en leur disant : *Quittez vos filets et suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes.*

Le jeune guerrier ne connaissait pas François et n'en était pas connu. Éloigné depuis longtemps de sa ville natale, pour son service militaire, et revenu depuis peu de jours dans sa famille, il ignorait jusqu'à l'existence des saints pénitents qu'il venait de rencontrer. Frappé de leur modestie, de leur maintien recueilli, de l'expression angélique de leur douce physionomie, il avait éprouvé pour eux le sentiment du plus profond respect. Lorsqu'il s'était entendu nommer par François, dont il ne pouvait être connu que par une lumière surnaturelle, il s'était senti touché de la grâce, et, vivement éclairé d'en haut, il n'hésitait pas à tout quitter pour suivre la voix qui l'appelait.

La petite caravane partie pour Rome, ainsi que nous l'avons vu, arrivait à Rieti au moment où le chevalier Tancredo la rencontra. François avait décidé qu'elle serait dirigée dans le voyage par Bernard de Quintavalle, et qu'elle passerait deux jours à Rieti : ce court repos suffit pour donner l'habit de la sainte Pauvreté au frère Angelo, douzième disciple de notre saint. Ses historiens remarquent que, né sur la paille d'une étable, comme le Sauveur du monde, pauvre volontaire et apostolique, à son exemple, il eut comme ce divin Maître douze disciples qui le suivirent au début de sa carrière évangélique, et que, dans ce nombre, il devait se trouver aussi un Judas.

Cependant la tentation n'épargnait pas nos voyageurs. Les bons Frères se demandaient ce qu'on allait penser à Rome de leur costume et de leur simplicité de langage ; ils craignaient de s'attirer la défaveur, de se voir repousser par le Saint-Siège ; et ils se disaient que leur Père eût peut-être mieux fait de constituer son Ordre sans en soumettre les statuts à l'autorité romaine ; car l'obligation de cette soumission n'existait pas alors pour les ordres religieux et ne fut décidée qu'en 1215, par le quatrième concile de Latran. Les disciples raisonnaient en cela un peu humainement. Dieu voulut bien les éclairer par la vision qu'il envoya à François, peu de jours avant leur arrivée à Rome.

Dans cette vision, François croyait être sur un chemin, au bord duquel il voyait un arbre extrêmement élevé. Il s'en approche, l'admire et se place sous son ombre ; mais, au même instant, il se sent porté par une force invisible jusqu'au faîte de ce bel arbre, et, dans cette position, il lui suffisait d'imprimer un léger mouvement aux branches les plus étendues pour les faire ployer et abaisser leur extrémité jusqu'à terre.

Dieu lui fit comprendre que la flexibilité de ces fortes branches, et sa position à la cime de l'arbre, figuraient la facilité de l'accès qu'il lui réservait auprès du Souverain Pontife, et l'accueil favorable qui serait fait à sa demande. François fit connaître à ses frères cet encouragement venu d'en haut, et dès lors toutes leurs craintes s'évanouirent.

L'évêque d'Assise était à Rome ; ce fut à lui que nos pèlerins s'adressèrent. En les voyant, le bon et affectueux prélat ne put dissimuler une impression de tristesse :

— Eh ! quoi, mon cher fils, dit-il à François, voulez-vous donc abandonner mon diocèse ?

— Non, maître et Seigneur, lui répondit le saint ; à

Dieu ne plaise! Nous désirons seulement soumettre à Notre Saint-Père le Pape, la règle de vie que nous sommes dans l'intention de suivre, avec la grâce de Dieu, et nous vous prions de vouloir bien nous honorer de votre protection.

Le prélat ne demandait pas mieux. Il les recommanda chaudement au cardinal de Saint-Paul, évêque de Sabine, qui leur promit de les appuyer auprès du Pontife romain; il fit plus, il leur assura la bienveillance du cardinal Ugolini, neveu du pape, et celle de plusieurs autres membres du sacré collège.

François, pressé d'arriver à son but, va au palais de Latran et s'adressant à un officier de la maison du Pape, avec lequel il a eu des relations d'amitié, il lui témoigne son vif désir d'obtenir l'honneur de parler au Saint-Père. L'officier lui dit que le pape se promenant en ce moment même au *Miroir,* il n'a qu'à s'aller présenter sur son chemin, par la voie qu'il lui indique. Le *Miroir* était une terrasse très-élevée, d'où l'on jouissait d'une vue admirable, et où le Souverain Pontife aimait à se promener seul. François se place sur son passage, se prosterne à ses pieds et lui exprime le désir d'obtenir son approbation pour l'Ordre qu'il est appelé à fonder, et dont la pauvreté doit être la seule base, le seul appui.

Innocent III, à qui nul n'avait encore parlé des pauvres pèlerins récemment arrivés à Rome, repousse vivement la proposition d'un Ordre nouveau. Les Vaudois, se disant aussi pauvres volontaires, et ayant sollicité l'appui du Saint-Siège, n'avaient pas tardé à manifester leurs secrètes intentions, s'étaient ouvertement déclarés ennemis de l'Église romaine et se montraient déjà redoutables. Le pape craignant qu'il n'y eût quelque analogie entre les projets de François et la secte nouvelle, refuse énergiquement de l'entendre plus longtemps et le renvoie.

François se retire humblement, sort du palais, rencontre un pauvre malheureux dont les yeux ont été arrachés, prie sur lui, le bénit et lui rend ainsi et les yeux et la vue.

La nuit suivante, Innocent III voit en songe une palme qui, sortant de la terre, s'élève, grandit et atteint les proportions des plus grands arbres. Il cherche à s'expliquer la signification de cette vision, et une lumière surnaturelle l'éclairant aussitôt, lui fait connaître que cette palme figure la bassesse apparente et la grandeur réelle du pauvre volontaire qu'il avait repoussé la veille. Dès le matin, le pape donne l'ordre de rechercher François et de le lui amener. On le trouve à l'hôpital de Saint-Antoine, on le conduit au palais pontifical, et, prosterné de nouveau aux pieds du Souverain Pontife, notre saint lui expose le plan de son Institut. Le pape lui promet de l'examiner et de s'en occuper avec ses conseillers.

La simplicité et l'humilité de François avaient touché Innocent III ; il sentait que l'esprit de Dieu était là ; toutefois la prudence humaine lui disait que cette pauvreté éloignerait au lieu d'attirer. Les cardinaux consultés se récrient contre ce projet d'institution : la charité, disent-ils, leur paraît tellement refroidie dans les âmes, qu'il est impossible qu'un Ordre religieux se soutienne par les seules aumônes, sans posséder d'autres ressources en biens fonds. Le cardinal de Saint-Paul voyant que cette opinion va prévaloir dans le conseil, se lève et dit avec un accent plein de foi :

— Mais si nous rejetons la proposition de ce pauvre mendiant, sous le prétexte spécieux que sa règle est trop rigoureuse, prenons garde que ce ne soit rejeter l'esprit même de l'Évangile. La règle dont il demande l'approbation, n'est autre que la pratique des conseils

évangéliques; or, dire que la perfection évangélique est impossible, et que le vœu de la pratiquer est une chose déraisonnable, n'est-ce pas condamner l'Évangile ? N'est-ce pas condamner Jésus-Christ lui-même, son auteur ?

C'était avoir gagné la cause de notre saint. Néanmoins le pape ajourna de nouveau sa décision et dit à François :

— Mon fils, priez Jésus-Christ de nous faire connaître sa volonté, afin que nous puissions satisfaire vos désirs.

François se retira, se mit en prière, revint auprès du Souverain Pontife et lui dit :

— Très-Saint-Père, une fille aussi belle que pauvre habitait dans un désert ; un grand roi la vit, fut charmé de sa beauté et l'épousa. Il demeura quelques années avec elle, dans le désert, en eut plusieurs enfants, qui joignaient la beauté de leur mère à tous les traits de leur père, puis, il retourna dans ses États. La mère, après avoir élevé soigneusement ses enfants, leur dit un jour ; « Mes enfants, vous êtes nés d'un roi illustre et puissant. Allez le trouver, faites-vous connaître, et il il vous traitera conformément à votre naissance. Pour moi, je ne puis ni ne dois quitter ce désert. » Les enfants se rendirent en effet à la cour du roi leur père, qui, reconnaissant en eux tous ses traits et la beauté de leur mère, les reçut avec joie et leur dit : « Je vous reconnais, vous êtes mes fils ; prenez place dans mon palais ; car si des étrangers sont admis à ma table, à plus forte raison y recevrai-je avec joie mes propres enfants. »

« Très-Saint-Père, continua François, — ce roi c'est Jésus-Christ ; cette fille d'une si merveilleuse beauté, c'est la Pauvreté, qui, méprisée et rejetée de toute part, se trouvait dans ce monde comme dans un désert. Le Roi du Ciel, descendant sur la terre, la vit et ressentit pour

elle un tel amour, qu'il l'épousa dans la crèche de Bethléem. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde : c'étaient les apôtres, les anachorètes, les cénobites et autres pauvres volontaires. La Pauvreté, cette bonne mère, les envoya vers le Roi du Ciel leur Père, après les avoir marqués du signe de sa pauvreté, de son humilité et de son obéissance. Et le Roi du Ciel les reçut et leur dit : « Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs ; moi qui donne si libéralement à toute créature les choses nécessaires à la vie, combien plus volontiers soignerai-je mes enfants, vous et tous ceux qui sont les fils de la sainte Pauvreté mon épouse bien-aimée. » « Très-Saint Père, c'est à ce Roi céleste que la sainte Pauvreté envoie les enfants que vous voyez. Bien qu'ils soient venus longtemps après leurs aînés, ils ne portent pas moins sur leurs traits la ressemblance de leur Père et de leur Mère, ils ne peuvent être moins bien traités et recevront toujours le nécessaire de l'amour et de la libéralité de Jésus-Christ. »

Le pape avait écouté le Pauvre d'Assise sans l'interrompre, et lorsqu'il eut achevé d'expliquer sa pensée, Innocent III, s'adressant aux cardinaux présents s'écria :

— Ah ! vraiment ; voilà l'homme qui soutiendra l'Église de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine.

Nul ne comprenait rien à cette énigmatique exclamation. Le pape s'aperçut de l'étonnement qu'il venait d'exciter, et il reprit :

— Il y a peu de jours, un songe mystérieux me frappa singulièrement : l'église de Latran était prête à tomber ; un homme faible, maigre, pauvre et chétif s'en approcha, la soutint et prévint ainsi l'écroulement qui m'avait paru inévitable.

Le Souverain Pontife ne doutant pas que François ne fût l'homme de sa vision, approuva verbalement son Ins-

titut, reçut sa promesse d'obéissance et de dévoûment au Saint-Siège, conféra les ordres mineurs à tous ses disciples laïques, l'ordonna lui-même diacre, le nomma supérieur général de tous ses religieux présents et à venir, leur recommanda à tous de prêcher la pénitence et de travailler à étendre le règne de Jésus-Christ ; enfin il les bénit avec effusion de cœur et les congédia en leur demandant de prier pour lui tous les jours de leur vie.

En sortant du palais, les pauvres d'Assise se rendirent au tombeau des Saints-Apôtres, se mirent sous la protection spéciale de ces glorieux martyrs, et allèrent ensuite prendre congé des cardinaux de Saint-Paul et Ugolini, après quoi, ils reprirent la route d'Assise avec l'intention de s'arrêter dans la vallée de Spolète pour l'évangéliser.

La petite caravane allait pédestrement, silencieuse et recueillie, tantôt priant, tantôt écoutant les enseignements spirituels de son supérieur. Un jour, François parlait de la perfection évangélique avec tant d'onction, et ses frères recueillaient ses paroles avec tant d'admiration, que les heures passèrent inaperçues, la marche se prolongea bien au delà du temps qu'on lui consacrait d'ordinaire, chacun se trouva dominé par la fatigue, et sur l'avis de notre saint, ils s'assirent tous au bord du chemin.

Ils avaient oublié de faire la quête pour leur repas, ils n'avaient absolument rien à manger, et ils étaient loin de toute habitation. La faim se faisait vivement sentir, et François ne voyant aucun moyen de renouveler les forces de ses frères, demandait à Notre-Seigneur de venir lui-même au secours de ses pauvres volontaires qui avaient tout quitté pour son service et pour sa gloire. Au même instant, un inconnu parut devant eux, remit un pain à

notre saint et disparut. On ne l'avait point vu venir, on ne le vit point s'en aller : on cessa de le voir. Saint Bonaventure, en rapportant ce fait, n'hésite pas à l'attribuer à l'intervention directe de la Providence, qui envoyait un ange au secours des apôtres qu'elle s'était choisis.

Le pain miraculeux fut divisé en autant de parts qu'ils étaient de frères; chacun puisa dans cette nourriture merveilleuse, avec les forces corporelles, les consolations spirituelles les plus abondantes, un plus grand amour pour la sainte Pauvreté, et une confiance inaltérable dans la sollicitude du Père céleste, qui nourrit les oiseaux du ciel et qui donne sa parure au lis de nos vallées.

Arrivée à Orta, la petite troupe s'y arrête, prêche la pénitence, se voit écoutée et passe quelques jours dans cette ville ; mais ne voulant pas séjourner au milieu du bruit et du mouvement, elle se retire dans une église abandonnée, comme on en voyait beaucoup alors dans la campagne. C'était de là qu'elle se répandait chaque matin, pour porter la parole de Dieu dans les rues et les places de la ville épiscopale ; c'est là que le peuple accourait le soir pour demander à ces nouveaux apôtres des avis particuliers.

La mission d'Orta était des plus fructueuses, l'édification apportée par les missionnaires leur attirait la vénération publique, leur asile n'était plus une solitude, on y accourait même des environs. François s'en alarma pour l'esprit de recueillement et d'humilité de ses disciples.

— Fuyons, leur dit-il, la vertu ne saurait être en sûreté au milieu de ces applaudissements humains. Allons porter ailleurs le pain de la parole dont le Souverain Pontife nous a confié la dispensation, malgré notre

faiblesse et notre indignité. Avançons vers la vallée d'Assise.

La petite troupe se remit donc en marche. Mais voilà que tout à coup François s'émeut ; il s'effraie du ministère de la prédication qu'il exerce, il se demande si c'est bien là le but de la fondation de son Ordre, et s'il ne serait pas plus sûr, pour la perfection de ses membres, de s'en tenir à la vie contemplative. Il consulte ses frères, tous sont d'avis que lui seul doit décider et trancher la question.

François, trop hésitant pour cela, se met en oraison et demande à Dieu de l'éclairer. Notre-Seigneur lui fait connaître que son hésitation n'est autre chose qu'un effort de l'ennemi des hommes, pour le détourner de travailler au salut des âmes. Fort de cette révélation, le Pauvre d'Assise déclare à ses frères qu'ils sont réellement appelés à l'apostolat, et qu'il va les conduire dans la solitude de Rivo-Torto, où ils se prépareront par la prière et la mortification à des missions nouvelles, et où de nouveaux soldats de Jésus-Christ viendraient bientôt solliciter l'honneur d'être enrôlés dans leur sainte milice et de partager leur humilité, leurs travaux et leur très-chère Pauvreté.

## IV

Retour à Rivo-Torto. — Le char de feu. — Sainte-Marie-des-Anges

On se souvient que la cabane de Rivo-Torto était à peine suffisante pour les six hôtes que nous y avons vus réunis. Et maintenant ils sont au nombre de treize en y comprenant l'humble supérieur. Il n'était plus possible à aucun d'eux de s'y étendre pour le court sommeil de la nuit, chacun devait y rester debout ou assis à la place qui

lui était assignée et au-dessus de laquelle était inscrit son nom.

La petite communauté demeura quelque temps dans cette habitation impossible, uniquement occupée de Dieu, et ne sortant que pour aller méditer dans le bois, ou mendier le strict nécessaire à sa subsistance. Elle avait pour tout mobilier, quelques escabeaux de bois ; pour tout vestiaire, ce que chacun portait sur soi; pour toute bibliothèque, la croix de bois que François avait plantée au milieu de la cabane, et autour de laquelle tous méditaient et priaient.

François avait posé et déterminé les bases de l'Institut ; il n'en avait pas encore réglé les détails pratiques. La récitation de l'office divin était indiquée ; mais les livres manquaient encore à nos pauvres volontaires, et les prières vocales étaient fort restreintes. Quelques frères s'en préoccupaient, ils craignaient l'insuffisance sur ce point ; pour calmer leurs scrupules, ils demandèrent à leur supérieur de les éclairer et de leur fixer les prières qu'ils devaient réciter chaque jour :

— Notre-Seigneur va vous répondre lui-même, leur dit François ; ouvrez le saint Évangile, et voyez le conseil qu'il donne à ses apôtres : *Lorsque vous voudrez prier,* leur dit-il, *voici la prière que vous ferez : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, etc.* Dites souvent aussi : « Seigneur Jésus-Christ, nous « vous adorons dans toutes les églises où vous résidez « sur la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le « monde par votre sainte Croix. » Ces prières vocales suffisent, si votre cœur s'attache inviolablement aux vérités de foi que la sainte Église romaine croit et enseigne, et que vous soyez prêt à donner votre vie pour les défendre ; si, louant Dieu en toutes choses, vous vous servez de toutes les créatures pour vous élever à

lui; si vous professez le plus profond respect pour les choses saintes et pour les ministres de l'autel; si vous vivez enfin conformément à la perfection évangélique à laquelle Notre-Seigneur vous a fait la grâce de vous appeler.

Il y avait plusieurs semaines que, dans cette paisible retraite de Rivo-Torto, François s'attachait à former ses disciples aux exercices de la vie spirituelle, lorsqu'un jour les chanoines lui demandèrent de venir prêcher à la cathédrale d'Assise, le dimanche suivant. Il était d'usage alors de prêcher le matin. François se rendit à la ville le samedi soir, se retira sous un hangar du jardin du chapitre, et y passa la nuit en contemplation.

Que se passa-t-il durant cette nuit merveilleuse, sous ce hangar de jardin? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, ce que le témoignage de saint Bonaventure ne nous permet pas de contester, ce qui fut attesté par tous les disciples de notre saint, c'est le prodige éclatant par lequel Dieu se plut à manifester la sainteté du fondateur de l'Ordre naissant.

Dans l'étroite cabane où tous les religieux étaient réunis, plusieurs prenaient quelques instants de repos, les autres étaient en oraison, nul bruit ne se faisait entendre ni au dedans ni au dehors; rien ne troublait le silence de la sainte demeure. Tout à coup la porte s'ouvre, les religieux qui s'étaient livrés un moment au sommeil sont réveillés, ceux qui priaient sont brusquement interrompus par une subite apparition.

C'est un char de feu, au milieu duquel brille un globe lumineux, resplendissant comme le soleil, et d'où s'échappent des rayons qui vont porter la plus vive lumière jusqu'au fond de l'âme de chacun des frères; de telle sorte, que tous lisent ouvertèment dans la conscience les uns des autres. Malgré l'exiguité de la cabane et le nombre

de ses habitants, le char en fait le tour par trois fois, et tous les religieux sont également frappés du sens mystique de cette vision. Tous comprennent que François doit être le char et le conducteur d'une infinité de disciples, et que le globe dont les rayons les éclairent si vivement et leur manifestent mutuellement les plus secrets replis de leurs cœurs, figure les flammes ardentes qui s'élancent en ce moment de l'âme embrasée de leur père.

Lorsque François revint le dimanche au milieu de ses frères, et les entendit raconter ces prodiges, il parut tout savoir et leur dévoila leurs consciences avec autant de précision que s'il eût été présent à l'éclatante et mystérieuse manifestation. Il ajouta :

— Mes très-chers frères, Dieu par sa bonté a daigné me faire connaître qu'il veut augmenter notre pauvre famille. Je ne puis n'y admettre ceux qui se présentent pour en faire partie, avant que d'avoir un lieu assez vaste pour vous placer tous. Nous avons besoin d'une demeure plus étendue ; d'une église pour entendre la messe, dire l'office et donner un lieu de repos à ceux des nôtres qui auront passé à une vie meilleure. Allons donc trouver le seigneur évêque et les chanoines, et demandons-leur de nous accorder une église hors de la ville, et une demeure de leur domaine pour cet Ordre naissant ; s'ils ne le peuvent pas, nous irons présenter notre humble requête aux religieux du Mont-Soubazia.

Accompagné d'un de ses frères, François présenta sa demande, ainsi qu'il l'avait projeté, à l'évêque et au chapitre ; mais le prélat, ni les chanoines ne pouvaient disposer d'aucune église dans la campagne d'Assise, et il se vit contraint de s'adresser au monastère du Mont-Soubazia. L'abbé consulta sa communauté, il fut décidé que l'on pouvait accorder au saint l'église de Sainte-Marie-des-Anges, mais qu'il fallait lui imposer une con-

dition : si l'Institut des Frères-Mineurs s'étendait de manière à rendre cette demeure insuffisante pour leur nombre, ils seraient tenus à la conserver et à la reconnaître toujours comme le berceau de l'Ordre. Il n'était pas possible de mettre plus de grâce à une telle donation.

François ne pouvait assez témoigner sa reconnaissance aux religieux bénédictins, et sa joie ne pouvait s'exprimer que par des larmes, à la pensée que la Providence lui avait choisi, pour première église de son Ordre, un sanctuaire dédié à la très-sainte Vierge et visité si fréquemment par les anges :

— Que nous sommes heureux, disait-il à ses frères, de posséder une telle église, de l'avoir si pauvre, si petite, et obtenue par mendicité ! Comme nous devons être reconnaissants à Notre-Seigneur, et à sa très-sainte Mère, aux saints anges et à nos bienfaiteurs de l'Ordre de saint Benoît ! N'oublions jamais une si précieuse faveur !

Depuis que notre saint avait fait réparer cette église, les Bénédictins y avaient attaché, pour la desservir, un prêtre nommé Pietro Mazancoli. François vint le trouver, le jour même où ce sanctuaire lui fut accordé, et il lui demanda la permission d'en jouir sans retard. Pietro lui tend les bras, le presse sur son cœur et s'écrie :

— Dieu soit béni ! Mon désir le plus ardent était de voir la Reine du ciel honorée et louée en ce lieu qu'elle a choisi et où les esprits célestes font entendre si souvent leurs harmonieux concerts !

François voulut passer la nuit au pied de l'autel de la très-sainte Vierge ; son compagnon ne le quitta pas, heureux de remercier Dieu avec lui de cette belle journée. Pendant qu'il était en oraison, François parut ravi en extase, et son disciple l'entendit prononcer lentement ces paroles :

« O très-saint Seigneur, Roi du ciel, Rédempteur du

monde, doux amour ! et vous, Reine des anges, par quel excès de bonté descendez-vous des cieux dans cette chapelle si petite et si pauvre ? »

C'est que François voyait en effet, en ce moment, Jésus-Christ et sa divine mère, entourés par les anges et brillants de lumière. Notre-Seigneur lui répondit :

« Je suis venu avec ma Mère, pour vous recevoir et vous établir dans ce lieu qui nous est cher. »

Après ces paroles divines, la vision disparut, et François s'écria :

« Véritablement ce lieu est saint ! il devrait être habité par des anges et non par des hommes ! Tant que je pourrai y rester, je n'en sortirai pas ; il sera pour moi et pour les miens un monument éternel de la bonté de Dieu. »

Au point du jour, le frère qui accompagnait notre saint alla chercher ceux qui étaient restés à Rivo-Torto, et tous s'établirent dans le presbytère attenant à l'église de Sainte-Marie-des-Anges, ou de la Portioncule. Dès qu'ils y furent réunis, notre saint leur communiqua la vision de la nuit précédente et il ajouta :

— Vous venez donc, mes très-chers Frères, habiter un lieu saint ; vivez-y saintement et ne cessez jamais d'y louer le Seigneur et sa très-sainte Mère. N'oubliez jamais la reconnaissance que nous devons aux Pères Bénédictins pour le bien qu'ils nous font. Ils ont consacré toutes les demeures que nous aurons dans la suite par le don qu'ils nous ont fait de cette maison de Dieu, dans laquelle nous trouvons le modèle de la pauvreté que l'on doit observer dans toutes les maisons de notre Ordre, et l'idée de la sainteté que l'on doit s'efforcer d'y acquérir. Afin de conserver le souvenir de cette précieuse aumône, nous enverrons chaque année aux Bénédictins du Mont-Soubazia, un petit panier de poissons de la Chiascia. Ce sera comme une sorte de redevance destinée à rappeler à nos bien-

faiteurs que nous sommes les hôtes de leur fraternelle charité.

François avait enfin une demeure et une église ; il pouvait donner place aux aspirants qui s'étaient présentés et qui soupiraient après le jour où il leur serait donné de ne plus rien posséder sur la terre, et de marcher en toute liberté à la suite de Jésus crucifié.

---

# TROISIÈME PARTIE

## 1210-1220

---

### I

Missions à Pérouse. — A Cortone. — Jeûne de quarante jours. — Les démons d'Arezzo. — Fontaine miraculeuse.

Parmi les nouveaux disciples que François venait d'enrôler sous sa bannière, quelques-uns appartenaient à des familles riches et considérées, et il était à craindre que l'exercice de la mendicité ne les détournât de leur sainte vocation, s'il leur était imposé avant qu'ils n'en eussent bien compris les précieux avantages pour leur propre perfection. François jugea donc devoir leur en donner l'exemple, en allant à la quête pour leur compte en même temps que pour le sien. En leur apportant les aumônes qu'il avait pu recueillir, les restes des tables, les morceaux de pain, souvent très-durs, dont les serviteurs ne voulaient plus pour eux-mêmes, le Saint leur disait :

— Mes très-chers enfants, le pain que la sainte Pauvreté fait recueillir de porte en porte, est le pain des anges, car ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles la pensée de nous le réserver et de nous le donner pour l'amour de Dieu.

Un jour, se trouvant trop faible pour aller jusqu'à la ville chercher la nourriture de ses chers novices, il les engagea à remplir cette mission d'humilité et de pauvreté, en leur disant avec sa douceur ordinaire :

— Mes bien-aimés enfants, n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, puisque Notre-Seigneur s'est rendu pauvre en ce monde pour l'amour de nous, et qu'à

son exemple, nous avons choisi l'état de la plus parfaite pauvreté. Si nous avons fait ce choix par amour pour Jésus-Christ, nous ne devons pas rougir de mendier en qualité de pauvres volontaires. Convient-il à des héritiers du royaume des cieux de rougir de ce qui leur donne droit à cet héritage? Oui, mes chers enfants, nous sommes les héritiers du ciel; c'est un bien que Notre-Seigneur nous a acquis et sur lequel il nous a donné des droits ainsi qu'à tous ceux qui veulent vivre dans la très-sainte Pauvreté. Je vous déclare qu'il entrera dans notre Ordre un grand nombre de riches et de nobles qui se feront un honneur d'aller demander l'aumône, et qui regarderont cet emploi comme une véritable faveur. Vous donc, qui êtes les premiers de cet Ordre, faites-le de bon cœur, pratiquez avec joie ce que vous devez transmettre à ces saints personnages. Allez avec la bénédiction de Dieu, et demandez l'aumône pour son amour, avec plus de confiance et d'allégresse que si vous alliez offrir cent pour un; car en disant: « Faites-nous l'aumône pour l'amour de Dieu », c'est l'amour de Dieu que vous offrez en retour; et en comparaison de ce divin amour, que sont le ciel et la terre?

Les bons novices n'hésitèrent pas; chacun prit la besace, la mit sur son épaule, courut à la ville, fit une abondante récolte, et revint tout joyeux la déposer aux pieds du Père François. L'un d'eux rentra un jour, le cœur plein d'allégresse, chantant avec transport les louanges du Dieu qui pourvoyait ainsi à la nécessité de ses pauvres enfants. François, ravi de cette disposition vient au-devant de lui, le décharge de sa besace, baise respectueusement son épaule et dit aux autres religieux:

— Voilà comment je veux que mes frères aillent à la quête et en reviennent toujours joyeux, et glorifiant Dieu de tous ses bienfaits.

Au commencement de l'année 1211, les novices, dont le nombre s'était encore accru, étaient aussi avancés dans les voies de la perfection que les premiers disciples de notre saint. François les avait formés lui-même à l'esprit d'oraison, de pénitence, d'humilité, d'obéissance, de mortification continuelle, et il pensait à les envoyer prêcher dans plusieurs parties de l'Italie, mais il voulait les juger auparavant et s'assurer de la manière dont ils avaient profité de ses instructions sur ce point. Il ne voulait rien d'étudié ni de recherché dans leurs discours, et leur recommandait la plus grande simplicité dans la manière et dans le langage.

Il leur dit un jour, que chacun d'eux allait prêcher devant ses frères comme il le ferait en présence d'un nombreux auditoire, et il désigna ensuite à chaque frère le sujet sur lequel il devait parler. Tous prêchèrent ainsi, à tour de rôle, et ils le firent avec tant de bonheur au jugement de François, qu'il allait les en féliciter et les encourager, lorsque Notre-Seigneur paraissant soudain au milieu d'eux, les bénit chacun séparément, et disparut. Tous demeurèrent longtemps comme ravis en esprit, après cette apparition divine, et François leur dit ensuite:

— Mes frères, mes chers enfants, rendez grâces à Dieu tout-puissant et à son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir daigné répandre des trésors célestes par la bouche des hommes les plus simples ! car c'est Dieu qui fait parler les enfants, qui donne la parole aux muets, qui rend éloquente la langue de l'ignorant. Il a compassion du monde ; sa beauté infinie veut faire avertir les hommes du malheur dans lequel ils se précipitent, et, pour détruire parmi eux les œuvres du démon, qui sont les péchés, il a choisi des prédicateurs vils et méprisables, afin que nul homme ne puisse se glorifier devant

lui, et reconnaissant que tout bien lui appartient. Il y en a peu parmi nous qui soient nobles ou puissants ; peu dont on puisse dire qu'ils soient sages selon le monde, et c'est vous néanmoins que le Seigneur a choisis pour cette grande entreprise. Il veut que vous alliez en tout lieu, l'honorer par vos actions et par vos paroles, ramenant ainsi à sa crainte et à son amour ceux qui se sont éloignés de lui. Disposez-vous donc à partir : *ceignez vos reins*, prenez courage, *revêtez-vous des armes de la foi.* Tout dévoués au service de l'Évangile, soyez toujours prêts à vous laisser emporter, comme des nuées, partout où l'Esprit-Saint vous poussera par la main de l'obéissance, pour répandre la pluie de la divine parole sur la sécheresse et l'aridité des cœurs endurcis. Demain, nous nous partagerons l'Italie ; plus tard nous irons dans les contrées les plus éloignées.

Tous les Frères se déclarèrent prêts à partir dans la direction qui leur serait désignée, et, le lendemain, François ayant assigné à chacun sa mission, il les envoya deux à deux, en laissa quelques-uns dans la maison pour recevoir et former les novices qui leur seraient envoyés, puis, emmenant Sylvestre avec lui, il s'achemina vers la Toscane, qu'il avait choisie afin d'être moins éloigné de Notre-Dame-des-Anges, où sa présence était souvent nécessaire.

Il s'arrêta à Pérouse, toujours rivale d'Assise, et prêcha sur la plus grande place de la ville. Pendant qu'il parlait, entouré d'une foule de gens du peuple, plusieurs jeunes gens vinrent joûter à la lance, sur cette même place, et le firent si bruyamment, que la voix du prédicateur n'était plus entendue. Les joûteurs furent priés de s'éloigner ou de se modérer, mais ils refusèrent l'un et l'autre avec un égal dédain. François indigné s'écrie, en s'approchant de cette turbulente jeunesse :

« Écoutez et comprenez ce que le Seigneur vous an-

nonce par moi son serviteur. — Et ne dites pas que c'est un homme d'Assise qui vous parle, car ce que je dis, je ne le dis pas de moi-même, je ne parle pas selon l'homme. — Dieu vous a élevés au-dessus de vos voisins : par reconnaissance et par amour pour lui, vous devriez vous humilier, non-seulement à ses yeux, mais devant tout le monde. Loin de là, votre force et votre gloire ont tellement enflé votre cœur, que vous avez pillé et désolé tous les environs, et vous y avez porté la mort et fait un grand nombre de victimes. C'est pourquoi je vous déclare que si vous ne vous hâtez de vous convertir, et de réparer, autant que vous le pourrez, les maux que vous avez causés, le Seigneur, qui ne laisse rien d'impuni, tirera une vengeance éclatante de vos péchés. Il permettra dans sa justice, que, vous irritant mutuellement, vous combattiez les uns contre les autres, et que vous vous fassiez plus de mal que vos ennemis eux-mêmes ne pourraient vous en faire. »

A quelques jours de là, de nouvelles exactions achevaient d'exaspérer les esprits, le peuple se révoltiat contre la noblesse, le sang coulait à flots dans les rues de Pérouse, les palais et les maisons de gentilshommes étaient pillés et incendiés, les campagnes étaient ravagées, le mal était immense, la prédiction de l'apôtre était complètement réalisée. Il était encore à Pérouse, et les habitants le suppliaient d'y rester et d'y accepter une demeure propre à recevoir ceux qui désireraient entrer dans son Institut, car la sainteté de sa vie et la bénédiction que Dieu attachait à sa parole avaient inspiré à plusieurs jeunes gens de cette ville la pensée d'embrasser la vie religieuse. L'un d'entre eux se promenant un jour dans la campagne, préoccupé de ce désir, mais incertain encore de sa vocation, vit tout à coup devant lui Notre-Seigneur, qui lui dit :

— Homme de désir, si tu veux jouir de la paix que tu souhaites, prends l'habit religieux et suis-moi.

— Seigneur, demande le jeune homme, dans quel Ordre entrerai-je pour faire votre volonté ?

— Dans l'Ordre nouveau de François d'Assise.

— Et quand je serai dans cet Ordre, reprit-il, que devrai-je faire, Seigneur, pour vous être le plus agréable ?

— Suivre la vie commune, lui répondit le Maître divin, n'avoir d'intimité particulière avec aucun de tes Frères, être indulgent pour leurs défauts et ne les point juger légèrement à leur désavantage.

Après ces paroles, Notre-Seigneur disparut, et le jeune homme alla trouver François et le pria de l'admettre au nombre de ses disciples. Le saint, éclairé sur sa vocation et le voyant appelé à une haute perfection, lui donna le nom de Frère Humble et l'envoya avec les autres au noviciat de Notre-Dame-des-Anges, puis il quitta Pérouse et se rendit à Cortone.

En arrivant, il fit entendre la parole de Dieu et obtint plusieurs conversions. L'un de ses auditeurs, charmé de son extrême simplicité, le prie un matin de venir dîner chez lui, le jour même. C'était un nommé Gui, homme de grande piété, et tout occupé de bonnes œuvres. François lui promet de se rendre à son invitation, et, se retournant ensuite vers le Frère Sylvestre, il lui dit :

— Celui-ci entrera aujourd'hui dans notre milice et se sanctifiera dans cette ville.

Après le dîner, en effet, Gui se prosternait aux pieds de François et lui demandait l'habit de son Ordre.

— Bien volontiers, lui répondit le saint, car Dieu vous appelle parmi nous ; mais il faut qu'avant d'y entrer vous donniez aux pauvres tout ce que vous possédez de votre famille, par droit d'aînesse, et que vous fassiez une renonciation de tout le reste.

Gui s'étant dépouillé de toutes ses richesses, reçut l'habit, des mains de François, dans la principale église et en

présence des premiers personnages de la ville. Plusieurs autres novices le reçurent après lui, et le nombre s'augmentant, notre saint dut accepter la demeure solitaire qui lui fut offerte pour les loger tous. C'était une pauvre maison isolée près du bourg de Celles. Ce fut là qu'il reçut Frère Élie, religieux qui, dans la suite, acquit une grande célébrité.

Le carême approchait: le saint fondateur qui depuis deux mois évangélisait Cortone et travaillait à former à la vie spirituelle les novices accourus auprès de lui, sentait le besoin de se retirer dans une solitude complète, et de passer quelques semaines seul avec Dieu seul.

Le lundi gras il remit à Sylvestre la direction de la maison et le soin spirituel des novices; le mardi il partit, sans lui dire ses projets, et il se rendit au bord du lac de Pérouse, chez un batelier qui lui témoignait une grande affection:

— Je viens, lui dit-il, vous demander un service pour l'amour de Dieu et j'espère que vous ne me le refuserez pas.

— Non, certes Frère François; que puis-je faire pour vous obliger?

— D'abord, reprit le saint, me donner l'hospitalité pour la nuit; ensuite, me conduire dans votre bateau, demain matin, avant le jour, à l'île du lac où je désire passer quelques jours dans une entière solitude; mais tout ceci doit rester secret entre Dieu et nous.

— Mais, Frère François, comment vivrez-vous dans une île où on ne trouve rien à manger, et pas une âme pour vous en donner?

— Notre-Seigneur n'eut rien à manger dans le désert: au reste, j'emporterai un peu de pain; je ne jeûnerai donc pas absolument; ainsi soyez sans inquiétude pour moi.

Le matin, dès l'aurore, le batelier transportait no..e saint à l'île du lac, il le forçait d'accepter deux petits pains, et au moment de le quitter, il lui demandait quel jour il devait venir le chercher :

— Ne revenez que le mercredi de la semaine sainte, lui répondit-il, et ne découvrez à personne le lieu de ma retraite.

Le saint, demeuré seul sur le rivage, rendit grâces à Dieu, et avança dans ce petit désert dont nul habitant ne troublait le silence ; il se glissa à travers les broussailles jusque dans la partie la plus épaisse du bois, entrelaça des branches d'arbrisseaux de manière à former une petite cabane et s'établit dans cette retraite pour y goûter à longs traits les douceurs de la contemplation. Lorsque le batelier revint le chercher le mercredi saint, il trouva près de lui un des deux pains qu'il lui avait donnés, et la moitié de l'autre. Ainsi pendant quarante-deux jours, il avait vécu de la moitié d'un petit pain et de l'eau d'une source qui coulait auprès de sa cabane.

Le batelier lui avait promis le secret et ne le garda pas. Le bruit de ce jeûne impossible se répandit promptement dans le pays; on accourut en pèlerinage à l'île inhabitée, et bientôt on remarqua que les malades qui se désaltéraient à la source où le saint avait bu, s'en retournaient guéris. L'île ne pouvait rester déserte. Des habitations s'y élevèrent, les pèlerins y devinrent plus nombreux, une église y fut construite, les miracles s'y multiplièrent, et en peu d'années elle eut complétement changé d'aspect.

François était retourné au monastère de Celles, où il passa les fêtes de Pâques, puis, ayant nommé un supérieur, il donna ses derniers avis aux novices, les bénit et

partit pour Arezzo, toujours accompagné de Sylvestre. L'un et l'autre demandèrent l'hospitalité dans le faubourg par lequel ils entrèrent, et furent accueillis avec respect, car la sainteté de François était déjà connue au loin. Dès leur arrivée, notre saint se mit en oraison et peu après appela son compagnon :

— Frère Sylvestre, lui dit-il, Dieu vient de me faire connaître que plusieurs démons excitent les habitants de la ville, les uns contre les autres ; ils en viennent aux mains et vont se battre jusqu'à s'exterminer ! Courez, mon très-cher Frère, allez devant la porte de la cité et ordonnez à ces démons, de la part de Dieu tout-puissant, de prendre la fuite immédiatement.

Sylvestre, ravi d'être l'instrument de cette merveille, se rend en toute hâte à la porte de la ville, et crie de toutes ses forces : « Tout ce que vous êtes ici de démons, retirez-vous, fuyez loin d'ici ! C'est de la part de Dieu tout-puissant, et de celle de son serviteur François que je vous l'ordonne ! »

Au même instant, ceux qui allaient répandre le sang de leurs ennemis, laissent tomber les armes de leurs mains, un moyen de conciliation s'est présenté, ils l'acceptent, la concorde est rétablie, la paix est rendue à la ville. Mais le nom de François avait été prononcé par Sylvestre, il n'y avait qu'une voix pour le proclamer pacificateur d'Arezzo, et on voulait le voir, on voulait le remercier, on voulait l'entendre. Ses hôtes s'empressent de dire leur bonheur de le posséder sous leur toit, et la foule accourt, enlève le saint et le porte en triomphe en l'Hôtel-de-Ville, malgré les répugnances de son humilité. Les magistrats lui témoignèrent leur reconnaissance par le don d'une propriété convenable pour un couvent de son Ordre.

Les premières prédications du Pauvre d'Assise eurent

un succès facile à prévoir après un tel évènement. Plusieurs apirants demandaient l'habit des Frères-Mineurs, plusieurs pêcheurs se convertissaient, la grâce opérait des prodiges.

Un jour, pendant que le saint prêchait sur une place, une pauvre mère fend la foule, arrive jusqu'à lui et lui présente son enfant infirme et contrefait. François le prend dans ses bras, le bénit, le rend à sa mère... L'enfant était droit et plein de santé ! Ce miracle avait eu de si nombreux témoins, que notre saint se hâta de quitter une ville où les applaudissements humains troublaient son humilité, et il prit la route de Florence, prêchant sur son chemin et se voyant partout entouré de nouveaux disciples.

A Ganghereto, les seigneurs lui offrirent un bois et un champ, en lui proposant d'y bâtir une maison pour y recevoir les novices qui accouraient de toutes parts. François se fit d'abord une cabane dans le bois. Il sentait le besoin de céder à ses souffrances qui ne lui permettaient pas de trop longues marches ; mais son repos n'était pas sans travail. Il prêchait, passait un temps considérable en oraison, et élevait de ses mains un petit mur autour d'une source que Dieu avait fait jaillir à sa prière, dans le bois où il s'était retiré[1]. Sa santé s'étant un peu remise, il poursuivit sa marche et ses prédications.

1. Cette fontaine miraculeuse devint un but de pélerinage où beaucoup de malades recouvraient la santé.

## II

Le petit pâtre. — Les cinq figues. — L'étonnement de Sylvestre. — Retour à la Portioncule. — Mission de Bernard. — Exhortation de François.

Un soir du mois de septembre 1211, un petit paysan de la campagne de Citta-Castellana, conduisant un troupeau de pourceaux, s'efforçait vainement de le faire rentrer dans son étable. Dès que ces animaux se voyaient arrivés à la porte du gîte, ils bondissaient en arrière et s'enfuyaient dans une direction opposée. Le petit gardien courait à leur poursuite, les ramenait, les voyait fuir de nouveau et s'impatientait de tant d'obstination. Le premier magistrat de Citta-Castellana, don Giovani Parenti, se promenait en ce moment hors de la ville, et, curieux de voir comment le jeune pâtre parviendrait à vaincre l'obstination de son troupeau, il suivait avec intérêt les évolutions des pourceaux et l'intelligente sollicitude de leur conducteur. L'enfant avait remarqué don Giovani ; il est humilié de l'avoir pour témoin de son insuccès, la colère l'emporte et, ramenant encore une fois les indociles animaux jusqu'à l'entrée de l'étable, il s'écrie :

— Maudits pourceaux ! entrez donc dans votre porcherie aussi facilement que les juges entrent dans l'enfer !

Au même instant, le troupeau récalcitrant devenu docile comme s'il n'était composé que de douces brebis, entre dans son étable sans la moindre résistance, et don Giovani se demande si la Providence n'a pas permis ce qu'il vient de voir et d'entendre, afin qu'il y puisât un grand et précieux enseignement. Il se garde bien de faire un reproche au petit paysan d'une allusion aussi injurieuse pour lui ; il se retire en méditant sur les dangers auxquels le salut de son âme est exposé dans sa

profession, et il prie Dieu de l'éclairer sur ce qu'il doit faire pour s'assurer le bonheur de l'éternité.

Don Giovani Parenti n'était pas très-jeune, il était veuf et avait un fils unique qui atteignait sa majorité. En rentrant chez lui, il fit part à son fils des impressions qu'il avait reçues et des réflexions qui en résultaient ; il ajouta :

— Frère François d'Assise est à Florence, j'irai le consulter et m'en rapporterai à sa décision, car il a l'esprit de Dieu.

— Eh bien, mon père, lui dit le jeune homme, vous n'irez pas seul ; je vous accompagnerai et consulterai pour moi-même le saint d'Assise, étant résolu comme vous à suivre les avis que Dieu me donnera par la bouche de ce saint pénitent. Partons demain pour Florence.

François était en effet dans cette ville depuis quelques semaines, et y prêchait avec de grands fruits pour la gloire de Dieu. Les postulants venaient à lui en foule, et plusieurs seigneurs, après d'inutiles instances pour obtenir qu'il se fixât à Florence, lui avaient donné une maison près de l'église du village de Saint-Gal, afin qu'il y réunît les disciples qui l'entouraient. François avait aussitôt accepté cette demeure, y avait établi ses novices, et, ayant quitté l'hôpital où il était logé depuis son arrivée, il s'était joint à la nouvelle communauté, et s'occupait activement de la former à la vie évangélique.

Les Florentins venaient souvent à Saint-Gal consulter le Pauvre d'Assise. Un jour, trois des plus distingués, conduisant chacun leur unique enfant par la main, venaient lui demander de leur donner sa bénédiction. Le saint, avant de se rendre à leur désir, descend dans le jardin, va cueillir cinq figues, les porte dans sa main, vient à ceux qui l'attendent, les accueille avec sa douceur et sa bonté ordinaires, bénit un enfant et lui donne

une figue; passe au second, le bénit et lui donne la même chose; enfin, il bénit le troisième, lui donne trois figues et lui dit : « Un jour, vous serez mon cher enfant. » Cette prédiction s'accomplit. L'enfant devenu jeune homme prit l'habit de l'ordre de François et reçut le nom de frère Angelo.

Ce fut au monastère de Saint-Gal, que Giovani Parenti et son fils trouvèrent notre saint. Avant de lui parler ouvertement, ils voulurent l'entendre prêcher et en furent si édifiés que l'un et l'autre ne doutèrent pas que Dieu ne les appelât à partager sa pauvreté, sa vie apostolique et les vertus qu'ils admiraient dans les novices formés à son école et appuyés par ses exemples. Sur l'avis de François, ils retournèrent chez eux, distribuèrent aux pauvres tout ce qu'ils possédaient, et vinrent ensuite prendre place parmi les novices de Saint-Gal [1].

Au mois d'octobre, notre saint quittait Florence et allait évangéliser plusieurs autres villes de la Toscane. Les conversions qu'il obtenait, le nombre de vocations religieuses que sa parole déterminait lui attiraient les témoignages de la plus grande vénération. Partout on ne l'appelait que le saint ; son humilité en souffrait, mais on ne pouvait l'empêcher. Il disait souvent :

— Ne me louez pas; je puis encore pécher ; je n'ai aucune assurance. Il ne faut jamais louer celui dont on ne sait quelle sera la fin.

Quelquefois, se parlant à lui-même, il se disait à haute voix :

« François, si Dieu avait fait à un voleur autant de grâces qu'à toi, ce voleur en serait plus reconnaissant que tu ne l'es. »

1. Giovani Parenti fut élu général de l'Ordre, en 1230, et fut toute sa vie un des religieux les plus exemplaires. Sa science égalait sa vertu.

Un jour, malgré son humilité, il recevait sans se plaindre les honneurs qu'on lui rendait, et semblait presque en jouir. Le frère Sylvestre s'en étonnait, baissait les yeux, rougissait, se sentait en quelque sorte humilié de l'attitude toute simple de son supérieur. Il se disait qu'il était impossible que ce changement ne fût pas motivé par de bonnes et solides raisons ; mais ces raisons, frère Sylvestre ne les découvrait pas. N'y tenant plus, il se décide à interroger François et lui dit :

— Mon Père, est-ce que vous ne vous apercevez pas des honneurs que ce peuple vous rend ?

— Je le vois très-bien, mon Frère, lui répond le saint.

— Alors, reprend Sylvestre, comment se fait-il que vous receviez ces applaudissements avec si peu de répugnance, tandis que l'humilité nous enseigne à les repousser? N'est-il pas vrai que nous devons les fuir comme un très-grand danger ?

— Très-cher Frère, dit François, bien qu'il vous semble que l'on me rend de très-grands honneurs, je vous avoue que je les trouve bien au-dessous de ceux qui devraient m'être rendus.

Pour le coup, ceci était trop fort ; Sylvestre n'y comprenait plus rien, et s'il eût osé, il se fût voilé le visage. Disons le mot : il était tout simplement scandalisé. François s'en aperçut et se hâta d'ajouter :

— Comprenez bien ceci, mon cher Sylvestre : Ne pouvant absolument éviter ces témoignages de vénération, je les renvoie à Dieu sans en rien retenir; loin de là, je m'enfonce de plus en plus dans la boue de ma bassesse. Les statues de pierre ou de bois ne retiennent rien des honneurs qu'on leur rend, car tous ces hommages remontent à ceux qu'elles représentent et ne changent rien à la matière dont elles sont faites. Or, quand les hommes honorent Dieu dans ses créatures, ainsi qu'ils le font pour moi, qui

suis la plus méprisable de toutes, c'est un profit réel pour leurs âmes et c'est une gloire rendue à Dieu.

Frère Sylvestre comprenait.

Vers le carême de l'année 1212, notre saint reprit le chemin d'Assise et revint dans son cher monastère de Notre-Dame-des-Anges, où il devait être rejoint par les missionnaires qu'il avait dispersés l'année précédente. A leur arrivée, chacun lui rendit compte des fruits de son apostolat, et il put remercier Dieu des succès de tous. Partout les pécheurs s'étaient convertis en grand nombre, partout des postulants s'étaient présentés, sollicitant l'honneur de servir Dieu dans l'ordre des Frères-Mineurs, partout des maisons ou des terrains leur étaient offerts pour y établir des religieux.

Bernard de Quintavalle avait été envoyé à Bologne, mais sa pauvreté, sa mendicité, son humilité éloignaient de lu et lui attiraient le mépris et les injures du bas peuple. Lorsqu'il essayait de faire entendre les vérités divines, il se voyait assailli par les huées et les outrages, il lui était impossible de continuer. Réduit au silence, il prêchait d'exemple. Assis sur une pierre, il supportait les insultes qu'on lui adressait sans y répondre ; il recevait les pierres qui lui étaient lancées sans proférer une seule plainte ; rien ne lassait sa patience, rien n'altérait sa douceur. Un magistrat de la ville, frappé de tant de vertu, s'approche de lui, un jour, et lui dit :

— Qui êtes-vous, mon pauvre Frère ? D'où venez-vous, et qu'êtes-vous venu faire à Bologne ?

— Si vous voulez lire cela, lui répond Bernard, vous verrez qui je suis et ce que je suis venu faire ici.

Et il remettait au magistrat la règle des Frères-Mineurs. Celui-ci la prend, la lit en se promenant sur la place, en exprime sa satisfaction aux amis qui l'accompagnent, et dit en finissant cette lecture :

— Les gens qui maltraitent cet homme sont très-coupables, car il est religieux et de sainte vie ; on doit l'honorer, au contraire, il le mérite.

Et, rejoignant Bernard, il lui rend son manuscrit et lui dit :

— Si vous voulez me suivre, mon Frère, je vous donnerai une demeure où vous pourrez servir Dieu librement et à l'abri des insultes populaires.

Le bon Frère ayant accepté, suivit le magistrat jusque dans sa maison, où il fut entouré de soins et de respect ; après le dîner on le conduisit dans la petite habitation qui lui était destinée et qui, dès ce moment, devenait la propriété de l'Ordre de François. Toute la ville apprit bientôt les témoignages de respect prodigués au pauvre volontaire, par un des personnages les plus importants de la cité, et chacun se reprocha le méprisant accueil qu'il lui avait fait. Dès le lendemain, on l'entoura, on se mit à ses pieds, on lui demanda sa bénédiction, on le pria de faire entendre la parole de Dieu, et, la foi se réveillant dans les cœurs à la prédication de l'apôtre, on vit des conversions éclatantes, et de nombreuses vocations religieuses se manifestèrent.

Bernard, après avoir humblement et simplement raconté ces faits à son supérieur, ajouta :

— Tout étant ainsi bien disposé à Bologne, je vous conjure, mon Père, d'y envoyer d'autres religieux pour y demeurer ; car si j'y retournais, non-seulement je ne pourrais espérer d'y faire le bien, mais je craindrais de m'y perdre, à cause des témoignages d'estime que les Bolonais ne cessent de me prodiguer.

François, heureux de l'humilité de son disciple, autant que des succès de sa mission, lui accorda le changement désiré, et envoya à Bologne une petite colonie de religieux sous la direction d'un autre supérieur. Au moment de leur

départ, il les réunit et leur renouvela ses recommandations et ses avis. Il insista fortement sur l'esprit de pauvreté et leur dit :

— Mes très-chers Frères, mes enfants bien-aimés, la sainte Pauvreté est la base, le fondement de notre Ordre, ne l'oubliez jamais ! Elle est le trésor caché dans le champ de l'Évangile, la voie du salut, le soutien de l'humilité et de l'obéissance, la mère du renoncement, la mort de l'amour-propre, la destruction de la vanité et de la cupidité, la racine de la perfection, dont les fruits sont cachés mais très-abondants. C'est une vertu descendue du ciel, qui nous fait mépriser tout ce qui est méprisable ; elle détruit tous les obstacles qui empêchent l'âme de s'unir à son Dieu ; elle donne à ceux qui l'aiment l'agilité des purs esprits, et les fait s'envoler vers le ciel, bien que vivant de corps sur la terre. C'est un bien tout divin, un bien que des vases tels que nous, vils et abjects comme nous le sommes, ne méritent pas de contenir :

François aimait tant la sainte Pauvreté, qu'il adressait souvent à Notre-Seigneur cette prière qui nous a été conservée par ses premiers disciples :

« Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de la pauvreté qui vous est si chère. Ayez pitié de moi ! car je l'aime avec tant d'ardeur que je ne puis trouver de repos sans elle, et, vous le savez, c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est rejetée, méprisée, haïe de tout le monde, bien qu'elle soit reine et merveilleusement belle, et que vous ayez eu la bonté de descendre du ciel sur la terre pour en faire votre épouse et avoir par elle des enfants parfaits. O Jésus ! qui avez voulu être parfaitement pauvre, la grâce que je vous demande est de m'accorder le privilège de la pauvreté. Je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor, et je vous demande qu'à moi et aux miens,

il soit propre à jamais de ne pouvoir rien posséder en propre sous le ciel, pour la gloire de votre nom, de ne subsister que d'aumônes pendant cette misérable vie, et encore d'être très-réservés dans l'usage que nous en ferons. Ainsi soit-il. »

## III

Dona Ortolana. — Clara. — Agnès. — Les Pauvres Sœurs ou Clarisses.

Dona Ortolana, d'une des plus nobles familles d'Assise, avait épousé le chevalier Favorini de Sciffi, dont le mérite égalait la naissance. Dona Ortolana était l'édification de la ville par sa piété, ses vertus et ses bonnes œuvres. N'ayant point d'enfant, et son ardent amour pour Jésus-Christ lui inspirant le désir de faire le pèlerinage des Lieux-Saints, le chevalier Favorini crut devoir approuver et seconder cette dévotion ; peut-être espérait-il que sur cette terre arrosée du sang divin, Ortolana obtiendrait plus promptement le bonheur qu'elle ambitionnait, et que lui-même appelait de tous ses vœux.

Si telle était la pensée du pieux chevalier, elle ne le trompait pas, car, peu après son retour de la Terre-Sainte, Dona Ortolana avait la certitude d'être bientôt mère. Un jour, pendant qu'elle demandait à Dieu la grâce d'une heureuse délivrance, elle entendit une voix inconnue lui adresser ces consolantes paroles :

« Femme, ne crains pas, ce sera sans danger que tu mettras au monde une grande lumière destinée à l'éclairer. »

Bientôt après, Ortolana donnait le jour à une fille qu'elle appelait Clara, puisque, selon la voix mystérieuse, cette enfant était choisie pour éclairer le monde. C'était en 1194.

L'heureuse mère ignorait la voie par laquelle il plai-

rait à Dieu de conduire la petite prédestinée à l'accomplissement de ses desseins; mais elle sentait la nécessité de ne l'élever absolument que pour lui, et tous ses soins tendirent vers ce but. Clara y répondit constamment avec une docilité, une raison, une intelligence au-dessus de son âge. Devenue jeune fille, obligée de paraître dans les réunions de sa famille, et de porter les parures convenables à sa position dans le monde, elle se parait, pour Dieu seul, d'un rude cilice, sous les riches et pompeux atours de la vanité. De nobles alliances lui avaient été proposées; elle les avait refusées, elle voulait n'être qu'à Dieu, sans le moindre partage, et lui avait en secret consacré sa virginité.

En 1212, François prêchait le carême à Assise, Clara l'entendit, fut ravie de sa parole si ardente dans sa simplicité, et désira recevoir ses avis particuliers. Dona Ortolana y consentit volontiers, et une de ses parentes, Buona Guelfucio, se chargea d'accompagner la jeune fille à Sainte-Marie-des-Anges. Ces entretiens spirituels se renouvelèrent fréquemment pendant le carême, et François ne pouvant douter de la vocation de Clara, il fut convenu qu'elle quitterait le monde et se consacrerait au service de Dieu dans la vie religieuse; c'était d'ailleurs l'avis de l'évêque d'Assise qui la confessait.

Clara soupirait ardemment après le jour où il lui serait donné de dire au monde un adieu éternel; mais l'exécution de cette grande résolution n'était pas chose aisée. Bien qu'elle eût deux sœurs plus jeunes qu'elle, Agnès et Béatrix, ses parents se montraient si opposés à toute idée de séparation à son égard, qu'elle était sûre de n'obtenir leur consentement qu'avec les plus grandes difficultés. Dans la semaine de la Passion, elle vit encore François à Sainte-Marie-des-Anges et le supplia de fixer enfin le jour tant désiré. Le saint lui répondit:

— Ma chère fille, allez dimanche prochain à la cérémonie des palmes, à la cathédrale, et revêtez-vous de vos plus riches parures. Le soir, à la nuit, lorsque tout le monde sera retiré chez vous, sortez secrètement avec Dona Buona et les femmes de votre maison qui ont votre confiance, et venez à l'église de Notre-Dame-des-Anges. Le seigneur évêque approuve ce plan, il faut l'exécuter, Dieu le veut.

Clara, transportée de joie, se prépare en conséquence. Le dimanche des Rameaux, 18 mars 1212, elle se rend à la cathédrale, richement parée, assiste à la cérémonie des palmes, et tout absorbée dans ses pensées ne se présente pas à la distribution. L'évêque descend de l'autel, une palme à la main, et vient la lui porter jusqu'à sa place. Dans la pensée du prélat, cette palme doit figurer pour la jeune fille, celle de son triomphe sur le monde et la gloire qui doit en être le prix.

Le soir, après le coucher de sa famille et des gens de la maison, Clara ajoute à sa toilette ses plus beaux joyaux, s'enveloppe dans une large mante, et, accompagnée de Dona Buona Guelfucio et de ses femmes, elle descend d'un pas léger et se dirige vers le jardin. La porte de la rue étant fermée à la clef, elle ne pouvait trouver d'issue de ce côté ; mais dans le jardin, une petite porte avait été enlevée autrefois, l'ouverture avait été masquée seulement par quelques pierres et quelques traverses de bois, il était donc aisé d'enlever cet obstacle et de le replacer ensuite tant bien que mal ; c'est ce qui s'effectua en peu de temps. C'était d'ailleurs le chemin le plus court et le plus sûr, car cette sortie ouvrait sur la campagne, près de Sainte-Marie-des-Anges, où la pieuse fugitive fut promptement rendue avec ses compagnes.

Les religieux achevaient de réciter les matines lorsqu'elle se présenta à la porte de l'église. Tous aussitôt vinrent

la recevoir, un cierge à la main, et l'accompagnèrent solennellement devant l'autel. Là, François lui adressa une vive et touchante exhortation, après laquelle on coupa ses beaux cheveux jusqu'à la racine ; ses femmes la dépouillèrent ensuite de ses bijoux, elles lui enlevèrent son riche vêtement, la couvrirent de l'habit de pénitence qu'elle ne devait plus quitter, et remplacèrent par une corde la ceinture brodée qu'elles venaient de lui retirer.

Clara, heureuse et fière de la sainte livrée dont elle était parée, prononça d'une voix ferme le vœu qui la consacrait à Jésus-Christ, et, la cérémonie achevée, François, avec quelques-uns de ses religieux, la conduisit, toujours accompagnée de sa parente et des femmes de son service, au monastère des Bénédictines de Saint-Paul, à Assise, où elle était attendue, et où elle devait rester jusqu'au moment où François lui donnerait une demeure propre aux desseins de Dieu sur elle.

Le lendemain, Buona Guelfucio annonçait à ses parents la fuite de Clara, et le chevalier Favorini, outré de douleur, courait au monastère et réclamait sa fille qu'il voulait enlever à tout prix. Dona Ortolana, plus résignée, mais non moins affligée que son mari, s'efforça de ramener Clara par toutes les effusions de tendresse dont les mères ont le secret ; ce fut en vain, Clara était inébranlable. Ses oncles se joignirent à son père et à sa mère, ils lui reprochèrent avec dureté le déshonneur dont elle flétrissait sa noble famille, et, comme les couvents n'étaient pas protégés alors par une clôture aussi complète que celle de nos jours, ils lui déclarèrent qu'ils étaient résolus à l'enlever de vive force. Alors, Clara découvre sa tête, la leur montre avec un saint orgueil et leur dit :

— Vous le voyez, ma tête est rasée ! Qu'en feriez-vous

dans le monde ! Je vous proteste que vos promesses ni vos menaces ne sauraient m'arracher à Jésus-Christ, à qui seul j'appartiens désormais ! Vous m'arracheriez plutôt la vie !

Les mœurs étaient rudes au moyen âge. Les hommes de guerre traitaient toutes les affaires, même celles de famille ou de ménage, la lance au poing, la colère au visage, la menace sur les lèvres. Or, tous les parents de Clara, en leur qualité de nobles et preux chevaliers, ne connaissaient d'autres arguments pour combattre sa volonté, que ceux dont ils se servaient pour vaincre l'ennemi sur le champ de bataille. Leurs violentes attaques se renouvelèrent plusieurs jours de suite sans amener d'autres résultats, et désespérant de leurs moyens, ils se résignèrent enfin à abandonner la place.

François profita de ce moment de calme pour faire passer Clara dans un autre monastère de Bénédictines, situé hors de la ville, et qu'on appelait le couvent de San-Angelo-de-Panso ; le 2 avril, sa sœur Agnès venait l'y joindre, se jetait dans ses bras et lui disait avec transport :

— Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous et comme vous ! Je veux être à lui, rien qu'à lui, pour toujours !

— Je lui rends grâces, s'écria Clara, de ce qu'il a exaucé mon ardente prière ! Très-douce sœur, nous l'aimerons et le servirons ensemble !

Le lendemain, douze chevaliers, tous parents des jeunes vierges, arrivaient au monastère de San-Angelo, s'en faisaient ouvrir la porte, pénétraient dans l'intérieur, et cherchaient Agnès ; quant à sa sœur aînée, ils avaient renoncé à vaincre sa résistance. Les voyant l'une auprès de l'autre, dans une attitude modeste, mais résolue, le chevalier Monaldi, leur oncle, s'adressant à Agnès, lui dit :

— Qu'êtes-vous venue faire ici? Suivez-nous à l'instant et retournez dans la maison paternelle, d'où vous ne sortirez plus que sous bonne garde.

— Seigneur, mon oncle, répond Agnès, je suis très-résolue à ne point quitter ma sœur. Dieu me veut ici, j'y resterai.

Monaldi, furieux de cette résistance, lui lance un coup de pied, la renverse, saisit sa belle chevelure, la tourne autour de sa main, et traîne ainsi au dehors la pauvre enfant qui résiste toujours. On l'avait d'abord séparée de Clara ; mais la supposant peu éloignée, elle s'était écriée

— Ma sœur ! à mon secours ! De grâce ! ne me laissez pas enlever à Jésus-Christ !

Mais Clara ne pouvait que prier ; humainement elle était impuissante contre la force et la brutalité des chevaliers qui, traînant toujours la jeune victime par ses longs cheveux, la voyaient sans pitié se déchirer jusqu'au sang, à travers les pierres et les ronces du versant de la montagne.

Agnès se refusait à faire un seul pas. Dieu l'avait appelée au cloître, elle y était accourue pour lui obéir, elle se faisait gloire de cet appel, elle voulait être fidèle à sa vocation, elle ne consentait pas à faire un seul mouvement en arrière. Monaldi n'avait donc pu obtenir qu'elle se tînt sur ses pieds, et il continuait à la traîner violemment au risque de sa vie. Mais soudain il ne peut plus la faire avancer ; la jeune fille, si frêle et si délicate, est devenue si lourde, que le rude chevalier n'a plus assez de force pour la tirer après lui. Ses frères, ses neveux cessaient de la soulever pour la porter à bras ; vains efforts ! Agnès semble ne faire qu'un avec la montagne, les douze chevaliers brisent leurs forces contre elle sans le moindre succès.

Le miracle était manifeste, ces aveugles ne le voient

pas! Ils accablent l'angélique enfant de leurs plus horribles malédictions, et Monaldi va jusqu'à la frapper avec fureur.... Tout à coup il s'arrête, et jette un cri semblable à un rugissement : le bras qu'il a levé sur l'innocente victime ne peut plus retomber, une douleur violente l'a saisi, il se refuse à tout mouvement!

Clara avait prié, elle était exaucée, elle le savait ; elle accourt auprès de sa sœur, force ses parents à reconnaître l'inutilité de leurs coupables efforts, et leur demande de s'éloigner et de la laisser libre de donner à Agnès les soins dont elle a besoin. Il était dur pour ces hommes de guerre de s'avouer vaincus par deux jeunes filles : mais que pouvaient-ils contre l'évidence des faits? Ils redoublèrent leurs injures à l'adresse des deux sœurs et se retirèrent le cœur plein de dépit.

Rentrée au monastère, et l'épreuve étant suffisante, Agnès fut admise à prononcer les vœux qui la consacraient pour toujours à Jésus-Christ. François l'établit avec Clara dans la maison attenante à l'église de Saint-Damien, et où il n'y avait plus de Frères-Mineurs depuis que l'église de Sainte-Marie-des-Anges lui avait été donnée. C'était, on se le rappelle, la première qu'il avait réparée après sa conversion, et où il avait prédit que serait fondé un Ordre de Pauvres-Dames, dont la sainte vie serait une gloire pour l'Église de Jésus-Christ.

Il n'était bruit dans la ville d'Assise et dans tous les environs que de la vocation des filles du chevalier Favorini et des miracles qui l'avaient accompagnée. Tout le monde voulait voir Clara dont la sainteté avait obtenu de telles merveilles, et chacun s'en retournait pénétré de vénération pour elle. Bientôt les vocations religieuses se manifestèrent en si grand nombre, que, de toutes les parties de l'Italie, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles de toutes les classes et de tous les âges, accouraient

pour demander l'habit de Clara ou celui de François ; ce élan général tenait du prodige. Disons tout de suite que François choisit Clara pour première abbesse du monastère de Saint Damien, et que Dona Ortolana ayant perdu son mari, vint avec sa troisième fille Béatrix, demander à la sainte abbesse de les recevoir sous son obéissance, au nombre des Pauvres-Dames. On sait à quel degré de sainteté arriva cette première abbesse que nous invoquons sous le nom de sainte Claire.

## IV

Leçon donnée par les oiseaux. — Un Judas. — Espoir trompé. — Miracle de la Providence. — Vision du frère Pacifique. — Retour à Assise. — Maladie de François. — Le postulant gentilhomme. — Départ pour le Maroc.

« Mes très-chers frères, dit un jour François à ses religieux, le Fils unique de Dieu est descendu du Ciel sur la terre pour instruire les hommes par ses exemples et par sa parole, pour les racheter par son sang, et pour faire de ce sang précieux un bain qui purifie leurs âmes, un breuvage qui les fortifie. Tout ce qu'il avait, il l'a donné libéralement et sans réserve pour le salut de nos âmes. Or, étant obligé d'imiter ce divin modèle, autant qu'il est possible à l'homme, il paraît conforme à sa volonté que je quitte le doux repos de la contemplation pour me livrer au ministère de la prédication. Toutefois, je vous avoue que j'ai des doutes sur ce point, et je vous demande votre avis. Il semble que l'oraison me convienne mieux que la prédication, car je suis un homme simple et dépourvu de talent ; j'ai reçu le don de la prière et non celui de la parole. On acquiert beaucoup dans l'oraison, tandis qu'en prêchant on donne ce que l'on a reçu. L'oraison purifie le cœur et nous unit à Dieu ; la prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel. Jugez

donc ce qu'il est plus utile que je fasse : dois-je rester ici pour y vivre d'oraison, ou me porter au dehors pour annoncer les vérités divines aux pécheurs qui les mettent en oubli ? »

François avait reçu de fréquentes lumières au sujet de sa vocation, il savait que Dieu l'appelait à l'apostolat; néanmoins il doutait parfois de ces lumières et cherchait à s'assurer, par l'avis de ses frères, de la certitude de cet appel. Ses religieux ne pouvaient que le porter vers la prédication ; les fruits qu'elle produisait ne laissant aucun doute sur la bénédiction que Dieu attachait à sa parole. Toutefois, il hésitait encore. Sylvestre était alors sur la montagne, où il devait rester pendant plusieurs jours dans la solitude et l'oraison ; François désigne deux de ses religieux, Philippe et Masseo, et leur dit :

— Mes chers frères, Notre-Seigneur se communique volontiers aux âmes simples : Allez trouver Sylvestre, dites-lui de le consulter dans l'oraison et de me faire connaître ce qu'il aura appris. Allez aussi à Saint-Damien, dites la même chose à notre sœur Clara, et demandez-lui de faire prier celles de ses filles qu'elle juge les plus pures et les plus simples. Allez, vous me rapporterez leurs réponses, j'y reconnaîtrai l'ordre de Dieu.

Les religieux obéirent. A leur retour, notre saint les reçut avec les témoignages du plus grand respect, leur lava les pieds, leur servit à manger et les mena ensuite dans le bois, pour apprendre d'eux la réponse de Sylvestre et celle de Clara. Il s'agenouilla devant eux, croisa ses mains sur sa poitrine et leur dit :

— Apprenez-moi maintenant, mes frères, ce que mon Seigneur Jésus-Christ m'ordonne.

— Mon père, lui répondit Masseo, Sylvestre et Clara ont reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ la même réponse : Vous devez prêcher, parce que ce n'est pas seulement

pour votre salut qu'il vous a appelé, c'est aussi pour le salut des autres, et, pour eux, il parlera lui-même par vous.

— Allons donc, au nom du Seigneur ! s'écria François.

Et prenant avec lui Masseo de Marignan et Angelo de Ricti, il part sans s'inquiéter de la route qu'il va suivre ; ses deux compagnons ne s'en préoccupent pas davantage, il leur suffit de suivre leur Père.

Bientôt ils arrivent au château de Savurniano, et François se plaçant sous un arbre, commence à prêcher. Maîtres et gens l'entourent, tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont pleins de larmes, la grâce agit évidemment sur les âmes qui recueillent cette parole toujours bénie... Mais voici venir une compagnie d'hirondelles sur l'arbre au-dessous duquel s'est placé l'apôtre, et le gazouillement de ces petits oiseaux pouvant distraire les auditeurs, François lève la tête, s'adresse tout simplement aux charmantes gazouilleuses et leur dit au grand étonnement de l'assistance :

« Hirondelles, mes sœurs, cessez votre petit ramage jusqu'après la prédication ; car ce que je prêche est la parole de Dieu votre créateur et le mien, votre Maître et le mien. »

Et les hirondelles obéissent et ne se font plus entendre avant que le saint n'ait achevé de parler. Frappés de cette merveille, autant que des vérités qu'ils viennent d'entendre, tous les habitants du château se jettent aux pieds de l'apôtre et lui demandent à tout quitter pour le suivre, et ne plus vivre que de pénitence et de prière.

— Non, mes très-chers frères, leur répondit-il ; attendez quelque temps encore, et je vous dirai ce que vous aurez à faire pour sauver vos âmes.

En ce moment, il venait de recevoir l'inspiration d'instituer le Tiers-Ordre.

Il n'est pas rare de voir la piété mondaine sourire dédaigneusement au récit des divers traits de l'influence de notre saint sur les animaux. Ne comprenant pas les enseignements mystérieux de ses gracieuses légendes, ne les y cherchant pas, ne les y soupçonnant même pas, elle n'y veut voir qu'illusion ou pitoyable crédulité. Plus occupée de se conformer à l'esprit de la société qu'à celui de l'Évangile, la piété mondaine, — disons-le tout bas, et seulement entre nous, — est un peu sceptique... sans le savoir. Et cela parce qu'elle ne réfléchit pas et se laisse duper par sa propre légèreté. Qu'elle veuille bien nous permettre une courte réflexion.

Au premier jour, Dieu ne donna-t-il pas à l'homme une entière domination sur tous les animaux? Rien s'opposa-t-il à l'exercice de cette entière domination d'une part, et d'une soumission absolue de l'autre, tant que l'homme conserva l'état d'innocence dans lequel il avait été créé? N'est-ce pas le péché seul qui troubla cet ordre établi par le Créateur? Ne soyons donc pas surpris que les âmes vivant dans une innocence aussi parfaite que celle de saint François d'Assise, soient favorisées de Dieu jusqu'à recevoir, par une grâce exceptionnelle, le privilège dont jouissait notre premier père dans le paradis terrestre. Il n'y a là rien qui ne mérite notre respect, et qui ne soit fait pour confondre notre orgueil et notre petite vanité. Ne rions donc pas avec tant de dédain. Voyons plutôt dans les Pères du Désert, comment saint Antoine vivait au milieu des bêtes féroces et n'en recevait que de tendres caresses ; comment les lions pleuraient la mort de saint Paul l'Ermite, et comment saint Macaire d'Alexandrie parlait aux animaux les plus redoutables, et en était compris et obéi autant que s'ils eussent été raisonnables par leur nature et dociles par caractère. Saint Martin, saint Colomban, et

tant d'autres ont excrcé un puissant empire sur tous les animaux.

Après eux, dans le XVI$^{e}$ siècle, saint François Xavier ordonnait aux tigres de Sancian de fuir la partie de l'île habitée par les Portugais et de n'y plus reparaître, et les tigres se retiraient docilement et ne revenaient plus. A la fin du même siècle, le vénérable Joseph Anchiéta de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Brésil, n'avait rien à redouter des hôtes dangereux de toutes les forêts inexplorées, qu'il parcourait au nom de Jésus-Christ: il lui suffisait de leur ordonner de s'éloigner, ou de leur défendre de lui faire aucun mal, pour les voir prendre la fuite ou se coucher à ses pieds et lui prodiguer leurs caresses. Saint François d'Assise n'est donc pas le seul dont il ait plu à Dieu de se servir pour confondre l'orgueil humain par l'exemple de la docilité des animaux.

L'homme intelligent et libre dans sa volonté, résiste à son créateur qui doit le juger pour l'éternité, tandis que l'animal inintelligent lui obéit et se soumet, bien que tout meure avec lui dès cette vie. Cet enseignement, la piété mondaine ne le voit pas, et dans son aveuglement, elle sourit et s'écrie que des miracles de ce genre étant parfaitement inutiles, ne peuvent être vrais, et que ces sortes de légendes, bonnes au moyen âge, ne sont plus que ridicules aujourd'hui.

En effet, ce raisonnement est très-fort.

En quittant le château de Savurniano, François se dirigea sur Bevagna. Tout en cheminant dans le silence et la prière, il aperçoit une multitude d'oiseaux sur un arbre, et dit à ses frères, avec sa simplicité ordinaire :

— Attendez-moi un instant ; il faut que j'aille prêcher les oiseaux mes petits frères.

Il s'approche de l'arbre, et aussitôt tous les oiseaux des arbres voisins accourent et se réunissent sur celui-ci. Le saint se rappelant que l'Église invite chaque jour les *oiseaux du ciel à bénir le Seigneur et à le remercier de ses bienfaits,* dit à ceux qui l'écoutent tout ce que la bonté du Créateur a fait pour eux, tout ce qu'ils doivent de reconnaissance et de louanges à l'adorable Providence qui pourvoit à tous leurs besoins, et les oiseaux attentifs à cette exhortation poétique et gracieuse comme eux semblaient le comprendre et demeuraient dans le silence, même après que le saint eut fini de parler ; ils paraissaient attendre sa permission pour s'envoler. François le comprit, les bénit, et leur commanda de se disperser. Le signe de croix qu'il avait formé sur eux indiquait les quatre points cardinaux : les oiseaux se partagèrent en quatre compagnies et s'envolèrent dans ces quatre directions, en faisant entendre leurs plus joyeux concerts. François remercia Dieu en les voyant se diriger ainsi, et dit à ses frères :

— Un jour, les Frères-Mineurs se répandront de même dans toutes les parties du monde pour y prêcher Jésus Christ. Plaise à Dieu que leurs auditeurs soient aussi attentifs et aussi dociles que ces petits oiseaux !

Arrivé à Bevagna, le premier soin de l'apôtre fut d'y faire entendre la parole de Dieu. Aussitôt, il se vit entouré per le peuple, écouté avec vénération et comblé d'honneur, car depuis longtemps il était désiré dans cette ville. Son premier sermon produisit une si vive émotion, que le lendemain, riches et pauvres, grands et petits se pressaient pour l'entendre. On lui amena une jeune fille aveugle ; il mouilla son doigt avec sa salive, à l'exemple du Sauveur, et marqua trois fois le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, en invoquant les trois Personnes de la Sainte-Trinité, et la jeune fille recouvra la vue

au même instant. Tous les pécheurs témoins de ce miracle se convertirent.

L'apôtre continua sa marche et ses prédications toujours fructueuses, jusqu'à Rome, où il prêcha aussi en arrivant. Il y apprit, peu de jours après, la mort effrayante de Giovani de Capella, son douzième disciple. Ce religieux, chargé de recueillir les aumônes et de les distribuer à ses frères, s'était attaché à ces choses temporelles; François l'en avait souvent repris en vain, et il lui avait dit un jour :

— Mon frère, vous méprisez les avertissements, prenez garde! Une horrible maladie sera votre punition, et si vous ne reconnaissez pas la main qui vous frappera alors, votre mort sera plus terrible encore!

Une lèpre était venue s'étendre en effet sur le corps de l'indocile religieux; il n'avait pas su l'accepter, il n'avait pas voulu la souffrir, il s'était pendu de désespoir!

Après avoir reçu cette nouvelle, François prêchant une seconde fois dans une église de Rome, un Anglais venait le trouver après le sermon et lui demandait à entrer dans son Ordre; le saint, éclairé d'en haut, l'accepte avec empressement et lui dit :

— Oui, mon Frère, vous serez notre Mathias. Un traître dans l'apostolat nous a quittés et s'est pendu comme Judas, vous le remplacerez.

Et l'Ordre l'accueillit à titre de douzième et le regarda toujours comme tel.

Dans l'ardeur de son zèle, François désirait, à l'exemple des premiers apôtres, aller porter le nom de Jésus-Christ aux peuples infidèles; il espérait cueillir la palme du martyre en prêchant l'Évangile aux sectateurs de Mahomet, et son âme tressaillit d'allégresse à la pensée d'un tel bonheur. Toutefois il avait voulu soumettre son désir

au jugement du Souverain Pontife, et c'était dans ce but qu'il était venu à Rome. Innocent III l'avait approuvé et encouragé, il ne songea plus qu'à préparer son départ pour l'Orient.

Il avait fait tant de miracles, et converti tant de pécheurs dans la ville éternelle, qu'il n'y pouvait plus faire un pas sans se voir entouré des témoignages de la vénération publique. Jacqueline de Settisoli, veuve d'un sénateur romain, s'était mise sous sa direction et en éprouvait un tel bien spirituel, qu'elle désira et obtint pour la ville de Rome un monastère de Frères-Mineurs, et offrit l'hospitalité chez elle à ceux qui y viendraient avant que cette affaire ne fût terminée.

Fort de l'approbation du vicaire de Jésus-Christ, François retourna à Sainte-Marie-des-Anges, annonça sa résolution à ses religieux, leur donna ses dernières instructions, désigna Pierre de Catane pour supérieur en son absence, choisit un Frère pour l'accompagner dans ses missions, et partit avec lui.

Les habitants d'Ascoli désiraient depuis longtemps voir et entendre celui que toute l'Italie appelait *le saint*, et dont les miracles avaient un si grand retentissement. François dut céder à l'empressement de cette population, et s'arrêter quelques jours dans une ville si bien disposée.

Dès sa première exhortation, plusieurs pécheurs se convertirent, et la foule le suivit avec un tel enthousiasme, que « chacun s'efforçait de l'approcher, dit un de ses historiens [1], et on marchait les uns sur les autres pour pouvoir seulement parvenir à toucher son pauvre habit ». Quelques prédications lui avaient suffi pour voir accourir trente nouveaux disciples. Il les dissémina dans les diverses maisons de son Ordre, et il s'embarqua pour la Syrie.

1. Chalippe.

Mais le moment de la Providence n'était pas arrivé. Le vaisseau sur lequel il avait pris le passage était à peine au large, que les vents contraires le rejetaient sur les côtes de l'Esclavonie. Un bâtiment allait faire voile pour Ancône, François demande au capitaine de le prendre à son bord pour l'amour de Dieu; cette charité lui est refusée. Ne pouvant rester ainsi, il parvient à se glisser inaperçu dans le navire, avec son compagnon, sans s'inquiéter du jeûne forcé auquel l'un et l'autre sont exposés, car ils n'ont rien à manger pour le temps de la traversée dont la durée dépendra du vent plus ou moins favorable que Dieu leur donnera.

François s'abandonnait en toute sécurité à la sollicitude maternelle de la Providence, il avait raison. Le vaisseau était sur le point de lever l'ancre, lorsqu'un personnage inconnu monte à bord, remet des provisions de bouche à l'un des passagers bon chrétien, et lui dit à voix basse :

— Je vous confie ces provisions pour deux pauvres religieux cachés dans le bâtiment; conservez-les pour leur en donner au besoin.

Le mauvais temps retarda la navigation, on ne pouvait ni avancer, ni reprendre terre, les vivres manquaient, il fallut recourir à ceux que la Providence avait envoyés pour ses pauvres volontaires, on y puisa constamment pour tous les passagers et matelots pendant cette longue traversée nul ne souffrit de la disette, et ce fond miraculeux ne parut épuisable qu'au port d'Ancône. Tout l'équipage reconnaissant le prodige en remerciait Dieu, et le capitaine remerciait les deux religieux de s'être introduits furtivement dans son bâtiment et d'avoir ainsi sauvé la vie à ceux qui le montaient.

Notre saint, à peine débarqué, prêchait la pénitence et excitait les pécheurs au repentir. Il parcourait les villes

et les campagnes, opérant partout des miracles et des conversions, et on accourait de très-loin pour voir et entendre *le saint d'Assise*, dont la réputation remplissait l'Italie.

Il prêchait un jour dans l'église du bourg de San-Severino, sur le mystère de la Croix qui a sauvé le monde, lorsque l'un de ses auditeurs, venu d'Allemagne pour juger par lui-même celui dont on disait tant de merveilles, mais ignorant que ce fût le pauvre religieux qu'il entendait, vit tout à coup deux épées se croiser sur la poitrine du prédicateur ; ces deux épées partaient de sa tête et descendaient jusqu'à ses pieds : « C'est là celui que je cherche », pensa-t-il.

Après le sermon, il va trouver le saint, lui dit qu'il est résolu de quitter le monde et ses folles vanités, et lui demande à être son disciple. Cet étranger n'était autre qu'un trouvère célèbre, celui que l'empereur Frédéric II avait choisi et qu'il avait surnommé le *prince des poètes*. Notre saint lui dit en l'embrassant :

— Puisque vous renoncez si généreusement aux agitations du siècle, pour goûter la paix de Jésus-Christ, vous porterez désormais le nom de frère Pacifique.

En attendant que la Providence facilitât son projet pour l'Orient, François visita ses monastères de la Toscane et retourna vers la fin d'octobre à Sainte-Marie-des-Anges, toujours prêchant dans tous les lieux qu'il traversait. Tant de fatigues avaient altéré sa santé, déjà très-affaiblie par l'excès des mortifications et un jeûne presque continuel ; car, outre le carême ordonné par l'Église, il en faisait huit par dévotion, dans le cours de l'année. Ainsi, il jeûnait depuis le 7 janvier jusqu'au 16 février, en mémoire du jeûne de Notre-Seigneur dans le désert ; depuis le mercredi de Pâques, jusqu'à la Pentecôte, pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit ; depuis le mercredi de la

Pentecôte jusqu'au 29 juin, pour se préparer à la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Il jeûnait encore depuis le 30 juin jusqu'au 15 août en l'honneur de l'Assomption de la très-sainte Vierge ; et depuis le 16 août jusqu'au 29 septembre, en l'honneur de saint Michel. Le lendemain 30, il reprenait son jeûne jusqu'au 1er novembre, pour honorer tous les saints, et le jour de la fête des Morts, il le recommençait pour se préparer à celle de Noël. Enfin, il jeûnait depuis le 26 décembre jusqu'au 6 janvier, en l'honneur du voyage des Rois Mages à Bethléem. Son jeûne n'était donc interrompu que les jours de grandes fêtes.

A l'entrée de l'hiver il fut atteint d'une fièvre intermittente qui mit sa vie en danger. L'évêque d'Assise vint le voir et voulut le faire transporter à l'évêché pour le faire soigner sous ses yeux ; le saint dut obéir, et le prélat permit aux religieux de venir voir et consulter leur saint fondateur, autant qu'ils le désireraient pour le bien de l'Institut ou leurs intérêts spirituels. Mais bientôt le saint malade se reprocha les soins paternels dont il était l'objet de la part de l'évêque, et sa santé commençant à se rétablir, il dit un jour à ceux de ses religieux qui étaient près de lui :

— Il ne convient pas que le peuple me croie mortifié pendant que je suis si bien traité !

Il se lève et malgré son extrême faiblesse, se fait accompagner par ses Frères, va sur la place, appelle le peuple, qui accourt avec empressement, et se fait suivre à la cathédrale. Là il se dépouille de sa robe, ainsi qu'il était d'usage alors pour les pénitents publics, il passe une corde autour de son cou, il s'appuie sur le bras de son vicaire, il se fait traîner, par un froid glacial, et toujours suivi de la foule qui ne cesse d'augmenter, jusqu'au lieu où la justice

humaine fait exécuter les criminels, et s'adressant à la multitude qui l'entoure, il lui dit :

— Mes frères, je vous demande de ne me point honorer comme un homme spirituel, car je ne suis qu'un homme charnel, sensuel, gourmand, que vous devez tous mépriser comme il le mérite !

Cette héroïque action produisit une indicible émotion parmi le peuple, qui savait si bien tout ce que François avait sacrifié à Dieu, et qui voyait l'austérité et la sainteté de sa vie appuyées chaque jour par de nouveaux miracles. L'on se demandait même si le plus étonnant prodige de cette admirable vie, n'était pas la fondation et la merveilleuse extension d'un Institut de pauvres mendiants volontaires, dans un temps où la pauvreté évangélique n'était plus comprise, où les conseils divins semblaient généralement méconnus, où la foi s'était considérablement affaiblie dans les âmes.

L'ordre des Frères-Mineurs s'accroissait en effet au delà de toute prévision humaine. De toute part accouraient de nombreux aspirants, et de toute part aussi, de nouvelles maisons étaient offertes pour leur donner asile et faciliter le fructueux apostolat des disciples de François.

Un jeune seigneur milanais, entraîné par les exemples et les prédications des Frères-Mineurs établis à Milan, désirait entrer dans leur Institut. Sa naissance étant illustre, sa fortune considérable, et le train de sa maison des plus fastueux. Le supérieur lui dit :

— Nul postulant n'est admis parmi nous, s'il n'a été examiné par notre supérieur général ; vous serez donc obligé d'aller vous présenter à lui, à Sainte-Marie-des-Anges. De plus, pour être reçu au noviciat, il ne faut rien posséder sur la terre, car notre Ordre est fondé sur la plus stricte pauvreté. Vous serez donc tenu de vous dépouiller

de tout, de vendre tout ce qui vous appartient et d'en donner le prix aux pauvres, selon le conseil évangélique. Ce n'est pas tout : il ne suffit pas de se dépouiller des biens terrestres et d'y renoncer à jamais ; il faut de plus se dépouiller de soi-même et se renoncer toujours. Réfléchissez et suivez votre vocation.

Le jeune gentilhomme réfléchit, admire tant de vertu, sent un vif attrait de la grâce, et se décide à tout quitter pour suivre Jésus-Christ. Il commence, tant il est résolu, par vendre tout ce qu'il possède, il en fait une magnifique disposition en faveur des pauvres, mais, comme il ne doit entrer au noviciat qu'après avoir été admis par le saint fondateur, il réserve une part de ses richesses pour voyager avec sa splendeur accoutumée, et arrive à Assise avec tout le fracas convenable à un homme de son rang.

Plusieurs de ses parents et de ses amis, chacun suivi d'un certain nombre de ses gens, tous à cheval, le jeune postulant lui-même, monté sur son plus beau palefroi, magnifiquement harnaché et caparaçonné, tous les gens de sa suite revêtus de leurs plus riches habits, formaient la plus brillante cavalcade, le cortége le plus imposant. Un des religieux de Milan avait été prié d'accompagner le futur mendiant, afin de le faire agréer par le saint fondateur. Le bon Frère, nous devons l'avouer, n'était pas fâché de le conduire dans ce grand appareil, persuadé que rien n'était plus propre à rehausser aux yeux du vulgaire, l'Ordre nouveau des pauvres Frères-Mineurs. Il dut être satisfait sur toute la route, en voyant l'ébahissement du peuple qui regardait passer ce cortége et ne pouvait comprendre la présence de ce religieux au milieu de ces fiers chevaliers.

Le saint fondateur voyant arriver à Sainte-Marie-des-Anges ces personnages étincelants d'or et de pierreries, les regarde avec surprise, et s'adressant au Frère qui les accompagne, il lui dit :

— Qui sont ces seigneurs, mon frère ? Que désirent-ils de nous ?

— Mon père, — répond le religieux avec un air de satisfaction qui trahit le fond de sa pensée, — c'est un jeune homme très-savant, extrêmement riche, et d'une des plus grandes et des plus illustres familles du Milanais, qui souhaite vivement d'être votre disciple.

— Ce jeune seigneur, réplique François, ne me paraît pas propre à notre Institut. Le faste qui l'entoure est l'indice d'un esprit orgueilleux, et donne lieu de penser qu'il n'a point d'aversion pour le monde, point de mépris pour ses vanités, et qu'il est peu disposé à sacrifier tout cela pour embrasser la pauvreté ; mais je consulterai nos frères.

Le jeune homme apprit bientôt, en présence de toute la communauté, que l'avis général était opposé à son admission, à cause de son attachement aux vanités de la terre. Il fondit en larmes en entendant prononcer cet arrêt. François, touché de sa douleur, dit aux religieux :

— Mes frères, s'il consent à servir à la cuisine, voulez-vous le recevoir ? Il perdra sûrement dans ces bas emplois ses idées de vaine gloire.

— Mon père ! s'écrie le postulant en se jetant à ses pieds, je suis prêt à servir à la cuisine, à mendier de porte en porte, à faire tout ce qui me sera ordonné.

Cette promesse parut suffisante au saint fondateur : le gentilhomme fut dépouillé de son argent et de ses beaux vêtements, que l'on remit à ses parents, et lui-même fut envoyé à l'hospice de Saint-Blaise, à Rome, pour y être employé dans la cuisine. Il y parvint bientôt à un tel degré de vertu, que peu d'années après François le nommait supérieur de ses frères dans ce même hospice.

Dans les premiers jours de l'année 1213, notre saint fut envahi de nouveau par la fièvre intermittente qui l'avait mis en danger quelques mois auparavant. Privé, par cette maladie, d'exercer le ministère apostolique, et toujours dévoré de zèle pour le salut des âmes, il écrivit quelques lignes d'édification aux fidèles d'Italie. Cette lettre, considérée comme une précieuse relique du bienheureux fondateur, fut copiée par une infinité de personnes et envoyée dans plusieurs États, et de toute part on faisait supplier le saint malade d'en écrire une plus étendue, qui pût, en quelque sorte, tenir lieu de ses pressantes exhortations. L'humilité de François céda aux vives instances des peuples ; il écrivit une seconde lettre, adressée : « A tous les chrétiens, clercs, religieux et laïques, hommes et femmes, qui sont par toute la terre », et qu'il terminait ainsi :

« Moi, Frère François, votre plus petit serviteur, disposé sincèrement à baiser vos pieds, je vous prie et vous conjure par la charité qui est Dieu même, de recevoir et de mettre en pratique, humblement et avec amour, ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et toutes celles qui sont sorties de sa bouche. Que ceux qui les liront et en comprendront le sens, les communiquent aux autres, afin qu'ils en profitent. S'ils persévèrent jusqu'à la fin dans l'usage qu'ils en doivent faire, qu'ils soient bénis du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

La fièvre ayant quitté notre saint vers le printemps, il voulut mettre à exécution son projet en faveur des infidèles, espérant toujours que, pour prix de son zèle, il obtiendrait la grâce du martyre. Il remit une fois encore toute l'autorité à Pierre de Catane, et, après avoir donné ses dernières instructions à ses religieux, il les bénit, prit avec lui Bernard de Quintavalle et quelques autres frères, et partit.

## V

Miracles et prédications. — Le comte de Chiusi-Nuovo et le mont Alvernia. — Le monastère du Feu.

François prenait cette fois une toute autre direction, pour aller porter l'Évangile aux Musulmans. Pressé du désir de faire le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, en Galice, il comptait prendre la mer en Espagne et se rendre dans le Maroc. Son plan était de s'aller présenter devant le Sultan, au nom de Jésus-Christ, et de le convertir ou de mourir martyr sur la terre africaine.

Le voyage fut long. François visitait sur son chemin tous les monastères de son Ordre, en fondait de nouveaux, examinait les postulants qui se portaient en foule sur son passage, prêchait dans toutes les localités qu'il traversait, et laissait dans chacune d'impérissables souvenirs de sa présence, par les miracles éclatants qu'il y opérait.

A Foligni, il fit le signe de la Croix sur la maison où il a reçu une pieuse hospitalité : quatre fois les habitations voisines sont incendiées, les flammes se jettent avec violence sur celle que le saint a bénie, elles sont repoussées, une puissance mystérieuse les force à se détourner ; et le peuple témoin du prodige, reconnaît et proclame le merveilleux effet de la bénédiction du saint.

A Spolète, François apprend qu'un riche habitant de cette ville refuse l'aumône aux Frères-Mineurs qui y sont établis, et qu'il se répand en invectives contre l'Ordre nouveau, par cela seul qu'il oblige à la mendicité. Le saint va lui-même quêter à la porte de ce riche, il est refusé. Il insiste et demande seulement un pain, qui lui est accordé de fort mauvaise grâce. Le saint le porte à ses religieux, le partage entre tous et leur recommande de réciter trois fois l'Oraison Dominicale pour celui qui l'a donné. La communauté n'avait pas achevé son frugal re-

pas, que le donateur, touché de repentir d'avoir traité si mal celui que toute l'Italie vénérait profondément, venait réparer ses torts, demandait pardon de sa dureté et protestait que désormais l'Ordre des Frères-Mineurs n'aurait pas d'ami plus dévoué à ses intérêts et à sa propagation. Il tint parole.

A Terni, François prêche dans l'église cathédrale, l'évêque assiste à ce sermon, monte en chaire après lui, et dit aux fidèles réunis :

« Mes frères, Dieu, qui a souvent éclairé son Église par des hommes illustres dans la science, nous a envoyé aujourd'hui ce François que vous venez d'entendre : homme pauvre, sans lettres, d'un extérieur chétif et misérable, Dieu l'a amené au milieu de vous, afin qu'il vous édifiât par sa parole et par son exemple. Moins il possède de science, plus on voit éclater en lui la puissance de celui qui choisit ce qui est insensé selon le monde, pour confondre la sagesse humaine. Le soin que Dieu prend de notre salut nous oblige à l'honorer et à le glorifier, car il n'a pas fait la même grâce à toutes les nations. »

L'évêque étant descendu de chaire, François le suit, se prosterne devant lui, baise sa main, et lui dit :

— Monseigneur, vous m'avez fait aujourd'hui un honneur tel, que je n'en reçus jamais de comparable. D'autres m'attribuent je ne sais quelle sainteté qui ne m'appartient point et qu'ils devraient ne rapporter qu'à Dieu seul, *auteur de tout don parfait*. Mais vous, Monseigneur, vous avez sagement fait la distinction entre le précieux et le vil, le digne et l'indigne, le saint et le pécheur. Vous avez rendu à Dieu la gloire qui lui est due, et vous n'avez vu en moi que l'homme chétif et pauvre. C'est, en effet, au *seul Dieu, Roi des rois, immortel, invisible, que tout honneur et toute gloire sont dus dans tous les siècles des siècles.*

Ce n'était pas assez que d'avoir donné ce grand exemple d'humilité, Dieu voulait qu'il laissât encore à cette ville, d'autres témoignages de sa sainteté. François entend quelques personnes se plaindre de l'acidité d'un vin aigri subitement ; c'était une perte pour elles ; il en est touché, fait le signe de la Croix sur ce vin, et le rend meilleur qu'il n'était auparavant. Les témoins de ce miracle sont nombreux ; et, le lendemain, lorsqu'un mur en s'écroulant écrase un pauvre enfant et le tue sur le coup, ils l'enlèvent, le portent à saint François et lui demandent tout simplement de lui rendre la vie.

L'enfant est méconnaissable, il n'a plus forme humaine. Le saint le prend, le pose à terre, s'étend sur lui, comme autrefois Élisée sur le fils de la Sunamite, et, après avoir prié quelques instants, il se relève, tend la main à l'enfant, et le rend à ses parents plein de vie et de santé.

A Narni, il reçoit l'hospitalité chez un homme qu'il trouve plongé dans la douleur ; il en demande la cause et apprend que son frère est tombé dans la rivière et que les plus actives recherches n'ont pu faire découvrir son corps. François se met en prière. Il avait pour demeure un petit ermitage, hors de la ville, près de San-Urbino, à quelques pas de la rivière dans laquelle le frère de son hôte avait perdu la vie. Après avoir prié, il dit, en désignant l'endroit :

— Cherchez là, le corps y est arrêté au fond par les habits qui le couvrent.

Toute la famille était présente : on plonge, on rapporte le malheureux noyé, le saint le bénit, lui ordonne de reprendre la vie au nom de Jésus-Christ, et le mort ressuscite.

Les grandes austérités de François, et les fréquents retours de fièvre auxquels il était sujet, avaient sensiblement altéré l'état habituel de sa santé. Il éprouvait depuis

quelques jours des défaillances d'estomac, accompagnées de fièvre, qui le retenaient à San-Urbino plus longtemps qu'il n'avait eu l'intention d'y rester. Dans une de ses défaillances, il demande un peu de vin ; mais il n'en buvait jamais, ses religieux pas davantage, et il ne s'en trouvait point à l'ermitage. Il demande alors à un frère de lui apporter de l'eau, puisque c'est là tout ce que leur pauvreté peut leur offrir ; il bénit cette eau, et aussitôt elle prend la couleur et le goût du meilleur vin. Le saint boit quelques cuillerées de cette liqueur miraculeuse, et elle lui rend la santé, sinon parfaitement, du moins telle qu'elle était avant cette maladie.

L'évêque de Terni lui fait porter un jour un homme perclus depuis cinq mois, et lui ordonne de le guérir. Quelle que fut son humilité en présence du prélat, le saint fait sur lui un grand signe de Croix, de la tête aux pieds, et le malade est guéri au même instant.

Une femme aveugle était là, amenée par sa famille ; le prélat veut qu'elle recouvre la vue par un nouveau miracle de François, et François fait un signe de Croix sur les yeux éteints de cette femme et lui rend la vue.

A Orti, il redressait un enfant dont la tête touchait presque les pieds, et à San-Gemini, il délivrait une femme possédée du démon. Tant de prodiges excitaient partout le désir de posséder des religieux de son Ordre et faisaient surgir les vocations les plus inattendues. François dut céder aux instances des peuples encouragés par l'appui des évêques, et semer sur son passage les couvents de Frères-Mineurs si vivement désirés.

En traversant la vallée de Marecchia, pour se rendre à Montefeltro, il apprend que toute la noblesse du pays est réunie au château, afin de célébrer la majorité du jeune comte de Montefeltro, qui va recevoir la ceinture et les éperons de chevalier. Pendant quelques jours, il devait y

avoir des joutes, des passes d'armes, des tournois et des festins ; le moment était peu favorable à la prédication des apôtres de la pénitence ; mais notre saint n'en poursuivait pas moins son chemin. Ils étaient encore loin de la demeure seigneuriale, lorsque le son des fanfares venant jusqu'à lui, il dit à ses frères :

— La cérémonie religieuse va commencer, et les amusements lui succèderont ; allons-y, et tâchons de nous opposer de toutes nos forces aux entreprises du démon, qui ne manque jamais de dresser des pièges à ceux qui prennent part à ces sortes de réjouissances. Souvenons-nous que nous devons, autant qu'il nous est possible, travailler en tout lieu au salut des âmes.

Arrivés à temps, les religieux assistèrent à la messe dans la chapelle du château, et, aussitôt après, ils se placèrent près de la porte, au-dehors, tandis que François, étant monté sur une pierre, faisait entendre la parole de Dieu à ceux qui sortaient de la chapelle. Tous s'arrêtaient ébahis de cette singularité ; car le sermon en plein air n'était nullement indiqué par le programme. La curiosité avait tout d'abord arrêté les nobles auditeurs ; bientôt un attrait secret les fixa autour de l'apôtre. Nul ne le connaissait ; mais chacun se disait : « Ce ne peut être que François d'Assise, le saint de l'Italie. » Et cette pensée disposait les âmes à recevoir la parole évangélique, de manière à lui faire porter des fruits. Le comte Orlando de Chiusi-Nuovo di Casentino était au nombre des auditeurs les plus émus. Il s'approche de notre saint aussitôt après son sermon, et lui dit à voix basse :

— Père François, je désire vous entretenir en particulier du salut de mon âme ; voulez-vous me donner quelques instants ?

— Seigneur comte, lui répond le saint, vos amis vous ont invité à la fête, et voici le moment du repas : allez-y,

et quand il sera terminé vous me trouverez tout disposé à vous rendre service dans l'intérêt de votre salut.

Le comte revint, comme il était convenu, rejoindre François, à qui l'on avait donné la plus honorable hospitalité ainsi qu'à ses religieux. L'entretien se prolongea longtemps, et le seigneur Orlando fut si touché des avis et de la sainteté du Pauvre d'Assise, qu'il lui dit en terminant :

— Père, je possède en Toscane une montagne abrupte, loin de toute habitation, et bien propre à un monastère de votre Ordre ; si vous la trouvez aussi convenable que je le pense, pour des religieux qui aiment la solitude et le silence, je vous l'offrirai bien volontiers pour le salut de mon âme ; c'est le Monte-del-Alvernia dont la main de l'homme n'a jamais touché le sol.

— Dieu vous rendra le bien que vous ferez à ses pauvres, seigneur comte, dit François. J'enverrai deux de mes frères voir le mont Alvernia, et s'il convient à la vie religieuse, je l'accepterai avec reconnaissance. Pour cela, il faut que vous soyez de retour au château de Chiusi-Nuovo.

Quelques jours après, le comte retournait en Toscane, et François lui envoyait deux religieux qu'il reçut avec bonheur et qu'il accompagna au Mont-Alvernia à la distance d'un mille environ du château de Chiusi-Nuovo. Cinquante soldats les précédaient pour les défendre contre les animaux féroces, ou contre les brigands qui s'étaient choisi une retraite dans les cavernes de ce lieu sauvage, et d'un si difficile accès pour les habitants de cette vallée.

Au-dessus d'énormes rochers, un petit plateau incliné entouré de hêtres de la plus grande beauté, parut aux religieux le lieu le plus désirable pour le but qu'ils se proposaient ; Orlando s'empressa de donner ses ordres et y fit mettre les ouvriers, sans prévoir assurément la célébrité qui s'attacherait un jour à cette fondation.

Cependant, notre saint continuait sa marche, toujours

prêchant, toujours convertissant, toujours opérant des prodiges. A Imola, il se présente devant l'évêque et lui demande l'autorisation de prêcher au peuple :

— Je prêche, répond le prélat, et cela suffit.

Le saint se retire humblement, et reparaît une heure après.

— Encore ? s'écrie le prélat ; que voulez-vous ? que demandez-vous ?

— Monseigneur, lui dit François, lorsqu'un père chasse son fils par une porte, celui-ci s'empresse de rentrer par une autre.

— Votre humilité me désarme, reprend l'évêque. Prêchez, vous et les vôtres, dans mon diocèse, tant que vous le voudrez, et que Dieu veuille bénir votre zèle !

Les religieux profitèrent de la permission, et là, comme partout, la parole de notre saint porta des fruits abondants qui consolèrent l'âme du prélat et le firent remercier Dieu de l'insistance de son apôtre.

Nos voyageurs cheminaient un soir, toujours priant, lorsque, surpris par la nuit et n'ayant pas un rayon de lune pour les éclairer, ils se trouvèrent à peu près égarés entre la rive du Pô et des marais impraticables. Frère Léon s'alarme et dit à François :

— Mon père, priez Dieu de nous délivrer des dangers que nous courons !

— Si cela plaît à sa bonté, répond le Père, il peut nous donner de la lumière pour dissiper les ténèbres de la nuit.

Au même instant, une lumière miraculeuse éclaire tout le pays devant eux, et, comme autrefois les Hébreux, guidés par la nuée lumineuse dans le désert, nos religieux furent éclairés par cette lumière divine jusqu'au village où ils devaient s'arrêter. En reconnaissance de ce prodige, le saint fondateur établit une maison de Frères-

Mineurs sur le lieu même où cette clarté mystérieuse s'était montrée, et lui donna le nom de *Monastère du Feu*, nom qu'il porta toujours depuis.

François poursuivit sa marche à travers le Piémont, qu'il évangélisa avec un succès croissant, et où il fonda également un très-grand nombre de couvents, les vocations se multipliant partout sur ses pas.

## VI

Le malade abandonné. — Miracles de François. — Les Frères-Mineurs en Espagne. — Le charbonnier de Compostelle et la concession des Bénédictins. — Retour à la Portioncule.

François d'Assise et ses compagnons avaient traversé le midi de la France et la Navarre, ils étaient entrés en Espagne par la Biscaye, et ils approchaient de Logrono lorsqu'ils virent, gisant sur le chemin, un pauvre malade qui semblait abandonné. François l'interroge, s'émeut de sa souffrance et de son délaissement, et dit à Bernard de Quintavalle.

— Restez avec lui, mon très-cher frère ; donnez-lui tous vos soins, vous ferez dans un autre temps le pèlerinage de Saint-Jacques, et nous vous reprendrons au retour.

Bernard s'agenouille et accepte humblement cet mission de charité. Pendant qu'il s'en acquittait avec un dévoûment tout fraternel pour le pauvre inconnu, François allait à Compostelle, et après avoir satisfait sa dévotion envers l'apôtre saint Jacques, il revenait en Biscaye et rejoignait à Logrono son cher Bernard, dont les soins avaient rendu la santé au malade.

Frère Bernard, privé de faire le pèlerinage avec son supérieur, ne se trouvait peut-être pas suffisamment récompensé de son sacrifice par la guérison que son dévoûment avait amenée, car il dit à François :

— Mon père, il y a un jeune gentilhomme, fils du seigneur Medroni, l'un des plus braves officiers du roi, qui se meurt si vous ne le guérissez ; je vous conjure, mon très-cher Père, de lui rendre la santé.

François se fait conduire auprès du jeune Medroni, prie pour lui, le bénit et le guérit. Ce miracle fait accourir la foule sur les pas de l'apôtre, un grand nombre de jeunes gens demandent à entrer dans son Ordre, et notre saint toujours éclairé d'en haut, et sachant par révélation que Dieu veut établir en Espagne les Frères-Mineurs, et y multiplier leurs Monastères, prend la route de Burgos et va demander au roi Alphonse IX, père de notre reine Blanche, de vouloir bien admettre le nouvel ordre dans ses États.

L'aïeul maternel de Saint-Louis examina la règle de François, admit l'Institut en Castille, et lui donna la petite église de Saint-Michel, près de Burgos, ainsi que le presbytère attenant. Le saint fondateur y établit deux de ses compagnons avec les postulants qu'il avait agréés. Il se disposait à partir pour le Maroc, lorsque le signor Medroni, dont il avait guéri le fils, le fit supplier de revenir à Logrono ; François s'y rendit :

— Mon père, lui dit l'officier, par vous, Dieu m'a rendu mon fils, par vous je désire lui en témoigner ma reconnaissance : le roi autorise, dans son royaume de Castille, l'Ordre des Frères-Mineurs, je vous prie de vouloir bien accepter ma maison et mon jardin pour fonder un de vos couvents à Logrono.

François, heureux de ce succès, prit possession de cette demeure et y laissa un religieux et des novices. La ville de Vittoria lui offrit aussi une maison et une église, qu'il pourvut également d'un religieux et de plusieurs aspirants dont la vocation lui était assurée. C'était au commencement de l'année 1214.

Toujours désireux d'aller chercher le martyre dans les États du Maroc, il était sur le point de partir pour aller s'embarquer ; mais cette fois encore la Providence manifesta une volonté contraire au désir de notre saint, en lui envoyant une maladie violente qui mit sa vie en danger. Il reconnut l'opposition divine, se soumit et promit à Dieu de retourner en Italie. Toutefois, sa mission n'était pas achevée en Espagne. Dieu lui fit connaître qu'il en devait parcourir les principaux États, afin d'y multiplier les Frères-Mineurs ; il obéit.

Un jour, en Aragon, il avait à traverser une rivière et ne voyait aucun moyen de passer à l'autre bord, la trouvant partout trop profonde pour la traverser à pied. Un jeune homme de la ville voisine, conduisant des chevaux, voit l'embarras des religieux, leur offre sa monture et les passe :

— Que le Seigneur, lui dit François, vous récompense de ce que vous avez fait pour nous, lorsqu'il récompensera les justes !

Peu de temps après, ce bon jeune homme fervent chrétien, était à Rome, où un sentiment pieux l'avait conduit, et il demandait à Dieu la grâce de mourir plutôt que de commettre un péché mortel. Il revint en Espagne et meurt en arrivant. On célèbre ses funérailles, trente Frères-Mineurs s'y trouvent, quoique nul ne sache comment, car il n'y en a point dans les environs, le père du défunt n'en a point demandé, et ceux que l'on voit prier, que l'on entend chanter avec le clergé paroissial, sont parfaitement inconnus de tous les assistants. Mais on se souvient de la parole de François, que le jeune homme aimait à redire, et aussitôt chacun pense qu'elle a porté ses fruits, et que Dieu se plaît à faire connaître que le *juste* a reçu la récompense éternelle souhaitée par le saint, en le bénissant.

Notre-Seigneur avait ordonné au saint fondateur de bâtir un couvent en Galice, près de Compostelle, entre deux vallées appelées, l'une vallée de Dieu, l'autre vallée d'Enfer. François se rend à Compostelle, reçoit l'hospitalité chez un pauvre charbonnier, nommé Cotolaï, et l'interroge sur le terrain dont il doit disposer. Le charbonnier, lui apprend que c'est une propriété des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Pélage, qui vient d'être transférée à celle de Saint-Martin. François s'en réjouit intérieurement ; car Sainte-Marie-des-Anges lui a été généreusement accordée par les religieux de Saint-Benoît ; et le même Ordre s'est empressé de lui abandonner, à Rome, la demeure occupée par ses frères. Il va donc, en toute confiance, demander à l'Abbé la permission de bâtir un couvent entre les deux vallées.

François était profondément humble et point du tout timide ; il allait tout simplement demander ce qu'il jugeait lui être nécessaire, il trouvait très-naturel qu'on le lui refusât et il ne s'étonnait jamais qu'on le lui accordât. L'innocence de son âme lui donnait la candeur et la naïveté d'un enfant. L'abbé de Saint-Martin le considère d'abord avec étonnement et lui dit :

— Que me donnerez-vous en retour? quel prix y mettez-vous ?

— Comme je suis très-pauvre, répond notre saint, que je n'ai ni argent ni autre chose à vous offrir, si vous m'accordez la grâce que je vous demande et qui me sera très-précieuse, je vous donnerai tous les ans, par redevance, un petit panier de poissons, si l'on en peut prendre dans la rivière.

L'abbé ne put réprimer un doux et léger sourire. La proposition était si sérieuse de la part de François, et sa simplicité toucha si doucement le bon abbé, qu'il en voulut perpétuer le souvenir. Il accorda le terrain à François,

et fit dresser un acte de cette concession, portant la condition de redevance d'un petit panier de poissons, *si l'on en peut prendre dans la rivière.* Cet acte est conservé dans les archives de l'abbaye.

Notre saint raconta son succès à Cotolaï, et ajouta :

— Mon cher hôte, Dieu veut que ce soit vous qui bâtissiez le couvent ; disposez-vous donc à travailler !

— Eh ! comment le pourrais-je, s'écrie le charbonnier, moi qui suis si pauvre et qui ne vis que de mon travail?

— Ayez bon courage ! reprend le saint ; prenez un hoyau, allez à la source voisine, creusez un peu profondément, et vous y trouverez un trésor qui vous donnera les moyens d'exécuter l'ordre du ciel.

Cotolaï, plein de confiance, prend son outil, va à la source, creuse, fouille, trouve le trésor et bâtit le monastère qui porte le nom de Saint-François. Le fait est consigné dans les archives de l'abbaye de Saint-Martin, et dans deux inscriptions anciennes, l'une sur le tombeau de Cotolaï et de Maria Bicos, sa femme, l'autre sur la porte de l'église du couvent. C'est dans cette église que l'on voit le tombeau du charbonnier et de sa compagne.

A la fin de l'année, François, après avoir fondé un grand nombre de maisons de son Ordre dans les divers royaumes de la vieille Espagne, repassa les Pyrénées et gagna le Roussillon , laissant à Perpignan des Frères-Mineurs instamment sollicités par les habitants. Il traversa le Languedoc sans s'y arrêter, le considérant « comme le champ destiné aux travaux de saint Dominique[1] » et ne prêcha qu'à Montpellier, où il prédit que l'hôpital dans lequel il avait trouvé un asile, deviendrait avant peu la gloire de ses religieux[2].

Un si long voyage à pied, dans une saison aussi rigou-

1. Chalippe.
2. En 1220,la ville donnait en effet cet hôpital aux Frères-Mineurs.

reuse, avait épuisé les forces de notre saint ; son estomac se refusait à tous les aliments qui lui étaient présentés. Frère Bernard s'en affligeait et lui dit un jour :

— Mon Père, il faudrait pourtant bien vous redonner des forces ! Ne pourriez-vous penser à ce que votre estomac accepterait sans dégoût ?

— J'y ai pensé, répondit le saint : il me semble que je mangerais volontiers un oiseau sauvage ; mais ce serait trop difficile à trouver, et surtout trop délicat pour des pauvres comme nous.

Il avait à peine achevé de parler, qu'un jeune homme, à l'air noble et distingué, se présentait devant lui, portant le mets désiré ; et il le lui remit, très-délicatement apprêté, en lui disant :

— Serviteur de Dieu, recevez ce que le Seigneur vous envoie.

Et il disparut aux yeux de François et des compagnons. Fortifié, guéri par cet aliment miraculeux, le saint reprit sa marche par le Dauphiné, entra en Piémont, et au commencement du printemps de l'année 1215, il arriva enfin dans son cher monastère de Sainte-Marie-des-Anges, ou de la Portioncule, dont il était absent depuis si longtemps.

Son retour fut une fête pour ses religieux ; et leur joie était d'autant plus grande, qu'ils avaient à lui présenter, pour célébrer sa bienvenue, un nombre considérable de jeunes aspirants ; tous attendaient son retour pour être reçus dans l'Institut, ou en être rejetés suivant sa décision ; mais tous espéraient que cette décision leur serait favorable.

## VII

Instruction de François à ses religieux sur la pauvreté, l'humilité, l'obéissance et la prière.

Si les religieux de Sainte-Marie-des-Anges étaient joyeux du retour de leur Père, celui-ci, dans le premier moment, était loin de partager leur douce satisfaction. En arrivant au monastère, François ne s'y reconnaissait plus. Il avait laissé une maison de modeste apparence, et il trouvait un bâtiment considérable, vaste, commode dans sa distribution et solidement construit.

— Qu'est ceci ! dit-il à Pierre de Catane ; où sommes-nous ?

— Mon Père, — répond le vicaire dont les pouvoirs de supérieur général expiraient en ce moment, — nous n'avions pas de lieu convenable pour réciter en commun l'office divin ; nous n'en avions pas non plus pour loger les hôtes nombreux qui nous viennent souvent de très-loin.

— Frère Pierre, reprit le saint fondateur, ce lieu-ci est la règle et le modèle de l'Ordre. Je veux que ceux qui y viennent souffrent les inconvénients de la pauvreté comme ceux qui y demeurent, afin qu'ils puissent dire à ceux des autres monastères, combien on vit pauvrement à Sainte Marie de la Portioncule. Songez que si les hôtes se voient logés dans de bons bâtiments et si on leur donne tout ce qu'ils peuvent souhaiter, ils prétendront en avoir autant dans leurs provinces et diront qu'ils ne font en cela que ce qui se fait à la Portioncule, mère de l'Institut. Il faut détruire cette construction sans retard.

Les religieux lui représentèrent la nécessité de la conserver, précisément par le motif qui le portait à ordonner sa destruction. Ils lui démontrèrent l'impossibilité de loger,

même momentanément, les aspirants dont le nombre augmentait chaque jour, si l'on se restreignait au petit presbytère où l'ordre avait pris naissance :

— J'y consens, dit François, mais souvenez-vous que l'Ordre fondé sur la pauvreté ne peut vivre et se soutenir que par la pauvreté, et lorsque vous êtes envoyés pour bâtir une de nos demeures, faites en sorte que la pauvreté y reluise en toutes choses. Ne demeurez pas dans vos maisons comme si elles vous appartenaient; mais bien comme si elles appartenaient à autrui ; habitez-les en qualité de voyageurs, regardez-vous comme des étrangers à qui la Providence veut bien donner l'hospitalité dans le lieu où l'obéissance vous envoie. Si un seigneur ou autre personne riche demande des frères et leur offre un terrain pour y élever un monastère, les frères doivent examiner ce terrain, voir l'étendue qui leur est exactement nécessaire, et faire grande attention à la pauvreté qu'ils ont promis à Dieu d'observer, ainsi qu'au bon exemple qu'ils doivent donner sur ce point. Ils doivent enclore ce terrain par un fossé et une haie, non par des murs qu'il faut laisser aux riches et aux grands. Les maisons ne doivent être construites qu'avec le bois et la terre, et avoir des cellules où les frères puissent prier et travailler, afin d'éviter l'oisiveté et de garder la bienséance de leur état. L'église doit être petite ; il ne faut pas, que sous prétexte de la prédication ou pour tout autre motif, l'on en bâtisse de grandes et belles. Le peuple sera plus édifié d'entendre prêcher les frères dans les autres églises, et lorsque des prélats, des ecclésiastiques ou des religieux des autres Ordres viendront les voir, une église et une maison pauvres, des cellules étroites seront pour eux des sermons plus éloquents que les discours les mieux étudiés.

Tous les religieux avaient écouté avec le plus profond

respect les avis de leur Père, et tous se réjouissaient intérieurement d'avoir triomphé de ses répugnances relativement aux constructions élevées en son absence; car ils avaient leur secret. Un des principaux motifs qui avaient déterminé cet agrandissement, était la qualité des personnages qui venaient souvent de fort loin pour consulter leur saint fondateur, ou seulement pour le voir et admirer sa sainteté. Des seigneurs, des princes venaient de tous côtés, et d'ordinaire avec une suite nombreuse, et l'on ne pouvait les recevoir tous à couvert. Eux-mêmes avaient demandé ces constructions et en avait fait les frais; mais l'humilité de François devait ignorer ces détails; elle l'eût rendu inexorable.

Pendant son séjour à Sainte-Marie-des-Anges, le saint fondateur s'occupa des intérêts spirituels de ses frères, leur prodiguant ses instructions et ses exhortations pour leur propre avancement. Plusieurs d'entre eux étaient jeunes, d'autres n'étaient que novices, il tenait à les établir solidement dans l'humilité et l'obéissance.

« Mes frères, mes enfants bien-aimés, leur disait-il, le fils de Dieu s'est abaissé du sein de son Père jusqu'à nous, pour nous enseigner l'humilité par ses exemples et par ses paroles, en qualité de Seigneur et de Maître. *Ce qu'il y a d'élevé aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu.* L'homme n'est que ce qu'il est devant Dieu, rien de plus. C'est folie de se glorifier des applaudissements humains, et il vaut mieux être blâmé que loué; car le blâme porte à se corriger, tandis que la louange occasionne des chutes. Nul homme ne doit s'applaudir de faire les choses qu'un pécheur comme lui peut faire. Un pécheur peut prier, jeûner, pleurer, macérer son corps; mais ce qu'il ne peut faire, tant qu'il est pécheur, c'est d'être fidèle à son Seigneur, en lui rendant la gloire qui lui est due. Or, voilà de quoi il faut se faire gloire de

rendre à Dieu toute la gloire qui lui est due, de le servir fidèlement, de lui rapporter tout ce qu'il donne, et de nous souvenir que nous tenons tout de lui. Heureux le serviteur qui se trouve aussi humble parmi ses frères, qu'en présence de son supérieur ; heureux le serviteur qui ne se croit pas meilleur quand les hommes le comblent de louanges, que lorsqu'il paraît à leurs yeux, simple, vil, abject, méprisable ; heureux le serviteur qui souffre la réprimande avec douceur ; qui reconnaît humblement sa faute et en fait volontiers pénitence ; qui accepte avec humilité, sans s'excuser, le reproche et la honte d'une faute dont il n'est point coupable ; heureux le religieux qui n'a point souhaité l'élévation et voudrait toujours être sous les pieds des autres. Malheur au religieux que les autres ont élevé à une place honorable, et qui n'a pas le désir d'en descendre ! »

Il leur recommandait également la pratique de la parfaite obéissance religieuse, comme leur étant absolument indispensable, et tous savaient qu'il eût préféré mille fois pour lui-même l'obéissance au commandement. Dans tous ses voyages, il voulait que l'un de ses compagnons fût son supérieur, il lui promettait obéissance et, pendant toute la durée de sa course apostolique, il lui était soumis comme un novice. Il disait un jour aux religieux qui voyageaient avec lui :

— Dieu m'a fait cette grâce, que, si l'on me donnait pour gardien un novice d'une heure, je lui obéirais aussi ponctuellement qu'au plus ancien et au plus grave des Frères.

Dans ses instructions sur cette vertu, la plus indispensable aux vrais religieux, il disait à ses frères :

« Pour acquérir la parfaite obéissance, mes très-chers enfants, il faut renoncer à sa propre volonté et la regarder comme le fruit défendu, dont le premier homme ne

put manger sans se rendre coupable. Il faut s'abandonner à la direction de son supérieur, ne rien faire et ne rien dire de ce qu'il défend, exécuter ce qu'il ordonne, ne jamais attendre pour cela qu'il ait parlé deux fois, et ne se point inquiéter si ce qu'il ordonne est difficile ou même impossible ; car si ce qu'il ordonne est au-dessus de vos forces, la sainte obéissance vous attirera la grâce de l'accomplir. Il faut soumettre son jugement à celui du supérieur, non pour lui obéir s'il exigeait des choses contraires au salut, mais pour pratiquer celles qu'il ordonne lorsque l'on croit pouvoir en faire de meilleures et de plus utiles. Dans l'obéissance que l'on rend au supérieur, il ne faut jamais considérer l'homme ni ses qualités, mais seulement son autorité, la place qu'il occupe, Dieu, pour l'amour duquel on est soumis à l'homme. Le véritable obéissant doit être semblable à un corps mort. Prenez un cadavre, mettez-le où il vous plaira, il ne témoignera nulle répugnance, il ne murmurera point de sa situation, il ne se plaindra point d'être laissé là. Si vous lui donnez une place honorable, ses yeux resteront baissés ; si vous le posez sur la pourpre il n'en paraîtra que plus pâle. Tel est le véritable obéissant : il ne s'informe pas pourquoi on le met en mouvement ; en quelque lieu qu'on le place, il ne demande point à être changé ; s'il est élevé à la dignité de supérieur, il n'en demeure pas moins humble ; plus il est honoré, plus il se juge indigne de l'être (1). J'ai vu souvent un aveugle conduit par un petit chien, et allant par-

1. Depuis trois siècles l'esprit de parti se récrie sur l'obéissance exigée dans la compagnie de Jésus ; à entendre les détracteurs de cet ordre illustre, il semblerait que saint Ignace de Loyola fût le premier fondateur qui ait imposé l'obéissance aveugle à ses religieux. Est-ce illusion, est-ce ignorance ? il suffit de jeter les yeux sur les statuts des ordres dont l'origine remonte beaucoup plus haut, pour se convaincre du contraire. Saint Benoît voulait que le religieux désobéissant fût excommunié, s'il persistait, et l'on voit ici que saint

tout où son guide le menait, dans les mauvais chemins comme dans les bons ; c'est encore là une image du religieux vraiment obéissant, qui ferme les yeux en aveugle sur les ordres de son supérieur, et s'y soumet humblement sans examiner s'il lui sera aisé ou difficile de les exécuter, n'ayant en vue que l'autorité de celui qui commande et le mérite de celui qui obéit. Ayez horreur de la désobéissance ; elle est une production de l'orgueil et la source de tous les maux. »

Un jour, on amène à François un jeune religieux coupable de désobéissance ; la faute était légère, celui qui l'avait commise en témoignait un vif repentir, le saint crut devoir pardonner ; mais pour l'exemple, il jugea nécessaire d'imposer une pénitence et dit :

— Otez-lui son capuce et donnez-le moi.

— Le voilà, mon Père, dit le frère qui avait conduit le coupable devant son juge.

François prend le capuce, le fait jeter dans le feu, fait une réprimande toute paternelle au jeune religieux, et ordonne d'aller retirer son capuce du feu et de le lui rendre. Ce capuce revient intact, le feu l'avait respecté. Saint Bonaventure, en rapportant ce miracle, dit que Dieu prouvait ainsi combien l'humilité qui accepte la pénitence est agréable à ses yeux.

François se montra plus sévère à l'égard d'un frère dont l'attachement à sa volonté propre semblait tenir de l'opiniâtreté. Il le fit dépouiller en sa présence, le fit des-

François d'Assise s'était servi de la comparaison du corps mort, *du cadavre,* plus de trois cents ans avant saint Ignace. Nul ne songe pourtant à blâmer le fondateur des Frères-Mineurs d'une telle comparaison, tandis qu'on ne cesse de la reprocher à celui de la Compagnie de Jésus. Pourquoi ? Saint François d'Assise comme saint Benoît voulait des religieux parfaits. N'était-il pas permis à saint Ignace de former le même vœu et de prendre ses mesures en conséquence ? Pauvre esprit humain ! qu'il est parfois inconséquent !

cendre dans une fosse, le fit poser debout, fit combler la fosse en disant au coupable qu'on allait l'enterrer pour l'apprendre à mourir à lui-même, et lorsqu'on eut mis de la terre jusqu'à la hauteur de son cou, le saint lui demande :

— Eh bien ! mon Frère, êtes-vous mort?

— Oui, mon Père ; car je sens maintenant que je mérite en effet la mort pour mon péché !

— Qu'on le déterre ! — dit le Père ; et s'adressant ensuite au pécheur repentant, il ajoute : — Si vous êtes véritablement mort, ainsi qu'un religieux doit l'être au monde et à lui-même sortez de là. Obéissez désormais au moindre signe de vos supérieurs et ne résistez pas plus que ne le ferait un corps mort aux ordres qu'ils vous donneront. Je veux pour religieux, non des vivants, mais des morts (1).

Le frère Juniperus plantait un genévrier ; François le fait appeler, Juniperus achève sa plantation et se rend aussitôt après à l'appel de son supérieur qui lui dit :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu de suite mon frère?

— Mon père, je plantais un genévrier et j'allais avoir fini.

Le saint descend aussitôt dans le jardin, et jette sa malédiction sur l'arbuste, qui ne put croître ni porter son fruit, bien qu'il restât toujours vert. Juniperus était pourtant d'ordinaire un modèle d'obéissance, et son nom signifiant précisément *genévrier*, François disait quelquefois en parlant de lui :

— Plût à Dieu que nous eussions parmi nous beaucoup de genévriers semblables !

Notre saint recommandait fortement aussi l'esprit d'oraison à ses frères, et leur disait qu'un des moyens les plus

1. Saint Ignace de Loyola n'alla jamais si loin.

propres à attirer à soi l'esprit divin, était la solitude. Il les engageait à choisir un lieu retiré, paisible et complétement silencieux, tel que les bois pour y prier avec plus de recueillement, assurant que le Saint-Esprit s'y communiquait aux âmes plus familièrement. Aussi aimait-il à s'enfoncer souvent dans le bois qui touchait au monastère. Là, il s'oubliait de longues heures, et y recevait d'ineffables consolations, des faveurs incomparables. Là, ses frères le surprenaient quelquefois à genoux, le regard fixe, les bras en croix, et tout environné de lumière. Que se passait-il alors entre Dieu et l'angélique François? Nul n'aurait pu le dire.

Un jour, un religieux ayant besoin de lui parler et ne le trouvant pas dans sa cellule, va le chercher dans le bois. Bientôt il l'entend jeter de grands cris et implorer avec larmes la miséricorde divine en faveur des pauvres pécheurs, dont il sollicitait la conversion, et invoquant ensuite la très-sainte Vierge, il la suppliait humblement de lui montrer son adorable Fils.

Le frère était immobile; il lui semblait qu'une force invisible le clouait à l'endroit où il s'était arrêté. Tout à coup, il voit la sainte Vierge descendre du ciel, et déposer l'Enfant-Dieu dans les bras de François. Le saint le reçoit avec la plus profonde humilité, le presse sur son cœur, le conjure de convertir les malheureux pécheurs, et lui exprime en termes brûlants l'amour qui remplit son âme.

En ce moment, le religieux se sent terrassé, tombe et demeure sans connaissance, jusqu'à l'heure où le saint, rentrant au monastère, le trouve étendu sur son chemin. Il le relève, fait cesser son évanouissement, l'interroge et lui défend de parler de ce qu'il a vu. Le soir même toute la communauté le savait. Ces sortes d'indiscrétions n'étaient pas rares à Sainte-Marie-des-Anges.

L'évêque d'Assise y venait souvent pour s'entretenir avec François. Dans une de ses visites, il va droit à la cellule du Père, bien qu'il fût assuré de le trouver en oraison : il ouvre la porte, le voit en extase et se sent repoussé en dehors par une force irrésistible. Il veut lutter, son corps se raidit, sa langue même est immobile, il lui serait impossible d'articuler une seule parole. Convaincu, par cette expérience, que Dieu ne veut pas que l'on trouble son serviteur dans ses communications avec le Ciel, le prélat cède à la main invisible qui le repousse, et, retrouvant alors la liberté de ses mouvements, il va raconter à la communauté l'accident miraculeux qu'il vient d'éprouver.

François exhortait encore ses religieux au plus profond recueillement dans la récitation de l'office divin, pendant laquelle lui-même se tenait toujours debout, quelles que fussent ses souffrances. Les livres étaient rares de son temps ; il n'existait que des manuscrits d'un prix très-élevé, et il n'était pas toujours possible d'en posséder un nombre suffisant, pour en emporter en voyage. Le saint fondateur ne voulait pas que cette pénurie fût un sujet de trouble pour ses frères ; il les engageait à remplacer alors l'office divin par la répétition des Psaumes que leur mémoire avait retenus, par celle du *Pater*, ou même par celle du seul verset *Gloria Patri*, qui était pour son âme une mine inépuisable. C'était le cri de son allégresse et de sa reconnaissance. Un jour, voulant remercier Dieu d'une faveur nouvelle, il fait appeler frère Léon, son confesseur, et lui demande de chanter le *Magnificat*, auquel il répond lui-même, à chaque verset, par le chant du *Gloria Patri*.

Un autre jour, un frère employé aux bas offices lui demande la permission d'étudier; le bon religieux avait

envie de devenir un savant; son supérieur général lui répond :

— Mon cher frère, ce désir n'est qu'une tentation. Apprenez le *Gloria Patri*, et vous saurez toute l'Écriture-Sainte, avec la grâce et le secours de Notre-Seigneur.

Mais ces religieux ne recevaient pas des lumières surnaturelles aussi claires, aussi fréquentes, aussi abondantes que celles dont il était favorisé, ce qui leur rendait quelquefois difficiles à comprendre les enseignements qu'il leur donnait. Il en était de même pour certaines paroles échappées du cœur de notre saint, dans les épanchements de l'amitié. Souvent ils étaient obligés de lui en demander l'explication. Parfois aussi, les bons religieux se plaisaient à l'interroger pour leur propre instruction, et les réponses du bienheureux Père étaient précieusement recueillies, car elles devaient être un inappréciable héritage pour ses enfants.

Un jour, le frère Pacifique, un des plus favorisés de Dieu, fut ravi en extase, pendant son oraison, et vit plusieurs trônes dans le ciel, parmi lesquels il en remarqua un plus brillant et plus magnifiquement orné que les autres. Il se demandait à qui pouvait être destinée cette place, lorsqu'un ange, répondant à sa pensée, lui dit : « Ce trône était celui d'un ange que son orgueil a perdu; maintenant il est réservé à l'humble François. »

Frère Pacifique ne s'en tint pas là. Il désira s'éclairer sur les sentiments les plus intimes de notre saint, et lui dit quelques jours après :

— Mon Père, on assure que nul ne se connaît soi-même ; mais ne pensez-vous pas que les âmes auxquelles Dieu veut bien se communiquer habituellement dans l'oraison, doivent être plus éclairées que d'autres sur ce point ?

— Oui, certainement, mon très-cher frère.

— Alors, mon Père, vous devez être assez heureux pour vous connaître vous-même ?

— Oui, je vois ce que je suis, je sais ce que je mérite !

— Mon Père, que pensez-vous donc que vous soyez et que vous méritiez ?

— Je pense que je suis le plus grand de tous les pécheurs !...

— Comment ! mon très-cher Père, vous qui avez tout quitté pour Dieu, qui lui avez tout sacrifié ; qui vivez de pénitence, de mortification, de prière ; qui travaillez au-delà de vos forces pour le salut des âmes, pouvez-vous, en toute vérité, dire que vous vous croyez le plus grand des pécheurs !...

— Frère Pacifique, dit François, écoutez bien ceci : je suis persuadé que si le plus scélérat des hommes avait ressenti au même degré que moi la miséricorde de Jésus-Christ, il en serait plus infiniment reconnaissant que je ne le suis.

Frère Pacifique comprit alors toute l'humilité du saint fondateur ; il comprit également la parole de l'ange, et il fit part à ses frères de sa vision ainsi que de l'entretien qu'il avait eu avec leur bienheureux Père.

## VIII

Voyage au mont Alvernia. — Le paysan et la source miraculeuse. — Les oiseaux de l'Alvernia. — Le loup changé en agneau.

Quelques-uns des frères du mont Alvernia étaient venus voir leur Père à Sainte-Marie-des-Anges, et lui rendre compte de leurs travaux. François avait appris avec joie le bien que Dieu avait fait par leur ministère, et il leur avait promis d'aller visiter leur monastère, dont ses religieux louaient la solitude et le calme, et qu'ils assuraient être le plus favorablement situé pour les âmes contemplatives.

Bientôt, en effet, notre saint prenait le chemin de la Toscane, accompagné des frères Masseo, Léon et Angelo de Rieti ; au moment du départ, il appela le premier et lui dit :

— Frère Masseo, vous serez notre supérieur pendant la durée du voyage ; vous veillerez à l'exactitude et à la piété pour la récitation de l'office divin, à l'observance du silence, à la modestie dans la démarche et dans le maintien; mais je vous défends de vous inquiéter du soin de nous nourrir; la Providence y pourvoira.

Le voyage s'effectua comme à l'ordinaire, en louant et bénissant Dieu, en prêchant sa miséricorde et son amour, en faisant partout des miracles et d'innombrables conversions. Les démons, jaloux de la sainteté de François, des faveurs qu'il recevait du ciel, du bien que Dieu opérait dans les âmes par sa parole, s'efforçaient d'abattre, ou tout au moins d'affaiblir son courage ; mais vainement ils mettaient en œuvre tous leurs moyens d'attaque; François restait inébranlable.

Dans ses fréquentes pérégrinations, il s'inquiétait peu du gîte qui devait l'abriter pour la nuit. N'y avait-il pas l'hôpital ou la léproserie près des villes, une étable ou un hangar dans les villages, une cabane de pâtre ou une vieille ruine dans la campagne ?

Un soir, il s'était retiré dans une église abandonnée, et il allait se mettre en oraison, lorsque l'ennemi des hommes, après avoir inutilement cherché à l'en détourner, l'attaque avec fureur dans sa personne, le traîne sur le pavé, le frappe rudement, et voyant qu'il ne peut le vaincre, ni l'empêcher de louer Dieu, qui lui donne la force de résister à de telles violences, et de combattre si vaillamment, il s'avoue vaincu, vomit un dernier blasphème et prend honteusement la fuite.

François, après cette courageuse lutte, resta anéanti phy-

siquement, mais plein de reconnaissance envers Dieu ; car il lui avait prêté des forces merveilleuses dans ce terrible combat. Le matin, la faiblesse du vainqueur était extrême, il fit à ses religieux l'aveu de ce qui s'était passé, et ajouta qu'il lui serait bien difficile de marcher. Ses frères comprirent que *difficile* signifiait *impossible*, le frère Masseo lui dit :

— Je vous supplie, mon Père, de permettre que nous allions vous chercher une monture pour continuer le voyage.

— Je ne puis l'accepter, répondit-il, qu'à la condition qu'elle me sera prêtée pour l'amour de Dieu. Si vous trouvez quelqu'un qui veuille me faire cette aumône, j'y consens ; allez.

Les religieux vont à l'entrée du village le plus proche, et voyant un bon paysan les saluer avec respect, ils l'abordent, et l'un d'eux lui dit :

— Frère François d'Assise, notre Père, est près d'ici ; trop faible et trop malade pour continuer sa marche jusqu'au château du seigneur comte Orlando, il aurait besoin d'une monture ; voulez-vous lui en prêter une pour l'amour de Dieu ?

— Je veux bien, répondit le paysan, prêter mon âne au Frère François, car on dit que c'est un saint, et qu'il porte bonheur à ceux qui lui rendent des services ; je le conduirai moi-même au château de Chiusio.

Et allant chercher son âne, il se rendit auprès de François, qui lui demanda de s'arrêter devant sa maison. Il bénit la demeure du bon paysan et dit à ce dernier :

— Dieu vous donnera une postérité de longue durée, et qui jouira toujours d'une modeste aisance, sans jamais être exposée aux inconvénients de la pauvreté, ni aux dangers des richesses.

Cette prédiction s'est littéralement accomplie.

Le même jour, vers midi, notre saint arrivait chez le

comte Orlando, et y était reçu à bras ouverts. Ne pouvant obtenir qu'il séjournât au château, le comte l'accompagna, après le dîner, au mont Alvernia, mais le paysan demanda au saint de reprendre sa monture et de s'en servir jusqu'au terme du voyage, ce qu'il accepta. La montée était difficile et rude, le sentier très-étroit ; le villageois tenait la bride de son âne et marchait à sa tête, pour le conduire plus sûrement ; le saint lui témoignait sa reconnaissance pour ses soins attentifs, lorsque son conducteur se retournant d'un air capable lui dit :

— Mon frère, je le fais parce que tout le monde dit que vous êtes un saint, et il est vrai, d'après ce que j'entends raconter, que Dieu vous a fait de grandes grâces, dont vous lui êtes redevable ; appliquez-vous donc à être tel que l'on vous dit. Ne changez jamais, Frère François, afin que ceux qui vous croient un saint ne soient pas trompés ; c'est un avis que je vous donne, profitez-en !

— François, ravi de la simplicité du paysan et de la sagesse de son avis, met pied à terre, se prosterne devant lui, baise ses pieds et le remercie avec effusion.

Un peu plus loin, et à l'endroit de la montagne le plus pénible à gravir, François est ému de la fatigue de son guide, il voudrait changer les rôles et le faire reposer en lui donnant sa place. Bientôt il l'entend s'écrier :

— Je me meurs de soif!

C'était trop pour le cœur de notre saint. Il demande à Dieu de soulager ce pauvre homme qui se dévoue pour ses serviteurs, et il ne cesse de prier que lorsqu'il se sent exaucé. Heureux de cette nouvelle faveur, il dit à son guide, avec l'accent de la plus douce joie :

— Voyez-vous cette grosse pierre? allez regarder derrière, vous y trouverez de l'eau de source que Jésus Christ, dans son infinie miséricorde, vient de faire jaillir du rocher.

Le villageois court à l'endroit désigné, se désaltère à souhait, et voit la source tarir. Jamais on n'avait vu de l'eau à cet endroit de la montagne, et jamais on n'en vit depuis ce miracle, attesté par celui en faveur duquel le saint l'avait demandé.

L'âme de François était si simple et si pure, nous l'avons dit, que Dieu lui avait donné, ainsi qu'il l'avait fait précédemment à plusieurs saints, et qu'il l'a fait depuis pour d'autres, un empire absolu sur les animaux. Ceux-ci, de leur côté, le suivaient, l'entouraient, le fêtaient et semblaient reconnaître en lui ce roi de la création, à qui, dès le commencement, ils devaient être soumis par la volonté du Créateur.

François était à peine arrivé sur le plateau de la montagne, but de son voyage, qu'une multitude d'oiseaux l'environnait; les uns se posaient sur sa tête ou sur ses épaules, les autres sur sa poitrine ou dans ses mains; tous agitaient leurs ailes et faisaient entendre leur plus doux ramage, pour lui témoigner leur joie et fêter sa bienvenue:

— C'est un bon signe, disaient les religieux; Dieu approuve le choix de ce lieu pour notre demeure, puisque les oiseaux se réjouissent ainsi de l'arrivée de notre Père.

François se montra en effet très-satisfait de ce lieu inculte, désert et environné de bois épais et touffus, propres au recueillement et à la prière. Il était charmé de cet éloignement de toute habitation et de cette difficulté d'accès pour les séculiers; mais ce qui lui parut infiniment plus appréciable, ce fut l'extrême pauvreté qu'il remarqua en toutes choses. Le comte Orlando, heureux de sa joie, le laissa tout à ses frères et revint le voir le lendemain, suivi de quelques-uns de ses gens, apportant le dîner de la communauté. Il demanda à François l'honneur de le partager avec lui et avec ses

frères, et après ce frugal repas, il dit aux religieux :

— Mes bons frères, votre fondateur approuve la situation de ce couvent ; il a donné son consentement à la donation que je vous fis de cette montagne, il y a deux ans, elle vous appartient donc désormais, en totalité. Mais, je vous demande, en retour, de compter sur moi et sur les miens, en toute occasion, comme sur vos serviteurs les plus dévoués, et, si j'ose l'ajouter, de me regarder comme votre meilleur ami.

Tous les religieux étaient vivement émus ! François remercia leur bienfaiteur au nom de tous, et, après le départ de ce dernier, il dit à ses frères :

— Mes bien-aimés enfants, c'est Dieu qui tourne ainsi les cœurs des fidèles du côté de ses petits et inutiles serviteurs ; et c'est une grande faveur. Ce que nous avons déjà reçu, doit nous être un motif d'espérance pour l'avenir. C'est peu de chose, en apparence ; mais le Seigneur, infiniment libéral, y ajoutera beaucoup par sa bonté, si nous sommes fidèles. Abandonnez-lui donc le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira, comme il nourrit autrefois Élie, Paul et Antoine dans le désert. *Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent point dans des greniers et notre Père céleste les nourrit :* Combien plus le fera-t-il pour ses serviteurs ? S'il vous éprouve, ce ne sera que pour un temps ; car il est écrit dans les psaumes : *il ne laissera pas le juste toujours exposé à l'orage, et il a sans cesse les yeux ouverts sur ceux qui le craignent et espèrent en sa bonté, afin de les secourir dans le danger et de pourvoir à leurs besoins. Ne vous appuyez pas sur les princes de la terre,* ni sur les offres charitables du comte Orlando; car nous lisons dans le prophète Jérémie : *Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme et qui s'appuie sur un bras de chair.* Le comte

a noblement agi avec nous, selon sa piété ; agissons de même avec lui : c'est-à-dire, n'ayons point recours à sa générosité comme à un trésor qui nous appartient, et tenons-nous sur ce point dans une telle réserve, que nous ne blessions jamais la sainte Pauvreté, en quoi que ce soit. Soyez assurés, mes très-chers enfants, que notre ressource la meilleure et la plus certaine, est de n'en avoir aucune. Si nous sommes de vrais pauvres évangéliques, le monde aura compassion de nous et nous donnera libéralement le nécessaire ; mais si nous nous écartons de la sainte Pauvreté, le monde nous fuira ; et les moyens que nous prendrons pour éviter l'indigence, nous la feront sentir davantage.

Il n'y avait encore, sur l'Alvernia, qu'une chapelle provisoire ; mais François ayant approuvé l'établissement de ses religieux sur cette montagne, le comte Orlando s'empressa de faire élever une église d'après le plan du saint fondateur, et que l'on disait lui avoir été tracé par la très-sainte Vierge.

Pendant ces travaux, François se plaisait à parcourir la montagne en tout sens, cherchant les endroits les plus favorables au recueillement et à la contemplation. Il découvre un jour des masses de rochers, qui semblaient suspendues sur des abîmes et prêtes à s'y engloutir ; il va de l'une à l'autre, les examine, se demande quelle peut être la cause de ce grand bouleversement, et, passant derrière ces énormes blocs, il voit un rocher fendu d'une manière assez extraordinaire pour fixer son attention. Il approche, regarde dans cette fente, voit une grotte assez spacieuse, en cherche l'entrée, parvient à la découvrir, pénètre dans l'intérieur, et rend grâces à Dieu, car il espère se retirer fréquemment pour prier et méditer dans ce lieu solitaire, et sûrement inconnu.

Après cette excursion il parle au comte Orlando de ces blocs de rochers détachés et menaçants, ainsi que de celui dont la fente l'a tant frappé, et il apprend que la croyance populaire attribue tous les bouleversements du mont Alvernia au tremblement de terre qui ébranla le monde entier au moment de la mort du Sauveur des hommes. Ce fut un motif de plus pour rendre ce lieu cher au cœur de François, si brûlant d'amour pour Jésus-Christ. Chaque jour il allait le revoir, et se jetant à genoux, il demandait ardemment à Jésus crucifié de fendre son cœur par la douleur, comme il avait fendu ces pierres, insensibles de leur nature, pour reprocher à l'homme sa propre insensibilité.

Sur la même montagne, et de l'autre côté du précipice au bord duquel étaient penchées les masses de rochers dont nous venons de parler, François en avait vu d'autres beaucoup plus élevées. Il apprit que l'on n'y pourrait arriver qu'en y jetant un pont, et qu'il était dangereux de le tenter, attendu que le plus célèbre bandit de la contrée s'était retranché sur cette élévation avec ses complices, et n'en sortait que pour piller la vallée ou dévaliser les voyageurs. Souvent même il faisait enlever ces derniers, les faisait transporter dans sa caverne, et les retenait captifs jusqu'au moment où il recevait le prix de leur rançon. Ce brigand était un Sarmate, que sa cruauté avait fait surnommer *le Loup*.

*Le loup,* fort contrarié du voisinage des religieux, les avait souvent menacés de mort, s'ils persistaient à vivre sur la montagne; mais les Frères-Mineurs, persuadés que la Providence ne les avait pas placés là sans motif, s'inquiétaient peu des injonctions et des menaces du Sarmate. Un jour, néanmoins, le fameux bandit en veut venir à l'exécution, et, ne doutant pas que sa seule présence ne mette en fuite les paisibles voisins, il accourt

comme un furieux et se trouve en face de notre saint. François l'accueille avec tant de douceur et de charité, que le malheureux voleur se sent désarmé, et lui promet que ni lui ni ses religieux ne seront inquiétés désormais sur le plateau où ils ont établi leur demeure. Ce traitement charitable, si nouveau pour celui qui était la terreur du pays, semblait aller jusqu'à son cœur. Il revint voir les frères, passa quelques jours avec eux, sentit le repentir naître dans son âme et dit enfin à François :

— Père, votre vie est admirable, et je suis un scélérat, indigne de votre charité ; mais si vous vouliez m'accorder la grâce de vivre près de vous !...

— Dieu soit béni ! s'écria le saint ; du loup ravisseur il a fait un agneau par sa grâce ! Eh bien ! vous resterez avec nous, vous ferez pénitence sous l'habit des Frères-Mineurs, et vous porterez le nom de frère Agnello.

A quelque temps de là, le brigand de l'Alvernia prit en effet le saint habit de l'Ordre, expia rigoureusement ses crimes et vécut et mourut en parfait religieux. Toutefois le peuple si longtemps épouvanté par ses meurtres et ses rapines, ne le désignait que sous le nom de frère Loup, et la tradition en conserve le souvenir ; car le rocher derrière lequel se retranchait le malfaiteur, a toujours porté, depuis, le nom de rocher du frère Loup, *Sasso di Fra Lupo*.

## IX

L'eau changée en vin — Approbation de l'Ordre. — Instruction de François à ses religieux. — Le trésor de François. – Rencontre de saint Dominique. — Un discours étudié. — Assistance divine.

Le IVe concile de Latran devait s'ouvrir à Rome le 11 novembre 1215. C'était un concile œcuménique et Fran-

çois d'Assise tenait à obtenir du pape une reconnaissance solennelle de son ordre, en présence de tous les prélats assemblés. Il se sépara donc de ses religieux de l'Avernia, à la fin d'octobre, et reprenant avec lui les frères Masseo, Léon et Angelo de Rieti, il se dirigea vers la capitale du monde chrétien.

Suivant son usage, il prêchait dans tous les lieux où il s'arrêtait. A Fabriano, il parlait sur la grande place, lorsque le bruit de plusieurs ouvriers, occupés à travailler à un palais de cette même place, couvrit entièrement sa voix. Il les invite à cesser, et les prie d'attendre qu'il ait achevé; les ouvriers n'en tiennent compte et semblent redoubler leur étourdissant travail. François n'insiste pas, il s'écrie seulement :

« Ce travail est inutile; le Seigneur ne bâtit point cette maison, elle tombera avant peu ; mais sa chute ne blessera ni hommes ni animaux. »

Quelques jours après l'achèvement de ce palais, il s'écroulait avec un épouvantable fracas, et ne blessait *ni hommes ni animaux.*

Des religieuses bénédictines, effrayées des dangers occasionnés par la guerre, avaient abandonné leur monastère de Notre-Dame-de-Val-Pierreux, à peu de distance de Fabriano, et s'étaient fixées dans l'intérieur de cette ville. François désirant établir là des Frères-Mineurs, demanda et obtint la donation de ce monastère et de son église. Il s'y rendait un jour pour en examiner le détail, lorsqu'il s'aperçut qu'il s'était trompé de chemin. Dans l'impossibilité de se reconnaître et d'arriver à son but, il s'adresse à un laboureur et lui dit avec sa douceur accoutumée :

— Mon bon frère, je me suis complétement égaré voudriez-vous, pour l'amour de Dieu, prendre la peine de me conduire jusqu'au Val-Pierreux ?

— Comment ! s'écrie le paysan, vous voulez que je quitte ma charrue et que je perde mon temps pour vous conduire ?

— Mon bon frère, reprend le saint, Notre-Seigneur vous rendra au centuple ce que vous ferez pour l'amour de lui, en faveur de son plus inutile serviteur, je vous promets, en son nom, que vous ne recevrez aucun dommage de ce dérangement.

Le laboureur vaincu se rend au désir de notre saint et lui sert de guide. A son retour, il trouvait son champ entièrement labouré, et reconnaissait qu'au lieu de perdre du temps, il en avait beaucoup gagné. François semait toujours les miracles sur sa route.

Près d'un village nommé Trabe-Bonata, des ouvriers travaillant à une maison destinée aux Frères-Mineurs, se trouvaient accablés de fatigue, et voyant venir le saint, ils lui demandent un peu de vin pour les fortifier. François ne pouvant leur donner ce qu'il n'avait pas, envoie deux de ses religieux prier un de leurs bienfaiteurs d'accorder ce soulagement à ceux qui travaillent pour les pauvres du Seigneur. La course devait être de longue durée, entre l'aller et le retour, et les ouvriers trop fatigués ne travaillaient plus. Une eau de source coulait limpide et fraîche, non loin de l'endroit où ils se reposaient ; le saint, touché de compassion, s'approche de la fontaine, la bénit, et aussitôt ce n'est plus de l'eau qu'elle donne en abondance, c'est un vin délicieux.

Les heureux témoins de ce prodige veulent tous boire et recueillir la liqueur miraculeuse, et, durant une heure entière, la bonté de Dieu se prête à leur empressement, en prolongeant cette merveille. Le bruit se répand dans le pays avec une étonnante rapidité, les nombreux témoins sont partout entourés et interrogés, et tous proclament la sainteté de celui par lequel Dieu opère de si

surprenantes choses. La foule accourt de tous côtés pour voir et entendre François sur son passage, les jeunes gens le suivent et ne veulent plus se séparer de lui, que pour entrer dans son Ordre ; dans la seule ville d'Osimo, il en reçoit plus de trente.

Arrivé à Rome, dans les premiers jours de novembre, avant l'ouverture du concile, il voit le Pape, en obtient la promesse désirée, et, bientôt après, il apprend avec bonheur que le Souverain-Pontife a fait connaître l'ordre des Frères-Mineurs à l'auguste assemblée des prélats, l'une des plus nombreuses qui fut jamais, et qu'il a déclaré l'avoir approuvé, bien qu'il n'ait pas encore donné la bulle qui doit l'autoriser et assurer son existence pour l'avenir.

Le but de François était atteint. Il écrivit une circulaire à toutes les communautés de ses religieux, pour les convoquer en chapitre général à la Portioncule, fixant la première assemblée au 30 mai de l'année suivante 1216, et il reprit la route d'Assise, au commencement de décembre, avec les trois religieux qu'il avait amenés.

Un sujet de joie l'attendait à son retour à Sainte-Marie-des-Anges. Les Bénédictins du mont Soubazio voyant le prodigieux accroissement de son Institut et le bien qui en résultait pour le salut des âmes, ne se contentèrent pas de lui avoir donné le couvent de la Portioncule, ils lui en offrirent encore un autre sur leur montagne, et il en prit possession à son arrivée. C'est le lieu que l'on désigna depuis sous le nom de Prisons de Saint-François, parce qu'il aimait à s'y retirer souvent et à y passer plusieurs jours dans une entière solitude. Il se fit une petite cabane, dans l'endroit le plus solitaire : mais l'eau lui manquait ; il la demanda tout simplement, tout confidemment à Notre Seigneur, et une source jaillit de la roche et s'est toujours conservée pure et limpide depuis plus de six cents ans.

A la fin de mai 1216, les Frères-Mineurs étaient réunis

à Sainte-Marie-des-Anges, et le 30, fête de la Pentecôte, François les assemblait en chapitre. Les progrès de l'Ordre étaient tels que l'on décida de nommer des provinciaux, ayant le pouvoir de recevoir les novices dans leurs provinces, car il devenait trop difficile de les envoyer tous au saint fondateur, ainsi que cela s'était fait jusqu'alors.

Jean de Strachia fut nommé provincial de Lombardie; Benoît d'Arezzo, de la Marche d'Ancône; Danielo Toscana, de la Calabre: Augustin d'Assise, de la Terre de Labour; Élie de Cortone, de la Toscane; et un autre, de la Pouille. Bernardo de Quintavalle et quelques autres furent désignés pour les provinces d'Espagne; Jean Bonelle eut la Provence, où il conduisit trente religieux, et Jean de Penna en emmena soixante en Allemagne. François se réserva Paris et les Pays-Bas. Il fut décidé que, par esprit d'humilité, le supérieur de chaque communauté ne prendrait plus d'autre titre que celui de Gardien.

Lorsque toutes les affaires de l'Ordre furent réglées, chacun dut se diriger vers le lieu de sa destination. A l'exception de ceux qui allaient en Provence, tous partaient le même jour, et avant de se séparer de leur père commun il se prosternèrent à ses pieds en lui demandant sa bénédiction. François, le cœur doucement ému, leur dit:

« Mes bien-aimés enfants, mes bien chers frères, allez au nom du Seigneur: marchez deux à deux avec modestie et humilité; gardez exactement le silence depuis le matin jusqu'à Tierce, en priant intérieurement. Qu'on ne puisse entendre parmi vous de paroles oiseuses. En voyage, vous devez être aussi humbles, aussi recueillis que dans un ermitage ou dans votre cellule, et cela, parce que, de quelque lieu que nous soyons, où que nous allions, nous sommes toujours dans notre cellule; car notre frère, le corps, est notre cellule; l'âme en est l'ermite, elle y habite pour penser à Dieu, pour l'aimer, le louer et le bénir en tout

temps. Si l'âme ne sait pas goûter la paix dans sa cellule du corps, les cellules extérieures ne lui seront d'aucune utilité. Conduisez-vous de telle sorte, que les hommes en vous voyant et en vous entendant, soient touchés de dévotion et portés à louer le Père céleste, à qui toute gloire appartient. Annoncez la paix à tous ; mais qu'elle soit dans votre cœur bien plus encore que sur vos lèvres. Ne donnez à personne aucune occasion de colère ; que votre douceur, au contraire, porte tout le monde à la bénignité, à l'esprit d'union et de concorde. Nous sommes appelés pour guérir les blessés, consoler les affligés, rappeler ceux qui s'égarent. Plusieurs qui vous paraissent aujourd'hui les enfants du démon, seront un jour les disciples de Jésus-Christ. »

Après ces paroles, le saint fondateur bénit ses religieux, les embrassa tendrement, et les vit s'éloigner en les recommandant à la bonté de Dieu. Lui-même ne devait partir qu'après les frères qu'il allait envoyer en Provence.

Le jour du départ de Jean Bonelle et de ses trente compagnons, le pain manquait à Sainte-Marie-des-Anges ; mais Clara, abbesse des Pauvres Dames de Saint-Damien, envoya deux pains, on en apporta un troisième de la ville et tous les religieux en ayant mangé suffisamment, il s'en trouva beaucoup de reste. Cette attention maternelle de la divine Providence combla de joie les bons frères et les remplit d'une douce confiance pour l'avenir.

A la fin de juin, François, accompagné de Masseo de Marignan, prenait la route de Rome afin d'aller mettre son voyage de France sous la protection des saints Apôtres. Un jour, après avoir recueilli, dans le bourg qu'ils venaient de traverser, la quantité de morceaux de pain nécessaire à leur petit repas, François aperçoit une source et à côté de la source une large pierre :

— Frère Masseo, dit-il à son compagnon, asseyons-nous là, sur la mousse, et bénissons le Seigneur.

Ils s'asseyent de chaque côté de la pierre; François puise dans sa besace, et en retire plusieurs restes de pain dur, assez peu propres et fort peu appétissants ; il les dépose sur la pierre, les considère un instant avec joie et s'écrie :

O Frère Masseo ! nous sommes indignes de tant de richesses ! Quel trésor ! quel précieux, quel inappréciable trésor !

— Mon père, lui dit le bon Masseo, de quel trésor parlez-vous ?

— Des richesses qui nous entourent, mon cher frère ! Oh ! le cher trésor, le ravissant trésor !

— Mais, mon Père, reprend le religieux, comment pouvez-vous nous trouver si riches quand tout nous manque ? Car nous n'avons point de table ni de couteaux, nous n'avons ni plats ni assiettes ; les riches ont une maison et des serviteurs ; nous ne possédons rien de tout cela, où sont donc nos richesses ?

— Eh ! mon frère, c'est là précisément notre trésor lui dit François ; c'est que tout ce que nous avons en ce moment, nous vient de la Providence ! Voyez cette source qui nous donne une eau pure et fraîche pour no s désaltérer ; voyez cette belle pierre qui nous sert de table ; cette mousse qui nous sert de siège, ce pain que la charité a bien voulu nous accorder pour l'amour de Dieu ! Prions Dieu de tout notre cœur, de nous faire aimer, chérir le précieux trésor de la sainte Pauvreté ! Ce trésor qui a Dieu lui-même pour gardien.

Ils entrèrent ensuite dans la première église qu'ils aperçurent, et notre saint y demeura longtemps en oraison, conjurant Notre-Seigneur de lui donner l'amour de la sainte Pauvreté. En sortant, il dit à son compagnon :

— Nous voici bien près de Rome, allons au tombeau de saint Pierre et de saint Paul, prier ces saints apôtres de

nous faire bien apprécier l'incomparable trésor de la très-sainte Pauvreté, et de nous aider à l'acquérir. Prions-les, ces apôtres du Christ, qui furent les parfaits amateurs de cette perle évangélique, de demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il daigne, en sa très-grande miséricorde, nous accorder la grâce d'être nous-mêmes les zélés observateurs et les humbles disciples de la très-précieuse et très-aimable Pauvreté évangélique.

En arrivant à Rome, ils allèrent d'abord à Saint-Pierre et se placèrent derrière l'autel du saint tombeau, l'un à droite, l'autre à gauche. Pendant que François priait avec le plus d'ardeur, il vit devant lui saint Pierre et saint Paul brillants de gloire ; le Prince des Apôtres lui dit :

« Le Seigneur nous envoie pour t'annoncer que ta prière est exaucée ; il t'accorde à toi, et à ceux qui viendront après toi, le trésor de la sainte Pauvreté. Nous te promettons aussi, de sa part, que tous ceux qui, à ton exemple, aimeront et pratiqueront cette vertu, jouiront du bonheur éternel ; et pour gage de cette promesse, voici que la bénédiction divine va se répandre sur toi et sur tes disciples. »

Et les deux saints apôtres ayant béni François, disparurent. Notre saint, ravi de bonheur, fit part à son compagnon de la faveur qu'il venait de recevoir, et le pria de s'unir à lui pour en rendre grâce à Dieu.

Pendant qu'il était à Rome, l'Église eut à pleurer la perte du grand pape Innocent III ; mais Dieu ne la laissa pas longtemps privée de son chef ; Honorius III remplaçait Innocent, peu de jours après, et se montrait merveilleusement disposé à marcher sur les traces de son prédécesseur.

Une nuit, pendant ce même séjour à Rome, François étant en oraison vit Notre-Seigneur prêt à lancer sur les

pécheurs les plus terribles châtiments ; sa divine Mère tâchait de l'apaiser, lui demandait grâce pour les coupables, et lui présentait deux hommes qui allaient travailler à la conversion du monde et ramener une infinité de brebis égarées. François se reconnut dans l'un de ces deux apôtres ; quant à l'autre il l'ignorait absolument.

Le lendemain, il priait dans une église que ses historiens ne désignent pas, et tout à coup il se sent pressé dans les bras d'un inconnu qui lui dit :

— Vous êtes mon compagnon, nous travaillerons de concert, nous nous appuierons l'un sur l'autre en marchant vers le même but, et nul ne prévaudra contre nous !

François avait déjà reconnu l'homme de sa vision : c'était saint Dominique, qui lui aussi, avait eu une vision semblable, et, qui, en voyant François en oraison dans l'église où lui-même venait d'entrer, l'avait reconnu, et poussé par l'esprit de Dieu, il était allé à lui et le pressait sur son cœur tout brûlant de la charité de Notre-Seigneur. Dès ce moment, ces deux saintes âmes s'unirent du lien le plus tendre et le plus fort, et ce lien transmis par les deux patriarches à leurs innombrables enfants, s'est toujours précieusement conservé et a toujours uni les deux grandes familles, qui n'ont cessé de se perpétuer dans l'Église de Jésus-Christ.

Quelques jours après la rencontre merveilleuse de saint Dominique et de saint François d'Assise, ils assistaient l'un et l'autre à l'office, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Un religieux de l'Ordre des Carmes et prédicateur célèbre, devait s'y faire entendre : c'était Fra Angelo, qui depuis eût la gloire de mourir martyr en Silice. Pendant qu'il prêchait, Fra Angelo aperçoit François et Dominique parmi ses auditeurs, et, inspiré par le Saint-Esprit, il s'arrête, les regarde, et s'écrie avec un accent prophétique dont tout l'auditoire est vivement impressionné, que

Dominique et François seront deux puissantes colonnes de l'Église.

Après le sermon, il les attend, les embrasse, leur prédit une partie des faveurs que Dieu leur réserve, et les deux saints, à leur tour, éclairés par une lumière surnaturelle, lui dévoilent les principaux événements de son avenir. En sortant de l'Église, ils rencontrent un lépreux, et par un mouvement spontané, tous les trois à la fois le bénissent et lui rendent la santé.

L'Esprit divin les avait réunis, et les retint ensemble durant toute la nuit suivante, et leur pieux entretien resta dans le souvenir de chacun d'eux comme un bienfait du ciel.

François, toujours occupé de ses projets apostoliques pour la France et les Pays-Bas, quitta Rome vers la fin de l'année, et s'achemina vers la ville de Sienne où il s'arrêta quelques jours ; il visita toutes les communautés de son Ordre, qui se trouvaient sur la route, alla donner plusieurs jours encore à son cher monastère de l'Alvernia, et arriva à Florence pour y voir le cardinal Ugolini, vers le milieu de janvier 1217.

Le cardinal aimait François, il le vénérait profondément, et il avait une haute idée du bien que la vie apostolique de ses religieux était appelée à produire dans tous les lieux où elle serait connue ; il jugeait utile que le saint fondateur ne s'éloignât pas de Rome, et il désapprouvait son voyage en France :

— Votre Institut est à peine né, mon cher François, lui dit-il, et vous savez toutes les oppositions qu'il a rencontrées à la cour romaine. Vous y avez encore des ennemis secrets, à qui il serait aisé de faire révoquer l'approbation qui vous a été accordée, si vous n'aviez dans le sacré collége un protecteur qui défendit les intérêts des Frères-Mineurs, et si vous-même n'étiez en mesure de les

défendre en personne, dans le cas où les circonstances l'exigeraient. Croyez-moi, votre présence sera très-utile au maintien de votre ouvrage ; et vous pouvez compter sur moi, car je suis tout à vous.

— Monseigneur, répondit notre saint, je rends grâce à votre grandeur [1] de l'intérêt qu'elle daigne témoigner à ses très-humbles serviteurs ; mais j'ai envoyé un très grand nombre de mes frères dans des pays très-éloignés, et si je demeure en repos, si je ne partage pas leurs travaux, n'auront-ils pas lieu de s'en plaindre ? Ces pauvres religieux souffrent la faim et la soif, au milieu des peuples étrangers ; si je travaille dans les mêmes conditions qu'eux, ils souffriront plus volontiers, et je pourrai plus facilement leur trouver des imitateurs.

— Et pourquoi, mon frère, dit le cardinal, exposez-vous vos disciples à de si grands voyages et à de si dures privations ?

— Monseigneur, reprend le saint sur le ton de l'inspiration, ne pensez pas que Dieu n'a fait cet Institut que pour l'Italie ; car, je vous le dis en vérité, il l'a établi pour le bien de l'univers, pour le salut de tous les hommes, même des infidèles. Un jour les Frères-Mineurs iront dans les contrées lointaines, porter le nom de Jésus-Christ à des peuples qui l'ignorent, et si ces religieux conservent l'esprit de leur Institut, et vivent conformément à l'Évangile, Dieu pourvoira abondamment à tous leurs besoins, au milieu même des ennemis de son nom !

— Je n'y vois qu'un motif de plus, ajouta le cardinal, pour que vous consolidiez l'existence de Votre Institut, avant de penser à vous éloigner de Rome. Attendez la bulle qui doit assurer son avenir, c'est le parti le plus prudent.

1. Le titre d'Éminence ne fut donné aux cardinaux que dans le XVII[e] siècle.

François était vaincu. Persuadé que la Providence manifestait sa volonté par l'avis du cardinal Ugolini, il renonça à ses projets pour la France et promit de rester en Italie.

De Florence, il se rendit dans la vallée de Spolète et apprit que ses religieux étaient inquiétés par quelques prélats, à qui leur mendicité déplaisait, et qui cherchaient à leur nuire en cour de Rome, ainsi que le lui avait dit le cardinal, ce qui ne pouvait que le confirmer dans sa résolution de ne se plus éloigner de longtemps. Toutefois, il lui était pénible de renoncer absolument à la mission de France, ce sacrifice lui était douloureux et il demandait à Dieu de l'éclairer davantage, lorsque la nuit suivante, pendant son court sommeil, il vit une poule s'efforçant de rassembler ses poussins sous ses ailes pour les garantir des serres d'un milan ; elle ne pouvait les couvrir tous ; mais un autre oiseau vint à son secours, étendit ses ailes sur les poussins exposés au péril, et les préserva d'une mort certaine.

François ne comprit pas le sens de cette vision, et à son réveil, il demanda à Notre-Seigneur de lui en donner l'explication. Cette grâce lui fût aussitôt accordée : Notre-Seigneur lui dit que la poule c'était lui-même, que les poussins représentaient les Frères-Mineurs ses enfants, et que l'oiseau venu à leur secours était le cardinal qu'il devait demander pour être le protecteur de son Institut.

François savait maintenant ce qu'il avait à faire. Il dit à ses frères la vision qu'il avait eue, la nécessité qu'il y avait pour lui de retourner à Rome, sans délai, et l'intention où il était, ne pouvant se rendre en France, d'y envoyer trois de ses religieux. Il désigna pour cette mission les frères Pacifique, Angelo de Pise et Albert. Puis il partit pour la ville éternelle.

Le cardinal Ugolini l'y avait précédé. En voyant le saint fondateur, il lui témoigna le désir de l'entendre prêcher devant le Pape et le sacré collége ; François s'en effraya, fit observer à son protecteur qu'il n'avait point fait les études nécessaires, qu'il était ignorant et simple, bon à parler de Dieu aux simples et aux ignorants pour obéir à sa vocation, mais incapable d'en parler en présence du plus auguste et du plus savant auditoire. Le cardinal insista et lui ordonna même de faire tous ses efforts pour composer un discours convenable, et de l'étudier de manière à le retenir très-exactement.

François n'avait pas l'habitude de préparer ses prédications ; il se livrait en toute simplicité à l'esprit de Dieu, et parlait d'après l'inspiration qu'il recevait. C'était donc un grand travail pour lui, que la composition de ce discours ; il s'y soumit néanmoins par obéissance, en toute humilité, comptant sur l'aide de Dieu. Il fit de son mieux, écrivit, étudia et se crut sûr de sa mémoire.

Il paraît en chaire au jour et à l'heure indiqués, il voit le Pape, les cardinaux, la cour pontificale prêts à l'écouter, il fait le signe de la Croix et se souvient très-bien des paroles qui doivent l'accompagner... Quant à son discours, il est aussi parfaitement absent de sa mémoire que s'il n'eût jamais existé ; le texte même est oublié. François fait humblement l'aveu de son embarras, implore les lumières de l'Esprit-Saint, et parle de manière à prouver qu'il les reçoit abondamment. Le Souverain Pontife et le sacré collège sont émus et charmés de cette parole inspirée, plus touchante mille fois que les discours les mieux travaillés, et qui leur fait répéter avec admiration que ce n'est pas la parole de l'homme qu'ils ont entendue, mais bien réellement celle de Dieu.

Ainsi disposé en faveur de notre saint, le Pape lui accorda sans difficulté le protecteur qu'il demandait pour

son Institut ; et d'après son désir, il désigna le cardinal Ugolini pour exercer les fonctions de ce protectorat.

## X

Les loups et la grêle. — Jean de Vélita. — Dominique et François. — Le palais de la pauvreté.

Deux fléaux semblaient depuis longtemps conjurés contre la ville de Grecio et ses environs, dans la vallée de Rieti. Tous les ans une grêle énorme ravageait la campagne et détruisait les récoltes, et en toute saison les loups dévoraient les hommes et les animaux, pénétraient jusque dans la ville, répandaient partout la terreur et l'effroi.

La prime administrative en faveur du chasseur assez heureux pour donner la mort à un de ces animaux carnassiers, n'existait pas encore, et l'assurance contre la grêle n'était pas inventée. Le moyen âge était assez arriéré pour considérer les divers fléaux dont il était atteint, comme autant de châtiments ou d'avertissements providentiels, pour le rappeler à la pratique des devoirs qu'il avait abandonnés.

Les habitants de Grecio avaient négligé ces devoirs ; cette négligence avait amené le dérèglement des mœurs, et la foi s'était considérablement affaiblie dans les âmes. François d'Assise le savait ; il eut compassion de ce peuple, et en partant de Rome, il se rendit à Grecio, prêcha la pénitence et fut écouté si favorablement, qu'on le suppliait de ne plus quitter la ville. Il prêchait aussi dans les cités voisines, et un jour, en revenant de Catanello, il s'égara dans la montagne et pria un paysan de lui servir de guide :

— Je le ferais volontiers, lui répondit-il, si vous alliez

d'un autre côté ; mais aux environs de Grecio il y tant de loups, que je ne me hasarde jamais dans cette direction.

— Que cette crainte ne vous retienne pas, mon très-cher frère, reprit le saint ; je vous puis assurer que vous ne serez attaqué par aucun de ces animaux, ni en allant, ni en revenant ; j'en réponds.

On connaissait la valeur d'une promesse de François ; le paysan n'hésita plus à le conduire, et se sépara de lui à peu de distance de Grecio. En retournant chez lui, la nuit le surprit, deux loups énormes vinrent à lui, le comblèrent de caresses et l'accompagnèrent jusqu'à la porte de sa maison, ainsi que l'auraient fait les chiens les mieux dressés et les plus attachés à leur maître.

Émerveillé de ce prodige, le bon villageois le raconte à tous ses voisins, la nouvelle se répand dans tout le pays, et les habitants de Grecio conjurent le saint de les délivrer des terribles animaux dont la férocité les désole ; ils lui demandent même de les préserver de la grêle. François écoute leurs doléances et leurs supplications, il les engage à se réunir le lendemain sur la plus grande place, et il leur promet de leur dire là, dans son sermon, ce qu'ils auront à faire pour obtenir ce qu'ils désirent.

Le lendemain, à l'heure indiquée, la place était couverte d'auditeurs. François paraît, prêche sur le péché et les maux qu'il entraîne à sa suite, et il termine en disant :

« A l'honneur et à la gloire de Dieu tout-puissant, je vous promets que si vous voulez me croire et avoir pitié de vos âmes, en faisant une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous regardera d'un œil favorable, vous délivrera des calamités qui vous affligent, et rendra votre pays abondant en toute sorte de biens. Mais aussi, prenez garde ! Je vous déclare que si plus tard vous devenez ingrats, Dieu en sera d'autant plus irrité contre vous,et vous châtiera par de nouvelles tribulations. »

Le conseil fut suivi ; la grêle ne revint plus, les loups disparurent, et, au témoignage de saint Bonaventure, lorsqu'il grêlait au delà de la campagne de Grecio, le nuage s'arrêtait à sa limite et prenait une autre direction. Ce prodige fut remarqué aussi longtemps que les habitants de ce pays demeurèrent fidèles à leurs engagements envers Dieu.

François n'habitait pas dans la ville ; suivant sa coutume, il s'était construit, avec des branches d'arbres, une petite cabane sur la montagne, et s'y retirait pour s'y reposer du bruit et du mouvement. Toutefois on ne l'y laissait pas jouir de la solitude autant qu'il l'eût désiré. Le chevalier Jean de Velita, entre autres, converti par sa parole, et devenu son ami, allait le visiter fréquemment et lui dit un jour :

— Frère François, vos avis spirituels me sont si précieux, qu'il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour me les procurer plus facilement. Vous me refusez de vous rapprocher de la ville, et mon obésité me rend très-pénible l'exercice que vous me forcez à faire pour monter jusqu'à vous. Eh bien, je vous promets une chose qui doit vous être agréable ; si vous consentez à vous rapprocher, je ferai bâtir un couvent pour votre Ordre, sur le lieu que vous choisirez, soit sur la montagne, soit dans la vallée.

— Bien volontiers, répond François : descendons, faites lancer par un enfant un tison embrasé, et je m'engage à fixer ma cabane à l'endroit où ce tison tombera.

Les deux amis descendent et viennent jusqu'à l'entrée de Grecio. Un enfant jouait à la porte d'une maison ; le chevalier entre dans cette maison, se fait donner un tison allumé, le remet à l'enfant et lui dit de le lancer où il voudra, aussi loin qu'il le pourra. L'enfant lance le tison et l'envoie à la distance de plus d'un mille, sur le haut d'une

colline appartenant au chevalier. Le tison met le feu au bois qui la couronne, roule en descendant sur le versant opposé, et s'arrête entre quelques pierres sur la partie rocailleuse de cette colline.

Le chevalier voit une manifestation de la volonté divine, dans ce concours de circonstances; il est persuadé que la Providence a voulu lui indiquer qu'il doit bâtir en cet endroit un monastère de Frères-Mineurs; c'était aussi la pensée de François; les ouvriers y furent mis sans retard, et le bon chevalier eut dès ce moment la consolation d'avoir son saint ami près de lui.

Dans la seule vallée de Rieti, on lui construisit quatre couvents pour recevoir tous les jeunes gens qui se présentaient à lui. Il est vrai qu'il y passa toute l'année 1217 et ne revint à Sainte-Marie-des-Anges qu'au mois de janvier 1218, après avoir expédié des lettres de convocation à tous les supérieurs de l'Ordre, pour le second chapitre général qu'il fixait au jour de la Pentecôte de l'année 1219.

Cette fois, le saint fondateur ne demeura que peu de temps à la Portioncule, et reprit bientôt ses prédications toujours si fructueuses. Un jour, il se rendait à la vallée de Capresa, qu'il allait évangéliser, lorsque, passant devant une église en réparation, il s'arrête, car cette église est dédiée à saint Paul, et il se sent pressé d'y entrer pour prier. Mais il s'aperçoit aussitôt que les ouvriers s'efforcent en vain d'élever une grande pierre qu'ils doivent placer dans le jambage du portail. Il s'approche, prend la pierre dans ses bras, l'élève, la pose où elle doit être et s'enfuit... Les ouvriers criaient au miracle! C'était un miracle, en effet; François était faible, délicat, maigre, chétif, et son extérieur maladif rendait d'autant plus inexplicable la force prodigieuse qu'il venait de montrer.

Les consuls d'Assise profitèrent de l'absence de notre saint, ainsi que l'avaient fait d'autres personnages deux ans auparavant. On savait qu'il avait convoqué un second chapitre général, on connaissait en grande partie les progrès surprenants de l'Institut, et on ne doutait pas qu'il n'arrivât à la Portioncule un nombre de religieux qu'il serait impossible d'abriter. François n'aurait jamais permis un nouvel agrandissement du premier monastère de l'Ordre ; on se réjouit donc de le voir s'éloigner pour sa mission de la vallée de Capresa, après laquelle il devait aller en Toscane, puis à Pérouse, et l'on mit des ouvriers à Sainte-Marie-des-Anges, en nombre suffisant pour que le nouveau bâtiment se trouvât terminé avant son retour.

Le cardinal Ugolini était en légation à Pérouse ; François désira le voir et se rendit près de lui à la fin de l'année. Saint Dominique se trouvait aussi à Pérouse en ce moment, les deux saints furent heureux de se revoir. Dominique, tout occupé de la fondation de son Ordre, pour lequel il comptait déjà un grand nombre de disciples, proposa à François de les réunir et de n'en faire qu'un, puisque l'un et l'autre avaient le même but, la propagation de la foi, le salut des âmes :

— Mon très-cher frère, lui répondit notre saint, le Seigneur a voulu que nos Ordres fussent différents, et que l'un fût plus rigoureux que l'autre, afin de s'accommoder par cette variété à l'infirmité humaine, et que celui qu'une vie austère rebuterait, pût en choisir une plus douce et arriver au même but.

Saint Dominique se rendit, mais les deux amis convinrent de prendre des mesures afin que les deux Ordres fussent toujours liés par une étroite amitié, et ils recommandèrent à ceux de leurs disciples présents à cette conférence, de se considérer toujours comme des frères et de s'aimer comme

tels. Frère Léon, qui accompagnait François dans ce voyage, et qui assistait à cet entretien rapporte que Dominique demanda à François de lui donner la grosse corde nouée qui lui servait de ceinture; François s'y refusait d'abord par humilité ; mais pressé par les instances de son saint ami, il céda. Dominique la passa autour de son corps, sous son habit, et la porta toute sa vie.

Après avoir terminé avec le légat, François se sépara de saint Dominique, qui lui promit de se trouver au chapitre général, et il reprit le chemin de Sainte-Marie-des-Anges. En approchant de la vallée d'Assise, il dit à Léon :

— Très-cher frère, je ne me croirais pas Frère-Mineur, et je ne le serais pas en effet, si je ne me sentais disposé à supporter humblement et avec une parfaite tranquillité d'esprit, tout ce que j'imagine en ce moment. Je suppose que mes frères viennent me chercher en me témoignant un grand respect et une entière confiance, pour assister au chapitre général qui va se tenir, et qu'ils me prient instamment d'y prêcher. Si, après leur avoir dit ce qu'il plairait à Dieu de m'inspirer, je les voyais s'élever contre moi et me témoigner ouvertement de l'aversion ; s'ils me disaient : « Nous ne voulons plus être gouvernés par vous ; nous rougissons d'avoir pour chef un homme dépourvu de science et d'éloquence, ainsi que de prudence et d'expérience, et qui ne possède que l'ignorance et la simplicité ; n'ayez donc pas la hardiesse de vous dire notre supérieur, car vous ne le serez plus désormais ; » s'ils ajoutaient à cela d'autres affronts, s'ils allaient même jusqu'à me chasser honteusement de l'assemblée, je ne me croirais pas vraiment religieux si je ne recevais pas, si je n'entendais pas tout cela aussi paisiblement, et avec la même sérénité de visage, que je recevrais les honneurs et que j'entendrais la louange. Les postes honorables sont un danger pour le salut, car ils exposent à la vaine

gloire, et le gouvernement est difficile ; tandis que dans les opprobres, il n'y a que des sujets de mérite. Si l'on m'ôte la supériorité, on me décharge de la responsabilité d'un grand nombre d'âmes, dont je dois compte à Dieu. Dans l'humble position d'inférieur, il y a beaucoup à gagner. Eh ! pourquoi donc préférons-nous ce qui est dangereux à ce qui nous procure un gain spirituel, puisque le temps ne nous est donné ici-bas, que pour nous assurer ce gain !

L'esprit de la piété mondaine comprendra-t-il ce langage!

Arrivé à la Portioncule, notre saint trouvait un bâtiment neuf dont les proportions l'effrayaient. Que devenait la pauvreté évangélique dans ce premier couvent de l'Ordre ! Le saint fondateur ne pouvait donc plus faire une longue absence, sans la trouver blessée à son retour ! Le cœur ému de douleur, il prend avec lui quelques religieux, monte sur le toit, et veut commencer lui-même la démolition de ce palais qu'il ne peut reconnaitre pour celui de sa chère Pauvreté. Quelques habitants d'Assise accourus pour voir le saint fondateur à son arrivée, s'opposent à son entreprise de destruction.

— Frère François, lui disent-ils, ce bâtiment n'appartient ni à vous, ni à vos religieux ; il est la propriété de la ville qui l'a fait construire en votre absence ; car c'était un déshonneur pour elle, que le couvent de la Portioncule ne pût suffire à ses nombreux visiteurs. Vos frères pouvaient-ils s'opposer à la volonté des magistrats, conforme en cela aux désirs du seigneur évêque ?

— Si c'est là votre maison, reprend le saint, je la laisse et n'y veux point toucher. Ni moi ni mes frères n'y prétendrons jamais rien ; chargez-vous alors du soin de son entretien.

— Qu'à cela ne tienne, dirent les amis de François ; la ville acceptera volontiers la condition.

Elle fut acceptée, en effet : les consuls, réunis en conseil, décidèrent que la ville se chargerait à perpétuité de de l'entretien et des réparations de ce bâtiment.

## XI

*Chapitre des Nattes.* — Lettre de François. — Le petit ange. — Séparation.

A la fin de mai 1219, les abords de Saint-Marie-des-Anges n'étaient plus reconnaissables et présentaient l'aspect d'un camp. C'était le moment de la tenue du deuxième chapitre général ; les Frères-Mineurs y arrivaient en foule de toutes les parties de l'Europe et ils s'étaient multipliés à ce point, que leur saint fondateur n'en comptait pas moins de cinq mille réunis à la Portioncule, bien qu'il en fût resté quelques-uns dans chacune de leurs maisons.

Dans l'impossibilité de loger à couvert une telle multitude, François avait ordonné que chaque frère se construisît une petite cabane, avec des claies de jonc ou de paille, et qu'il tressât une natte pour en couvrir le sol, ce qui fit donner à ce chapitre, si célèbre dans les annales franciscaines, le nom de *Chapitre des nattes.*

Tous ces religieux « étaient là, dit le père Chalippe, séparés du monde comme dans un cloître, parfaitement unis les uns avec les autres, tous portés aux jeûnes et aux saintes veilles, à l'exemple de leur Père, appliqués à la prière, à la psalmodie, aux bonnes lectures, prêts à exercer toutes les œuvres de miséricorde, et n'ayant point d'autre espérance que la vie future. »

Le cardinal Ugolini ouvrit le chapitre le 26 mai, fête de de la Pentecôte, et, après avoir officié pontificalement et adressé une touchante exhortation à la fervente assemblée,

il voulut parcourir les rangs des cabanes pour visiter tous les religieux. Ému d'admiration, profondément édifié de leur recueillement, il dit à François et aux prélats qui l'accompagnaient :

— *En vérité, c'est ici le camp de Dieu!*

Ces paroles du patriarche Jacob à la vue des anges qu'il rencontra sur son chemin, étaient ici d'une heureuse application, car, dit encore le père Chalippe, on ne voyait point ces soldats de Jésus-Christ s'écarter ni se répandre ; tous étaient rassemblés, cent d'un côté, soixante de l'autre, plus ou moins, ne s'entretenant que des choses de Dieu, de leur propre salut, de celui du prochain et des moyens de réformer les mœurs du monde corrompu.

Dans cette première assemblée François prêcha aussi et fit entendre à son immense famille les paroles que le Saint-Esprit lui inspirait :

« Nous avons promis à Dieu de grandes choses, dit-il à ses frères ; mais il nous en a promis de plus grandes encore, gardons les unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court, la gloire est éternelle, les souffrances sont légères, la gloire est infinie. »

Après avoir développé ces deux pensées, il ajouta :

« Mes frères, en vertu de la sainte obéissance, je vous ordonne à vous tous qui êtes ici rassemblés, de n'avoir aucune inquiétude, aucune préoccupation au sujet de votre subsistance et des autres besoins temporels. Appliquez-vous uniquement à prier et à louer Dieu, laissez-lui tout le soin de subvenir à vos nécessités corporelles et soyez bien tranquilles, car ce bon Père a pour vous une sollicitude toute spéciale. »

Saint Dominique s'était rendu à l'invitation de saint François, il assistait à cette première réunion avec sept de ses religieux, et après avoir entendu les dernières paroles

de son ami, il lui en exprima son étonnement ; François lui semblait avoir poussé trop loin l'amour de la pauvreté et l'abandon aux soins de la Providence :

— Ne craignez-vous pas de tenter Dieu, lui dit-il, et d'exposer cette multitude d'hommes à manquer de pain?

— Non, mon cher frère, lui répondit notre saint ; car Dieu est fidèle dans ses promesses, et il a dit par la bouche du prophète-Roi : *Reposez-vous sur le Seigneur dans tous vos besoins, et lui-même vous nourrira.*

François n'avait en effet rien prévu pour la subsistance de tous ses frères, il n'y avait pas la plus légère provision dans le couvent, et l'heure avançait. Mais la Providence veillait sur les siens comme une bonne mère sur ses enfants. Saint Dominique avait à peine exprimé ses craintes, que des villes d'Assise, de Pérouse, de Spella, de Foligno, de Spolète et de plusieurs autres plus éloignées, arrivaient des chariots chargés de vivres et accompagnés d'un grand nombre de hauts personnages, ecclésiastiques et laïques, tous également empressés de s'édifier à la vue de cette prodigieuse et sainte réunion de pauvres évangéliques, dont la vie faisait l'admiration du monde. Des chevaliers et des seigneurs de la plus haute naissance réclamèrent l'honneur de servir eux-mêmes aux Frères-Mineurs le repas qu'ils allaient prendre.

La Providence ne pouvait justifier d'une manière plus touchante la confiance de François. Humainement, notre saint pouvait paraître téméraire en lui abandonnant ainsi le soin de nourrir plus de cinq mille hommes ; mais nous savons qu'il agissait en toute circonstance par l'Esprit de Dieu, et que ne tenant nul compte de la sagesse humaine, il ne connaissait que la folie de la croix.

Saint Dominique, frappé des merveilles dont il était témoin, voulut exiger à son tour la plus parfaite pauvreté dans l'Ordre qu'il fondait, et la fit admettre comme base

de son Institut, dans le chapitre qu'il tint à Bologne l'année suivante. Plus tard, les Souverains-Pontifes crurent devoir modifier ce point des statuts des Frères-Prêcheurs, et les obligèrent à posséder en commun.

Pendant la tenue du *Chapitre des Nattes*, Dieu fit connaître à François que plusieurs de ses religieux macéraient leur corps de manière à nuire à leur santé et à se rendre inutiles à l'apostolat. Le saint fondateur blâma publiquement ces excès et ordonna, en vertu de la sainte obéistance, à tous ceux qui portaient des instruments de pénisence, de les quitter sans délai et de les venir déposer devant lui. Alors les pieux coupables ne songeant plus qu'à obéir, mais rougissant de se voir découverts, s'empressèrent de porter à leur Père, les uns de rudes cilices, les autres des ceintures de fer hérissées de pointes, quelques-uns des brassards piquants, quelques autres des genouillères de mailles. Quand tous ces instruments furent amoncelés devant François, il désira en connaître le nombre et compta plus de cinq cents cilices, qu'il montra au cardinal protecteur et aux prélats de sa suite. L'admiration du cardinal pour la sainteté des fervents religieux était si vive, qu'il n'en put contenir l'élan. Il prêcha le jour même au Chapitre et fit le plus complet éloge des vertus éminentes des Frères-Mineurs et des services qu'ils rendaient à l'Église par l'édification de leur sainte vie ainsi que par leur laborieux apostolat.

François était sur des épines. Lorsque le cardinal eut fini, il lui demanda la permission de parler après lui, monta en chaire et dit :

« Mes frères, cet Ordre nouveau, dont on a maintenant une si haute opinion, ne tardera pas à déchoir de sa première ferveur ; Dieu m'a fait connaître qu'il dégénérera par la tiédeur et la lâcheté de plusieurs de ses membres. »

Il rappela ensuite les prodiges de la bonté divine en

faveur des Frères-Mineurs, et reprocha vivement à ceux qui étaient présents leur lâcheté dans le service de Dieu et leur peu de fidélité à correspondre aux grâces merveilleuses dont ils étaient comblés.

Le cardinal, surpris de la sainte hardiesse de François, lui dit ensuite :

— Pourquoi donc, mon frère, avez-vous opposé vos reproches aux éloges que j'ai donnés à vos religieux ? C'était me contredire ouvertement.

— Monseigneur et mon Père, répondit le saint fondateur je l'ai fait pour conserver la matière de vos louanges. Je craignais que ces louanges venant de votre Grandeur, ne fissent naître la vanité dans des cœurs où la sainte humilité n'a pas encore des racines assez profondes.

François avait raison. Le lendemain, frère Elie, ministre provincial de Toscane ; Jean de Stracchia, ayant le même emploi à Bologne ; et plusieurs autres religieux venaient trouver le cardinal et lui disaient, par l'organe de celui qui s'était chargé de porter la parole, et dont les historiens nous laissent ignorer le nom :

— Monseigneur, votre Grandeur voit que notre Père et fondateur est dans un état de santé qui ne peut lui permettre de s'occuper de toutes les affaires de l'Ordre autant qu'il serait nécessaire. De plus, c'est un homme simple, sans instruction, sans lettre, et, parmi les Frères-Mineurs, beaucoup sont pleins de science et de talent. Il serait donc à désirer, dans l'intérêt général, qu'il se déchargeât sur l'un d'eux, de la plus grande partie du fardeau du gouvernement, devenu trop lourd pour sa faiblesse. Toutefois, nul ne peut lui faire une semblable proposition, votre Grandeur peut seule lui exposer les motifs que nous faisons valoir.

— Je lui en parlerai, mes frères, répondit le cardinal.

— Monseigneur, ajouta le religieux, votre Grandeur

nous exposerait à tout le mécontentement de Frère François si elle lui disait notre démarche, je crois nécessaire de la lui laisser ignorer absolument, et si vous vouliez lui parler comme ayant eu vous-même l'idée que nous avons pris la liberté de vous exprimer, nous sommes certains qu'elle serait bien accueillie.

— Eh! bien, mes frères, dit le cardinal, je le ferai; je vous le promets.

— Il nous semble, reprit le religieux, que les règles de saint Basile, de saint Augustin, de saint Benoît sont assez respectables, et que nous pourrions les adopter préférablement à celles qui nous sont imposées, et dont la rigueur est excessive. L'Ordre y gagnerait un bien grand nombre de membres.

Le cardinal renouvela sa promesse de parler à François de cette grave affaire, et l'on se sépara.

Le lendemain, l'éminent prélat parlait à François, qui l'écoutait sans lui opposer un seul mot; mais éclairé par l'Esprit de Dieu, il connut que toutes les propositions du cardinal Ugolini lui avaient été suggérées par des frères déjà fatigués de la parfaite pauvreté. Il se leva, prit le cardinal par la main et lui dit :

— Monseigneur et mon Père, je vous demande de vouloir bien venir avec moi au Chapitre, où tous mes frères sont assemblés.

Et il se rend au milieu de ses religieux, cède à l'inspiration qui l'anime et leur dit :

« Mes frères! mes très-chers frères, Dieu m'a appelé par la voie de la simplicité et de l'humilité, afin que je suive la folie de la Croix. C'est à sa gloire, à ma confusion, et pour assurer vos consciences, que je vais vous déclarer ce qu'il m'a dit : Voici ses paroles : *François, je veux que tu sois dans le monde un nouveau petit insensé, qui prêche par tes actions et par tes discours la folie de la*

*Croix. Que toi et les tiens ne regardent et ne suivent que moi, et n'aient pas d'autre genre de vie.* Ne me parlez donc point d'autre règle, mes frères ; je ne suivrai et ne prescrirai que celle qu'il a plu à Dieu de me donner par sa miséricorde. Je crains que ceux qui s'en éloignent et en détournent leurs frères, ne sentent un jour la vengeance divine et ne soient couverts de confusion quand ils seront enfin obligés de rentrer dans cette voie.

Et se tournant vers le prélat protecteur, il ajouta :

« Monseigneur, ces sages, à qui votre seigneurie donne de si grands éloges, voudraient, par leur prudence humaine, tromper Dieu et votre Grandeur ; mais ils se trompent eux-mêmes, en voulant détruire ce que Dieu ordonne, par moi son indigne serviteur, pour le salut de leurs âmes. Je ne m'attribue rien de ce que je fais ni de ce que je dis, je ne me fie point à mes propres lumières pour le gouvernement de l'Ordre ; je concerte tout, dans de longues oraisons, avec le Père céleste, qui le gouverne souverainement, et qui nous a fait connaître sa volonté par tant de signes éclatants, afin d'affermir et de perfectionner l'œuvre qu'il a commencée, par un instrument aussi vil et aussi méprisable que moi, pour le salut des âmes et pour l'édification de l'Église notre mère. Ceux qui préfèrent la sagesse humaine à la sagesse du Seigneur, s'exposent à se perdre. »

François en avait assez dit ; il se retira. Le cardinal, ne pouvant douter des lumières qu'il avait reçues, s'adressa aux religieux dès que le saint eut disparu, et leur dit :

« Mes chers frères, vous l'avez vu, le Saint-Esprit a parlé lui-même par la bouche de cet homme apostolique. Sa parole est sortie *comme une épée à deux tranchants et a pénétré jusqu'au fond des cœurs. Prenez garde à vous. Ne contristez pas l'Esprit de Dieu, ne soyez point ingrats pour les biens que vous avez reçus de lui!* Il est véritable-

ment en ce Pauvre, et il vous découvre, par lui, les merveilles de sa puissance : en l'écoutant, c'est Jésus-Christ que l'on écoute, en le méprisant, on méprise Jésus-Christ. Humiliez-vous donc, et obéissez-lui, si vous voulez plaire à Dieu et ne pas perdre le fruit de votre vocation ; car je reconnais par l'expérience, que tout ce que les hommes ou les démons veulent entreprendre contre son Ordre, lui est révélé ; et mes avis, pas plus que ceux des autres, ne le détourneront de son chemin. »

Les religieux coupables ne pouvant douter que Dieu lui-même n'eût éclairé leur saint fondateur sur leurs plus secrètes pensées, s'humilièrent, reconnurent leur faute et se soumirent.

Il fut pris dans ce chapitre une décision remarquable entre toutes : celle de célébrer chaque samedi, dans tous les monastères de l'Ordre, une messe en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge [1].

Lorsque toutes les affaires furent réglées, François partagea le monde entre ses frères, et se réserva la mission d'Égypte et de Syrie. Il remit à chaque provincial, outre une copie authentique de la bulle du Pape autorisant l'Ordre des Frères-Mineurs, plusieurs lettres de recom-

1, Les enfants de saint François d'Assise défendirent toujours avec zèle la très-pure Conception de la mère de Dieu. Wadding, un de leurs anciens historiens, rapporte, d'après le témoignage de plusieurs auteurs dignes de foi et d'après la tradition que l'on conservait à Paris et que le célèbre Jean Duns Scott, surnommé le docteur subtil, et l'une des gloires franciscaines, allant un jour soutenir à l'Université que la divine Marie fut préservée de la tache originelle, pria quelques instants devant une de ses images, et la conjura de le secourir pendant la controverse qui allait s'engager ; cette image baissa la tête miraculeusement, en signe d'assentiment, et la ville de Paris la conservait avec vénération en souvenir de ce prodige. La même tradition assurait que cette image était celle que l'on voyait, ayant la tête baissée, à la porte de la Sainte-Chapelle basse du Palais de Justice. Jean Scott eut en effet le bonheur de voir l'Université se rendre à ses raisons et adopter son opinion sur la douce croyance qui est aujourd'hui un des dogmes les plus consolants de notre foi !

mandation de la part de divers cardinaux, et trois lettres que lui-même adressait aux évêques et dignitaires ecclésiastiques, aux magistrats des lieux où il envoyait des religieux, et aux supérieurs ou gardiens des maisons de son Ordre. Ces trois lettres sont courtes, nous les reproduirons, car elles font connaître l'esprit dont notre saint était animé :

« A mes révérends Seigneurs en Jésus-Christ, tous les ecclésiastiques qui sont par toute la terre et vivent dans la foi catholique :

« Le Frère François, leur très petit serviteur, les salue et leur baise les pieds.

« Me trouvant redevable à tout le monde, et mes infirmités ne me permettant pas de vous rendre ce que je vous dois, je vous prie de recevoir avec une grande charité ce que je vous représente ici en peu de mots.

« Réfléchissons, nous tous qui sommes dans la cléricature, sur le grand péché dont quelques-uns se rendent coupables, par ignorance, envers le très saint Corps et le très saint Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et envers les très saintes paroles par lesquelles ils sont consacrés; car nous savons que son Corps et son Sang ne peuvent être présents qu'après la prononciation des paroles qui les consacrent. Nous n'avons et ne voyons rien de ce Très Haut Seigneur, qui soit réel et sensible en ce monde, que son Corps et son Sang, et ses paroles, qui ont servi à nous racheter et à nous faire passer de la mort à la vie, comme c'est par sa parole que nous avons été créés. Cependant, que tous ceux qui célèbrent ces sacrés mystères, et en particulier ceux qui le font sans discernement, considèrent quelle est en plusieurs lieux la vileté des calices, des corporaux et des linges employés au saint sacrifice; quelle

est l'indignité avec laquelle le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est placé, abandonné, porté, reçu des uns, administré des autres. Quelquefois même, on foule aux pieds son nom et ses paroles écrites ; tant il est vrai que *l'homme animal ne connaît point ce qui est de l'Esprit de Dieu.*

« La religion ne nous rend-elle donc pas sensibles à ces outrages, soufferts par ce Dieu plein de bonté, qui se met entre nos mains, que nous touchons, que nous recevons tous les jours par la communion ? Ignorons-nous que nous devons tomber entre ses mains ? Corrigeons-nous donc au plus tôt de ces fautes, et de tant d'autres, et n'y retombons jamais. Partout où l'on trouvera mal placé le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on l'en retire et qu'on le renferme précieusement. Que l'on ait soin de ramasser et de recueillir avec respect ses paroles écrites, ou son saint nom, afin que nul ne les puisse fouler aux pieds, et qu'ils ne soient point exposés à d'autres outrages. Nous devons observer toutes ces choses, suivant l'ordre que le Seigneur nous en a donné,et les décrets qu'en a rendu la sainte Église notre mère. Quiconque y manquera, qu'il sache qu'au jour du Jugement, il en rendra compte à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Que ceux qui feront copier cet écrit pour le répandre et le faire mettre plus tôt en pratique, soient persuadés que Dieu les bénira.

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous remplisse et vous fortifie de sa grâce, vous tous ecclésiastiques, qui êtes mes seigneurs. »

Pour parler ainsi au clergé de la catholicité, il fallait que l'humble François fût certain d'obéir à Dieu ; il fallait qu'il en eût reçu l'ordre dans une de ses fréquentes communications avec le ciel. Il vivait d'ailleurs à une époque

où l'on usait peu de ménagement, lorsqu'il s'agissait de faire entendre la vérité et de faire pratiquer les lois de Dieu et de l'Église. Les rudes et vigoureuses natures du moyen âge ne se courbaient pas aisément, et nécessitaient un langage plus énergique qu'insinuant.

Aux autorités civiles, le Pauvre d'Assise écrivait :

« A toutes les puissances, à tous les gouverneurs, consuls, juges, magistrats qui sont par toute la terre, et à tous ceux qui recevront ces lettres :

« Le frère François, votre petit et chétif serviteur, vous salue tous et vous souhaite la paix.

« Considérez attentivement que le jour de la mort approche : c'est pourquoi je vous prie avec respect de ne point oublier Dieu dans l'embarras des affaires du monde, et de ne point oublier ses commandements ; car tous ceux qui s'éloignent du Seigneur encourent sa malédiction, et il les oubliera. Au jour de la mort, on leur ôtera tout ce qu'ils semblaient avoir : plus ils auront été sages et puissants dans le monde, plus ils seront tourmentés dans l'enfer. Je vous conseille donc, messeigneurs, de faire préférablement à toutes choses, une véritable pénitence ; de recevoir humblement et avec amour le très saint Corps et le très saint Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en mémoire de sa Passion ; de rapporter à Dieu l'honneur qu'il vous a fait de vous confier la conduite de son peuple, et de faire avertir tous les soirs, par quelque signal, que l'on doit honorer ce Seigneur tout-puissant et lui rendre grâces. Si vous y manquez, sachez que vous lui en rendrez compte au jour du jugement. Ceux qui garderont chez eux cet écrit et l'observeront, seront bénis de Dieu. »

A ces deux lettres, le saint patriarche ajoutait la suivante, destinée aux supérieurs de son Ordre :

« A tous les custodes des Frères-Mineurs qui verront ces lettres :

« Le Frère François, le plus petit des serviteurs de Dieu, les salue et leur souhaite la sainte paix de Notre-Seigneur.

« Sachez qu'il y a devant Dieu des choses hautes et sublimes, que les hommes regardent quelquefois comme viles et abjectes, qu'il en est d'autres, au contraire, que les hommes estiment beaucoup et qui sont très-méprisables aux yeux de Dieu. Je vous prie, autant qu'il m'est possible devant le Seigneur notre Dieu, de donner aux évêques et aux ecclésiastiques les lettres qui traitent du très-saint Corps et du très-saint Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de bien retenir ce que nous vous avons recommandé sur ce mystère. Ayez soin aussi de faire copier et distribuer au plus tôt, celles que je vous adresse pour les gouverneurs, consuls et magistrats, et par lesquelles ils sont avertis de veiller à ce que les louanges de Dieu soient célébrées publiquement. Je vous salue en Notre-Seigneur. »

Ecclésiastiques et laïques reçurent ces pieux avertissements du saint, avec le plus profond respect, et l'effet que ces lettres produisirent dans leurs âmes, attesterait seul que François les avaient écrites par l'ordre de Dieu et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ceux à qui elles étaient adressées s'empressaient d'offrir des maisons aux Frères-Mineurs, en les suppliant de rester auprès d'eux pour le salut de leurs âmes, et de ne les plus quitter, et se montrèrent profondément touchés de la grâce. Cette seule

lecture opéra de nombreuses conversions et produisit partout des fruits de salut.

Le moment de la séparation était arrivé ; les Frères-Mineurs s'éloignèrent de Notre-Dame des Anges, chacun prenant la direction qui lui était indiquée par le Père commun. Benoît d'Arezzo allait s'embarquer pour la Grèce avec ses compagnons ; Egide et Electe pour l'Afrique ; Jean Parent avec plusieurs autres prenaient la route de l'Espagne et du Portugal ; Christophe allait en Guienne, d'autres en Allemagne ; Pacifique retournait en France avec un renfort assez considérable pour y établir plusieurs maisons, et étendre sa mission jusque dans les Pays-Bas. Ici nous ne pouvons passer sous silence un fait merveilleux rapporté par Thomas de Chantpré, chanoine régulier de Saint-Augustin, puis religieux de Saint-Dominique, et que tous les historiens de saint François d'Assise ont reproduit avec d'autant plus de confiance, que Thomas de Chantpré affirme en avoir été témoin.

Les Frères-Mineurs prêchaient en Flandres dans la ville de Torouth, en cette même année 1219. Un enfant de la meilleure bourgeoisie, et n'ayant encore que cinq ans, admire la pauvreté de leur costume et la sainteté de leur vie ; il écoute leur prédication avec recueillement, et il veut être Frère-Mineur, autant que son âge peut le permettre. Il conjure ses parents de lui faire faire un habit semblable à ceux de ces religieux ; ses parents le renvoient à ces jeux et s'amusent de sa fantaisie. Mais l'enfant redouble ses prières et ses instances ; de nouveaux refus font couler ses larmes sans le décourager : il insiste encore, il prie, il supplie, et le père et la mère du petit Achaz n'ont plus la force de résister. Ils le revêtent de l'habit tant désiré, le ceignent d'une corde, et font des vœux pour que l'enfant, se voyant satisfait, soit bientôt

dégoûté d'un plaisir si ardemment sollicité. Achaz, heureux de porter enfin l'humble livrée des pauvres évangéliques s'attache à vivre de leur vie. Il se mortifie, prie, médite, se fait l'apôtre des enfants de son âge, et ne cr int même pas d'avertir ses parents lorsqu'il les voit s'exposer à offenser Dieu.

Les Flamands, on le sait, sont, en général, sujets à l'intempérance ; quand le pieux enfant s'apercevait que son père allait un peu loin à cet égard, il s'approchait de lui tendrement et lui disait avec larmes :

— Père ! notre curé ne dit-il pas que les intempérants ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Je vous supplie de ne point vous exposer à ce malheur !

Un jour, sa mère allait à l'église, parée d'un vêtement couleur de feu ; c'était grande fête, elle croyait devoir paraître un peu plus éclatante que d'ordinaire, Achaz en fut troublé :

« Mère, lui dit-il, cette couleur est celle des flammes de l'enfer, et la vanité qui vous la fait porter pourrait bien vous faire tomber un jour dans ce feu qui ne s'éteindra jamais !

Frappée de cette pensée, dans un si jeune enfant, la mère d'Achaz renonça pour toujours à toutes les parures mondaines. Pendant deux ans ce petit prédestiné fit l'admiration de la ville de Thorouth par sa raison précoce, sa piété extraordinaire et la sagesse merveilleuse de ses leçons.

C'était trop pour la terre, l'enfant, appelé par les anges, devint gravement malade, il se confessa et demanda instamment le Saint-Viatique ; mais le curé n'osa satisfaire son ardent désir, Achaz n'ayant pas sept ans accomplis, et il regrettait de refuser cette consolation à un enfant dont toute la ville proclamait la sainteté. L'angélique malade accepta le sacrifice que lui imposait ce

refus : il leva les mains et les yeux vers le ciel et dit, avec un accent pénétrant et les yeux pleins de larmes :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, vous savez que tout ce que je désire en ce monde est de vous recevoir ! Je vous ai demandé, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous obtenir ; j'espère avec une ferme confiance que vous m'accorderez le bonheur éternel. »

Puis il consola ses parents et ses amis par les plus douces paroles, et expira en bénissant Dieu de le rappeler à lui. On voulut le revêtir après sa mort de l'habit religieux qu'il n'avait pas quitté depuis le jour où ses parents le lui avaient donné, croyant satisfaire une fantaisie enfantine : l'habit ne se retrouva plus, il ne se retrouva jamais, il avait disparu !

Les Frères-Mineurs se joignirent au clergé qui célébra les funérailles du jeune Achaz; Thomas de Chantpré y assista également, et tous affirmèrent qu'ayant voulu réciter le psaume *De profundis* sur le tombeau du saint enfant, il leur fut impossible de le prononcer. Achaz ne devait pas avoir besoin de prières : il devait être parmi les anges.

Au moment de partir pour la mission périlleuse qu'il s'était réservée, le saint fondateur crut devoir assigner le Maroc à quelques-uns de ses religieux, et il en désigna six, dont le frère Vital fut nommé supérieur ; il les fit appeler, réunit la communauté, et leur dit en présence de tous les Frères :

— Mes chers enfants, Dieu m'a ordonné de vous envoyer dans le pays des Sarrasins pour y annoncer la foi et combattre la loi de Mahomet. J'irai d'un autre côté travailler à la conversion de ces infidèles et j'enverrai ainsi des prédicateurs de l'Évangile par toute la terre. Disposez-vous à accomplir la volonté du Seigneur. Pour

vous rendre dignes d'une telle mission, ayez grand soin d'entretenir entre vous la paix, la concorde, le lien de la charité. Fuyez l'envie, qui fut le principe de la perte du genre humain. Soyez patients dans les tribulations, humbles dans les succès; c'est le moyen de remporter la victoire en toute sorte de combats. Imitez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la pauvreté, dans la chasteté, dans l'obéissance. Il est né pauvre, il a vécu pauvre, il a enseigné la pauvreté, et c'est dans le sein de la pauvreté qu'il est mort. Pour montrer combien il aime la chasteté, il a voulu naître d'une Vierge, il a pris des vierges pour ses premiers martyrs les saints innocents; il a gardé et conseillé la virginité, et il a expiré en présence de deux vierges, sa très-sainte Mère et saint Jean. Enfin, il a toujours pratiqué l'obéissance, depuis sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix. Mettez votre espérance dans le Seigneur; il vous conduira et vous aidera. Portez avec vous notre règle, et un bréviaire pour dire exactement l'office divin et soyez toujours bien soumis au frère Vital votre supérieur. Mes enfants, quoique j'éprouve une grande joie de voir votre bonne volonté, notre séparation ne fait pas moins sentir à mon cœur une amertume qui vient de mon amour pour vous; mais il faut préférer l'ordre du Seigneur à mes propres inclinations. Je vous prie d'avoir devant les yeux la passion de Jésus-Christ; elle vous fortifiera et vous animera puissamment à souffrir pour sa gloire.

— Mon Père, répondit frère Vital au nom de tous, nous sommes prêts à nous transporter en tout lieu et à entreprendre les plus rudes travaux pour propager la foi. Nous vous conjurons de ne point aller vous-mêmes chez les infidèles pour nous donner l'exemple, puisque votre parole nous suffit. Avec le secours d'en haut, que nous ne cesserons de solliciter, nous ne trouverons jamais vos

ordres trop rigoureux, et nous les exécuterons fidèlement. Nous vous demandons seulement l'appui de vos prières et votre bénédiction paternelle, afin que nos travaux ne demeurent pas infructueux parmi les peuples barbares, inconnus, et ennemis du nom chrétien, que nous allons évangéliser.

— Celui qui vous envoie, reprit le saint patriarche aura soin de vous ; vous êtes sous la protection de Dieu ; vous n'êtes plus à moi, dès que je vous arrache de mon sein pour vous envoyer travailler à son œuvre.

— Mon Père ! bénissez-nous une dernière fois ! lui dirent les six religieux en se jetant à ses pieds, après lui avoir baisé la main en pleurant.

— Que la bénédiction de Dieu le Père vienne sur vous comme elle vint autrefois sur les apôtres, dit François en les bénissant de la main, qu'elle vous fortifie, vous conduise et vous console dans les tribulations ! Ne craignez point, le Seigneur est avec vous comme un guerrier invincible : allez, au nom de Dieu qui vous envoie !

Les dernières paroles, notre saint les avait prononcées d'une voix émue et en répandant beaucoup de larmes. Il entrevoyait l'avenir. Après le départ de tous ses missionnaires, il quitta lui aussi son cher couvent de la Portioncule, et il s'achemina vers le lieu où il devait s'embarquer.

## XII

François en Égypte. — Les Croisés battus. — François devant le sultan. — Messager de la Portioncule. — Retour de saint François en Italie.

L'armée des Croisés retranchée devant Damiette, et vivement harcelée par les infidèles, avait demandé à l'Europe un renfort de troupes et des secours en vivres et en argent. Les divers États catholiques s'étaient empressés de répondre à cet appel, et l'un des vaisseaux

chargés de ces secours allait mettre à la voile au port d'Ancône, lorsque parut à son bord une troupe que le capitaine était loin d'attendre, et pour laquelle il ne s'était point approvisionné.

Saint François d'Assise, averti de l'occasion qui se présentait pour lui de passer en Égypte sur ce navire, avait pris la route d'Ancône, en visitant toutes les maisons de son Ordre qui se trouvaient sur son chemin, et ses religieux, dont il était chéri, le suivaient en grande partie, de telle sorte qu'il arrivait au port d'Ancône accompagné par un grand nombre d'entre eux. Tous voulaient monter avec lui sur le bâtiment, tous voulaient partir avec lui pour sa mission de Syrie, tous voulaient partager les dangers qu'il allait courir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le capitaine veut clore le débat et déclare qu'il ne peut admettre au passage que douze religieux, pas un de plus. Chacun alors demande la préférence sur son frère, car la palme du martyre a pour tous un irrésistible attrait. François touché de leurs instances leur dit de sa voix la plus paternelle :

— Mes très-chers enfants, il n'y a pas un de vous que je voulusse éloigner de moi : il me serait doux que vous puissiez tous m'accompagner dans ce voyage, mais je ne puis raisonnablement demander au capitaine de vous recevoir tous. Afin que nul n'ait sujet de plainte ni d'envie, je ne veux point faire de choix ; il faut que ce soit Dieu lui-même qui le fasse.

Et le saint patriarche, apercevant un enfant parmi les passagers, l'appelle à lui, le bénit et ajoute :

— Dieu a souvent fait connaître sa volonté par la bouche des enfants, je ne doute point qu'il ne le fasse encore: interrogeons celui-ci, et ajoutons foi à ce qu'il dira ; le Seigneur parlera par sa bouche.

Il prend alors dans les siennes les deux mains de l'enfant et lui dit :

— La volonté de Dieu est-elle que tous ces religieux s'embarquent et fassent le voyage que j'entreprends ?

— Non, répondit-il d'une voix assurée ; ce n'est pas la volonté de Dieu.

— Et quels sont ceux qui doivent m'accompagner ? demande François.

L'enfant, inspiré par l'Esprit de Dieu, désigne du doigt, en les nommant chacun par leur nom, onze des religieux présents. L'admiration de l'équipage n'avait pas d'expression ; celle des religieux se traduisait par leur empressement à accepter la volonté divine. Ils se prosternent aussitôt devant leur Père commun en lui demandant sa bénédiction, et ceux qui allaient rentrer dans leurs demeures, l'ayant tendrement embrassé, ainsi que les heureux privilégiés qui le suivaient, on se sépara et le vaisseau leva l'ancre et prit la haute mer.

Pendant que François préparait et effectuait son voyage, la discorde pénétrait au camp des croisés. Attaqués avec fureur par les infidèles, le 31 juillet, les chrétiens s'étaient vaillamment défendus, et, malgré leur infériorité numérique, après un combat acharné, prolongé jusqu'à la nuit, et une désolante alternative de succès et de revers, ils étaient restés maître du champ de bataille, jonché des cadavres ennemis, et avaient mis en fuite les survivants. Mais la victoire avait été si longtemps incertaine, que les cavaliers rejetaient sur les fantassins les diverses fautes qui avaient retardé le succès définitif de cette journée. Les fantassins, irrités d'un tel reproche, accusent à leur tour les cavaliers ; les uns et les autres demandent à attaquer l'ennemi et veulent se laver de l'injure qu'ils ont reçue. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, s'efforce en vain de les calmer, ils le contraignent

de les conduire au camp des infidèles et de leur offrir la bataille.

Ce n'était donc plus pour la foi qu'ils allaient répandre leur sang et celui des ennemis, ce n'était plus pour la délivrance des chrétiens captifs, ni pour celle du Saint-Sépulcre qu'ils allaient donner leur vie, c'était pour montrer leur bravoure, c'était pour ce qu'ils appelaient *le point d'honneur*.

En ce moment, saint François d'Assise arrivait au camp des croisés. Débarqué à Saint-Jean-d'Acre, avec ses onze religieux, il en avait gardé un seul avec lui et avait envoyé les dix autres, deux à deux, dans diverses parties de la Syrie. De Saint-Jean-d'Acre au camp des chrétiens, il avait prêché sur toute la route et l'avait fait avec fruit. En approchant des retranchements de l'armée des Croisés, il eut révélation de la division qui régnait dans leur camp et de l'attaque qu'ils préparaient contre les infidèles ; il dit à Frère Illuminé, son compagnon :

— Le Seigneur m'a fait connaître que, si on en vient aux mains, les chrétiens seront vaincus. Si je le dis, je passerai pour un fou : si je ne le dis pas, ma conscience en sera chargée. Qu'en pensez-vous ?

— Mon Père, lui répondit Illuminé, ne vous arrêtez pas au jugement des hommes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience et craignez Dieu plus que les hommes.

François n'hésite plus : il se rend au camp, annonce hautement, de la part du Dieu des armées, que si les chrétiens livrent bataille ils seront défaits, et il se retire au milieu des signes d'incrédulité et des sourires ironiques des chevaliers et des soldats. Il était à peine hors du camp, que tous ces guerriers, brûlant d'en venir aux prises avec les ennemis, s'écrient que François est un fou et que ses prédictions ne sont que des rêveries.

Le 29 août, les Croisés attaquent les infidèles, ils se battent comme des lions, cavaliers et fantassins font des prodiges de valeur... Mais ils se laissent entraîner dans la campagne, croyant poursuivre des fuyards, et, tout à coup, l'ennemi fait volte-face, se précipite en désespéré sur les Croisés et les défait complétement. Six mille chrétiens perdirent la vie dans ce combat, un grand nombre resta au pouvoir des infidèles, tel fut le résultat de cette désastreuse journée. La prédiction de François n'était que trop réalisée.

Notre saint était venu en Égypte, non pour les chrétiens, mais pour les musulmans. Auprès des Croisés, il avait trouvé l'humiliation ; c'était quelque chose assurément ; mais ce n'était pas assez pour lui, il avait soif du martyre et il espérait le recevoir de la main des infidèles, ou les gagner à Jésus-Christ. Il quitta donc le camp des chrétiens pour se rendre dans celui des infidèles, avec la résolution de se présenter devant le sultan d'Égypte, ou le Soudan, ainsi qu'on l'appelait alors. On prévint François que ce prince avait promis un besant d'or pour chaque tête de chrétien qui lui serait apportée ; François s'en réjouit et marche d'un pas plus ferme encore vers le but de ses désirs. En approchant du camp ennemi, il aperçoit deux brebis :

— Mon Frère, dit-il à Illuminé, ayons confiance dans le Seigneur, la parole de l'Évangile s'accomplit en nous : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups*.

Quelques pas plus loin, des Sarrasins, qui avaient aperçu les deux religieux, se jetaient sur eux, en effet, comme des loups sur des brebis, ils les accablaient d'injures et de coups et les liaient comme des malfaiteurs :

— Je suis chrétien, leur dit François, et je demande à être conduit devant le Soudan votre maître.

Les musulmans ne demandaient pas mieux ; ils espéraient double récompense pour des chrétiens vivants dont le Sultan disposerait à son gré. Ils conduisirent donc leurs prisonniers au palais, disant que ces chrétiens avaient demandé à paraître devant le prince. Le Sultan averti, s'étonne de leur courage et ordonne de les lui amener :

— Pourquoi êtes-vous venus à moi, leur dit-il en les voyant ; qui vous envoie ?

— Ce ne sont point les hommes qui m'ont envoyé vers vous, lui répondit François ; c'est de la part de Dieu que je suis venu, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, le chemin du salut et vous annoncer l'Évangile de Jésus-Christ.

Et aussitôt il prêche avec feu un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ sauveur du monde. Le Soudan l'écoute jusqu'au bout, admire son courage, ne peut s'expliquer un tel dévouement, et prie le saint de passer quelques jours dans le palais. François se voyant écouté, continue ses instructions pendant son séjour auprès du prince et s'aperçoit qu'il en est aimé, mais que le moment de la grâce n'est pas venu pour cette âme infidèle. Il se décide à prendre congé pour porter ailleurs la bonne nouvelle :

— Non, lui dit le Soudan, restez avec moi ; je vous vois, et vous entends avec plaisir.

— Prince, répondit l'apôtre, si vous et votre peuple voulez vous convertir, je demeurerai volontiers près de vous, pour l'amour de Jésus-Christ. Vous hésitez entre sa loi et celle de Mahomet ; ordonnez qu'un grand feu soit allumé, j'entrerai hardiment dans ce feu avec vos prêtres, et vous verrez par là, quelle est la véritable foi et la loi qu'il faut suivre.

— Je ne crois pas, dit le Soudan, qu'aucun de nos prêtres voulût entrer dans le feu ni souffrir le moindre tourment pour soutenir sa foi.

Le prince souriait en parlant ainsi, car il venait d'apercevoir l'un des plus anciens et des premiers imans s'esquiver furtivement en entendant la proposition de François. Cette fuite équivalait à une défaite. Notre saint reprit :

— Si vous voulez me promettre d'embrasser la religion catholique, et de la faire embrasser à votre peuple, dans le cas où je sortirai du feu sain et sauf, je suis prêt à y entrer seul ! si je suis brûlé, qu'on l'impute à mes péchés ; mais si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ son Fils pour vrai Dieu et Sauveur de tous les hommes !

— Je ne saurais accepter cette épreuve, dit le Soudan, sans craindre d'exciter un dangereux soulèvement de la part du peuple ; et puisque je ne puis vous retenir près de moi, je vais vous donner des gardes pour vous accompagner, afin que vous arriviez en sûreté au camp français, avec les présents que je vous prie de recevoir et de conserver en souvenir de moi.

— Je suis voué pour toujours à la sainte Pauvreté, répondit François, j'ai renoncé à toutes les richesses de la terre et ne puis rien accepter.

— Eh bien, vous les distribuerez aux pauvres ou à vos églises, dit le Soudan.

— Non, prince, je n'accepterai rien, la vie dans laquelle je me suis engagé me le défend. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de sauver votre âme !

— Frère François, reprit le prince, je me convertirais volontiers, mais si je le faisais à présent, mes sujets nous mettraient à mort vous et moi, ainsi que vos frères. J'ai d'ailleurs plusieurs affaires importantes à terminer auparavant, et plus tard j'y penserai. Dites-moi seulement maintenant ce que je dois faire pour me sauver.

— Seigneur, — lui dit notre saint, sur le ton de l'inspiration, — quand j'aurai quitté ce monde et que, par la miséricorde de Dieu, je serai dans son paradis, deux de

mes frères viendront de ma part, ils vous instruiront et vous baptiseront : telle est la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui seul vous serez sauvé. En attendant, disposez votre âme à recevoir cette grande faveur.

— Je vous le promets, Frère François ; je suivrai vos conseils et compterai sur votre parole. Priez pour moi[1]...

Notre saint, heureux de l'espoir qu'il emportait, se sépara du Soudan et passa dans le camp des Croisés ; il y prêcha la pénitence, exhorta ces fiers guerriers à vivre en paix les uns avec les autres, et y gagna plusieurs disciples. Jacques de Vitry, alors évêque d'Acre et plus tard cardinal et évêque de Frascati, écrivait à ses amis de Lorraine :

« Nous avons vu le Frère François, fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs, homme simple et sans lettres, mais chéri de Dieu et des hommes, et révéré de tout le monde. Il vint à l'armée des chrétiens devant Damiette, et un excès de ferveur l'emporta de telle sorte, que, muni seulement du bouclier de la foi, il fut assez intrépide pour aller au camp de Soudan, prêcher à lui et à ses sujets la foi de

1. « Après cette entrevue, saint François et ses vénérables compagnons quittèrent le pays des infidèles, et, quelques années après, le saint rendit son âme à Dieu.

« Cependant le Soudan, devenu infirme, attendait l'accomplissement de la promesse qui lui avait été faite. Des gardes qu'il avait fait placer en plusieurs endroits de ses frontières avaient ordre, dès qu'ils verraient deux frères portant l'habit de saint François, de les lui conduire immédiatement. Son attente ne fut pas trompée : vers ce temps-là, le saint apparut à deux de ses frères et leur ordonna d'aller, sans tarder, trouver le Soudan, et de lui procurer la grâce du salut, suivant la promesse qu'il lui en avait faite. Ces deux frères obéirent sur-le-champ, traversèrent la mer et furent conduits par les gardes au Soudan, qui, en les voyant, s'écria, rempli de joie : « Je le reconnais maintenant, oui c'est Dieu lui-même qui m'envoie ses serviteurs pour me sauver ; et c'était vraiment d'après une inspiration divine, que saint François m'en avait fait la promesse. » Aussitôt, il fut instruit des vérités de la foi, reçut le baptême, que lui conférèrent les frères ; et, ainsi régénéré en Jésus-Christ, il mourut de la maladie dont il était atteint, et son âme fut sauvée par les mérites et par les prières de saint François.

*Fioretti* (trad. par M. l'abbé Riche).

Jésus-Christ.... Les Sarrasins même, tout aveuglés qu'ils sont, admirent l'humilité et la perfection des Frères-Mineurs ; ils les reçoivent et leur donnent de bon cœur les choses nécessaires à la vie, lorsqu'ils vont hardiment chez eux prêcher l'Évangile....

« Reynier, prieur de Saint-Michel, est entré dans cet Ordre, trois des principaux de mon clergé l'y ont suivi, j'ai peine à retenir le chantre et d'autres encore qui veulent embrasser ce genre de vie. Cette religion se répand fort dans le monde, parce qu'elle imite exactement la forme de la primitive Église et la vie des premiers apôtres. »

Après quelques prédications parmi les fidèles d'Égypte, François visita la Palestine, mais les documents font défaut sur ce voyage. Au retour, il allait prêcher à Antioche, et voyait venir à lui, processionnellement tous les religieux Bénédictins d'un monastère des environs de cette ville. Leur abbé venait de mourir peu de mois auparavant, et sur son lit de mort, il avait dit à la communauté réunie près de lui :

« Mes frères, vous verrez bientôt un homme d'éminente sainteté, chéri de Dieu, patriarche d'un nouvel Ordre déjà très-répandu. Il est pauvrement vêtu, de chétive apparence, mais de haute vertu. Il viendra avant peu. »

L'abbé était un saint religieux ; toute la communauté ne douta pas que sa dernière prédiction ne s'accomplît, et elle attendait l'arrivée du personnage annoncé, lorsqu'enfin elle apprit la présence de François en Syrie et dans la ville d'Antioche. Tous les religieux allèrent le chercher, l'amenèrent dans le monastère, recueillirent pieusement ses avis, et lui demandèrent de les recevoir dans son Ordre. François ayant consulté Dieu, les admit et vit venir à lui d'autres religieux des monastères voisins qu'il reçut

également ; tous durent faire une entière renonciation des biens communs, et les mettre à la disposition du patriarche d'Antioche.

François était tout occupé des divers établissements des Frères-Mineurs en Syrie, lorsqu'un jour il voit arriver frère Étienne qu'il avait laissé à la Portioncule, et qu'il n'avait point appelé en Orient. Il l'accueille avec bonté et lui demande le motif de son voyage :

— Mon Père, lui répond Étienne, Frère Élie, que vous avez nommé votre vicaire-général, travaille activement à introduire ses idées dans l'Ordre et les frères qui veulent s'en tenir à la règle que Notre-Seigneur vous a donnée pour nous, m'envoient vous supplier en leur nom de revenir au plus tôt pour remettre les choses dans l'état où elles étaient avant votre départ.

— Et quels sont les changements que veut faire Élie ?

— Il dit aux Frères, dans toutes les conférences, que votre vie est digne des plus grands éloges, mais qu'il n'est pas donné à tous de l'imiter. Entre les choses prescrites par la règle, plusieurs paraissent, dit-il, aux yeux des hommes prudents, trop difficiles à observer ; d'autres sont absolument impraticables et au-dessus des forces humaines. Il ajoute que, de l'avis des hommes sages, il est indispensable d'y apporter des modifications, d'y faire des retranchements, et de tolérer certains usages, d'une régularité moins étroite, par condescendance pour la fragilité humaine, puisque nous vivons dans un temps d'affaiblissement et de décadence pour la foi. Plusieurs, séduits par les discours de Frère Élie, approuvent le relâchement qu'il propose. Et, chose étrange ! la règle permet, hors les jours de jeûne, de manger, selon le conseil évangélique, ce qui nous sera présenté, et le vicaire-général veut prescrire l'abstinence de la viande, toute l'année, dans le cloître et hors du cloître.

— Ainsi, dit François, la sagesse humaine est préférée à la volonté divine! Je consulterai le Seigneur.

Puis s'adressant à Pierre de Catane, en ce moment près de lui :

— Que pensez-vous, lui dit-il, au sujet de l'abstinence de la viande? Puis-je l'accepter, ou dois-je m'en tenir à la règle que nous avons adoptée?

— Il ne m'appartient point d'en juger, répondit le religieux ; le législateur a seul le droit de prononcer sur ce point comme sur tout le reste.

— Eh! bien, reprit François, un navire va mettre à la voile pour l'Italie, je vais m'embarquer et retourner à Sainte-Marie-des-Anges. Dieu décidera toutes choses ; il n'abandonnera pas son œuvre.

## XIII

Séjour à Venise. — Empressement populaire à Bologne. — Le palais des Frères-Mineurs. — Retour à la Portioncule.

Le saint fondateur ne s'était pas trompé, lorsque, dans le chapitre général tenu l'année précédente, effrayé des éloges donnés à ses religieux par le cardinal protecteur, il avait prédit que l'Ordre ne tarderait pas à déchoir de sa première ferveur, et cela par la lâcheté de quelques-uns de ses membres. Plusieurs, en effet, s'étaient rangés du côté de Frère Élie, la division devenait évidente et le nombre de ceux qui se laissaient entraîner, s'accroissait de jour en jour.

François toujours éclairée d'en haut, jugeait devoir remédier le plus promptement possible à cet état de choses, et, débarqué à Venise, après une heureuse traversée, il s'empressa d'expédier des lettres-circulaires pour convoquer un chapitre général à Sainte-Marie-des-Anges; il en indiquait

l'ouverture au 29 septembre de la même année 1220.

Pendant son séjour à Venise, il allait fréquemment, avec un de ses frères, réciter l'office divin dans la campagne. Un jour, il s'arrête dans un lieu ombragé par de grands arbres, et qui semblait inviter au recueillement ; il commence sa psalmodie avec frère Illuminé ; mais aussitôt, une foule d'oiseaux l'accompagnent de leur chant le plus joyeux et le plus bruyant. Nos deux religieux ne s'entendaient plus :

« Petits oiseaux, dit François, laissez-nous dire l'office divin ; cessez vos joyeux concerts jusqu'à ce que nous ayons fini, et vous recommencerez ensuite à louer le Seigneur à votre tour. »

Les oiseaux se turent aussitôt, et, dit saint Bonaventure, ils ne chantèrent plus qu'après en avoir reçu la permission du saint, lorsque l'office fut achevé. Notre saint, touché de la bonté de Dieu qui donnait ainsi à ces petits oiseaux l'intelligence des paroles de l'homme, construisit sur ce lieu une cabane dans laquelle il établit deux Frères-Mineurs, afin que l'office divin y fût récité chaque jour en mémoire de cette grâce.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, raconte, dans son livre de *la Virginité,* un trait que nous demandons la permission de rappeler à ce sujet :

« Les chrétiens s'étant réunis un jour, dit-il, dans le voisinage d'un marais, pour y écouter la parole de Dieu, dont ils étaient avides, le coassement des grenouilles couvrit bientôt la voix du prédicateur.

Un prêtre se lève, il ordonne à ces animaux de se taire et de témoigner par le silence le respect dû aux choses saintes. Les grenouilles se taisent au même instant, et donnent ainsi aux créatures raisonnables le double exemple de la soumission qu'elles doivent aux ministres

de Jésus-Christ, parlant en son nom, et du respect avec lequel la parole de Dieu doit être écoutée.

Le grand et illustre docteur de l'Église, qui rapporte ce fait, n'était pas un ignorant ; il avait même un peu d'esprit, croyons-nous ; mais en avait-il autant que les chrétiens du siècle des lumières ! C'est à ces derniers à répondre en toute humilité et sincérité.

« Ce genre de miracle, dit-on sérieusement, est un produit de la crédulité du moyen-âge ; aujourd'hui il est inadmissible. »

Cette parole dans une bouche chrétienne, peint toute une époque.

Est-ce que l'Église, aujourd'hui comme autrefois, ne redit pas chaque jour l'admirable cantique des jeunes Hébreux renfermés dans une fournaise ardente, par ordre de Nabuchodonosor ? Est-ce que, aujourd'hui comme autrefois, elle ne se plaît pas à inviter chaque jour avec le roi-prophète, toutes les créatures, *les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, les bêtes féroces et les animaux domestiques à bénir, à louer, à exalter le Seigneur?* Est-ce que le Saint-Esprit, en inspirant ces magnifiques expressions de la reconnaissance et de l'amour, assigna une époque de progrès où elles devraient cesser d'être à la hauteur de l'esprit humain ?

De Venise, saint François d'Assise se rendit à Padoue, céda au désir des habitants en acceptant une demeure pour des religieux de son Ordre, et gagna Bergame, où il rencontra saint Dominique.

Les deux amis, heureux de se revoir, eurent ensemble plusieurs conférences avec l'évêque, dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes, puis, ils allèrent à Brescia, à Garda et à Crémone ; dans toutes ces villes on demanda des Frères-Mineurs, et on offrit au saint fonda-

teur l'habitation la plus convenable à ses goûts. Pendant leur séjour à Crémone, les deux patriarches visitèrent les solitaires de la vallée d'Astino ; ces derniers, ravis d'une telle visite, invitèrent saint Dominique à leur chanter la messe, et saint François à l'assister comme diacre. L'un et l'autre se rendirent à ce vœu des fervents solitaires, qui ne perdirent jamais le souvenir de cette belle et consolante journée. Les deux saints se séparèrent à Crémone, en se promettant de se retrouver à Bologne.

Les Frères-Mineurs de cette dernière ville attendaient leur bien-aimé Père ; la nouvelle s'en était répandue promptement, et c'était à qui verrait le plus tôt et de plus près le saint de l'Italie, ainsi que l'on désignait François. L'université prétendait être la première à le recevoir à l'entrée de la cité ; la population dispute cet honneur aux écoliers. Les consuls veulent mettre tout le monde d'accord en prenant le premier rang ; mais, le jour venu, ils interposent en vain leur autorité méconnue. La foule se précipite dans les rues comme un torrent, les étudiants tentent de la repousser et se trouvent bientôt pris et environnés par la masse toujours grossissante, de telle sorte que la circulation était devenue matériellement impossible.

François paraît enfin ; c'était le 15 août, fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge. Il ne peut percer la foule, et celle-ci ne peut se mouvoir ; il faut attendre que la partie la plus reculée ait consenti à se retirer dans les rues adjacentes ; alors seulement, on parvient à faire pénétrer l'humble Pauvre d'Assise jusque sur la grande Place. Là, il fait entendre à cette population, avide de le voir et de l'écouter, cette parole simple et brûlante à la fois, qui gagnait tous les cœurs. Au témoignage de ses plus anciens historiens, il prêcha avec tant de force et fit une si vive impression, que la plupart des pécheurs

se convertirent, et que plusieurs de ses auditeurs demandèrent la faveur d'entrer dans son Ordre. L'un des étudiants dont nous avons parlé, s'exprimait ainsi quelques années plus tard :

« Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même ville, étudiant à Bologne, l'an 1220, j'ai vu, le jour de l'Assomption de la Mère de Dieu, saint François prêcher dans la place, devant le petit palais, où presque toute la ville était assemblée. Il commença ainsi son sermon : *Les Anges, les hommes, les démons* Il parla de ces êtres intelligents, si bien et avec tant d'exactitude, que beaucoup de gens de lettres qui l'écoutaient, admirèrent un tel discours dans la bouche d'un homme simple. Il ne fit pas de morale sur différents sujets, à la manière ordinaire des prédicateurs, mais comme ceux qui haranguent sur un sujet particulier, il ramena tout au seul point de rétablir la paix, la concorde et l'union de la charité, entièrement détruites par de continuelles dissensions. Il était habillé fort pauvrement, avec un visage tout défait, et sans aucune apparence dans toute sa personne ; mais Dieu donnait une si grande vertu à ses paroles, qu'elles portèrent à la réconciliation un grand nombre de gentilshommes extrêmement animés les uns contre les autres, et dont la fureur avait fait répandre beaucoup de sang. L'affection et la vénération pour le saint étaient si universelles et allaient si loin, que les hommes et les femmes couraient à lui en foule, et que l'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe (1).

Le même dignitaire ecclésiastique ajoute qu'il lui fut donné d'être témoin d'un de ses miracles dont la bonté

1. Le P. Chalippe a reproduit ce témoignage d'après Sigonius, qui l'avait puisé dans les archives de l'église de Spalatro, où il était précieusement conservé.

divine était si prodigue à la prière de François. Le saint avait à peine achevé son premier sermon sur la grande place de Bologne, qu'un seigneur de la ville s'approchait de lui et lui présentait son enfant en lui disant :

— Frère François, mon fils a une taie sur un œil ; nul remède n'a pu le guérir, tous les moyens sont épuisés, ayez la charité de lui enlever cette taie pour l'amour de Dieu !

François bénit l'enfant, et la taie disparaît en présence de la multitude qui couvrait la place. Plus tard, l'enfant devenu jeune homme s'engageait au service de Dieu dans l'Ordre des Frères-Mineurs.

Saint Dominique était là : on se souvient qu'à Crémone les deux amis s'étaient donné rendez-vous à Bologne, où le cardinal Ugolini était légat. Le saint fondateur des Frères-Prêcheurs offrit l'hospitalité à celui des Frères-Mineurs ; car le couvent de ces derniers étant situé hors de la ville, et François ayant à conférer des intérêts de son Ordre avec le cardinal et du salut des âmes avec saint Dominique, il était ainsi plus à portée de l'un et de l'autre. Lorsqu'il eut terminé avec le légat, il se sépara de son ami et s'achemina vers la demeure de ses religieux, qui avait été bâtie aux frais des premiers seigneurs de la ville, et qu'il ne connaissait pas encore.

En approchant de ce monastère, il en détourne les yeux et portant un regard sévère sur les frères venus à sa rencontre :

— Est-ce là, leur dit-il, la demeure des pauvres évangéliques ? Ces palais sont-ils réellement habités par des Frères-Mineurs ? Je ne reconnais point cette maison pour une des nôtres ! Je ne puis regarder comme mes frères ceux qui l'habiteront désormais, et j'ordonne absolument à tous ceux qui voudront conserver le nom de Frère-Mineur, d'en sortir au plus tôt, et d'abandonner

aux riches du siècle, des bâtiments qui ne sont convenables que pour eux !

Et notre saint, cédant à l'indignation qu'il éprouve, reprend le chemin de la ville et rentre au couvent des Frères-Prêcheurs. Ses fils spirituels, avertis de son mécontentement et de ses ordres, sortent en toute hâte de leur demeure et se réfugient dans le bois. Les malades, fort nombreux en ce moment, demandent qu'on les transporte au-dehors, quel que puisse être le danger, et leurs frères s'empressent de les prendre sur leurs épaules et de les porter dans l'épaisseur du bois, afin qu'ils y soient plus abrités. Frère Léon, l'ami, le compagnon, le confesseur de François, était au nombre des malades et consigna le fait.

Le cardinal, bientôt instruit de cet événement, accourt auprès de François et lui dit qu'il ne peut voir les bons Frères, dont la plupart sont si malades, demeurer ainsi exposés à toutes les injures du temps :

— Loin de vous indigner, mon très-cher frère, ajoute-t-il, vous devez remercier la Providence lorsqu'elle vous donne, par vos bienfaiteurs, des maisons où vos malades peuvent trouver l'air et l'espace dont leur santé a besoin, et où les bien portants peuvent bien goûter un repos d'esprit toujours nécessaire après de grandes fatigues. Quant à la propriété, je vous assure que vos frères ne l'ont en aucune manière ; elle est entièrement aux fondateurs. Et s'il vous reste quelque scrupule à ce sujet, je vous déclare que je me charge de tout, au nom de l'Église.

Monseigneur et mon Père, répond notre saint, je me rends et vais ordonner à mes frères de rentrer dans ce palais ; mais n'ayant pas besoin de tant d'espace pour ma santé, permettez que je reste chez les Frères-Prêcheurs pour le peu de temps que je dois séjourner ici.

Sur les instances d'un religieux de Saint-Dominique, il retourna néanmoins voir ses frères, mais ne voulut point

demeurer avec eux dans ce qu'il appelait leur palais.

Au moment où il allait quitter Bologne, le légat lui proposa de faire avec lui une retraite de quelques jours dans la solitude de Camaldoli, et ils partirent ensemble pour y passer un mois. François y occupa une cellule que saint Romuald avait habitée, et que depuis on appela la cellule de saint François. Le prieur seul a le droit de l'occuper, et tous les ans la fête de saint François y est célébrée avec solennité.

Après leur retraite, le cardinal et le saint patriarche allèrent visiter les religieux du mont Alvernia, où ils passèrent quelques jours et se séparèrent enfin, le cardinal pour revenir à Bologne, François pour aller tenir à Sainte-Marie-des-Anges le chapitre qu'il y avait convoqué.

Il partit d'Assise avec Frère Léonard, toujours à pied, selon sa coutume. Ses souffrances habituelles, beaucoup plus vives en ce moment, lui rendirent la marche impossible après la première journée, et, pour éviter un retard fâcheux, il dut accepter un âne offert par la charité. Frère Léonard qui suivait à pied, sentit bientôt la fatigue et regardait la monture de François avec une sorte de regret de ne l'avoir pas à sa disposition. François était malade, il est vrai ; mais Léonard était si fatigué ! il l'était au point qu'il n'aperçut pas la tentation se glisser tortueusement dans son esprit, qu'il se dit intérieurement : « Ses parents n'allaient pas de pair avec les miens ; et pourtant, voici qu'il voyage sur une monture, tandis que je le suis à pied ! » Au même instant, le saint patriarche met pied à terre et dit à frère Léonard :

— Non, mon frère, il est vrai qu'il ne convient pas que je voyage sur une monture tandis que vous êtes à pied ; car vous êtes en effet de meilleure famille que moi, et vous étiez beaucoup plus considéré dans le monde.

Léonard, tout confus de voir son supérieur pénétrer

ainsi ses plus secrètes pensées, se jette à ses pieds, lui avoue qu'il s'est laissé aller, en effet, à ce mouvement tout humain, lui en demande pardon avec une profonde humilité, et se reconnaît le dernier de tous ses enfants pour le mérite et la vertu.

Partout, sur sa route, François voyait accourir ses religieux des environs pour lui exprimer leur joie de son retour si désiré. Plus il approchait du but, plus leur nombre augmentait. Ce fut au milieu de ce doux cortége qu'il arriva à Sainte-Marie-des-Anges, pressé d'apporter un remède aux divers maux causés par l'administration de son vicaire-général. Ces maux étaient graves, l'Ordre se divisait, il était plus que temps de le rappeler à l'esprit de sa fondation.

## XIV

Le bel habit de frère Élie. — Le jeune voyageur. — Faute d'Élie. — Il est déposé.—François remet le gouvernement à Pierre de Catane.

Tous les Frères-Mineurs du couvent de la Portioncule étaient réunis pour recevoir leur saint fondateur au moment de son arrivée. Dès qu'il parut, escorté de tous ses enfants dans la vallée de Spolète, frère Élie vint à lui et le félicita de son retour. Mais frère Élie avait soigné sa *toilette,* frère Élie, en sa qualité de vicaire-général, crut devoir se montrer dans tout l'éclat de sa haute position. Frère Élie portait un habit, plus propre et de meilleure étoffe que les autres, nous dit le P. Chalippe, un capuce plus long, des manches plus larges. Il ajoute que sa démarche était peu convenable. François le regarde sans paraître étonné et lui dit :

— Frère Élie, prêtez-moi cet habit, je vous prie.

Frère Élie retire son habit, le remet à son supérieur et paraît assez curieux de savoir ce qui va suivre. Le saint patriarche revêt ce bel habit par-dessus le sien, relève le

capuce de son mieux, arrange avec soin les plis de sa tunique autour de sa ceintu e, lève fièrement la tête, prend un sourire parfaitement dédaigneux et se promène au milieu de ses frères en affectant des airs superbes et disant: « Dieu vous garde, bonnes gens. » Puis, il ôte cet habit avec indignation, il le jette loin de lui, et dit à frère Élie :

— Ainsi marcheront les frères déchus de notre Institut.

Il ne se borna pas à cette leçon ; il la fit suivre d'une instruction sur l'excellence de la pauvreté et de l'humilité et parla de manière à persuader tous ses religieux, que nul d'entre eux n'avait encore fait de progrès dans ces deux vertus. Il s'occupa sans délai de réformer les abus introduits et de révoquer tout ce que frère Élie avait ordonné de contraire aux statuts ; mais il laissa l'abstinence de la viande. Dieu ne l'ayant pas suffisamment éclairé sur ce point, il s'en remettait au chapitre pour décider cette question.

Un jour, François étant en contemplation dans la forêt, un jeune voyageur frappe à la porte du couvent avec tant de force et d'une manière si précipitée, que tous les religieux retirés dans leurs cellules en sont émus, et se demandent intérieurement ce qui peut être arrivé. Frère Masseo, chargé alors des fonctions de portier, accourt, ouvre la porte et dit au jeune inconnu :

— D'où venez-vous donc, mon fils ? A la manière dont vous frappez je vois bien que vous êtes étranger à ce pays.

— De quelle manière frappe-t-on donc ici ? demande le visiteur.

— L'on frappe trois fois, dit le frère, en mettant un court intervalle entre chaque coup, et on attend ensuite que le frère portier ait récité le *Pater* et soit arrivé. Dans le cas où il ne se présenterait pas, on pourrait frapper de nouveau.

— Si j'ai frappé ainsi, reprend l'inconnu, c'est que je

suis très-pressé, et qu'avant de continuer mon voyage, je désirais parler à frère François ; mais je sais qu'il est en contemplation dans le bois, et je ne veux pas le distraire. Veuillez prier frère Élie de venir à sa place. Il est réputé sage, prudent et savant, il résoudra promptement la question que je viens lui proposer.

Frère Masseo va demander à frère Élie de venir parler au jeune étranger. Élie se fâche, le renvoie brusquement et refuse de se déranger. La situation était embarrassante pour le frère portier. S'il dit la vérité, le visiteur en sera scandalisé ; s'il dit que frère Élie est absent ou occupé de manière à ne pouvoir se présenter au parloir, il fait un mensonge. Quel parti prendre? Pendant que Masseo réfléchit ainsi, l'étranger frappe de nouveau sans prendre plus de ménagement que la première fois :

— Eh ! bien, mon fils, dit le frère, vous oubliez déjà ma recommandation ? Vous frappez aussi fort et aussi longtemps que vous l'avez fait en arrivant !

— Mon frère, je sais que le frère Élie refuse de me parler, dit le jeune homme, allez donc trouver frère François et priez-le d'ordonner à frère Élie de venir sans retard, car je suis pressé.

Masseo se rend dans le bois, parle à François, dont le regard fixé vers le ciel, ne se détourne point, et qui, sans faire le moindre mouvement, lui répond :

— Allez dire à frère Élie que je lui ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de parler au jeune voyageur qui désire l'entretenir.

Le frère portier s'empresse de transmettre à Élie l'ordre de son supérieur ; mais, ce jour-là, frère Élie n'était pas d'humeur facile : il se récrie contre tant d'exigences, et ne pouvant éluder l'ordre qu'il a reçu, il se présente au parloir sans dissimuler sa contrariété et dit de son ton le plus courroucé au visiteur importun :

— Que me voulez-vous? Pourquoi me déranger en ce moment?

— Frère, répond l'inconnu, prenez garde à l'émotion qui vous agite! La colère trouble l'âme et obscurcit l'esprit; elle empêche de discerner la vérité.

— Trêve de discours, reprend Élie, dites-moi ce que vous voulez, et hâtons-nous!

— Ce que je veux, mon frère, le voici, veuillez me répondre à cette question:

Ceux qui font profession de pratiquer la perfection évangélique, peuvent-ils manger de ce qui leur est présenté, ainsi que Jésus-Christ lui-même le leur conseille? Et lorsqu'ils en ont fait le vœu, quelqu'un peut-il leur prescrire légitimement le contraire?

Frère Élie se redresse fièrement, regarde le questionneur avec un dédain écrasant et lui dit:

— Je sais tout cela et n'ai point de réponse à vous faire. Allez! reprenez votre chemin!

— J'ignore ce que vous répondriez, reprit le jeune voyageur; mais je sais parfaitement ce que vous devriez répondre.

Cette dernière parole redouble l'irritation de frère Élie; il se retire, ferme la porte du parloir avec violence, et rentre dans sa cellule en se demandant ce que peut être celui qui a osé lui parler ainsi. Mais réfléchissant aussitôt sur ce qu'il trouvait en lui d'extraordinaire, il craignit de l'avoir scandalisé; disons qu'il n'eût pas été fâché de savoir ce que signifiait ces derniers mots: « Je sais parfaitement ce que vous devriez répondre. » Frère Élie n'était pas tranquille, sa conscience criait, elle se troublait, il fallait éclaircir ce mystère. Il retourne au parloir, espérant y retrouver encore le personnage inconnu... Celui ci était parti.

Le même jour, à la même heure, frère Bernard de Quintavalle venant d'Espagne pour se rendre au chapitre gé-

néral, se trouvait dans les Pyrénées en deçà des frontières de France, au bord d'une rivière dont il cherchait le gué. Ne le trouvant pas, il regardait de tous côtés, espérant apercevoir un muletier auquel il aurait demandé de lui faciliter le passage, en lui prêtant une monture ; mais il ne vit qu'un jeune homme, voyageant à pied, et qui, hâtant le pas, s'approcha et lui dit en italien :

— Dieu vous donne la paix, mon frère !

Bernard est doucement ému en entendant cette langue maternelle, toujours si chère à celui qui vit loin de la patrie. Il porte un doux regard sur le compatriote qui vient de le saluer si pieusement, et dont la modestie et la beauté lui semblaient célestes :

— D'où venez-vous, bon jeune homme ? lui demande-t-il.

— Je viens du couvent de Sainte-Marie-des-Anges, répond le bel inconnu ; frère François était en contemplation dans le bois, je ne voulais pas le déranger et j'ai demandé à parler à frère Élie qui a refusé de me voir, et ne s'y est résigné que sur l'ordre du frère François. Il m'a témoigné un vif mécontentement et n'a point voulu répondre à la question que je lui ai proposée ; il en a eu du regret, il est retourné au parloir, pensant m'y trouver encore, mais il était trop tard, j'étais parti. Maintenant, bon frère, dites-moi pourquoi vous ne traversez pas la rivière ?

— Parce que l'eau est trop profonde, dit frère Bernard, ce serait m'exposer à être emporté par le courant.

— Eh bien ! passons ensemble, bon frère, ajoute le mystérieux personnage ; avec moi, vous n'avez rien à craindre, donnez-moi votre main.

Et au même instant, l'un et l'autre se trouvent transportés à l'autre bord !

— Ange de Dieu, s'écrie frère Bernard en se prosternant aux pieds du beau jeune homme, de grâce ! dites-moi votre nom !

— Pourquoi cette question ? Mon nom est merveilleux.

En prononçant ces dernières paroles, le messager céleste avait disparu.

Cependant François était rentré au monastère ; il avait fait appeler frère Élie, et celui-ci s'était présenté sans se douter du motif de cet appel :

— Frère Élie, lui dit le saint fondateur, vous venez de commettre une faute grave ! Vous venez de repousser et de chasser de la maison, un ange envoyé de Dieu pour nous éclairer et nous instruire. Frère Élie, votre avenir m'épouvante ! Je crains que votre orgueil ne vous rende indigne de porter jusqu'à la fin l'habit de Frère-Mineur, et que vous ne méritiez de mourir hors de l'Institut.

Dieu avait fait connaître à François que celui qui demandait à parler à Élie était un messager céleste envoyé pour l'éclairer au sujet de l'abstinence ordonnée par ce frère, contrairement à la règle qu'il avait prescrite.

Bernard de Quintaville, dès son arrivée, peu de jours avant l'ouverture du chapitre général, racontait aux religieux de Notre-Dame-des-Anges, la rencontre de l'envoyé du ciel et les détails qu'il lui avait donnés ; il demandait s'il avait été le jouet d'une illusion, ou si les choses s'étaient réellement passées ainsi. Frère Élie ne pouvait plus douter de la lumière que François avait reçue à ce sujet ; il se sentait mal à l'aise, sa conscience lui faisait de vifs et cruels reproches.

Le 26 septembre, le Chapitre tenait sa première assemblée. François recueillit tous les motifs de plainte contre l'administration du vicaire-général et cassa tout ce qu'il avait fait de contraire à l'esprit de l'Institut dans les diverses provinces, l'usage de viande fut rétabli, tout fut rendu à l'état primitif, et frère Élie fut déposé et remplacé par Pierre de Catane, deuxième disciple de notre saint.

François avait pardonné aux Frères-Mineurs de Bologne

la faute qu'ils avaient commise en acceptant une demeure qu'il appelait un palais, mais il se plaignit vivement de cette infraction au chapitre, parla de la perfection de la pauvreté évangélique de manière à détruire toutes les illusions qu'avaient pu se faire plusieurs religieux sur ce point, renouvela ses recommandations sur le genre de construction des monastères de l'Ordre, et déposa Jean de Stracchia, provincial de Toscane, dont les tendances semblaient s'éloigner de l'esprit de l'Institut et se rapprocher des idées de frère Élie.

La fin du chapitre approchait, François, pressé par un profond sentiment d'humilité, se démit entièrement de la supériorité, dans la dernière assemblée, et abandonna toute l'administration à Pierre de Catane.

— Je suis désormais mort pour vous, dit-il à ses religieux réunis. Votre supérieur est Pierre de Catane, à qui vous et moi devons obéir maintenant.

Et se prosternant aux pieds du nouveau supérieur, il lui promit obéissance en toutes choses, comme au ministre général de l'Ordre. A ce titre de ministre général l'assemblée tout entière se récrie. Nul d'entre les frères ne croit devoir reconnaître d'autre titre que celui de vicaire-général, au frère qui portera la charge de l'Ordre pendant la vie du saint fondateur. Celui-ci était à deux genoux, durant ce débat ; il tenait les mains jointes et le regard élevé vers le ciel ; ses larmes coulaient ; et, lorsque la conférence fut terminée, il s'écria :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous recommande cette famille qui vous appartient, et que vous m'avez confiée jusqu'à présent ; vous savez que mes infirmités ne me permettent plus de la diriger comme par le passé ; je la laisse entre les mains des ministres. S'il arrive que leur négligence, leur scandale ou leur rigueur excessive occasionne la perte de quelques frères, Seigneur, il vous en rendront compte au jour du jugement. »

A partir de ce moment, François ne songea plus qu'à obéir, ne se considéra plus que comme le dernier de ses frères, et ne se mêla plus du gouvernement de sa grande famille, que pour donner à Pierre de Catane les conseils que celui-ci se faisait un devoir de demander à ses lumières et à son expérience. Un jour le vicaire-général voyant des difficultés sans cesse renaissantes pour alimenter le grand nombre de religieux qui venaient à Sainte-Marie-des-Anges, où les appelaient forcément les affaires de l'Ordre, pensait qu'il serait prudent de réserver dans ce but une partie de l'argent que les novices distribuaient aux pauvres avant de s'engager ; mais il ne pouvait prendre sur lui d'introduire un tel changement sans consulter le saint fondateur :

— Mon cher frère, lui répondit François, Dieu nous garde de cette sorte de piété ! Elle nous rendrait impies à l'égard de notre règle.

— Que faut-il donc faire alors, pour nourrir nos frères, ajouta Pierre de Catane.

— Dépouillez l'autel de la sainte Vierge, lui dit François. Otez-en tous les ornements que vous y trouverez, disposez-en pour nourrir nos frères, et ayez confiance. Notre-Seigneur vous enverra de quoi rendre à sa mère ce que nous aurons employé pour exercer la charité. Soyez certain que la sainte Vierge nous verra volontiers dépouiller son autel pour nous conformer plus parfaitement à l'Évangile.

François ne se trompait pas : les aumônes arrivèrent en abondance, dès que l'on sut dans la vallée la pénurie de la Portioncule ; l'autel de la très-sainte Vierge retrouva ses ornements, la maison fut largement approvisionnée de vivres, et le saint fondateur put faire valoir une fois de plus, dans l'effusion de son amour et de sa reconnaissance, toutes les richesses de la parfaite pauvreté et toutes les

grâces attachées à la sainte observance d'une règle donnée par Notre-Seigneur lui-même. Sa parole était ardente, son visage animé, ses expressions brûlantes ; tous les religieux versaient des larmes. L'un d'eux, frère Césaire de Spire, savant théologien, lui demanda un entretien particulier, après cette pénétrante allocution, et le consulta sur ses dispositions spirituelles. Avant de le quitter, à la fin de cet entretien, il lui dit :

— Mon Père, j'ai pris la résolution d'observer exactement, avec la grâce de Dieu, et jusqu'à la mort, la perfection évangélique et les règles de l'Institut, selon l'intention de Jésus-Christ. Je vous demande une grâce : s'il arrive pendant ma vie que quelques-uns s'en écartent, ainsi que vous l'avez prédit, accordez-moi dès à présent la permission de me séparer des transgresseurs, et votre bénédiction pour que j'observe la règle jusqu'à la fin avec ceux qui partageront mes sentiments.

Transporté de joie, en entendant parler ainsi le saint religieux, François le prend dans ses bras, le presse sur son cœur et lui dit :

— Mon fils, mon très-cher Césaire ! ce que vous demandez vous est accordé, non-seulement par moi, mais par Jésus-Christ même !

Et posant sa main droite sur la tête du frère, il ajoute :

— *Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.*

Le saint Patriarche venait de voir en Dieu que ses prédictions seraient littéralement accomplies, et que Jésus-Christ, fidèle dans ses promesses, réservait une inestimable récompense pour l'éternité, à ceux qui persévéraient jusqu'à la fin dans l'observance rigoureuse des règles prescrites par le fondateur.

# QUATRIEME PARTIE

## 1220-1226

---

### I

Les martyrs. — Fernand de Bouillon. — Élie vicaire-général. — Frère Jordiani. — Frère Antoine.

Après le chapitre de 1219, saint François d'Assise, on se le rappelle, avait envoyé en Afrique, dans le Maroc, six de ses religieux ; c'étaient les frères Bérard, Otto ou Othon, Pierre, Ajut, Accurse et Vital. Ce dernier était le supérieur de la petite colonie; mais une maladie l'ayant retenu en Espagne, il avait ordonné à ses frères de poursuivre leur voyage sans lui, il avait désigné Bérard pour le remplacer dans sa charge, il avait donné sa bénédiction à tous, et il les avait vus s'éloigner en enviant la couronne qu'ils allaient conquérir.

Les cinq missionnaires avaient gagné le Portugal. A Coïmbre, le roi Alphonse II et la reine Uraca les avaient reçus avec bienveillance, la reine surtout leur témoignait une profonde vénération, elle leur dit un jour :

— Mes bons frères, j'ai beaucoup de confiance dans vos prières, et puisque vous désirez me prouver, dites-vous, votre reconnaissance pour l'appui que je veux donner à votre Institut, en Portugal, je vous prie de m'obtenir la grâce de connaître le temps de ma mort, afin que je puisse me préparer à la mieux recevoir.

— Nous sommes indignes d'obtenir une telle lumière, lui répondit Bérard; toutefois nous la demanderons, puisque Votre Altesse le désire de ses pauvres serviteurs.

Peu de jours après, Uraca leur demande s'ils ont obtenu la grâce qu'elle attend par leurs prières.

— Votre Altesse est exaucée, lui répondit le frère Bérard. Voici ce que nous avons appris et que nous venons vous faire connaître de la part de Dieu : nous allons prêcher Jésus-Christ aux infidèles du Maroc ; nous aurons l'honneur d'être mis à mort par les sectateurs de Mahomet ; un prince de votre royale famille recueillera nos restes mortels et vous les enverra ; vous les recevrez avec les plus grands honneurs, vous les placerez dans une église de cette noble cité et après avoir accompli ce pieux devoir, vous serez appelée à une autre vie.

La reine remercia les missionnaires et leur demanda leur bénédiction ; car ils allaient partir et elle ne devait plus les revoir. Leur prédiction se réalisa de tous points. Le frère du roi Alphonse, l'infant Don Pedro, s'était brouillé avec lui, et avait quitté le royaume pour se soustraire à sa puissance ; il avait pris le commandement des armées du roi du Maroc, et ce fut lui qui protégea les religieux de saint François et les sauva plusieurs fois de la mort ; mais l'intrépidité de ces apôtres leur valut enfin le martyre dont ils étaient altérés, et lorsqu'il fut consommé le 16 janvier 1220, l'infant Don Pedro ramena leurs corps en Espagne et les renvoya en Portugal, après en avoir donné avis à son frère.

Le roi et la reine se portèrent au-devant des précieux restes des martyrs, et ils les reçurent avec la plus grande pompe, et les firent déposer dans l'église du monastère des chanoines réguliers de Sainte-Croix, à Coïmbre. La reine mourut quelques jours après subitement, mais préparée depuis longtemps à ce passage, dont elle voyait approcher le moment avec la plus parfaite sérénité.

Le frère Vital toujours malade à Saragosse, apprit avec joie le triomphe de ses compagnons, et ne tarda pas à les

aller rejoindre au ciel. Quant à notre saint, il était dans la jubilation ; il ne cessait de remercier Dieu d'une telle gloire pour son Ordre, et disait souvent en pleurant de joie :

— Dieu soit béni à jamais ! Maintenant je suis assuré d'avoir eu, par sa grâce, cinq véritables Frères-Mineurs !

Nous avons dit que les restes précieux de ces glorieux martyrs avaient été transportés solennellement à Coïmbre, et déposés dans l'église des chanoines réguliers de Saint-Augustin, du monastère de Sainte-Croix. Parmi ces chanoines, l'on distinguait alors Fernand de Bouillon, aussi éminent par sa science que par ses vertus et l'illustration de sa naissance.

Son père était de la famille des comtes de Bouillon, qui donnèrent un souverain, le célèbre Godefroy, au royaume de Jérusalem ; sa mère était une Tavera, l'un des plus grands noms du Portugal. En 1210, n'ayant encore que quinze ans, Fernand, élevé dans l'innocence et la piété, et voulant conserver l'une et l'autre en se consacrant à Dieu, entra dans l'Ordre des chanoines réguliers du monastère de Saint-Vincent, près de Lisbonne. Mais le jeune religieux se voyant exposé à de trop fréquentes visites et à d'incessants témoignages de regret, demanda à son supérieur de l'éloigner de ses amis et de l'envoyer au monastère de Sainte-Croix. Le supérieur y consentit à regret, et Fernand plus calme, plus tranquille à Coïmbre, s'attacha à l'étude avec un succès merveilleux ; ses progrès dans la vie spirituelle n'étaient pas moins rapides et moins admirés.

Les reliques des martyrs du Maroc semblèrent redoubler son zèle et sa ferveur. Il priait fréquemment sur le tombeau de ces religieux qui avaient eu le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, et il se relevait, chaque fois, dévoré du plus ardent désir de voler lui aussi à la conquête du martyre.

Bientôt, ce désir devient un besoin de son âme ; il consulte Dieu dans de longues oraisons, et se croyant assuré de sa volonté, il se détermine à quitter les chanoines réguliers. Toutefois, il juge ne devoir rien précipiter, garde son secret et attend le moment de la Providence.

Un jour, deux Frères Mineurs du couvent de Saint-Antoine-d'Olivarez, près de Coïmbre, viennent quêter au monastère de Sainte-Croix ; Fernand les aperçoit, va les joindre et leur exprime le désir de les entretenir en particulier. Peu de jours après, il demandait à son supérieur la permission de sortir de son Ordre pour entrer dans celui de saint François, qui lui serait une voie ouverte pour courir au martyre, objet de tous ses vœux. Cette permission lui fut accordée après d'assez longues et difficiles négociations, car le savant et fervent religieux était le modèle de tous, et sa perte était grande pour l'ordre qu'il abandonnait.

Les Frères-Mineurs vinrent au jour fixé lui donner leur habit dans l'église de Sainte-Croix, et il se sépara des bons chanoines qui ne purent l'embrasser et lui dire adieu sans répandre des larmes. Un seul s'était raidi pour la circonstance. Lorsque Fernand voulut l'embrasser,il fit un pas en arrière et lui dit sur le ton de l'ironie :

— Allez, allez, mon frère ! Vous comptez sans doute devenir un saint ailleurs ?

— Si vous l'apprenez un jour, lui répondit Fernand, je suis sûr que vous en louerez Dieu.

En quittant Sainte-Croix, il se rendit au couvent de Saint-Antoine, et en y entrant, il demanda au supérieur de lui donner le nom du saint sous la protection duquel la Providence le plaçait en le recevant dans l'Ordre des Frères-Mineurs. Le supérieur aussitôt le nomma frère Antoine, et depuis il ne fut plus connu que sous ce nom qu'il devait illustrer à jamais.

Frère Antoine n'était entré dans le nouvel Ordre qu'avec la promesse d'être envoyé en Afrique; c'était son unique but. Il le rappela au supérieur dès son arrivée, et peu de jours après il s'embarquait pour aller prêcher Jésus-Christ aux musulmans africains. C'était en 1220.

Dieu voulait, il est vrai, que frère Antoine exerçât l'apostolat; mais il le destinait à d'autres contrées et ne le laissa pas dans les pays infidèles. Une maladie retint l'apôtre dans l'inaction durant l'hiver et le força de se rembarquer pour l'Europe dès les premiers jours du printemps de l'année suivante, 1221. Il devait revenir en Portugal; les vents contraires le jetèrent sur les côtes de la Sicile; Dieu le voulait en Italie. Au débarquement, il apprend que François va tenir un chapitre qu'il ouvrira le jour de la Pentecôte, et, malgré son extrême faiblesse, il part avec frère Philippino, castillan, et se dirige vers Notre-Dame-des-Anges, ravi de l'occasion qui se présente pour lui, de voir, de connaître le saint fondateur des Frères-Mineurs.

François, en effet, s'était vu dans la nécessité de convoquer un nouveau chapitre; car Pierre de Catane venait de se démettre d'un fardeau que ses forces ne pouvaient plus soutenir. François s'était éloigné de la Portioncule pour visiter quelques couvents d'Italie, les religieux du parti de frère Élie avaient profité de son absence pour renouveler la division, et tandis qu'une partie des frères restaient fidèles à la règle et soumis au vicaire-général, les autres secouaient le joug et méconnaissaient l'autorité chargée de maintenir la parfaite observance. Pierre de Catane avait écrit à saint François, avait reçu ses avis, les avait suivis littéralement sans le moindre succès, et, convaincu que les efforts d'un autre de ses frères ne seraient pas frappés de la même stérilité, il avait supplié François de le décharger du Gouvernement.

Le saint patriarche accourut à la Portioncule, reçut sa démission et conjura Notre-Seigneur de lui désigner celui qui devait être choisi à sa place. Notre-Seigneur lui ordonna de remettre la charge à frère Élie, malgré l'esprit de relâchement qui avait forcé de le déposer quelques mois auparavant. Il suffisait à notre saint que la volonté divine lui fût connue. Il la communiqua à quelques-uns de ses religieux et au chapitre de la Pentecôte, il nomma frère Élie vicaire-général.

Certes, s'il fut jamais pour François une circonstance dans laquelle la volonté de Dieu lui parut d'un douloureux et difficile accomplissement, ce dut être celle-ci! Il n'en témoigna rien, néanmoins; il obéit sans laisser paraître la moindre émotion. La nomination proclamée, François s'assit humblement aux pieds de frère Élie, et ses souffrances ne lui laissant pas la force de se faire entendre, il fit passer à ses frères, par le vicaire-général, tout ce qu'il désirait leur communiquer. A la fin de la dernière assemblée, il tira à lui la tunique d'Élie; celui-ci ayant prêté l'oreille, le saint patriarche lui parla pendant quelques instants et frère Élie s'adressant ensuite aux religieux leur dit:

— Mes frères, voici ce que dit le Frère, — on l'appelait souvent ainsi, le désignant comme frère par excellence: — Il y a un pays, l'Allemagne, dont tous les habitants sont chrétiens et pieux; vous les voyez traverser notre pays, à l'ardeur du soleil, portant de longs bâtons et de larges bottes, en chantant les louanges de Dieu et des saints; ils vont ainsi visiter les lieux de dévotion. J'ai envoyé de nos frères chez eux, et on les a maltraités, aussi je n'oblige personne à y aller. Mais si quelques-uns d'entre vous se sentent assez de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, pour entreprendre ce voyage, je leur promets un mérite d'obéissance plus grand encore que s'ils allaient outre mer.

Quatre-vingts frères se présentèrent aussitôt pour ces missions qui pouvaient leur procurer la palme du martyre. Le frère Césaire leur fut donné pour supérieur provincial. Il pouvait leur être d'autant plus utile, comme chef, qu'il était Allemand ; c'était un prêtre de Spire, dont les prédications de frère Élie avaient déterminé la vocation religieuse, et qui jouissait dans son pays d'une réputation de savoir et d'éloquence sur laquelle on fondait de justes espérances pour la colonie apostolique. Les supérieurs chargèrent le frère Césaire de choisir dans les quatre-vingts religieux qui s'étaient offerts, ceux qu'il jugeait le plus propres à la mission d'Allemagne. Il en choisit vingt-sept seulement, dont plusieurs étaient Allemands ou Hongrois ; douze étaient prêtres et prédicateurs distingués ; les autres laïques. On engageait frère Césaire à adjoindre à ces derniers le bon frère Jordani ; il suit ce conseil, appelle le naïf religieux et lui dit, croyant le charmer :

— Mon frère, je vous emmènerai aussi ! Remerciez Dieu d'être appelé à une telle mission.

— Moi, mon frère ? s'écrie Jordani. Mais je ne demande pas du tout à vous suivre ! Si je me suis levé en même temps que les autres, c'était pour embrasser les frères qui allaient chercher le martyre. J'aurais une telle peur de perdre la foi si j'étais exposé à la cruauté des Allemands ou aux artifices des hérétiques, que je demande tous les jours à Dieu de me préserver des uns et des autres ! Je n'irai donc pas au-devant d'eux, certainement.

— Comment ! mon cher frère, reprend Césaire, vous ne comptez donc pas sur la grâce de Dieu ?

— J'y compte pour me préserver des Allemands et des hérétiques, et je n'y compterais plus si j'allais me livrer aux mains de ces mécréants.

— Vous aimez Notre-Seigneur, mon bon frère, et vous ne voulez pas mourir pour lui ?

— J'aurais peur de ne pas mourir au contraire ! dit vivement Jordani. Si j'étais sûr de tenir ferme et de conserver la foi, j'irais mourir avec vous, mais étant incertain, je reste, et pourtant j'envie votre sort.

Frère Césaire avertit le vicaire-général de ce refus, celui-ci fait appeler le timide Jordani et lui dit avec autorité :

— Mon frère, je vous ordonne en vertu de la sainte obéissance, de vous décider absolument à aller en Allemagne ou à n'y point aller.

Jordani, plus embarrassé que jamais, va trouver un des frères qui déjà avait été envoyé en Allemagne et y avait beaucoup souffert. Il lui exposa la situation :

— Si je me décide à rester maintenant que le vicaire-général s'est ainsi prononcé, lui dit-il, j'aurai à me reprocher d'avoir agi d'après ma propre volonté et d'avoir perdu la plus belle couronne ! Si je me décide à partir... mais, non, je ne puis me résoudre à affronter les cruels dangers qui attendent nos frères. Je venais vous consulter et voilà que ma peur redouble ! Non ! non !

— Je vais vous donner un conseil, mon frère, lui dit ce religieux. Allez chez le vicaire-général, dites-lui que vous ne voulez ni partir pour l'Allemagne, ni rester ici : mais que vous ferez tout ce qu'il vous ordonnera. Je vous promets que cette démarche faite, vous trouverez la paix. Ce qui vous trouble est votre volonté propre, embarrassée de sa liberté. Que votre supérieur vous en délivre, et vous ne craindrez plus ni Allemands, ni hérétiques, ni la perte de la foi, ni le martyre.

Frère Jordani, heureux de ce trait de lumière, court à la cellule de son supérieur :

— Décidément, mon frère, lui dit-il, je ne veux ni aller me faire martyriser en Allemagne, ni rester ici, mais je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez.

— Partez avec frère Césaire, lui dit Élie ; je vous l'ordonne en vertu de la sainte obéissance.

Le bon frère oublie au même instant toutes ses terreurs, il part gaiement, va travailler avec ardeur au milieu des terribles Allemands et des dangereux hérétiques, qui tant de fois avaient troublé son sommeil, et fait un immense bien sans rencontrer l'apparence même du martyre si redouté, avant que l'obéissance ne l'eût rendu désirable.

Le chapitre était terminé, chacun recevait sa nouvelle destination et partait avec le provincial qui l'avait demandé lorsque, un frère, que nul provincial ne connaissait et dont on ne s'occupait point, s'approche du frère Gratien et lui dit du ton le plus humble :

— Mon très cher frère, voulez-vous me permettre d'aller dans votre province de Bologne pour y être formé à la discipline régulière par votre expérience et votre charité?

— Mais vous paraissez bien faible, mon frère, dit Gratien.

— J'ai été très malade en Afrique, répond le jeune religieux ; mais la solitude achèvera de rétablir ma santé.

Gratien demande alors de prendre frère Antoine et son compagnon Philippino, et les emmène sans se douter du trésor qu'il vient de rencontrer. Philippino fut envoyé à Cita-di-Castello, puis à Colombario, où il mourut en odeur de sainteté. Antoine, ne désirant pour le moment que la solitude, obtint du provincial la permission de rester à l'ermitage du Mont-Saint-Paul près de Bologne.

Un religieux s'était creusé dans le roc une cellule entièrement séparée des autres : Antoine la considérait avec une sorte d'envie, et laissait entrevoir combien il serait heureux de l'habiter. Le frère qui l'occupait la lui céda avec empressement, et le noble fils des Bouillon et des Tavera s'y retira avec joie. Là, tant que l'obéissance ne

l'appelait pas ailleurs, il passait de longues heures dans la contemplation, il se nourrissait seulement de pain et d'eau, il macérait son corps, il cherchait à se dédommager du martyre que Dieu lui avait refusé. Son provincial avait appris son origine par le frère Philippino ; mais tous les autres l'ignoraient, et l'humble frère Antoine s'efforçait de la cacher sous les apparences de la simplicité la plus commune. Il dérobait avec le même soin, à la connaissance de ses frères, la science qu'il avait acquise par ses grandes études et les lumières merveilleuses que Dieu lui prodiguait dans l'oraison ; ce qu'il ne pouvait dissimuler, c'était les vertus éminentes que chacun admirait en lui.

## II

Le Tiers-Ordre. — Luchesio et Bona-Dona. — Pauvres-Dames de Florence. — Lettre de sœur Agnès.

Saint François d'Assise ayant repris un peu de force, après la tenue du chapitre, recommença à prêcher la pénitence dans l'Ombrie et dans la Toscane. A son approche, les populations accouraient en masse et ne pouvaient plus se résoudre à s'éloigner de lui. Jamais l'empressement ne s'était montré aussi vif autour du saint de l'Italie. François ne marchait plus qu'au milieu d'une foule attentive et recueillie, qui le suivait avec amour et vénération, et sa parole était accompagnée d'une grâce si puissante sur les âmes, que tous ses auditeurs voulaient quitter le monde et servir Dieu dans la vie religieuse.

Presque effrayé d'un tel succès, l'apôtre s'efforçait de calmer cet excès d'exaltation, et n'y parvenait qu'en promettant à ceux qui se trouvaient engagés dans les liens du mariage ou de la famille, une règle au moyen de laquelle ils pourraient vivre dans le monde aussi parfaitement que

des religieux, sans cesser de remplir les devoirs de leurs diverses positions.

Aussitôt, le bruit se répand dans toutes les villes de la Toscane, que le saint patriarche va fonder un Ordre pour les séculiers, et chacun se prépare à mériter son admission dans cet Ordre nouveau, dont le nom même est encore inconnu ; il suffit à tous que François l'institue. Florence n'attend pas son arrivée pour construire un monastère destiné aux femmes qui voudront suivre la règle si austère des Pauvres-Dames de Saint-Damien dont sainte Claire était la première abbesse, et, lorsque le saint paraît dans la ville et fait entendre sur la place publique sa parole toujours prodigieuse par sa fertilité, il voit surgir une multitude de vocations religieuses. Hommes et femmes sollicitent le cloître. Il examine avec soin ces vocations, en reconnaît un grand nombre venues du ciel et les admet, soit dans l'Ordre des Frères-Mineurs, soit dans celui des Pauvres-Dames ; il promet aux autres celui qu'il prépare pour les séculiers.

L'impatience était grande pour toutes ces âmes altérées de la perfection dans le service de Dieu ; elles pressaient l'apôtre de répondre à leurs ardents désirs, et il ne le pouvait qu'après avoir élaboré, sous le regard divin, la règle qu'il devait leur prescrire. En attendant, il réunit tous ces fidèles en deux congrégations, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes : il leur indiqua les exercices de piété qu'ils devaient faire, leur recommanda la pratique de toutes les œuvres de miséricorde, donna un chef à chacune et s'éloigna de Florence pour porter ailleurs la parole du salut.

Les congrégations qu'il venait d'établir devaient être bénies du ciel comme tout ce que François entreprenait pour la gloire de Dieu. Un ancien historien toscan assure qu'elles rappelaient les assemblées des chrétiens de la pri-

mitive Église ; c'est-à-dire que tous ces fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, que leur vie était exemplaire, qu'ils se dévouaient sans cesse pour les pauvres, les malades et les prisonniers, que leurs aumônes étaient si abondantes qu'en très peu de temps elles suffirent à fonder et à doter un hospice pour la vieillesse.

Notre saint, en quittant Florence, alla prêcher à Gagiano près de Poggi-Bonzi, et y rencontra un marchand de sa connaissance, qui, nouvellement converti, vivait très chrétiennement, ainsi que sa femme, mais désirait servir Dieu plus parfaitement encore. Luchesio, ainsi se nommait ce marchand, consulta François et le pria de le guider dans cette voie :

— Attendez encore, lui répondit le saint ; je pense à instituer un Ordre dans lequel les personnes mariées pourront être admises et vivre dans le monde comme des religieux. Je crois que vous feriez sagement d'y entrer avec votre compagne.

Luchesio et Bona-Dona, sa femme, acceptèrent avec joie la proposition de François, et se jetèrent à ses pieds en le conjurant de leur donner un règlement de vie, en attendant l'exécution du plan qu'il méditait. Le saint patriarche ne put résister à ce désir. Il leur fit adopter un vêtement de l'étoffe la plus modeste, de forme très simple, et de couleur grise ; un cordon à plusieurs nœuds leur servait de ceinture.

Dans le moyen âge, la ceinture était une sorte de parure indispensable, dont chacun proportionnait à sa position la qualité et les ornements. Elle était d'étoffe plus ou moins belle, les broderies en étaient plus ou moins riches ou éclatantes ; les princes y mêlaient les pierreries à l'or, à l'argent et à la soie ; les veuves la portaient en laine noire à plusieurs nœuds. François donnait aux *Frères de la Pénitence* la cordelière de lin avec des nœuds à distance.

Quelques mois après, il enrôlait dans l'Ordre qu'il avait annoncé pour les séculiers, tous les fidèles qui se présentaient dans les conditions exigées. L'affluence fut immense. Tous les membres des congrégations établies furent les premiers inscrits, la foule suivit, et partout où la parole de l'apôtre se faisait entendre, le nombre des frères de la Pénitence devenait prodigieux.

François ayant fondé déjà deux Ordres religieux, les Frères-Mineurs et les Pauvres-Dames, appela celui-ci *Troisième Ordre* ou *Frères de la Pénitence*. On lui donna depuis celui de *Tierçaires* ou *Tiers-Ordre de saint François*. On sait combien il se répandit dans tous les pays catholiques, et avec quel empressement les cardinaux, les évêques, les princes, les souverains même s'enrôlèrent sous cette sainte bannière.

Pour être admis dans le Tiers-Ordre, l'instituteur exigeait la pureté de la foi romaine, la restitution des biens injustement acquis, la réconciliation sincère avec le prochain, l'observation exacte des lois de Dieu et de l'Église, et celle de la règle. Les femmes mariées n'étaient reçues qu'avec l'autorisation de leurs maris. Du reste, la règle du Tiers-Ordre n'obligeait point sous peine de péché.

Le vêtement devait être uniforme et pauvre ; le luxe était interdit dans l'ameublement, en proportion de la position sociale de chacun. Les plaisirs du théâtre, les festins, les divertissements trop mondains étaient défendus. La vie humble, mortifiée et sanctifiée par la prière et les bonnes œuvres, était la seule convenable aux frères et aux sœurs de la Pénitence. Chacun devait faire son testament afin de prévenir toute discussion, toute inimitié entre les héritiers. Ils ne devaient jamais porter d'armes offensives, à moins que ce ne fût pour la défense de l'Église ou pour celle de la patrie.

Bientôt, une irrésistible vocation à vivre entièrement sé-

parés du monde entraîna un grand nombre de membres; les frères ou les sœurs de la Pénitence se réunissaient en communauté et donnaient de si grands exemples de sainteté qu'il devint nécessaire de diviser le Tiers-Ordre en régulier et en séculier. Il fut permis au premier d'adopter la clôture et les vœux de religieux; le dernier, toujours maintenu par les Souverains-Pontifes, a reçu quelques modifications, suivant les exigences des temps ou des lieux. L'un et l'autre ont donné plusieurs saints à l'Église.

Luchesio et sa femme avaient été les premiers à recevoir l'habit du Tiers-Ordre, et des grâces abondantes avaient été le prix de leur saint empressement à le solliciter des mains de François; ils faisaient d'admirables progrès dans la piété et dans la vertu, ils étaient les modèles du bourg de Gagiano. Toutefois, Bona-Dona se plaignait souvent de la générosité de son mari, et l'engageait à restreindre des aumônes qu'elle trouvait exagérées relativement à sa fortune. Mais Luchesio ne savait pas refuser ce qui lui était demandé pour l'amour de Dieu.

Un jour, plusieurs mendiants s'étant succédé sans être refusés, la provision de pain se trouve épuisée dans la maison du charitable marchand, et sa femme lui fait de nouveaux et vifs reproches sur son excessive prodigalité. Luchesio accepte ces reproches et n'y répond que par de douces et pieuses paroles, sans nul effet sur l'esprit prévoyant de sa femme. Bientôt après, un nouveau mendiant se présente et demande un morceau de pain pour l'amour de Dieu. Luchesio, sachant que le pain manque, dit à Bona-Dona:

— Donnez quelque chose à ce pauvre homme! il a faim!

— Et que puis-je lui donner, répond-elle, quand vous

avez tout épuisé dans la maison? Je n'ai rien; qu'il aille chercher ailleurs!

— Bona-Dona, reprend le marchand, voyez s'il n'y aurait pas un peu de pain; regardez-y.

— En vérité, s'écrie sa femme, les jeûnes et les veilles ont endommagé votre cerveau! Le pain ne peut venir tout seul, et ni vous ni moi n'avons été en chercher que je sache, depuis que vos pauvres ont tout emporté.

— Bona-Dona, lui dit Luchesio avec la plus grande douceur, vous oubliez la puissance et la bonté de Celui qui rassasia plusieurs milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons. Sa puissance et sa bonté sont aujourd'hui ce qu'elles étaient alors. Regardez dans la huche où vous mettez la provision de pain, et regardez-y avec confiance en Celui pour qui nous aimons les pauvres et pour qui nous voudrions les soulager tous.

Bona-Dona se sent adoucie et calmée; elle connaît la vivacité de foi de son mari et ne s'étonnerait pas que Dieu fît un miracle à sa prière. Elle cède donc à ces instances, et que voit-elle? La huche est aussi pleine de pain frais, que si l'on avait pétri la veille dans la maison, ainsi qu'on le faisait à certains jours! Bona-Dona tombe à genoux devant ce miracle, elle fond en larmes, elle demande pardon à son mari de son emportement, et celui-ci se contente de lui répondre avec son calme et sa douceur ordinaires :

— Cela prouve que l'aumône faite pour l'amour de Dieu enrichit plus qu'elle n'appauvrit.

« Dès ce moment, dit le père Chalippe, elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, le mari et la femme s'y portaient avec émulation et s'y employèrent jusqu'à la mort, qui arriva en un même jour. »

Le monastère des Pauvres-Dames, à Florence, comptait déjà une communauté nombreuse et fervente, et demandait instamment au saint patriarche de lui donner pour abbesse une religieuse de Saint-Damien. Les deux monastères suivant la même règle et devant leur existence au même fondateur, seraient plus sûrement animés du même sentiment et vivraient de la même vie.

François, après en avoir conféré avec le cardinal Ugolini, désigna sœur Agnès et la sépara de sa bien-aimée Clara, de sa sœur Béatrix, de sa mère Ortolana, de toutes les vierges réunies sous la direction de sainte Claire, et qu'elle chérissait comme autant de sœurs. Agnès n'eut pas la pensée de résister un seul instant ; mais le sacrifice fut bien douloureux ; nous pouvons l'apprécier par l'expression de regret qu'elle adressait peu après à sa sœur Clara, et que l'histoire nous a conservée. La voici telle que M. Chavin de Malan la reproduit [1] :

« A sa mère vénérable, à sa maîtresse dans le Christ, la bien-aimée Clara, et à toute sa communauté ; Agnès, très-humble servante de Jésus.

« La condition des choses créées est de ne jamais demeurer dans le même état ; aussi, lorsqu'on se croit dans le bonheur, on est plongé dans un abîme de maux. Sachez donc, ma mère, qu'il y a au fond de mon cœur une grande tribulation et une immense tristesse : combien je souffre d'être séparée de vous ! de vous, auprès de qui j'espérais vivre et mourir ! ce malheur a commencé, je ne sais quand il finira ; il est une de ces choses qui se déroulent sans cesse et dont on ne voit pas le bout ; il est comme une grande ombre qui croît indéfiniment sans

1. Traduite de l'ancien historien *Wadding*.

décliner ; il est comme un poids sur mon âme, et je ne puis l'écarter. Je croyais que ceux qui sont unis dans le ciel par la même foi et la même conversion devraient avoir sur la terre la même vie et la même mort ; qu'un même tombeau devrait renfermer le même sang et la même nature ; mais j'ai été trompée ; je suis abandonnée, et mon âme déborde de tristesse.

« O mes sœurs très-douces, ayez pitié de moi ; pleurez avec moi, et priez Dieu de ne pas vous faire souffrir ainsi ! Comprenez qu'il n'est pas de douleur semblable à cette douleur : une douleur qui me crucifie sans cesse, une langueur qui toujours me torture, une ardeur qui toujours me dévore. Les afflictions me pressent de toutes parts ; de grâce ! aidez-moi par vos pieuses prières, afin que Dieu me donne la force de les supporter. O ma mère, que ferais-je ? que dirais-je ? Moi, qui n'espère jamais revoir ni vous ni mes sœurs ! oh ! si je pouvais exprimer ma pensée selon mon désir ! oh ! si je pouvais exposer là, devant vous, dans cette lettre, ma longue douleur ! mon cœur est brûlé intérieurement par le feu de l'affliction. Je gémis et je pleure. Je cherche une consolation, et je n'en trouve pas. J'enfante douleur sur douleur ; je succombe sous le poids de la pensée que je ne vous reverrai jamais. Personne ici ne pourrait comprendre ma peine.

« Une seule chose me console, et vous pouvez vous en réjouir avec moi, c'est la parfaite union qui règne dans notre communauté. On m'y a reçue avec un grand plaisir et une grande joie ; on m'y a promis obéissance avec respect et dévouement. Toutes se recommandent à Dieu et à vous. Pensez à nous et regardez-les ainsi que moi comme des filles et des sœurs, qui toujours seront sincèrement disposées à recevoir vos avis, à exécuter vos ordres.

« Le Seigneur Pape a acquiescé à mes désirs relativement à l'affaire particulière que vous savez. Priez le frère

Élie, de ma part, de nous visiter et de nous consoler plus souvent. Adieu. »

La douleur d'Agnès la trompait. Les deux sœurs devaient se revoir encore en ce monde ; mais ce ne devait être qu'au moment où sainte Claire, heureuse de voir se rompre les liens qui retenaient son âme captive ici-bas, allait prendre son essor vers le ciel.

— Agnès, pourquoi pleures-tu ? disait-elle à sa sœur désolée. Puisqu'il plaît à Dieu que je parte, demeure joyeuse ici, en attendant le jour où nous serons réunies pour ne plus nous séparer ; car je t'assure que tu viendras bientôt me rejoindre.

Et au frère Reinaldus, qui l'encourageait à souffrir avec patience, sainte Claire répondait :

— Frère très-cher, depuis que j'ai connu la grâce de mon Dieu, par son serviteur saint François, nulle peine ne m'a été amère, nulle pénitence ne m'a été difficile, nulle maladie ne m'a été fâcheuse.

## III

### Indulgence de la Portioncule. — Voleurs du Mont-Casale.

Au mois d'octobre de la même année, 1221, François était de retour à Notre-Dame-des-Anges. Il remerciait Dieu du bien que sa dernière mission venait de produire dans les âmes ; mais il était douloureusement affligé à la pensée de la multitude de pécheurs qui ne cessaient d'offenser la Majesté divine, et qu'il aurait voulu sauver au prix de sa vie.

Une nuit, pendant qu'il répandait des larmes amères sur l'ingratitude et l'aveuglement des pauvres pécheurs, un ange se présenta devant lui et lui dit :

— François, allez à l'église : Jésus-Christ et sa sainte Mère vous appellent et vous attendent.

Il se rend à l'église au même instant, et se trouve ébloui par la gloire qui la remplit. Il se prosterne, il adore, il est dans un inexprimable ravissement. Jésus-Christ est là, en effet ; il y est visiblement, la très-sainte Vierge est près de lui, une lumière éclatante les environne, les anges les entourent dans l'attitude de l'adoration, de l'empressement et de l'amour. Une voix se fait entendre, le cœur de notre saint ne peut la méconnaître, c'est la voix divine :

— François, dit Notre-Seigneur, toi et les tiens avez un grand zèle pour le salut des âmes ; il t'est donc permis de demander une grâce en leur faveur, pour la gloire de mon nom.

— Notre Père très-saint, dit François, je supplie votre infinie bonté, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'accorder aux hommes que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés aux prêtres ; et je prie la bienheureuse Vierge votre Mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour m'obtenir cette grâce.

Marie porte sur son divin Fils un long regard d'amour, et aussitôt, le Fils qui ne se refusa jamais aux désirs de sa Mère, dit à François :

— Ce que tu demandes est grand ; et tu recevras néanmoins des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde celle-ci, mais tu dois aller la demander à celui qui est établi mon vicaire sur la terre, et à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier.

Les cellules des religieux entouraient l'église, et la ferveur était si grande au couvent de la Portioncule, que les frères passaient en oraison la plus grande partie de la nuit. Tous entendirent les paroles que nous venons de

rapporter, tous virent l'église remplie d'une éblouissante lumière, tous purent contempler les anges qui entouraient Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, et tous en rendirent témoignage.

Le lendemain, chacun s'empressait de parler au saint patriarche de cette grande merveille ; mais François leur imposait silence et leur défendait de la faire connaître à ceux qui l'ignoraient. Le pape Honorius III était en ce moment à Pérouse ; notre saint, prenant avec lui Masseo de Marignan, s'achemina sans délai vers cette ville, pressé de solliciter du pape la ratification de la faveur que Jésus-Christ lui-même venait de lui accorder.

Il désirait que cette indulgence pût être facilement obtenue afin de procurer le salut du plus grand nombre de pécheurs. L'usage était alors de n'accorder des indulgences qu'à la condition d'une offrande destinée aux frais des guerres de la Terre-Sainte, ou à la réparation des églises d'Italie, dont la plupart tombaient en ruines.

Arrivé à Pérouse, François se présente devant le Souverain-Pontife et lui dit :

— Très-Saint-Père, il y a quelques années, je réparai une église de votre domaine : je vous supplie d'accorder à ce sanctuaire une indulgence entièrement libre et sans condition d'aucune offrande.

— Vous demandez une chose impossible, répondit le pape, et que je ne puis raisonnablement vous accorder. Il est juste que celui qui tient à gagner une indulgence fasse au moins une œuvre de charité pour l'obtenir. Pour combien d'années me demandez-vous une telle indulgence ?

— Très-Saint-Père, qu'il plaise à Votre Sainteté me donner des âmes bien plus que des années !

— Et de quelle manière voulez-vous que je vous donne ces âmes ?

— Saint-Père, je souhaite ardemment que, sous le bon plaisir de Votre Sainteté, ceux qui entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, contrits, confessés et absous par un prêtre, reçoivent une entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre, depuis leur baptême jusqu'au moment où ils y entreront.

Le pape adressant alors à François, sans le savoir, les mêmes paroles que Notre-Seigneur lui avait adressées, lui dit :

— *François, ce que vous demandez est grand;* la Cour romaine n'a pas coutume d'accorder semblable indulgence.

— Très-Saint-Père, reprit le saint, je ne vous la demande pas de moi-même, c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé : je viens de sa part.

Et le pape qui connaissait la sainteté de François et les miracles par lesquels Dieu se plaisait à la manifester chaque jour, le pape lui dit :

— Je veux bien que vous l'ayez, frère François. Je veux bien que vous l'ayez ; oui, je veux bien que vous l'ayez.

Plusieurs cardinaux étaient présents et entendirent ces paroles du Souverain-Pontife ; ils s'en alarmèrent et lui firent observer qu'en accordant une telle indulgence, il nuisait à celles de la Terre-Sainte et à celles du tombeau des Saints-Apôtres, qui ne seraient plus recherchées, ce qui détruirait la dévotion à ces saints lieux.

— Sa concession est faite, répondit le pape, nous ne la révoquerons pas ; nous pouvons la modifier seulement.

Et rappelant François qui s'éloignait, il ajouta :

— Nous vous accordons l'indulgence que vous demandez, pour tous les ans, à perpétuité ; mais seulement pendant un jour naturel, depuis un soir, y comprenant la nuit jusqu'au soir du lendemain.

François s'inclina profondément et se retirait lorsque le pape s'écria :

— Homme simple ! Où allez-vous ? Quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir ?

— Saint-Père, répondit-il, la parole de Votre Sainteté me suffit. Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ, sa sainte Mère et les anges soient à cet égard notaire, papier et témoins ; je ne demande pas d'acte plus authentique.

Cette confiance si naïve dans la parole qu'il savait réelement avoir entendue de Jésus-Christ lui-même, toucha le Souverain-Pontife et les prélats de son conseil. On savait que François ne se faisait point d'illusion, que ce qu'il disait avoir vu et entendu ne pouvait être un jeu de son imagination, ni une tromperie du démon ; la sainteté de sa vie, sa profonde humilité, ses nombreux miracles, ne laissaient pas douter de ses fréquentes communications avec le ciel.

Heureux de la promesse du pape, et bien certain que Dieu achèverait son œuvre, notre saint reprit la route d'Assise avec le frère Masseo de Marignan. Au village de Colle, il s'arrêta pour prendre un repos nécessaire à ses souffrances et à la faiblesse de sa constitution ; car les longues marches lui étaient toujours très-pénibles. Le village de Colle possédait un hôpital destiné aux lépreux, ce qui détermina le saint à le choisir pour se remettre de sa fatigue et reprendre la mesure de forces nécessaires au reste du voyage. Il y passa la nuit et s'accorda un court sommeil. A son réveil, il appela son compagnon :

— Frère Masseo, lui dit-il, je puis vous assurer une chose qui me cause une grande joie ; c'est que l'indulgence que le vicaire de Jésus-Christ vient de m'accorder est confirmée au ciel.

Le jour où cette indulgence pourrait être gagnée n'était pas déterminé, mais François était assuré de la volonté divine, il venait d'avoir une seconde révélation confirmant

la première, il n'en demandait pas davantage pour le moment et laissait à la Providence le soin de compléter l'œuvre de miséricorde qu'il avait sollicitée. En attendant, il continuerait à prier et à faire pénitence pour les pauvres pécheurs dont le salut lui était si cher. Il avait coutume de dire : *Rien n'est préférable au salut des âmes,* et il aurait donné mille fois sa vie, s'il avait pu, pour assurer la conversion de celles qui vivaient dans l'oubli de Dieu et de l'éternité d'une autre vie.

On raconte que se trouvant un jour au couvent du Mont-Casale, le frère Angelo, supérieur, lui dit :

— Mon Père, il y a ici, dans notre voisinage, trois voleurs qui ne cessent de dévaster le pays ; et non contents de faire le plus grand mal aux pauvres paysans, ils nous enlèvent jusqu'au pain de la quête.

— Mon frère, répondit François, si vous suivez le conseil que je vais vous donner, j'ai confiance dans le Seigneur que vous gagnerez leurs âmes.

— Je suis prêt à vous obéir en toutes choses, avec la grâce de Dieu, mon très-cher Père, lui dit le gardien.

— Eh bien ! reprit le saint fondateur, ces voleurs, tout voleurs qu'ils sont, n'en sont pas moins nos frères : allez les trouver. Portez-leur du pain et du vin, et ce que vous avez de meilleur ; étendez à terre un linge bien propre et bien blanc, et, de votre voix la plus douce, de votre ton le plus cordial, invitez-les à manger. Pendant qu'ils prendront cette petite réfection, dites-leur de bonnes et pieuses paroles, vous et votre compagnon ; parlez-leur de la manière la plus insinuante et la plus persuasive, et priez-les humblement de vous promettre qu'ils ne feront plus de tort à personne. S'ils vous le promettent, retournez le lendemain leur porter quelque chose à manger, avec votre meilleur pain et votre meilleur vin, en leur disant que vous leur apportez cela comme à des frères et à des amis

qui vous ont accordé ce que vous désiriez d'eux. Si vous agissez ainsi une troisième fois, ayez confiance, Dieu les éclairera, les touchera et les ramènera au bien et à la vertu.

Le gardien suivit exactement ce conseil : les trois voleurs se convertirent, devinrent les amis dévoués des bons religieux, et bientôt, vivement frappés de leurs vertus, et profondément touchés de la grâce, ils consacrèrent leur vie à la pénitence la plus rigoureuse. L'un prit l'habit de saint François, le second entra dans un autre Ordre, et le troisième vécut saintement dans la solitude jusqu'à sa mort.

## IV

Claire à Notre-Dame-des-Anges. — L'incendie. — Préférence d'Élie.

Au XIII[e] siècle, les religieuses des Ordres les plus sévères n'étaient point tenues à une clôture rigoureuse et absolue ; il leur suffisait de l'autorisation de leur supérieur particulier, pour sortir de leur monastère en toute régularité. Plus tard seulement, la clôture devint obligatoire et perpétuelle, et chaque religieuse, au jour de sa profession, dut s'engager par vœu à la garder jusqu'à la mort.

Les Pauvres-Dames, instituées par saint François d'Assise, n'étaient donc pas assujetties à la clôture absolue, et la sainte abbesse de Saint-Damien éprouvait un ardent désir de revoir l'église de Notre-Dame-des-Anges, où elle avait eu le bonheur de se consacrer à Dieu pour toujours, par le ministère de saint François. Toutefois, elle ne pouvait avoir cette consolation qu'avec sa permission, et notre saint la lui refusait ; Claire insistait et lui faisait renouveler sa prière par les Frères-Mineurs chargés de la direction du monastère. François refusait toujours. L'un de ses religieux lui dit enfin, en présence de plusieurs frères :

— Père, il nous semble que vous usez envers notre sœur Clara d'une trop grande rigueur. Cette vierge est chérie de Dieu, sa sainteté ne peut être mise en doute, et c'est vous qui l'avez consacrée à Jésus-Christ, c'est à votre voix qu'elle a tout quitté ; elle est votre fille spirituelle, pour quoi vous refuser à satisfaire son désir, bien légitime, assurément, de revoir le sanctuaire où elle s'est dépouillée de la livrée du monde pour se revêtir de celle de Jésus-Christ ?

— Votre avis est donc, dit François, que je devrais lui accorder cette consolation ?

— Oui, Père, — lui répondirent à la fois tous les religieux présents, qu'il avait interrogés du regard, — notre sœur Clara le mérite.

— Alors j'y consens, reprit notre saint ; et afin de donner à cette chère sœur une satisfaction plus complète, nous lui ferons prendre ici un petit repas que nous partagerons avec elle au nom du Seigneur.

Le jour de cette fête de famille ayant été fixé, aussitôt deux Frères-Mineurs sont députés par le saint patriarche pour en porter la nouvelle à Saint-Damien. La sainte abbesse s'empressa de la communiquer à ses filles ; mais les élans de sa pieuse joie ne trouvent nul écho dans les cœurs ; un nuage de tristesse voile subitement tous les visages, et des larmes s'échappent de tous les yeux. Claire s'en étonne et veut connaître les motifs de cette douleur ; elle interroge l'une de ses premières compagnes ; celle-ci porte sur elle un regard attendri et lui répond :

— Ah ! douce Mère ! avez-vous donc oublié que notre Père François vous a dit souvent : « Tenez-vous toujours « prête, ma sœur, car il peut se faire que vous soyez en-« voyée dans un autre monastère, si votre direction y est « jugée nécessaire. » Et vous, ma Mère, n'avez-vous pas toujours témoigné que vous étiez disposée à quitter Saint-

Damien au premier signal, et n'avez-vous pas dit chaque fois à notre Père François : « Père, je suis prête à me rendre partout où l'obéissance m'enverra. » Or, ne pourrait-il se faire que vous ne rentriez plus à Saint-Damien, et que vous nous soyez enlevée tout à coup comme notre bien-aimée sœur Agnès, pour la fondation d'un nouveau monastère ? C'est là, douce Mère, le sujet de notre affliction.

Depuis leur séparation d'avec Agnès, les filles de Claire, en effet, tremblaient de perdre aussi leur abbesse chérie, et chaque fois que la sainte leur parlait de son désir de revoir Notre-Dame-des-Anges, leur crainte devenait plus vive et elles se demandaient l'une à l'autre, à voix basse : « La reverrons-nous jamais, si notre Père lui accorde cette faveur ? »

Claire s'efforça de remonter les courages et de consoler les cœurs ; elle disposa ses filles à tout accepter de la main divine, en leur rappelant qu'elles avaient embrassé, bien volontairement, une vie d'abnégation, de sacrifice, d'immolation continuelle ; toutefois, elle leur donna l'assurance que le saint fondateur ne lui avait encore rien dit qui pût justifier leurs appréhensions du moment.

Au jour fixé, deux Frères-Mineurs venaient à Saint-Damien, chercher Claire et une de ses filles, et les conduisaient à l'église de Notre-Dame-des-Anges. Après une assez longue oraison devant l'autel qui lui rappelait de si chers et de si touchants souvenirs, la sainte abbesse obtint la permission de visiter le couvent, dont l'entrée n'était point encore interdite aux femmes aussi absolument qu'elle le fut depuis. Lorsqu'elle l'eût parcouru, François fit servir à terre, selon sa coutume, un frugal repas qu'il l'invita, ainsi que sa compagne, à partager avec lui et ses religieux. Chacun prit place autour des pauvres mets mendiés à la charité, et plus propres à entretenir l'esprit de mortification

qu'à satisfaire le goût et l'appétit. Mais François jugeant la nourriture spirituelle plus nécessaire à la vie de l'âme que les éléments matériels ne peuvent l'être à la vie du corps, voulut, avant de commencer le dîner, parler de Dieu à ceux qui se pressaient auprès de lui. Il le fit avec tant d'onction et une telle sublimité de langage, il s'abandonna si entièrement à l'inspiration de l'Esprit divin, que ses auditeurs se trouvèrent insensiblement ravis en Dieu, et perdirent tout sentiment des choses de la terre. Tous, les yeux et les mains élevés vers le ciel, semblaient ne plus voir, ne plus entendre, ne plus goûter que le ciel. Leur vie terrestre était comme suspendue, ils étaient dans la plus douce extase.

Cependant, les habitants d'Assise, de Betone et de plusieurs lieux environnants, venaient d'apercevoir au loin la lueur d'un vaste incendie : le feu dévorait, disait-on, l'église et le couvent de la Portioncule, il menaçait la forêt, les secours arriveraient trop tard, et qui pouvait dire les ravages qu'il avait déjà occasionnés ? Chacun, saisi d'effroi, se porte en courant vers le lieu du sinistre...

Ce n'était point un incendie. Le saint fondateur des Frères-Mineurs, ses fervents religieux, sainte Claire et sa compagne étaient environnés d'une lumière céleste si vive, si brillante, si éclatante, que les populations du voisinage y avaient été trompées. Dieu avait voulu manifester ainsi sa présence au milieu de ceux qui s'étaient réunis en son nom, et il avait permis l'erreur qui attirait de si nombreux témoins.

On s'était porté en foule à Notre-Dame-des-Anges, on avait reconnu une lumière surnaturelle ; on était entré dans le couvent, on avait vu la sainte réunion, on avait contemplé l'attitude extatique des pieux personnages dont elle se composait, et on s'était assuré que le foyer de lumière, dont les rayons avaient un instant effrayé le pays,

planait au-dessus d'elle. Nul ne s'en étonna : François avait pour ainsi dire habitué l'Italie aux plus grandes merveilles.

Revenus de leur extase, les saints religieux refusèrent toute nourriture corporelle, et Claire et sa compagne reprirent le chemin de Saint-Damien, sous la conduite de quelques Frères-Mineurs.

La joie fut vive et expansive dans le monastère des Pauvres-Dames, en revoyant l'abbesse bien-aimée ; l'allégresse était dans tous les cœurs, on ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu de ce retour inespéré : jamais Claire ne s'était vue comblée de tant de témoignages de tendresse et de vénération. Dieu, sans doute, en fut touché, car il ne permit plus que la Mère si aimée fût séparée de ses filles un seul instant jusqu'à sa mort. Pendant les quarante-deux années qu'elle dirigea ce premier monastère, elle ne sortit que cette fois.

L'Ordre des Frères-Mineurs ne cessait de s'accroître; les hommes les plus remarquables par la science, le mérite ou la naissance accouraient de toutes parts et demandaient leur admission dans cet Institut, dont la mortification égalait la pauvreté. Frère Élie ne pouvait se défendre d'un sentiment de préférence pour ces derniers, et il lui arrivait souvent de le leur témoigner de la façon la plus blessante pour les autres. François parlait rarement à son vicaire-général, sachant bien que ses observations demeuraient stériles ; toutefois, il crut ne pouvoir passer sous silence une faute aussi grave et qui tendait à devenir une coutume des plus fâcheuses dans un ordre religieux. Il dit donc un jour à son vicaire :

— Frère Élie, je vois avec douleur que, contrairement à la recommandation de l'apôtre saint Jacques, vous faites *acception de personnes* lorsque nos frères des diverses provinces viennent à la Portioncule, pour se retremper

au berceau de l'Institut, ou pour voir et consulter le père commun. Vous rendez des honneurs à ceux que leur science, leur origine mondaine ou leurs dignités peuvent rendre plus remarquables aux yeux des hommes ; vous leur donnez avec une sorte d'affectation, les places les plus honorables, vous leur parlez avec une considération marquée et ne leur laissez rien à désirer ; tandis que vous ne faites nulle attention aux autres, et que vous les laissez manquer du nécessaire. Si l'exemple que vous donnez sur ce point dégénère en coutume parmi nous, je suis épouvanté de l'avenir de l'Ordre ! Réfléchissez-y devant Dieu, mon frère.

Frère Élie tenait à ses idées et appréciait peu la simplicité de notre saint ; disons le mot : il en était *humilié*. Un homme sans étude et sans lettres, pensait-il, était incapable de juger sainement des choses, et surtout de diriger un savant tel que son vicaire général. Donc, frère Élie ne tint aucun compte des remontrances de son saint supérieur et il continua de faire *acception de personnes*. François ne lui en parla plus ; mais il lui donna un jour une leçon sévère.

Plusieurs Frères-Mineurs venaient d'arriver à Notre-Dame-des-Anges au moment du repas, François bénit les aliments, selon sa coutume, et fait placer à ses côtés deux des arrivants, en les comblant des témoignages de sa tendresse et de son estime. Quant aux autres, il ne s'en occupe presque point. Frère Élie était tout à eux. Inutile d'ajouter que les deux premiers étaient les plus simples, et les moins instruits, mais non les moins fervents et les moins humbles.

Frère Élie était sur des charbons ardents ; il souffrait pour l'amour-propre des savants auxquels le fondateur ne paraissait faire aucune attention.

« Ah ! frère François, pensait-il, votre simplicité sera

la perte de l'Ordre que vous-même avez institué ! Vous honorez des hommes dépourvus d'intelligence et d'instruction, et vous humiliez ceux dont la science et la réputation peuvent jeter un brillant éclat sur notre Institut, et être par là beaucoup plus utiles à la religion ! »

François répondit aussitôt à la pensée de frère Élie, que Dieu venait de lui dévoiler ; il lui dit, en présence de tous ses religieux :

— Et vous, frère Élie, vous nuisez bien davantage à l'Ordre par la vanité et votre prudence humaine ! Dieu est impénétrable dans ses jugements ; il vous connaît tel que vous êtes, et néanmoins il veut que vous soyez un jour supérieur général de l'Institut : il veut que je le laisse entre vos mains !... Hélas ! je crains que tout ce peuple et celui qui le gouvernera ne finissent par se ressembler, et que Dieu n'ait prévu, en lui donnant un tel pasteur, à quel point le troupeau devait déchoir !... Malheureux frère Élie ! Vous ne mourrez point dans l'Ordre que vous aurez gouverné ! *vous avez été mis dans la balance, et vous avez été trouvé trop léger !* Vous n'avez que l'enflure de la vaine science mondaine !...

Frère Élie, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre, saisit le moment le plus opportun, va se prosterner aux pieds de François et lui dit amèrement :

— Mon Père, ayez pitié de moi ! intercédez pour moi auprès de Notre-Seigneur, afin que je ne sois pas perdu éternellement ! Priez, mon cher Père ! priez, et Dieu se laissera toucher, il me convertira et je serai sauvé. Promettez ces secours de votre intercession à un de vos enfants dont le repentir est sincère, et qui veut travailler avec courage à se corriger !

— Je vous le promets, répondit François vivement ému.

Le saint pria en effet, il pria beaucoup, et Notre-Seigneur

se laissa toucher, ainsi que l'avait espéré le coupable : il promit de sauver l'âme d'Élie pour l'éternité: mais il ne voulut pas lui accorder la faveur de mourir dans l'Ordre des Frères-Mineurs.

Quelques semaines après le vendredi 6 août, François perdait pour un temps son ami le plus cher, celui dont l'âme était unie à la sienne comme l'âme de David l'était à celle de Jonathas ; saint Dominique quittait la terre à l'âge de cinquante et un ans, et les Frères-Prêcheurs s'empressaient d'en envoyer la nouvelle au fondateur des Frères-Mineurs. François, trop certain du bonheur de son ami pour déplorer sa perte, se réjouit en Dieu d'avoir acquis un protecteur de plus dans le ciel. Mais ce qui le réjouit bien plus encore, ce fut le martyre de sept Frères-Mineurs, qui, après une glorieuse captivité, étaient allés à la mort avec la plus grande joie et avaient eu la tête tranchée par le cimeterre musulman, dans la ville de Ceuta, sur la côte africaine, le 10 octobre 1221. Le saint patriarche en rendait grâces à Dieu avec des larmes de bonheur, et déplorait en même temps de se reconnaître indigne de cette palme du martyre qu'il avait si ardemment désirée, et que Dieu persistait à lui refuser.

## V

L'enfant boiteux.— Le seigneur des Ursins.— L'agneau et la brebis. — Les rosiers de Subiaco. — La barque de Gaëte. — Le loup de Gubbio. — Saint Antoine de Padoue. — Alexandre de Halès.

Saint François d'Assise toujours favorisé des grâces les plus extrordinaires, et de plus en plus dévoré par le feu du divin amour, avait besoin de s'abandonner exclusivement, de temps à autre, à la vie contemplative ; c'est ce qui le ramenait si fréquemment à sa bien-aimée solitude de Notre-Dame-des-Anges. Il venait d'y passer quelques

mois dans les plus intimes communications avec Notre-Seigneur, lorsque le désir de lui gagner des âmes, ou peut-être l'ordre qu'il en avait reçu du ciel, le pressant de reprendre ses prédications, il quitta de nouveau le lieu béni et s'achemina vers le royaume de Naples qu'il voulait évangéliser. C'était dans les premiers jours de l'année 1222.

Il devait s'arrêter quelques semaines à Rome, la nouvelle en avait été répandue, chacun se promettait de le voir, de le consulter, de lui demander sa bénédiction, et comme toujours, le bruit des merveilles qu'il opérait sur son passage précédait sa venue. L'on parlait surtout, au moment de son arrivée à Rome, de l'admiration qu'il avait excitée à Toscanella. Un chevalier de cette ville, sachant toutes les grâces que Dieu se plaisait à répandre sur ceux qui offraient l'hospitalité à François, s'était empressé d'aller à sa rencontre et l'avait conjuré d'accepter l'hospitalité chez lui. Le saint avait accepté en toute simplicité, et le chevalier avait mis à profit le trésor dont il s'était emparé. Son enfant éprouvait dans les membres et dans tout son corps, des douleurs aiguës que nul moyen n'avait pu calmer, et qui depuis fort longtemps le faisaient boiter des deux côtés. Le mal était déclaré incurable. Le chevalier présente son fils à François en lui demandant de le bénir et de le guérir ; le saint s'en défend par humilité, mais vaincu par les instances et les supplications de son hôte, il lui impose les mains, fait le signe de la croix sur lui, et l'enfant, parfaitement redressé et complétement délivré de ses douleurs, marche comme s'il n'avait jamais eu d'infirmité.

A Rome on se disputa l'honneur de le posséder quelques instants dans les plus somptueux palais ; il en souffrait et recherchait avec d'autant plus d'empressement tout ce qui pouvait l'humilier aux yeux des hommes.

Mathieu de Rubeis, de la maison des Ursins, l'avait invité à dîner un jour avec lui ; François n'avait pas cru devoir refuser ; à l'heure désignée, il se présentait au palais avec la rigoureuse exactitude du religieux. En ce moment un des gens distribuait à manger aux pauvres mendiants qui entouraient la porte de service par laquelle on avait coutume de faire cette distribution. Le maître de la maison, n'ayant pas dans ses habitudes la même ponctualité que notre saint, n'était pas encore rentré chez lui ; François profite de ce retard : il se glisse parmi les mendiants qui tendent leur écuelle, il reçoit sa portion, s'assied à terre dans la cour, avec les pauvres, et se dit qu'il répond ainsi à l'invitation du seigneur des Ursins, puisqu'il dîne chez lui et à ses frais. Au même instant, ce seigneur arrive et demande si le saint l'attend ; on lui répond qu'il s'est présenté, et qu'en apprenant l'absence du maître de la maison, il s'est retiré, il n'y avait qu'un moment. Mathieu le fait chercher aux alentours du palais, et, de sa fenêtre, l'aperçoit dans la cour, prenant son repas comme nous l'avons dit, il va droit à lui :

— Frère François, lui dit-il, puisque vous ne voulez pas dîner avec moi, je dînerai avec vous.

Et il s'assied près du saint, se fait servir une part des pauvres et la mange avec eux. Après ce dîner plus que frugal, le seigneur des Ursins se retira dans son palais avec François et fit apporter son fils Jean, afin que le saint lui donnât sa bénédiction. C'était un enfant encore à la mamelle. François le prit dans ses bras, le bénit et dit à son père :

— Cet enfant portera un jour la triple couronne des Souverains-Pontifes et sera la gloire de votre maison.

Et portant son regard sur le calme visage du petit Jean, il lui dit du ton le plus caressant :

— Très-doux enfant, lorsque vous serez assis sur le

siège de Saint-Pierre, je vous conjure de vous souvenir de la prière que je vous adresse en ce moment : soyez favorable à l'Ordre des pauvres Frères-Mineurs !

Il continua en reportant les yeux sur le père :

— Cet enfant ne sera pas religieux de notre Ordre, mais il en sera le protecteur : on ne le comptera pas au nombre des enfants ; on le reconnaîtra pour père, et les nôtres se verront, avec une grande joie, couverts de son ombre. Je considère les insignes bienfaits que nous recevrons de cet enfant ; je les vois déjà dans ses petites mains (1).

Cette prédiction remplit de joie le cœur paternel du seigneur des Ursins ; mais il sut en garder le secret, ainsi que la prudence l'exigeait, jusqu'au jour de son accomplissement.

Pendant son séjour à Rome, notre saint était partout accompagné d'un petit agneau dont on lui avait fait présent, et auquel il s'était attaché comme à l'emblème choisi par l'Homme-Dieu immolé pour les péchés du monde. Mais le doux petit animal ne pouvant suivre François dans le voyage apostolique qu'il allait entreprendre, il le confia à Dona Jacoba de Settisoli, si dévouée à François et à son Ordre. L'agneau comprit qu'il devait s'attacher à la noble veuve et lui témoigner sa reconnaissance et celle de François. Et, assurent les historiens du saint patriarche, il la suivait partout, même à l'église, où il demeurait aussi longtemps qu'elle, dans l'attitude la plus respectueuse. Lorsqu'il arrivait à Dona Jacoba de prolonger son sommeil au delà de l'heure accoutumée, l'agneau

1. Cinquante-cinq ans après, en 1277, cet enfant devenu le cardinal des Ursins, du titre de Saint-Nicolas, était élu pape et prenait le nom de Nicolas III. Pendant toute la durée de son pontificat, il combla de bienfaits l'Ordre des Frères-Mineurs et il n'oublia jamais la prédiction de son saint fondateur que son père se plaisait à lui répéter depuis son élévation au Saint-Siège.

du saint venait bêler auprès de son lit pour la réveiller, et dès qu'elle était habillée, il prenait les devants pour lui indiquer le chemin de l'église. Saint Bonaventure assure qu'elle le conserva jusqu'à sa mort, « le considérant comme un disciple de François, devenu pour elle un maître dans la dévotion ».

On raconte que déjà notre saint avait accepté une brebis qu'on lui avait donnée à Sainte-Marie-des-Anges, connaissant son affection pour les animaux, et surtout pour ceux qui lui semblaient être le symbole de l'innocence et de la douceur. En la recevant, il lui avait dit, comme s'il eût été certain d'être bien compris :

« Chère petite brebis, image d'innocence et de simplicité, vous vivrez avec nous, mais vous assisterez aux chants des louanges de Dieu, votre créateur et le nôtre, et vous ne serez jamais une occasion de dérangement ou de distraction pour les frères dans ce lieu saint ! »

La brebis s'était inclinée respectueusement, en manière de promesse d'obéissance, et elle fut fidèle à suivre ses recommandations. Elle suivait les religieux à l'église, allait d'elle-même se placer devant l'autel de la Sainte-Vierge, pliait ses jambes de devant et faisait entendre de doux bêlements, comme si elle voulait s'unir à la ferveur des frères. Saint Bonaventure ajoute que le respect de ce petit animal, pendant la célébration du Saint-Sacrifice, pouvait servir d'enseignement à plus d'un chrétien, et leur reprocher éloquemment leur irrévérence et leur défaut de foi.

Ceci ne peut étonner les lecteurs chrétiens : plusieurs de nos plus célèbres pèlerinages n'ont d'autre origine, on le sait, que le respect de certains animaux pour des images enfouies dans le sol sur lequel ils restaient agenouillés. Leur persistance excitant la curiosité, on fouillait le sol, on découvrait le mystérieux objet de leur vé-

nération, et l'on élevait un sanctuaire sur le lieu même où la présence de la sainte image avait été si merveilleusement indiquée.

En quittant Rome, notre saint voulut visiter les grottes sauvages de Subiaco, où saint Benoît et ses disciples s'étaient retirés pour vivre entièrement séparés du monde, sous le regard de Dieu seul. A la vue des buissons d'épines dans lesquels l'illustre anachorète se roulait et se déchirait, lorsque les tentations de l'ennemi des hommes le pressaient trop vivement, François, ému d'admiration et de respect, tombe à deux genoux, prie pendant quelques instants, se relève, baise avec vénération ces témoins de tant de vertu, et fait sur eux un grand signe de croix. Aussitôt, Dieu manifeste à la fois la gloire de Benoît et la sainteté de François : il change ces masses épineuses en massifs de rosiers !

Bientôt le peuple accourt sur ces rochers, enlève les fleurs miraculeuses de ces précieux arbustes, les porte aux malades et publie les innombrables guérisons obtenues par sa confiance dans les mérites du saint de l'Italie. Plus tard, quelques années après la mort de saint François, le cardinal Ugolini, son ami devenu pape sous le glorieux nom de Grégoire IX, fit bâtir une chapelle au-dessus de ces rosiers, afin de perpétuer le souvenir de ce grand miracle. Ces merveilleux massifs, existent depuis plus de six siècles, sur les rochers de Subiaco, et sont toujours un objet de vénération pour le voyageur chrétien, et un but de pèlerinage pour les populations de ces contrées.

Saint François continua sa marche au milieu de la foule qui se pressait sur ses pas, admirant ses miracles, écoutant sa parole, et ne pouvant se séparer de lui. Arrivé à Gaëte, il prêche sur le rivage de la mer ; mais le peuple

baise ses mains, ses pieds, son vêtement, et semble ne point l'entendre.

François se dégage, s'élance dans une barque, et au même instant, la barque se démarre et s'avance d'elle-même en pleine mer ! Le peuple crie au miracle ! Son exaltation s'accroît à la vue de ce prodige ; l'humble François veut lui faire entendre la parole divine pour détourner son attention et la reporter sur Dieu seul ; il y réussit. Mais voilà qu'après son sermon, au moment où il bénissait ses auditeurs, la barque revient d'elle-même au rivage, et livre notre héros à la vénération publique. Cette fois, elle fut moins bruyante et moins expansive, la foule avait compris l'humilité du saint apôtre et elle la respectait.

Les principaux habitants de la ville lui demandèrent des Frères-Mineurs et lui offrirent de bâtir un couvent sous sa direction ; François l'accepta, on se mit à l'œuvre, et un jour, pendant que l'on construisait l'église, notre saint rencontra des ouvriers portant dans leurs bras un pauvre charpentier qu'une poutre avait écrasé. Vivement affligé de ce malheur, il fait poser le mort à terre, le bénit, lui ordonne de se lever et de retourner à son travail ; et le mort obéit en présence d'un grand nombre de témoins.

Les populations de tout le voisinage accourent au bruit de ce miracle ; chacun veut voir et vénérer le lieu sur lequel s'est opérée cette résurrection, et la dévotion publique y fait élever un sanctuaire afin de transmettre aux âges futurs la mémoire d'un si merveilleux événement.

Saint Anastase était alors évêque de Civita-di-Penna ; une nuit, pendant son sommeil, il est averti, par une voix mystérieuse, que le patriarche des Frères-Mineurs doit arriver le lendemain dans la ville épiscopale. Le saint prélat, plein de vénération pour François, se porte

au-devant de lui et l'accueille avec la plus vive affection et le plus profond respect. Plus tard, un tableau, placé dans l'église cathédrale de Civita-Penna, représentait la touchante rencontre des deux saints, à peu de distance de la ville, et un distique latin rappelait le fait que nous venons d'indiquer.

A Montella, notre saint, après avoir prêché toute la journée, s'était retiré le soir dans un bois, près de la ville, et avisant un grand chêne encore vert, malgré la rigueur de la saison, il se réfugia sous ses immenses branches, comme sous un abri préparé par la bonté divine pour le soulagement de ses serviteurs. A peine s'y était-il retiré avec ses compagnons, pour y passer la nuit, que la neige, dont quelques rares flocons voltigeaient déjà, devient plus épaisse et ne cesse de tomber abondamment jusqu'au jour.

Le matin, les paysans que leurs affaires ou leurs travaux obligeaient de traverser le bois s'arrêtent étonnés devant l'abri choisi par François : le chêne paraissait avoir été épargné par la neige, le sol même qui l'entourait n'en portait nulle trace, tandis qu'à quelques pas des saints religieux, alors en prière, elle était d'une épaisseur considérable. Émerveillés de ce prodige, les bons paysans courent au château et l'annoncent au seigneur de Montella.

Le noble suzerain, ravi d'apprendre que la puissance divine a daigné se manifester ainsi sur ses terres, demande à François de lui donner des Frères-Mineurs, et leur fait construire un couvent dans le bois où le saint fondateur avait passé la nuit. Le chêne vert, précieusement conservé, était compris dans l'enclos des religieux. Deux siècles plus tard, un gardien de ce couvent se disait en regardant ce bel arbre : « Si ce chêne n'était pas là, nous jouirions ici d'une vue bien autrement

agréable!... Nous pourrions même apercevoir la ville. » Cette contrariété devint une sorte d'idée fixe pour le gardien, et la tentation l'emportant, il fit abattre le chêne vénéré, sans égard pour la pieuse tradition qui s'y rattachait. L'opération était à peine terminée, que le bon frère, saisi de violentes douleurs, mourut peu de jours après, avec le regret de n'avoir pas respecté l'arbre sous lequel Dieu avait daigné manifester sa puissance en faveur de François.

Pendant que le saint patriarche était à Gubbio, où il avait établi des religieux de son Ordre, la ville et les environs se virent tout à coup ravagés par un loup des plus dangereux, tant sa férocité était prodigieuse. C'était à toutes les heures du jour et de la nuit, que les malheureux habitants de la cité et ceux de la campagne redoutaient les attaques du terrible animal.

« La consternation qu'il voyait répandue autour de lui, dit l'auteur des *Fioretti* [1], excita vivement la compassion de saint François; il résolut d'aller trouver le loup ; et, malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal. A la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élance d'abord vers saint François, la gueule béante. Le saint avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit : « Viens ici, frère loup, viens, et, de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres. » O merveille! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt ce loup, tout à l'heure si

1. Trad. par M. l'abbé Riche (1859).

terrible, ferme la gueule, s'arrête, et, sur l'ordre de saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds. Alors le saint lui dit : « Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette contrée; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux, tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais je le veux, frère loup, tu vas te réconcilier avec eux, tu leur promettras de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et, ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais. » A ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions et qu'il est disposé à les remplir. Le saint ajouta : « Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose, et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manqueront de donner ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais, en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, frère loup, que tu me promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ; me le promets-tu ? » Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait. Saint François reprit : « Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant. » Et le saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement,

donnant ainsi, autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité. Le saint ne s'en tint pas encore là : « Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de me suivre sur-le-champ ; viens, nous allons ratifier cette paix au nom de Dieu. » Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau.

« Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant prodige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville, et l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait saint François. Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fléaux qui les consternaient ; que, du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un petit animal pouvait seule faire trembler toute une multitude ! « O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non-seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort. »

« La prédication terminée : « Mes frères, dit saint François, écoutez : frère loup, que vous voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous, et de ne plus vous nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez-lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution pour lui, et, je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable. » Aussitôt, tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il

consentait à nourrir toujours le loup, le saint se tourna vers l'animal et lui dit : « Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ? » Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte. « Frère loup, lui dit alors saint François, tu m'as donné hors de la ville, un gage de ta fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu attestes, par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom ni de la caution que j'ai donnée pour toi. » Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du saint. A cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio pour saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

« Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et, quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement, car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui

leur rappelait la sainteté et les vertus de saint François [1].»

Vers la fin de l'année, saint François reprit le chemin d'Assise, pressé du désir de rentrer dans son cher monastère de Notre-Dame-des-Anges, après une si longue absence et un apostolat si laborieux, mais bien consolant par les fruits abondants qu'il avait produits.

Le Frère Césaire attendait notre saint à la Portioncule, pour lui rendre compte de la mission d'Allemagne ; il remplit de joie le cœur du saint fondateur, en lui apprenant les succès de la prédication de ses frères et l'extension de l'Ordre dans les États du Nord. Mais ce n'était pas la seule nouvelle qui devait réjouir l'âme de François :

Frère Antoine, on se le rappelle, était resté à l'ermitage de Saint-Paul, près de Bologne, vivant solitairement dans la cellule qu'il avait choisie sur le flanc de la montagne et y pratiquant d'effrayantes austérités. L'obéissance lui ayant fait quitter ce lieu si cher, pour l'envoyer à Forli, afin d'y recevoir les ordres sacrés, il s'était rendu au monastère de cette ville, et s'y était trouvé avec plusieurs Frères-Prêcheurs venus dans le même but, et à qui les Frères-Mineurs donnaient une fraternelle hospitalité.

Les uns et les autres étant un jour réunis en conférence e supérieur engage les Frères-Prêcheurs à adresser une exhortation à l'assemblée ; chacun s'excuse sur le défaut

1. « Vous souriez au récit de la paix que fit saint François entre la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine, dit Ozanam, et vous n'apercevez pas une admirable leçon de charité donnée au juste en faveur des pauvres pécheurs. Vous ne voyez pas que le loup voleur et homicide, mais docile après tout, qui pose sa patte dans la main de saint François, et qui tient sa promesse de ne faire mal à personne, représente bien le peuple du moyen âge terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespéra pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré cette horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes. » Poètes franciscains, 286.
(*Note de M. l'abbé* Riche.)

de préparation. Le supérieur regarde les religieux et dit :

— Frère Antoine, c'est vous qui allez nous faire entendre quelques paroles d'édification ; parlez selon que le Saint-Esprit daignera vous inspirer.

Antoine obéit, et il étonne, il ravit, il électrise son auditoire. Nul n'avait jusqu'alors soupçonné ses talents, nul ne s'était douté de ses brillantes facultés et des études auxquelles il s'était livré en Portugal ; on ne connaissait que ses vertus et son attrait pour la solitude et la contemplation.

Instruit de ce succès inattendu, François lui ordonna d'étudier la théologie et de s'attacher à la prédication. Saint Antoine de Padoue se soumit, et l'on sait les bénédictions que Dieu répandit sur son apostolat, et les nombreux miracles dont il l'accompagna.

En cette même année 1222, un éminent docteur de l'université de Paris, le célèbre Alexandre de Halès, anglais de naissance, rencontrait un Frère-Mineur qui, allant à lui, bien qu'il n'en fût pas connu, lui dit :

— Révérend Maître, il y a longtemps que vous servez le monde avec une grande réputation de science : Pour l'amour de Dieu et de sa très-sainte Mère la Vierge Marie, je vous conjure de venir servir Jésus-Christ et la très-sainte Église dans l'Ordre des Frères-Mineurs.

— Allez, mon Frère, répond le docteur, je ferai ce que vous désirez et vous suivrai bientôt.

Alexandre avait fait vœu, depuis longtemps, de ne jamais refuser ce qui lui serait demandé au nom de la très-sainte Vierge ; le frère s'était servi de ce nom béni pour l'attirer dans son Ordre, le pieux savant y avait reconnu l'appel divin. Peu de jours après, il prenait, en effet, l'habit de François, mais il ne tardait pas à le trouver trop lourd pour sa faiblesse, il se reprochait son peu de

vertu et souffrait de violentes agitations intérieures, au milieu desquelles se présentait souvent la pensée de rentrer dans le monde.

Un jour, plus agité que jamais par cette tentation, il voit en esprit le saint patriarche des Frères-Mineurs, gravissant péniblement une montagne, et chargé d'une croix dont la pesanteur paraissait effrayante. Il s'approche et lui propose de l'aider à porter ce fardeau ; mais François refuse son secours et lui dit :

— Comment prétendez-vous m'aider à porter une si lourde croix, homme faible et misérable ! vous, qui n'avez pas même la force de porter une croix d'étoffe ?

Cette vision l'éclaira et le fortifia ; il reconnut l'œuvre du démon dans les agitations qui l'avaient porté à retourner en arrière,il ne songea plus qu'à se sanctifier et à travailler à la gloire de Dieu dans l'Ordre où il était entré, et dont il devint une des plus brillantes gloires.

## VI

Les rosiers de saint François. — Les miettes de pain. — Indulgences de la Portioncule.

Une nuit du mois de janvier 1223, saint François d'Assise étant en prière dans sa cellule, se demanda s'il n'était pas imprudent de prolonger ainsi ses veilles, et s'il lui était permis d'exposer à ce point une santé aussi débile. Au même instant, le saint reconnaît le tentateur, et se souvient du moyen employé par saint Benoît pour le vaincre et le forcer à la retraite. Sortant aussitôt de sa cellule, il va dans le plus épais du bois, retire son habit, déchire son corps à travers les ronces et les épines, voit couler son sang de ces cuisantes plaies et s'écrie :

« — Il vaut mieux pour moi, mille fois, endurer ces

douleurs avec Jésus-Christ, que de suivre les conseils de l'ennemi qui me flatte. »

En ce moment, une vive lumière remplit le bois, François s'arrête étonné, ravi... Les ronces étaient transformées en roses rouges, les épines étaient devenues des roses blanches [1] ! Pendant que notre saint admire ce prodige, plusieurs anges, éclatants de blancheur et de gloire, l'entourent, et l'un d'eux lui adresse les mêmes paroles qui lui furent portées du ciel deux ans auparavant :

« — François, allez à l'église, Jésus-Christ vous y attend avec sa sainte Mère. »

En même temps, il se voit miraculeusement revêtir d'un habit blanc et, suivant l'inspiration qui le presse, il cueille douze roses rouges et douze roses blanches et les porte à l'église. En y entrant, il se prosterne et dit à haute voix :

— Notre Père, très-saint Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez, par votre grande miséricorde, déterminer le jour de l'indulgence que votre infinie bonté a bien voulu accorder à ce saint lieu !

— Je veux, lui répond le Sauveur des hommes, que ce soit depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre fut délivré de ses liens, jusqu'au soir du lendemain.

— Seigneur très-saint, ajouta François, de quelle manière cette indulgence doit-elle être publiée? Il peut se faire que l'on n'ajoute pas foi à ma parole.

— Va trouver mon vicaire sur la terre, lui dit Notre-Seigneur, fais-lui connaître ma volonté, présente-lui comme preuve quelques-unes de ces roses, et fais-toi accompagner par quelques-uns de tes frères qui attesteront le fait, car, de leurs cellules, ils ont tout entendu.

1. Ces rosiers toujours verts et sans épines, donnent des fleurs en toute saison, et existent encore sous le nom de *rosiers de saint François*.

Jésus-Christ ayant cessé de parler, les anges chantèrent l'hymne *Te Deum laudamus*, et la vision disparut.

François prit trois roses de chaque couleur, en l'honneur des trois Personnes de la Très-Sainte-Trinité, et il choisit dans la même pensée, trois de ses religieux pour l'accompagner à Rome : Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane et Angelo de Rieti ; dès le lendemain il se mettait en marche avec eux.

Arrivé à Rome, il se présente devant le Souverain Pontife, lui rend compte des merveilles qui se sont passées à Notre-Dame-des-Anges, et que ses trois frères déclarent avoir vues et entendues ; il lui offre ensuite les roses miraculeuses, conservées dans toute leur fraîcheur malgré la longueur de la route :

— Je crois ce que vous me dites, frère François, lui dit le pape; de si belles roses en cette saison, et par un hiver si rigoureux, ne peuvent être naturelles, et leur fraîcheur et leur parfum, après une si longue marche, ne sont pas moins extraordinaires. Mais c'est une affaire grave, sur laquelle je dois consulter les cardinaux.

Le lendemain, Honorius III réunissait son conseil et faisait paraître en sa présence le saint patriarche et ses trois religieux :

— Parlez, dit-il à François ; exposez votre demande.

— La volonté de Dieu, dit notre saint, est que tous ceux qui, ayant le cœur contrit et humilié, s'étant confessés et ayant été absous par un prêtre, entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, du diocèse d'Assise, depuis les premières vêpres du premier jour d'août, jusqu'aux vêpres du deuxième jour, obtiennent une entière rémission de tous les péchés qu'ils auront commis depuis leur baptême jusqu'à ce moment-là.

Tous les cardinaux se sentirent frappés de la sincérité de François, et convaincu de la vérité de la révélation

qu'il avait reçue. Après une conférence, à laquelle notre saint n'assista point, l'indulgence fut confirmée par le pape, et les évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Spolète, de Foligni, de Nocera et de Gubbio furent désignés pour la publier solennellement à Sainte-Marie-des-Anges, le 1er août de la même année 1223.

Le Souverain Pontife témoignait à François une si paternelle bienveillance, que le saint fondateur songeait à profiter de cette favorable disposition pour lui demander l'approbation expresse de la règle suivie par les religieux de son Ordre, et que le pape Innocent III n'avait approuvée que verbalement.

Une nuit, tout occupé de cette pensée, il s'endort et croit ramasser à terre des miettes de pain, qu'il veut distribuer à des Frères-Mineurs dévorés par la faim, mais il voyait que sa main contenait difficilement ces miettes, il craignait de les laisser échapper entre ses doigts, et il s'efforçait de les retenir, lorsqu'il entendit une voix qui lui dit :

« — François, fais une hostie de toutes ces miettes, et donnes-en à tous ceux qui voudront en manger. »

Il obéit ; quelques-uns des religieux mangèrent ces hosties avec respect et dévotion, tandis que d'autres les méprisèrent et parurent au même instant couverts de lèpre.

François ne comprenant pas le sens de cette vision en parla le lendemain à ses compagnons, qui ne le comprirent pas davantage. Le soir, pendant qu'il était en prière, une voix céleste se fit entendre à notre saint :

« — François, lui dit-elle, les miettes de la nuit dernière sont les paroles du saint Évangile, l'hostie est la règle, la lèpre est l'iniquité. »

Notre saint comprit alors que la règle de son Ordre devait être formulée avec plus de concision avant d'être soumise à l'approbation pontificale ; que les religieux qui

la pratiqueraient exactement seraient des hosties vivantes devant Dieu, et que ceux qui la mépriseraient ou ne l'observeraient qu'en partie seraient coupables à ses yeux. Il prit donc le parti d'attendre et de remettre ce travail à un moment plus opportun.

Le 2 août 1223, tous les prélats désignés par le Souverain Pontife étaient réunis à Sainte-Marie-des-Anges. Près de l'église, au dehors, une tribune avait été élevée et décorée pour les recevoir [1] ; ils y prirent place, firent monter François au milieu d'eux et l'engagèrent à parler à la foule accourue de toute part. Il le fit avec autant d'onction que d'humilité, et termina par ces paroles écrites sur un petit papier qu'il tenait à la main :

« — Je veux vous faire aller tous au paradis ! Je vous annonce une indulgence plénière, et à perpétuité, que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste et de la bouche du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici aujourd'hui, avec un cœur bien contrit, qui vous êtes bien confessés et qui avez été bien absous par un prêtre, vous aurez l'entière rémission de vos péchés, depuis votre baptême jusqu'à ce moment ; et il en sera de même pour tous ceux qui y viendront tous les ans, dans les mêmes conditions. Je souhaitais que cela durât huit jours, mais je n'ai pu l'obtenir. »

Les évêques étaient loin de s'attendre à la *perpétuité* annoncée par François pour cette indulgence ; ils s'en

1. Une chapelle fut bâtie sur l'emplacement occupé par cette tribune, dont les pièces de bois de soutènement sont pieusement conservées sous l'autel, une grille permet de les apercevoir. Cette chapelle est à peu de distance du jardin dans lequel on admire les rosiers miraculeux, qui, du temps de saint François, se trouvaient dans un bois. Les merveilleux arbustes n'ont point été déplacés, mais le bois a été transformé en chapelle et en jardin.

plaignirent à lui, et décidèrent qu'ils ne pouvaient la publier que pour un temps limité :

— Le pape, dit l'un d'eux à notre saint, nous a ordonné de faire ce que vous souhaitez ; mais son intention ne peut être que nous passions les bornes de la convenance.

— Il faut, dit l'évêque d'Assise, annoncer cette indulgence pour dix ans ; c'est bien suffisant.

Et, parlant le premier, à titre d'évêque du diocèse, il proclame la faveur accordée, veut la limiter, se trompe et dit : *à perpétuité*. Le prélat qui lui succède veut réparer la chose, se tient sur ses gardes, et annonce l'indulgence *à perpétuité*. Un troisième n'est pas plus heureux, et tous les sept, successivement, sans le vouloir, prononcent les mêmes paroles : *à perpétuité !* Ce qui leur fit dire :

« — Dieu vient de manifester ouvertement sa volonté ! Cette indulgence ne doit point être limitée, nous n'en pouvons plus douter ! »

François le savait d'avance et n'avait parlé que d'après l'inspiration du Saint-Esprit.

Depuis ce jour, tous les ans, le 2 août, les populations se portent en masse à la Portioncule pour gagner l'indulgence accordée par Jésus-Christ lui-même, bien que les Souverains Pontifes aient étendu à toutes les églises des religieux de saint François, le privilège attaché d'abord au seul sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges.

« Il faut voir, dit un auteur qui a visité tous les lieux sanctifiés par les miracles de saint François d'Assise [1], ces troupes de quinze mille, de vingt mille pèlerins, arrivant de toutes les parties du monde, et campant dans la plaine, deux ou trois jours avant l'heure sainte. La journée est

1. M. Chavin de Malan.

ordinairement consacrée à visiter la basilique d'Assise, le tombeau de sainte Claire, Saint-Damien, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin ; mais les bandes pieuses, en chantant des cantiques, aiment surtout à aller prier un instant dans l'humble et très-ancienne chapelle Delle Carceri. Pour arriver à cette solitude chérie de saint François, il faut suivre une petite route qui serpente sur le flanc du Monte-Soubazio. Le pauvre couvent occupé par les *Réformati* est en partie adossé à un énorme rocher qui fait un des côtés du cloître. Au milieu de cette nature si pittoresque, si grandiose, en face de ce monument des saintes douleurs de la pénitence, l'homme qui aime Dieu verse des larmes bien douces, des prières ferventes.....

« L'intérieur du couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail, où se serait arrêtée une nombreuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois dans l'année, ont accueilli le frère quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs, le couvent est par excellence la maison du peuple ; il s'y établit comme chez lui : dans la cour, il met son âne, son cheval, et il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres, et sur les marches des escaliers. Tout le long de la route, de Pérouse à Spolète, à plusieurs milles, des marchands dressent leurs boutiques : on y vend des vivres, des étoffes et surtout des chapelets, des médailles et autres objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage qui doit charmer les embrassements du retour.

« Ce pèlerinage, qui nous paraît encore si nombreux, n'est rien en comparaison de ce qu'il était dans les siècles de foi.....

« En 1309, le bienheureux Jean de l'Alvernia, se trou-

vant à la Portioncule pour confesser dans le temps de l'indulgence, entendit la confession d'un homme âgé de plus de cent ans, portant l'habit du Tiers-Ordre, qui était venu à pied du lieu de sa demeure, entre Assise et Pérouse. Le confesseur, admirant son zèle, lui demanda comment il avait pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse. « Mon révérend Père, répondit-il, si je ne pouvais venir à pied, je me ferais amener, et même traîner, pour ne pas perdre le profit de ce saint jour. » Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venait une telle confiance: « C'est, poursuivit le vieillard, que j'étais présent lorsque saint François, qui logeait souvent chez mon père, y vint un jour en allant à Pérouse, et nous dit qu'il allait demander au pape la confirmation de l'indulgence qu'il avait obtenue du Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué, chaque année, à venir dans ce saint lieu le jour de la rémission, et je n'y manquerai pas tant que je vivrai. » Des rois, des princes, de nobles chevaliers se sont agenouillés dans la Portioncule, avec leurs vassaux, avec leurs sujets ; ils ont confondu leurs larmes et leurs prières.

« Au milieu du quatorzième siècle, une femme, illustre entre toutes, priait pendant la nuit de la rémission dans la Portioncule ; elle disait à Dieu : « Je suis troublée intérieurement de ce que quelques-uns prétendent que ces indulgences sont fausses et ont été supposées par saint François. » Le Christ lui répondit : « Ma fille, le mensonge ne se trouve point où habitent la vérité et le feu de la charité divine. Mon ami avait en lui la vérité, et ce qu'il a dit est vrai. Voyant la tiédeur des hommes pour Dieu et leur cupidité pour le monde, il me demanda une marque d'amour pour éteindre en eux le feu de la cupidité et y allumer celui de la charité. La marque que je lui donnai, moi qui suis l'amour, fut que tous ceux qui

viendraient vides dans sa demeure, seraient remplis de mes bénédictions et recevraient la rémission entière de leurs péchés. » Or, cette femme était la glorieuse servante de Jésus-Christ, Brigitte. »

## VII

Le nouveau Sinaï. — Règle des Frères-Mineurs. — Le pain de la quête sur la table d'un cardinal.

Ce n'était pas assez pour saint François d'Assise d'avoir enfin obtenu du Saint-Siège la publication de l'indulgence accordée par Jésus-Christ ; il voulait maintenant une approbation authentique de la règle qu'il avait donnée à l'Ordre fondé par son zèle apostolique, mais il devait auparavant la rédiger plus succinctement, et pour cela, il voulait être seul avec Dieu, afin de travailler sous sa seule inspiration. Il prit avec lui les frères Léon et Bonzie, et il se rendit à Monte-Columba, dans le voisinage de Rieti.

Les Frères-Mineurs avaient là un couvent ; mais leur saint fondateur voulait vivre dans la plus complète solitude, et, en arrivant, son premier soin fut de parcourir la partie la plus abrupte de la montagne, pour y chercher un abri dans les creux des rochers. Il le trouva tel qu'il pouvait le souhaiter, s'y fixa, y jeûna au pain et à l'eau durant quarante jours, et ne sortait de sa retraite que pour faire écrire à ses compagnons ce que Notre-Seigneur lui avait dicté comme devant être la règle littérale destinée à recevoir l'approbation du pape.

Au bout de quarante jours, nouveau Moïse, il descendait de la montagne sur laquelle il s'était entretenu chaque jour avec Dieu pour régler la législation de son peuple, et il retournait à Notre-Dame-des-Anges, portant les tables de la loi.

En arrivant, il remit à frère Élie, vicaire général de l'Ordre, la règle dictée par Notre-Seigneur, en lui recommandant de la lire attentivement et de la garder jusqu'au moment où elle lui serait réclamée. Ce moment ne tarda pas à se présenter. François, jugeant que frère Élie a eu tout le temps de réfléchir, lui demande le précieux manuscrit; frère Élie feint de l'avoir égaré, le cherche sans succès et le déclare perdu :

— Eh bien, dit le saint patriarche, je vais retourner à Monte-Columba, je demanderai à Dieu de me dicter de nouveau sa sainte volonté et je la ferai écrire comme la première fois.

Et il partit sans délai.

Frère Élie s'était formellement prononcé contre l'austérité de cette règle ; c'était là, sans doute, le secret de la perte du manuscrit ; le saint fondateur ne l'ignorait pas. Le vicaire général, voyant qu'il n'avait rien gagné, appela plusieurs Provinciaux, leur exposa les dangers auxquels la sévérité d'une telle règle exposerait les religieux, et les engagea à partir ensemble pour aller trouver François à Monte-Columba, et le conjurer d'adoucir la rigueur d'une règle si fort au-dessus de la faiblesse humaine :

— Ne serait-ce pas plutôt à vous, mon Frère, lui répondirent les Provinciaux, à vous charger d'une semblable mission ? Vous êtes vicaire général, tandis que chacun de nous n'est qu'un simple ministre de province.

— Je vous avoue, reprit Élie, que, connaissant la fermeté du Père et m'étant vu souvent l'objet de ses plus sévères remontrances, je n'ose m'exposer à ses reproches en y allant seul ; mais je vous accompagnerai bien volontiers.

Ce plan fut accueilli, ils partirent ensemble, et, au moment où ils gravissaient la montagne sur laquelle Dieu se communiquait à François, le saint fondateur apprit du

Seigneur lui-même l'arrivée du frère Élie et des religieux qui l'accompagnaient. Aussitôt, il sort de la grotte sanctifiée par les communications divines, et paraissant devant les coupables qui approchaient à grands pas, il lance sur frère Élie un regard foudroyant et lui dit :

— Que venez-vous faire ici ? Que demandez-vous ? Et que veulent tous ces ministres provinciaux que je vois avec vous ?

— Mon Père, répond Élie en baissant les yeux et déjà tout honteux de son action, ces ministres ayant appris que vous vouliez leur donner une règle au-dessus des forces humaines, m'ont engagé à venir, en qualité de vicaire, pour vous prier de la modérer, attendu qu'ils sont résolus à ne la point recevoir si elle est trop rigoureuse.

François, douloureusement ému, lève son regard vers le ciel et s'écrie :

« Seigneur, ne l'avais-je pas dit, que ceux-ci ne me croiraient point ? Pour moi, je garderai cette règle jusqu'à la mort, avec ceux des miens qui aiment la pauvreté ; mais je ne pourrai y obliger ceux qui ne la veulent pas ! »

Le saint achevait de parler lorsqu'une nuée lumineuse parut au-dessus de lui et saisit de frayeur les religieux présents. Au milieu de cette nuée, Jésus-Christ se montra visiblement et dit d'une voix forte et qui fut entendue de tous :

« Petit homme, pourquoi te troubles-tu comme si c'était ici ton ouvrage ? Il n'y a rien de toi dans la règle, c'est moi qui l'ai dictée, et je veux qu'elle s'observe à la lettre, à la lettre, à la lettre ! et sans glose, sans glose, sans glose ! Je sais de quoi la faiblesse humaine est capable, et je sais aussi quel secours je puis et je veux lui donner. Que ceux qui ne voudront pas observer cette règle sortent de l'Ordre ! J'en susciterai d'autres à leur place, et, s'il en était besoin, j'en ferais naître de ces pierres même ! »

Pendant que la voix divine s'était fait entendre, François était resté prosterné sur le rocher ; ses compagnons s'étaient retirés à l'écart et étaient restés également prosternés, la face contre terre ; les religieux coupables étaient demeurés sans mouvement, dominés par la frayeur. Lorsque Jésus-Christ eut cessé de parler, François se releva et s'adressant à frère Élie et à ceux qui l'accompagnaient, il leur dit :

— Comprenez-vous maintenant que votre complot n'a été qu'une opposition à la volonté de Dieu, et qu'au lieu de considérer ce qu'il peut faire pour nous, vous n'avez consulté que les faibles lumières de la sagesse humaine ? Avez-vous entendu, avez-vous entendu la voix sortie de la nuée ? Si elle ne retentit pas toujours à vos oreilles, je ferai en sorte que vous l'entendiez une fois encore !

Nul ne répondit à ces paroles du saint patriarche ; tous se retirèrent dans une confusion inexprimable ; mais, il faut bien le dire, toujours convaincus, frère Élie surtout, que la règle imposée par la volonté divine était impraticable.

François alla rejoindre alors les frères Léon et Bonzie, qu'il trouva prosternés en oraison :

— Levez-vous, mes enfants, leur dit-il, et ne craignez point ; mais, comme des soldats de Jésus-Christ, revêtez-vous des armes de Dieu, et mettez-vous en garde contre les embûches que le démon ne manquera pas de vous dresser sur la voie que vous suivez.

En descendant avec eux de la montagne, il se rendit au couvent et présenta aux religieux la règle qu'il venait de faire écrire et qui était de tout point conforme à celle du premier manuscrit. Après en avoir pris lecture, quelques-uns des frères lui dirent que le nombre des religieux leur paraissait trop considérable pour interdire absolument toute propriété dans l'Ordre; car il était à craindre que la

charité des fidèles ne vînt à se lasser d'avoir une telle multitude d'hommes à nourrir. François retourna sur la montagne et consulta de nouveau la volonté divine. Jésus-Christ leur répondit :

« Je veux être leur partage et leur seul héritage ; je leur défends de s'embarrasser des choses de la terre. S'ils gardent exactement cette règle et qu'ils aient confiance en moi, j'aurai soin d'eux et ne permettrai pas qu'ils manquent des choses nécessaires à la vie. Plus leur nombre s'accroîtra, plus ils sentiront les effets de ma providence sur eux. »

Nous emprunterons à M. Chavin de Malan le précis de la règle de saint François, afin d'en donner au lecteur une idée suffisante.

« La règle et la vie des Frères-Mineurs consistent à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivant en obéissance, sans bien propre et dans la chasteté. Le frère François promet obéissance et respect à notre saint Père le pape Honorius et à ses successeurs canoniquement élus, et à l'Église romaine. » Le pape avait ajouté : « Que les autres frères soient tenus d'obéir au frère François et à ses successeurs. » Les seuls ministres provinciaux ont le pouvoir d'admettre les novices après un examen sur la foi catholique et les sacrements de l'Église. Les postulants doivent vendre leurs biens, en distribuer le prix aux pauvres ; mais, sous aucun prétexte, les ministres provinciaux ne doivent se charger de cette affaire. Après une année d'épreuve, pendant laquelle les frères s'exerceront à la pratique de toutes les vertus religieuses, et surtout à l'humilité, ne jugeant et ne méprisant qu'eux-mêmes, ils seront admis à faire les vœux. Après avoir recommandé le travail pour éviter l'oisiveté si pernicieuse à l'âme, de telle sorte néanmoins que l'esprit de la sainte oraison ne s'éteigne pas ; fixé les péni-

tences pour les fautes graves ; réglé les offices, les prières, l'élection du ministre général, l'assemblée des chapitres tant généraux que provinciaux, et les relations des Frères-Mineurs avec les évêques pour l'exercice du saint ministère ; après quelques instructions spéciales sur les rapports des frères avec les Pauvres-Dames, sur les missions étrangères, et sur l'administration intérieure du couvent, François pose la pierre angulaire de son Ordre : « J'ordonne aux frères de ne recevoir aucune monnaie, aucun argent, ou par eux, ou par une personne intermédiaire. Cependant, pour les nécessités des malades et pour le vêtement des frères, les ministres et gardiens y pourvoiront avec un soin vigilant, ainsi qu'ils le jugeront nécessaire, selon les temps, les lieux et les pays froids, sauf toujours ce qui a été dit, qu'ils ne reçoivent ni argent, ni aucune monnaie... Les frères n'auront rien en propre, ni maison, ni champ, ni autre chose; mais se regardant comme des étrangers et des voyageurs dans ce monde, servant Dieu dans la pauvreté et dans l'humilité, ils iront avec confiance demander l'aumône; et qu'ils n'en rougissent point, puisque Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous. Voilà, ô mes très-chers Frères, quelle est l'excellence de cette pauvreté sublime, qui fait des héritiers du royaume des cieux, qui vous a dénués des biens de la terre, mais qui vous a faits grands en vertu ! Que ce soit là votre partage et votre viatique pour la terre des vivants ; attachez-vous y donc entièrement, et, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne désirez jamais posséder autre chose sous le ciel. Partout où les frères seront et se rencontreront, qu'ils se montrent les serviteurs les uns des autres et qu'ils se découvrent confidemment leurs besoins spirituels ; car si une mère aime et nourrit son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit ! Et si quelqu'un d'eux tombe malade, il

faut que les autres le servent comme ils voudraient eux-mêmes qu'on les servît. » Enfin il termine par ces belles, paroles: « Toujours soumis à la sainte Eglise romaine et abaissés à ses pieds, toujours inébranlables dans la foi catholique, pratiquons la pauvreté et l'humilité, et observons le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme nous l'avons fermement promis. » Telle est la règle de saint François dans toute sa simplicité et sans glose aucune[1].

Elle comprenait vingt-trois chapitres et fut réduite à douze sous la dictée divine, dans la solitude de Monte-Columba. François disait souvent à ses religieux, pour les encourager à l'observer exactement :

« Mes Frères, mes chers enfants, je n'y ai rien mis de moi-même ; je l'ai fait écrire telle absolument qu'il a plu à Dieu de me la révéler, il nous a fait une insigne faveur en nous donnant cette sainte règle ; car c'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin du ciel, la voie parfaite, la clef du paradis, le nœud d'une alliance éternelle ! »

Un siècle plus tard, sainte Brigitte, étant à Jérusalem, priait avec ferveur pour un Frère-Mineur qui lui avait confié les inquiétudes de sa conscience au sujet de l'observance de la règle. Notre-Seigneur dit alors à son illustre servante :

« La règle de François n'est point l'œuvre de l'esprit humain, mais la mienne ; elle ne contient pas un seul mot qui ne lui ait été inspiré par mon esprit, et il l'a donnée telle aux autres. »

Dieu, prévoyant le relâchement qui s'introduirait parmi les Frères-Mineurs, semblait multiplier les miracles et les révélations pour attester l'origine toute surnaturelle de

1. *Histoire de saint François d'Assise.*

l'Ordre et de la règle qui en était l'âme, afin de retirer tout prétexte à ceux qui seraient tentés d'en modifier les saintes rigueurs.

François eut la consolation de voir tous ses religieux accepter la règle qu'il leur présentait comme l'expression littérale de la volonté divine, et au mois d'octobre il se rendit à Rome pour en demander l'approbation au pape. Le cardinal Ugolini, protecteur de l'Ordre, se chargea de la présenter au Souverain Pontife et combla François des témoignages de son affection. Un jour où il l'avait invité à dîner chez lui avec plusieurs grands personnages, notre saint quête son pain sur son chemin, arrive au palais du cardinal au moment du repas, prend place à table, et fouillant dans sa manche, en retire de petits morceaux de pain, fort peu appétissants, dont il fait part à toutes les personnes présentes. On les accepte par respect pour le saint, chacun mange sa part comme le saint mangeait la sienne, car nul ne voulait paraître plus délicat et plus recherché que lui. Après le dîner, le cardinal protecteur le prenant à part, lui dit :

— Frère François, pourquoi, venant dîner chez moi, m'avez-vous fait l'affront d'aller quêter du pain, de le faire paraître à ma table et d'en offrir à tout le monde ?

— Monseigneur, répondit-il, je ne pensais pas vous faire un affront en honorant à votre table un plus grand seigneur que vous, qui aime beaucoup la pauvreté, surtout celle qui va jusqu'à la mendicité volontaire pour l'amour de Jésus-Christ. Je n'abandonnerai jamais cette vertu de pauvreté qui est d'une dignité royale, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous, afin que, par sa pauvreté nous puissions acquérir des richesses éternelles et devenir héritiers du royaume des cieux.

— Eh bien, vous avez raison, frère François, lui dit le

cardinal ; seulement, il n'est pas donné à tous de suivre un sentier aussi difficile.

Cette voie si parfaite effraya même le Souverain Pontife. Après avoir lu la règle des Frères-Mineurs, il la déclara trop sévère et voulut que François en modérât la rigueur :

— Très-Saint-Père, répondit le saint, je vous proteste qu'elle m'a été révélée telle qu'elle est par Notre-Seigneur, qu'il n'y a pas un seul mot de moi, et que Jésus-Christ veut qu'elle soit observée ainsi.

— Je vous crois, dit le pape ; mais je veux en conférer avec les cardinaux.

Quelques jours après, Honorius III confirmait solennellement, par une bulle datée du 29 novembre 1223, la règle des Frères-Mineurs, telle qu'elle lui avait été présentée par le saint fondateur.

## VIII

La messe de minuit dans la forêt de Grecio. — Le manteau enlevé. — L'obéissance après la mort.

Le 24 décembre 1223, la petite forêt voisine de Grecio était envahie, dès le matin, par une foule immense accourue de tous les environs pour assister aux préparatifs de la fête annoncée depuis plusieurs jours. Un emplacement favorable avait été choisi dans le milieu du bois, des arbres avaient été abattus, un autel avait été dressé, et, au-dessous de cet autel posé sur une grande élévation, un espace avait été ménagé pour recevoir la représentation de l'étable de Bethléem.

Chacun suivait avec un vif intérêt les mouvements de ceux que l'on avait jugés dignes d'être employés à ces pieux travaux, et les offres de services étaient incalculables ; mais nul n'était admis à l'honneur de travailler à

la crèche, s'il n'avait été choisi ou accepté par le seigneur de Velita, grand ordonnateur de la fête.

Des torches de résine avaient été placées de distance en distance dans toutes les parties de la forêt, et des places avaient été préparées pour recevoir des musiciens et des chanteurs, dont les divers groupes devaient alterner de plusieurs points. Vers le soir, la crèche fut remplie de paille, l'on amena un bœuf et un âne que l'on plaça aux deux extrémités, et ce fut tout. Par une inspiration toute providentielle, Jean de Velita crut devoir s'abstenir de la représentation des personnages, afin de ne pas détourner l'attention du peuple pendant la célébration du saint sacrifice qui allait être offert sur l'autel posé au-dessus de la crèche.

Bientôt arrivèrent tous les Frères-Mineurs des couvents du voisinage, et saint François, venant de Rome, parut après eux avec ses compagnons.

C'était la première fois qu'une fête de ce genre avait lieu. La pensée en était venue à notre saint pendant son séjour à Rome, il l'avait soumise au pape, qui l'avait approuvée, et, fort de cette approbation, François avait demandé à son ami Jean de Velita, de tout ordonner de manière à exciter la dévotion du peuple pour la solennité de la Naissance du Sauveur, et lui avait donné l'idée des préparatifs que nous venons d'indiquer.

A son arrivée, il s'agenouilla devant la crèche et y demeura en oraison en attendant l'heure de la messe. Pendant qu'il était ainsi en prière, Jean de Velita vit dans le milieu de la crèche, et couché sur la paille, un bel enfant naissant qui paraissait endormi ; François le couvrait de caresses et semblait ravi en sa présence. Les larmes et les mouvements de notre saint n'échappèrent à aucun des assistants à portée de la crèche ; mais le bel enfant ne fut vu que par Jean de Velita, qui, au témoignage de

saint Bonaventure, était un homme de très-sainte vie [1].

Pendant la grand'messe, célébrée à minuit, la forêt était resplendissante de lumière ; toutes les torches l'éclairaient jusqu'à ses extrémités, et les chœurs de musiciens se répondant à distance et chantant des hymnes et des cantiques, avec accompagnement des instruments alors en usage, transportaient de joie l'âme de François. Il fit le diacre à la messe, prêcha après l'Évangile et fit couler les larmes de tous les yeux.

Après la messe, il se rendit au couvent de Grecio, où quelques ministres provinciaux étaient venus d'assez loin pour le consulter. En raison de leur présence, et à cause de la solennité du jour, le réfectoire avait été nettoyé, les tables avaient été couvertes de nappes, ce qui arrivait rarement, et la quête ayant été plus abondante, il y avait dans l'ensemble un air d'aisance qui déplut au saint fondateur, lorsqu'il s'y présenta, à l'heure du repas. Il n'y voulut point entrer et le dîner commença sans lui. Un pèlerin avait laissé à la porte du couvent son bâton et son chapeau. François prit l'un et l'autre, se crut suffisamment déguisé sous la coiffe du pèlerin, et parut à l'entrée du réfectoire en demandant l'aumône. Le gardien le reconnut aussitôt, et ne comprenant pas le motif qui le dirigeait, il feignit d'être trompé et lui dit en souriant :

— Frère pèlerin, les religieux sont très-nombreux ici et ont grand besoin des aumônes qu'ils ont reçues pour la journée ; entrez néanmoins, et l'on vous donnera tout ce qu'on pourra vous donner.

1. Ce pieux ami de François recueillit avec vénération la paille sur laquelle il avait vu l'enfant endormi, et tant de miracles furent opérés au moyen de cette paille, que la dévotion du peuple, après la mort du saint fondateur des Frères-Mineurs, fit construire une chapelle sur le lieu même où fut célébrée la messe de minuit, dans la forêt de Grecio, au-dessus de la crèche pieusement conservée. Ce sanctuaire attirait un grand nombre de pèlerins.

Le saint entre dans le réfectoire, s'assied à terre, mange le pain qu'on lui apporte et la première chose qui lui est présentée, refuse le reste, et dit ensuite à ses frères que les fêtes de Notre-Seigneur et des Saints sont plus convenablement célébrées par la pauvreté qu'ils ont aimée et pratiquée, que par la recherche du superflu.

Pendant son séjour à Grecio, notre saint, que plusieurs affaires importantes avaient obligé d'aller consulter le cardinal protecteur de son Ordre, eut un moment de lutte à soutenir et se vit complétement défait. Ses religieux, répandus dans toute l'Europe, avaient fait connaître son éminente sainteté dans tous les lieux où ils s'étaient établis, et l'illustre reine de Hongrie, sainte Élisabeth, se sentait pénétrée d'une si grande vénération pour cet incomparable amateur de la pauvreté, qu'elle désirait ardemment posséder une de ses reliques. Avait-elle exprimé ce désir à un des princes de l'Église, ou même au Souverain Pontife ; c'est ce que les historiens de saint François ne disent pas. Ce qu'ils affirment seulement le voici :

Le cardinal Ugolini entretenant un jour saint François des éclatantes vertus de la reine de Hongrie, et le saint lui témoignant à son tour la haute estime que lui inspirait l'auguste princesse, le cardinal ajouta sur le ton de l'autorité :

— Vous devez alors, frère François, lui donner une preuve de cette estime ; elle la mérite.

— Monseigneur, répondit notre saint, que puis-je faire, n'étant qu'un pauvre petit mendiant et le dernier des hommes ?

— Il faut, reprit le cardinal, lui envoyer votre manteau.

François croyait rêver ! Il ne comprenait pas que l'on pût lui proposer d'envoyer à une reine le pauvre manteau d'un frère quêteur.

— Monseigneur, un pauvre petit homme comme moi ! le fils de Bernadone !... Qu'avez-vous dit là, Monseigneur ! Un manteau de mendiant.

Et l'humble saint osait à peine lever les yeux sur le prélat. Celui-ci comprit qu'il fallait user d'autorité, il le fit: il enleva le manteau des épaules de François en lui disant :

— Ce présent est convenable, et la reconnaissance ne vous permet pas de le refuser à une princesse qui comble vos religieux de ses bienfaits.

François n'avait plus qu'à se soumettre. Le manteau fut envoyé à sainte Élisabeth, qui le conserva toute sa vie, comme un témoignage éloquent de l'amour de saint François pour la pauvreté évangélique. Au moment de sa mort, une de ses femmes la suppliait en répandant les larmes de la plus vive et de la plus juste douleur, de lui donner un souvenir de l'affection dont elle l'avait honorée jusque-là. La sainte reine, doucement émue, lui dit :

— Je vous laisse mon manteau : ne considérez pas la pauvreté de l'étoffe ; considérez seulement le prix d'une telle pauvreté. Je vous déclare, en conscience, que Jésus-Christ, mon bien-aimé, s'est rendu favorable à mes désirs et m'a comblée de douceurs, toutes les fois que portant ce manteau, j'ai cherché à voir sa face adorable.

Cette déclaration, au moment de la mort, dit assez le prix que la sainte princesse avait attaché à cette relique, et nous prouve qu'elle s'en revêtait par dévotion lorsqu'elle se présentait devant Notre-Seigneur, afin de le disposer plus favorablement.

Il existe à Louvain une vie manuscrite de sainte Élisabeth, dans laquelle on trouve le témoignage de frère Barthold, célèbre prédicateur, qui assure avoir vu et touché ce manteau, dans le diocèse de Spire, chez les religieux hospitaliers de l'Ordre Teutonique, dans une localité qu'il nomme *Album Castrum*.

Saint François d'Assise comptait prolonger encore son séjour et ses prédications à Grecio et dans les environs; mais un jour du mois de mars 1224, deux religieux de Sainte-Marie-des-Anges vinrent lui apporter des plaintes assez graves pour le déterminer à partir sans délai :

— Père, lui dirent-ils, le couvent de la Portioncule n'est plus habitable pour de pauvres Frères-Mineurs, l'observance y devient impossible, si vous n'y mettez ordre.

— Qu'est-il donc arrivé, mes très-chers enfants ?

— Père, le voici : notre frère Pierre de Catane est passé de ce monde à l'autre le 2 de ce mois ; il a vécu et il est mort en telle réputation de sainteté que les peuples accourent de fort loin pour lui demander des miracles, qu'il ne refuse jamais, en sorte que le concours à son tombeau devient chaque jour plus considérable, que les offrandes y sont nombreuses et fort riches, et que l'esprit de recueillement et de pauvreté court le risque de s'affaiblir parmi nous.

François en savait assez; il part, il arrive à Notre-Dame-des-Anges, il s'assure de la vérité des faits et va au tombeau de Pierre de Catane. De sa voix la plus sévère et la plus forte il s'écrie :

« Frère Pierre ! vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie ; j'exige que vous m'obéissiez de même après votre mort. Ceux qui viennent à votre tombeau sont pour nous un véritable fléau. Par leur dévotion, notre pauvreté est blessée, notre silence est rompu, notre discipline se relâche. Je vous ordonne donc, en vertu de la sainte obéissance que vous me devez, de cesser de faire des miracles. »

A partir de ce moment, Pierre de Catane cessa de faire des miracles à son tombeau ; mais son supérieur ne

lui ayant pas défendu d'en faire ailleurs, il répondait par des prodiges à la plupart de ceux qui l'invoquaient avec foi.

Quelque temps après, dit une ancienne chronique conservée au Vatican, saint François ayant fait ouvrir son tombeau pour faire transporter ailleurs le corps vénéré, on le trouva retourné, à genoux, la tête baissée, absolument dans la position du religieux qui reçoit en toute humilité l'ordre de son supérieur.

Ce n'était pas la première fois que Dieu glorifiait ainsi l'obéissance religieuse ; car les historiens de saint Bernard rapportent un trait semblable. L'abbé de Cîteaux voyant le tumulte occasionné par les nombreux miracles qu'il faisait à son tombeau, et craignant que la discipline régulière n'en souffrît, défendit à saint Bernard, en vertu de l'obéissance, de continuer à faire des miracles. Et saint Bernard se soumit.

Après avoir réglé à la Portioncule plusieurs affaires de l'Ordre, saint François prit avec lui deux de ses frères et se dirigea vers le couvent de Celles, près de Cortone. Avant d'y arriver, il rencontre sur son chemin une femme de grande naissance, qui se jette à ses pieds, fond en larmes et le conjure de prier pour la conversion de son mari.

— Allez en paix, lui dit le saint : votre mari ne tardera pas à vous donner une grande consolation. Dites-lui seulement, de la part de Dieu et de la mienne, que le temps présent est celui de la clémence, et que le temps à venir est celui de la justice.

Le saint bénit cette pauvre affligée et la laisse consolée. Celle-ci, en rentrant dans sa demeure, s'empresse de dire à son mari :

— Je viens de rencontrer le saint qui remplit l'Italie du bruit de ses miracles ; il m'a chargée de vous dire de la

part de Dieu et de la sienne, que le temps présent est celui de la clémence, et que le temps à venir est celui de la justice.

Subitement éclairé et touché de la grâce, ce pécheur répond à sa femme :

— Signora, servons Dieu ensemble et sauvons nos âmes !

Il se convertit en effet, vécut depuis ce jour dans les saints exercices de la pénitence, que sa femme était heureuse de partager avec lui, et l'un et l'autre moururent le même jour de la mort des justes.

François ne séjourna pas longtemps au monastère de Celles ; pressé d'un secret besoin de solitude et de repos en Dieu seul, il dit adieu à ses frères, reprit ses compagnons et s'achemina vers le mont de l'Alvernia.

## IX

François sur le mont Alvernia. — La pierre sanctifiée. — Rage du démon. — Les saints stigmates. — Le cantique de l'amour.

« L'Alvernia, dit un historien de saint François d'Assise [1], domine toute la chaîne de l'Apennin, et à plusieurs milles, on voit son imposante masse de rochers couronnés de hêtres immenses. Après quatre heures de montée dans des chemins raides, étroits, bordés de précipices profonds ou de quelques champs dont la glèbe blanchâtre atteste l'infécondité, on arrive sur le plateau incliné du sommet. Le couvent est irrégulier comme le sol ; la porte basse et massive, posée sur des rocs, rappelle la porte des manoirs féodaux. »

C'était dans cette solitude, dont nous avons déjà parlé

1. M. Chavin de Malan.

ailleurs, que Dieu appelait François pour lui prodiguer de nouvelles et incomparables faveurs. Frère Léon, secrétaire, ami et confesseur de notre saint l'accompagnait. Frère Léon était la douceur, l'innocence et la simplicité même ; François qui lisait dans son âme et en connaissait toute la candeur, l'avait surnommé *la brebis du bon Dieu.*

Après quelques jours passés au milieu de ses religieux, dans le couvent, le saint patriarche les réunit et leur dit :

— Mes chers enfants, je suis venu ici afin de me retremper dans le silence et dans la retraite la plus absolue, pendant toute la durée du carême préparatoire à la fête de l'archange saint Michel. Je vais me retirer dans l'endroit le plus solitaire de la montagne, et personne ne viendra m'y trouver avant le 29 du mois prochain. Frère Léon arrangera une cellule près de celle que j'habiterai, il aura la charité de m'apporter l'aumône d'un peu de pain lorsque j'en aurai besoin, et je ne communiquerai qu'avec lui, exclusivement, pendant quarante jours.

Les Frères s'empressèrent de lui arranger une cellule dans le creux du rocher formant une petite grotte ; une grande pierre devait en dérober l'entrée en partie, et ne laisser qu'une ouverture suffisante pour donner passage au frère Léon lorsqu'il lui serait permis de pénétrer jusqu'au saint ermite. Après la fête de l'Assomption, François se sépara de la communauté, en se recommandant à ses prières, et alla prendre possession de son lieu de retraite, accompagné de frère Léon, à qui il donna ainsi ses instructions :

— Chère brebis du bon Dieu, lui dit-il, voici comment vous ferez pendant ma retraite : Tous les soirs vous m'apporterez quelques morceaux de pain de la quête et un peu d'eau que vous déposerez à l'entrée de la cellule. A

l'heure de matines, vous viendrez réciter l'office avec moi; mais vous vous arrêterez à l'entrée de la cellule: vous direz tout haut: *Domine, labia mea aperies;* si je réponds: *Et os meum annuntiabit laudem tuam,* vous entrerez; si je ne réponds pas, vous retournerez dans votre cellule.

— Vous serez obéi, mon Père, lui répondit humblement Léon.

Les choses se passèrent exactement selon les désirs de François, et il arrivait souvent que frère Léon venant la nuit pour réciter les matines avec lui, était obligé de revenir sur ses pas et de prier seul, car le saint, plongé dans ses extases, ne l'avait point entendu et n'avait pu lui répondre. Frère Léon n'en était nullement surpris: fréquemment témoin des ravissements du saint patriarche, il l'avait vu s'élever de terre par la force de l'attraction divine, et demeurer ainsi des heures entières dans une complète immobilité. Alors le bon frère se jetait à genoux, se prosternait, le front dans la poussière et s'écriait avec larmes:

« Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi, par les mérites de cet incomparable saint! »

Un jour frère Léon apportant le pain et l'eau destinés à la nourriture de François, allait les poser, à l'ordinaire, sur une large pierre, à l'entrée de la grotte:

— Gardez-vous bien de toucher à cette pierre! dit aussitôt notre saint; il faut la laver auparavant avec de l'eau, du vin, du lait et de l'huile, car Jésus-Christ a daigné s'y asseoir et me faire entendre de là ce que vous saurez plus tard.

— Mon Père, lui répondit Léon, j'ai de l'eau et de l'huile, mais je n'ai ni vin, ni lait. Ne pourriez-vous, à l'exemple de Jacob, consacrer cette table au Seigneur, en y répandant de l'huile seulement?

— Vous avez raison, ajouta le saint, faisons ainsi.

Et prenant de l'huile, il la répandit sur la pierre en prononçant les paroles de Jacob : *C'est ici l'autel de Dieu.* Il dit ensuite à frère Léon, confident de tous les secrets de son âme :

— O frère Léon ! Jésus-Christ mon Seigneur m'est apparu et a daigné s'asseoir sur cette pierre bénie ! Il m'a fait entendre les plus douces paroles et m'a donné l'assurance de sa protection sur l'Ordre des Frères-Mineurs. Il m'a promis que cet Ordre subsistera jusqu'à la fin du monde ; il m'a dit que la vie de ses persécuteurs serait abrégée s'ils ne se convertissaient ; il m'a fait connaître les grâces qu'il réserve à ses protecteurs et à ses amis, enfin, il m'a annoncé des choses personnelles que je ne dirai jamais.

François garda toujours ce secret, mais après sa mort une grande famine désolant la contrée, frère Léon, alors au couvent de l'Alvernia, priait avec ferveur pour les malheureux dévorés par les tortures de la faim, lorsqu'une voix mystérieuse lui révéla ce que le saint patriarche lui avait tenu caché. Le fléau qui frappait ce peuple était mérité. Les pécheurs avaient entendu sans fruits la parole évangélique, ils avaient fermé les yeux à la lumière, et François n'avait cessé de demander grâce pour eux. Le jour où Notre-Seigneur s'était montré à lui, assis sur la pierre qui lui servait de table, il lui avait promis de suspendre pendant sa vie les effets de sa colère, mais il avait ajouté que bientôt après sa mort, une horrible famine décimerait les habitants de la vallée.

La pierre sur laquelle Jésus-Christ avait apparu à saint François est conservée dans une chapelle de l'église du mont Alvernia. On l'a entourée d'une grille en fer qui laisse voir cette inscription :

TABLE DE SAINT FRANÇOIS : *sur laquelle il eut d'admirables apparitions, et qu'il consacra en y répandant de l'huile et en disant :* C'EST ICI L'AUTEL DE DIEU.

La dévotion du peuple nécessita la mesure qui protège cette relique. Pendant deux siècles la précieuse pierre était restée dans le sanctuaire de l'église, exposée à la vénération publique ; mais les fidèles, non contents de la vénérer, la brisaient pour en emporter des fragments. Ce fut ce qui détermina les Frères-Mineurs, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, à la mettre à l'abri de ces pieuses mutilations.

Quelques jours avant l'apparition que nous venons de raconter, François connut par une lumière surnaturelle que son bien-aimé frère Léon était aux prises avec une violente tentation qu'il hésitait à découvrir ; il vit en même temps que le candide Frère se disait : « Si j'avais seulement sur moi une seule ligne de l'écriture du Père, le démon serait vaincu et je retrouverais la paix ! » Lorsque Léon se présenta à l'entrée de la grotte et déposa le pain et l'eau, ainsi qu'il était convenu, notre saint l'appela et lui dit de lui apporter les objets nécessaires pour écrire. Le Frère ayant obéi, François écrivit ces paroles de la Sainte-Écriture :

*Que le Seigneur vous bénisse et veille sur vous ; qu'il vous montre son visage, qu'il ait pitié de vous ; qu'il tourne ses regards vers vous et qu'il vous donne la paix. Dieu bénisse le frère Léon !*

Il signa de la lettre T, remit ensuite cet écrit à son ami et lui dit :

— Mon bien cher Léon, prenez ceci et conservez-le toute votre vie.

Le Frère s'en saisit avec joie et reconnaissance, et aussitôt la paix de l'âme lui fut rendue. Il se servit de cette relique pour rendre la santé à plusieurs malades spirituels,

et plus tard, elle fut déposée dans le sanctuaire de l'église de saint François d'Assise où on la voit encore aujourd'hui. Saint Bonaventure assure que, de son temps, elle était l'instrument de plusieurs miracles.

Il y avait environ trois semaines que notre saint vivait dans sa retraite du Mont-Alvernia, lorsqu'un jour, suivant, proche de sa cellule, un étroit sentier bordé de précipices, le démon parut devant lui, le frappa avec rage et l'eût fait rouler au fond de l'abîme, si le saint ne s'était appuyé des deux mains sur le rocher ; la pierre aussitôt s'amollit sous la pression des mains de François, et les laisse s'enfoncer de manière à le préserver d'une chute inévitable. Cette empreinte est restée sur le roc.

Le démon ayant pris la fuite, François crut voir un ange envoyé par la volonté divine pour le fortifier et le consoler, et il entendit en même temps une musique si délicieuse qu'il ne comprenait pas comment il pouvait en goûter l'harmonie sans mourir de bonheur.

Revenu de cette extase, il se demandait quel pouvait être le dessein de Dieu en le comblant de tant et de si merveilleuses faveurs. Il lui semblait qu'il ne faisait rien pour Dieu, tandis que Dieu faisait tout pour lui, et il brûlait du désir de connaître l'adorable volonté. Il appelle frère Léon, lui rend compte de tout ce qui vient de se passer, et lui exprime son ardent désir de savoir ce qu'il doit faire et souffrir pour être agréable à Dieu et lui témoigner son amour, il ajoute :

— Consultons le livre du saint Évangile ; allez le prendre sur l'autel, nous l'ouvrirons trois fois en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, et nous saurons ainsi ce que le Seigneur demande de son pauvre petit serviteur.

Le Frère va chercher le livre divin, il l'ouvre trois fois, et trois fois son regard tombe sur le récit de la Passion du Sauveur. C'était assez : François avait compris que la

conformité de sa vie avec la vie de Jésus-Christ devait s'étendre jusqu'au crucifiement, mais il l'entendait seulement dans le sens du martyre qu'il avait toujours ambitionné, et il attendit que la Providence en déterminât la manière.

A quelques jours de là, frère Léon arrivant, à minuit, à l'entrée de la cellule de François, dit comme de coutume : *Domine, labia mea aperies ;* il ne reçoit point de réponse et croit apercevoir une clarté lumineuse venant de l'intérieur du rocher ; pressé par une pieuse curiosité, il oublie la recommandation du saint et fait un pas en avant dans la cellule. Il voit François prosterné et entouré d'une vive lumière ; il entend une voix inconnue dont il ne peut distinguer les paroles, et celle du saint s'écrier ensuite avec l'accent de la plus profonde humilité et de la plus grande admiration :

« — Qui êtes-vous, ô mon Dieu et mon très-doux Seigneur ! Et qui suis-je, moi, pécheur, sinon un vermisseau, et votre plus indigne serviteur ! »

François répète plusieurs fois ces paroles, se redresse, met trois fois la main droite dans sa poitrine, et, en la retirant autant de fois, fait le geste de déposer un objet dans le foyer de la lumière qui rayonne autour de lui. Cette lumière di paraît quelques instants après, le saint demeure à genoux et en silence, et Léon se retire. Mais François l'entend et l'appelle :

— Ne vous avais-je pas défendu d'entrer, lui dit-il, lorsque je ne vous répondais pas ?

— Oui, Père, répond Léon ; mais je vous le confesse, l'éclat de la lumière qui remplissait ce lieu béni, rayonnant jusqu'à l'entrée, je n'ai pu me défendre d'avancer, et je vous conjure de me le pardonner !

— Je vous le pardonne bien volontiers, chère petite brebis du Christ ; car vous êtes le confident de mes secrets; toutefois, vous ne devez pas les surprendre.

— Il est vrai, mon Père, reprit humblement Léon, et je reconnais ma faute; mais vous me l'avez pardonnée et j'oserais vous adresser une question. Qu'avez-vous vu, mon cher Père ? Je vous conjure de me donner l'explication des paroles que vous avez prononcées et des trois mouvements que j'ai vu faire à votre bras; je vous le demande pour la gloire de Dieu, vous ne pouvez me le refuser.

— O frère Léon ! dit le saint, Dieu lui-même était présent lorsque vous êtes entré ; il était voilé par l'éclatante lumière que vous avez vue. Dans sa bonté souveraine et infinie, il m'a donné l'intelligence de plusieurs mystères et une telle connaissance de sa grandeur et de ses perfections, que je me suis écrié : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ! » Je sentais, je comprenais que toute créature n'est devant sa divine Majesté qu'un néant, moins que rien, et il a plu à ce Dieu d'amour et de bonté, de m'ordonner de lui offrir un présent en reconnaissance des faveurs que je recevais. Je lui ai répondu : « Seigneur, ma pauvreté est telle, qu'à l'exception du pauvre habit qui me couvre, je ne possède rien au monde, pas même mon corps, ni mon âme que je vous ai donnés depuis longtemps. » Alors, le Seigneur m'a ordonné de lui donner ce que je trouverais dans mon sein, et y portant la main, j'en ai retiré une pièce d'or que je lui ai présentée, ce qu'il m'a fait renouveler deux fois encore ; après quoi, il m'a fait connaître que ces trois pièces d'or signifiaient les trois Ordres que j'ai fondés et les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté dans la vie religieuse, ce qui lui rendait ce présent très-agréable.

Frère Léon s'empressa d'écrire ces détails aussitôt après son entretien avec le saint patriarche.

Nous avons dit que saint François s'attendait à être

*crucifié*, mais qu'il ignorait le genre de martyre que la Providence réservait à son imcomparable amour pour Jésus-Christ. Il ne tarda pas à le savoir.

Le 13 septembre, veille du jour où l'Église célébra la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, un ange lui apparut et lui dit :

— François, préparez votre âme à tout ce que Dieu veut opérer en vous.

— Je suis prêt, répondit-il ; je suis prêt à tout et ne résisterai en rien à son adorable volonté, s'il daigne m'assister du secours de sa grâce. Je suis son inutile serviteur, très-indigne des faveurs dont il veut bien m'honorer ; qu'il agisse en moi selon son bon plaisir.

Le lendemain matin, « François, serviteur et ministre vraiment fidèle de Jésus-Christ, dit saint Bonaventure, étant en prière sur le flanc de la montagne, s'élevant à Dieu par la ferveur séraphique de ses désirs, et se transformant, par l'effet de sa tendre et affectueuse compassion, en celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous, vit descendre rapidement vers lui, du haut du ciel, un séraphin ayant six ailes de feu : deux à la tête, deux qui lui servaient à voler, deux qui voilaient son corps. Il s'arrêta, dans son vol majestueux, à peu de distance de François, écarta les deux ailes dont il était enveloppé, et lui laissa voir au milieu un homme crucifié, dont les mains et les pieds étaient cloués à une croix.

« A cette vue, l'âme de François fut inondée à la fois de tristesse et de joie, de douleur et d'amour, et Dieu lui fit comprendre que cette figure d'un séraphin crucifié signifiait qu'il ressemblerait plus parfaitement encore à Jésus-Christ par l'embrasement de son âme que par le martyre de son corps.

« La vision disparut après un entretien secret lui laissant dans l'âme une ardeur séraphique, et lui marqua le

corps d'une figure conforme à celle du crucifix, comme si sa chair, semblable à la cire amollie par le feu, eût reçu l'empreinte d'un cachet. Car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître à ses mains et à ses pieds, telles qu'il les avait vues à l'Homme crucifié. On vit ses mains et ses pieds percés de clous dans le milieu ; les têtes des clous rondes et noires étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes un peu longues, paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. Il avait aussi, au côté droit, une plaie rouge comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré, qui mouillait sa tunique et le linge qu'il portait sur les reins. »

Ce glorieux privilège, de porter sur son corps les plaies de Jésus-Christ et la figure des clous qui l'attachèrent à la croix pour la rédemption du monde, était un fait inouï dans l'Église. Dieu voulut qu'il fût prouvé de manière à le rendre incontestable, ainsi que nous le verrons.

Dans le moment même de ce prodige, la montagne fut éclairée par une lumière si vive et si éclatante, que les gens de la vallée y furent trompés, crurent au lever du soleil et se disposèrent au travail de la journée. Quelques muletiers, de passage dans les hôtelleries, se mirent en route en toute hâte, et ne s'aperçurent de leur erreur que loin de leur dernier point de départ.

D'après le témoignage des bons villageois, cette brillante clarté avait éclairé le pays pendant plus d'une heure, et elle avait disparu depuis assez longtemps lorsque le soleil se leva. Tous sachant que le saint était en retraite sur l'Alvernia, eurent à la fois la même pensée et se dirent qu'un grand miracle devait s'être opéré sur la montagne. Ce fut la rumeur publique pendant plusieurs jours dans tous les environs, et chaque Frère quêteur était assailli de

questions auxquelles nul ne pouvait répondre. François ne communiquant qu'avec frère Léon, et celui-ci n'ayant pas parlé du prodige, l'ignorance était générale sur ce point.

Cependant, notre saint éprouvait de si vives douleurs aux pieds, aux mains et au côté, qu'il ne put garder absolument le secret d'une telle faveur ; il se vit forcé de le confier à frère Léon, car il ne pouvait marcher qu'avec une extrême difficulté, et le sang s'échappait de chacune de ses glorieuses plaies. Le bon Frère les essuyait, les lavait, les bandait doucement, les soignait de son mieux et n'apportait au saint qu'un bien faible soulagement. Encore, François refusait-il ces adoucissements à ses souffrances depuis le jeudi soir jusqu'au samedi matin, afin de ne rien perdre de ses chères douleurs pendant toute la durée du temps consacré au souvenir de la Passion de l'Homme-Dieu.

Un jour, frère Léon lui ayant occasionné une souffrance aiguë en retirant le linge ensanglanté qui couvrait la plaie du côté, François fit un mouvement involontaire et posa sa main sur la poitrine de Léon. Celui-ci en ressentit aussitôt une impression de douceur et de bien-être intérieur qu'il n'oublia jamais.

La fête de saint Michel était arrivée, il fallait que saint François descendît de sa cellule et reparût au milieu de ses religieux, et il se voyait dans l'impossibilité de dissimuler sa nouvelle et précieuse infirmité. Ses mains et ses pieds étaient enveloppés de linge, son visage trahissait de vives souffrances, et son humilité voulait néanmoins lui faire garder le silence. Frère Léon était d'avis de faire connaître aux religieux toute la vérité, François ne pouvait s'y résoudre, et Dieu ne l'éclairant pas sur ce qu'il devait faire, il prit le parti de consulter frère Illuminé, dont le juge-

ment lui inspirait une confiance entière. Il le fait appeler, lui propose la question en termes généraux et ne peut se résigner à lui faire un aveu complet. Le frère Illuminé lui répond :

— Mon Père, lorsqu'il plaît à Dieu, dans sa miséricorde infinie, de vous découvrir quelques-uns de ses secrets, sachez bien que ce n'est pas pour vous, mais pour sa gloire. Vous devez donc les faire connaître, afin de ne vous point attirer le reproche d'avoir enfoui le talent que vous avez reçu.

— Vous avez raison, reprit François ; je vous dirai donc en présence de Dieu toute la vérité.

Et il raconta les choses merveilleuses qui s'étaient passées, puis il descendit et alla retrouver ses Frères au couvent où frère Illuminé l'avait précédé et avait tout dit. On se ferait difficilement une idée des sentiments d'admiration et d'humilité, de respect et de tendre affection qui remplissaient les cœurs de tous les religieux, en revoyant le vénéré fondateur. Ils le supplièrent de leur laisser voir les plaies dont le Sauveur du monde l'avait honoré, et l'humble François, croyant ne pouvoir leur refuser cette consolation, leur permit de les découvrir, et de les baiser.

La montagne de l'Alvernia lui était devenue bien chère ; elle était même pour lui un objet de profonde vénération depuis le jour béni où il avait reçu les stigmates du Sauveur du monde. Ne devant plus y habiter désormais, il prit à part les frères Angelo et Masseo et leur dit :

— Mes chers enfants, mes Frères bien-aimés, Dieu veut que je me sépare de vous, il m'appelle ailleurs et ne me permettra plus de revenir sur cette montagne qui m'est bien chère et que je vous recommande de conserver toujours. Considérez-la, vous et les frères qui viendront après vous, considérez-la comme un lieu sanctifié par la

présence du Seigneur notre Dieu, car le Très-Haut a daigné s'y manifester plusieurs fois à son pauvre petit serviteur.

— O Père très-cher, répondirent à la fois les deux religieux, nous vous le promettons; ce lieu sera toujours vénéré par vos enfants.

Avant de quitter l'Alvernia, François ne pouvant plus contenir les élans de son âme, avait composé deux cantiques, expressions brûlantes de l'amour dont les ardeurs le dévoraient, surtout depuis le jour où il avait reçu l'impression des plaies sacrées de Jésus crucifié. Nous en reproduisons quelques fragments seulement, ils suffiront pour donner une idée du tout :

« L'amour m'a mis dans le feu, s'écrie-t-il, je brûle d'amour ! Lorsque je commençai à aimer l'époux de mon âme, et qu'il fit alliance avec moi, il avait la douceur de l'agneau ; mais depuis, il m'a étroitement emprisonné et m'a percé le cœur d'un fer aigu qu'il a enfoncé profondément. Je n'ai plus de repos, il me fait la guerre, les traits qu'il me lance sont sans nombre, et c'est en vain que je prends un bouclier pour parer ses coups.

« Je cherche Jésus-Christ mon vainqueur, pour lui faire à mon tour une sainte guerre ; je le trouve dans ces fertiles campagnes, et je me venge de ses coups en l'embrassant de toutes les forces de mon âme ; je lui demande la paix, son amour me l'accorde, sa bonté fortifie mon cœur, et, dans le feu même qui m'embrase, je jouis d'une profonde tranquillité. . . . . . . . . . . . . . .

« Depuis que l'amour divin m'a blessé, l'univers n'a plus de beauté pour moi. L'arbre d'amour planté dans mon cœur fait seul ma félicité par les fruits qu'il produit. Il m'a changé en un autre homme, il m'a donné un esprit nouveau et une vigueur nouvelle. J'ai tout abandonné

pour posséder l'objet de mon amour, et si j'étais maître de tous les biens du monde, je les abandonnerais encore pour lui. Il m'a trompé cependant. J'espérais ses douceurs, et il m'a fait des plaies.... Mes anciens amis ont voulu me faire changer. Non, leur ai-je répondu, je suis l'esclave de l'amour ! les montagnes s'amolliront avant que je ne laisse sortir de mon cœur l'amour de Jésus-Christ. Tous les dangers tous les maux du monde ne sauraient rompre les liens qui m'unissent à lui. Il m'a vaincu, il me domine, il me brûle, il m'élève au-dessus de toute chose, il me comble de ses faveurs.... O mon âme, conserve-le chèrement !....

« Toutes les créatures me crient : Amour ! O Jésus ! beauté ancienne et toujours nouvelle, vous ravissez mon esprit, vous faites fondre mon cœur ! il n'y a rien que je ne voulusse donner pour vous aimer ! Quel heureux commerce que celui de votre saint amour ! On se dépouille de soi-même pour se revêtir de vous ! Plus une âme voit votre beauté, plus elle est embrasée d'amour, plus elle goûte de douceurs... Elle est dénuée de tout, elle s'oublie elle-même, mais elle ne manque de rien, vous l'enrichissez de vos dons, vous en faites une reine, et presque une même chose avec vous.....

« Vous-même, Seigneur, n'avez-vous pas été blessé par l'amour ! C'est l'amour qui vous a fait descendre du ciel sur la terre, qui vous a revêtu d'une chair semblable à la nôtre, qui vous a réduit à la pauvreté pour nous enrichir.... Votre amour vous menait dans ses triomphes comme son captif. Dans le temple, vous disiez : Si quelqu'un a *soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive*. Et que leur demandiez-vous pour leur donner à boire, sinon de l'amour ? N'est-ce pas l'amour qui vous fit garder le silence et vous empêcha de vous défendre devant Pilate ? Vous vouliez être la victime de l'amour jusqu'à mourir sur

une croix! Ah! l'amour seul put lier alors votre puissance infinie! »

Tels étaient les chants du séraphique François.

Le moment de la séparation était venu. Le saint patriarche bénit ses religieux, leur permit de baiser le bout de ses doigts, ses mains étant toujours enveloppées, et ne désigna que frère Léon pour l'accompagner dans son voyage.

## X

Nouveaux miracles. — Retour à la Portioncule. — Dépérissement de François. — Le cantique du soleil. — Réconciliation de l'évêque et des consuls d'Assise. — Révélation. — Joie intérieure.

François descendait lentement la montagne de l'Alvernia, accompagné de tous ses religieux, qui ne pouvaient le voir s'éloigner sans éprouver un douloureux attendrissement, puisqu'il leur avait donné la triste assurance que Dieu ne lui permettrait plus de revenir au milieu d'eux. Bientôt le pieux cortège aperçoit les habitants de la vallée accourus en foule au-devant du saint, car ils avaient appris le prodige des stigmates, ils avaient été informés du jour et de l'heure du départ de François, et ils voulaient le revoir et recevoir une fois encore sa bénédiction. Tous l'entourèrent dès qu'il parut et ils le conjuraient de les bénir, s'efforçant en même temps de baiser ses pieds et ses mains. Le saint, ne pouvant se soustraire à ces témoignages de vénération, leur laissa baiser l'extrémité de ses doigts.

Il traversait un village près d'Arezzo, lorsqu'il vit accourir à lui une pauvre femme tout en pleurs. Son cœur en fut touché, car cette femme lui présentait son unique

enfant, âgé de huit ans, dans un état d'hydropisie si avancée qu'il était effrayant à voir. Le saint pose ses mains sur le petit malade, et l'enflure disparaît à l'instant.

De là, il voulut aller à Monte-Acutio, voir le comte Alberti, son ami, qui en était seigneur et avait toujours été bienfaiteur de l'Ordre des Frères-Mineurs :

— C'est ma dernière visite, lui dit-il; Dieu m'a fait connaître que ma fin approche, et que je ne dois plus revenir dans ces contrées.

— Si je ne dois plus avoir la consolation de vous voir en ce monde, s'écrie le comte, il faut que vous m'en dédommagiez, frère François ! il faut me laisser un souvenir de votre dernière visite ; vous ne pouvez me le refuser !

— Je le ferais volontiers si cela était en mon pouvoir, seigneur comte, mais je ne possède rien, je n'ai rien que le pauvre habit qui me couvre, et que je ne puis vous laisser sans en avoir un autre.

— Il est aisé de le remplacer, frère François, je vais en envoyer chercher un à Monte-Casale.

Ce fut l'affaire de quelques heures. L'habit fut bientôt apporté, et l'échange opéré sans difficulté de la part de François, le comte s'empara de ce vêtement que portait le saint patriarche lorsqu'il reçut les saints stigmates ; il le fit recouvrir en partie d'étoffe de soie brochée d'or, et le fit déposer dans l'église de Monte-Acutio. Ses descendants le conservèrent de génération en génération pendant plusieurs siècles, et il devint ensuite la propriété des grands ducs de Toscane.

De Monte-Acutio, François allait au couvent de Monte-Casale ; la marche lui étant impossible en ce moment, on lui prêta un âne, qu'il accepta avec une humble reconnaissance, en promettant de le renvoyer dès son arrivée.

En entrant dans le bourg de San-Sepolcro, il fut assiégé par une multitude de peuple qui venait à sa rencontre, portant des branches d'olivier et criant : Voici le saint ! voici le saint frère François ! Noël ! Noël ! Chacun voulait toucher son vêtement, baiser ses pieds, être béni par lui. François semblait sourd à ces cris, insensible à ces louanges, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Il arrivait à la porte d'une léproserie, à un mille plus loin, lorsque, revenant à lui, il demande à frère Léon :

— Serons-nous bientôt arrivés à San-Sepolcro, chère petite brebis du Christ ?

— Mon très-cher Père, lui répond frère Léon, nous l'avons dépassé, il y a déjà longtemps.

« Son esprit, dit saint Bonaventure, contemplant d'un regard fixe les brillantes lumières du ciel, n'avait vu ni la différence des lieux, ni celle du temps, ni celle des personnes. »

Le soir, il arrivait au couvent de Monte-Casale ; pendant qu'il prenait son repas, on lui dit que l'un des Frères est atteint d'une maladie qui ressemble à l'épilepsie et que quelques-uns attribuent à la présence du démon. Les yeux du saint se remplissent de larmes ; tout ému de compassion, il rompt son pain, en bénit un morceau avec sa main stigmatisée, l'envoie au malade et demande à Notre-Seigneur de le guérir. Le malade mange ce pain et est aussitôt délivré de cette redoutable maladie.

Le lendemain, au point du jour, saint François envoyait deux religieux au Mont-Alvernia, et les chargeait de ramener l'âne qui lui avait été prêté à Monte-Acutio. Les deux Frères, en traversant un village du comté d'Arezzo, voient venir à eux quelques-uns des habitants, qui leur demandent si le frère François ne les suit pas. Sur

leur réponse négative, les pauvres villageois se désolent et déclarent que la femme de l'un d'eux n'a plus qu'à mourir, puisque le saint de l'Italie n'est pas là pour la sauver. Les religieux, touchés de cette douleur, tâchent de remonter les courages et font pénétrer un rayon d'espérance dans ces cœurs affligés : leur Père, il est vrai, n'est pas là et ne peut bénir la mourante, mais il montait hier l'âne que voilà, et il tenait la bride dans ses saintes mains marquées des plaies sacrées du divin crucifié ; cette bride peut opérer un miracle. Ils vont à la malade, elle était expirante ; ils posent la bride sur elle, en demandant à Dieu de la guérir par les mérites de François, et à l'instant même, elle revient à la vie et à la santé.

François passa peu de jours à Monte-Casale, et gagna Castello, où il avait le projet de s'arrêter plus longtemps. Dès son arrivée, il délivra une femme possédée du démon. La nouvelle de cet événement s'étant promptement répandue, on lui amenait des malades de tous les côtés, et il en guérissait un si grand nombre, qu'une pauvre mère dont le fils était dans un état désespéré, le prend dans ses bras et le lui porte en le suppliant de le bénir. Cet enfant avait une plaie qui devait amener sa mort. François retire lui-même les linges qui couvraient la plaie, il fait trois fois le signe de la croix sur cet horrible ulcère, il remet les linges avec le plus grand soin et rend l'enfant à sa mère. Celle-ci le reporte dans sa demeure et le met dans son lit. C'était le soir, elle le laisse calme jusqu'au lendemain ; lorsqu'elle veut le panser comme à l'ordinaire, elle le trouve parfaitement guéri, et remarque une excroissance de chair, ayant la forme et la couleur d'une rose rouge, à l'endroit où avait été la plaie. Ce souvenir prodigieux de sa guérison miraculeuse, l'enfant devenu homme le conserva toujours, il lui rappelait tout ce qu'il devait à Dieu de reconnaissance et de fidélité.

Saint François s'était laissé retenir par les habitants de Castello au delà du temps qu'il s'était promis de leur consacrer. Il était resté un mois entier au milieu d'eux ; la volonté divine l'appelant à Notre-Dame-des-Anges, il partit enfin avec son cher Léon. Un bon paysan fut chargé de l'accompagner, et de lui prêter son âne ; il devait le suivre jusqu'au but de son voyage et revenir ensuite à Castello, où il est probable qu'il devait être dédommagé largement par ceux qui voyaient avec tant de regret s'éloigner le saint qu'ils aimaient.

L'hiver s'annonçait avec rigueur, le froid était vif dans les montagnes, mais François ne s'inquiétait jamais du temps ; il lui suffisait d'obéir à la voix de Dieu. Les chemins qu'il avait à parcourir étaient rudes et difficiles ; il ne s'en embarrassait pas davantage. Un jour, les difficultés furent si grandes, durant toute la route, que nos trois voyageurs ne purent arriver le soir au village où ils devaient passer la nuit, et se virent forcés de chercher abri sous un rocher.

Le paysan veut faire du feu pour réchauffer ses membres engourdis, et ne trouve de bois nulle part sur cette aride montagne. Il veut dormir, le froid se fait sentir plus vivement encore et le tient éveillé malgré lui. L'impatience le gagne, il s'emporte contre François, cause de sa souffrance, et lui promet bien que de sa vie il ne lui rendra semblable service. Le saint approche, cherche à le calmer par de douces paroles, et étend sur lui ses deux mains. Au même moment, le villageois émerveillé sent une douce chaleur pénétrer tout son corps ; il remercie son bienfaiteur et s'endort jusqu'au matin.

Le jour suivant devait être le dernier du voyage. On se mit en marche avant le lever du soleil, et frère Léon vit bientôt dans les airs, au-devant d'eux, une grande croix

lumineuse, portant la figure de Jésus crucifié, et qui suivait tous les mouvements de François ; elle éclairait son visage et le chemin qu'il suivait ; cette merveille ne disparut qu'au moment où le saint entrait dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges. Frère Léon comprit que Dieu voulait donner à celui qui portait la croix si profondément empreinte dans le cœur, la consolation de la voir et de la contempler des yeux du corps.

Mais le séraphique patriarche ne portait pas sa croix seulement dans son cœur, il la portait aussi dans son corps. Ses souffrances augmentaient chaque jour, et ses stigmates lui causaient de cruelles douleurs. Sainte Claire lui avait fait une sorte de chaussure qui couvrait, en dessus, la tête des clous de ses pieds, et qui était relevée en dessous, de manière à ce que la pointe recourbée ne portât pas sur la chaussure et ne pût appuyer à terre [1]. Malgré tous ses soins, François ne pouvait marcher sans douleur, et voyant qu'il lui était devenu impossible de prêcher en parcourant l'Italie comme il l'avait fait pendant tant d'années, il se faisait traîner dans les villes et les villages de la vallée de Spolète, et répétait au peuple qui se réunissait autour de lui :

« Jésus-Christ, mon amour, a été crucifié ! »

Cette parole impressionnait les âmes et les pénétrait de douleur d'avoir offensé Dieu. Souvent le saint fondateur disait à ses religieux :

« Mes frères, mes enfants très-chers, commençons à servir le Seigneur notre Dieu ; car jusqu'à présent nous avons fait peu de chose ! Nous n'avons rien fait ! »

Épuisé par les fatigues de l'apostolat, par les austérités les plus rigoureuses, par le sang qui s'échappait de ses

1. Une de ces chaussures est conservée dans le monastère des Clarisses, à Assise.

plaies, il dépérissait sensiblement. Il souffrait des yeux, perdait la vue et se refusait aux soins que l'on cherchait à lui donner. Ses souffrances lui étaient chères, il les appelait *ses sœurs* et n'en voulait rien perdre.

Élie, vicaire général, malgré son opposition aux idées du saint fondateur, était attaché et dévoué à sa personne ; il ne se plaignait que de la sévérité de la règle et vénérait François pour sa sainteté exceptionnelle, pour les prodiges que Dieu faisait éclater sans cesse en sa faveur. Frère Élie voyait donc avec peine l'état de dépérissement de notre saint, et sa répugnance à y apporter remède. Après avoir usé en vain tous ses moyens de persuasion, il lui dit un jour, en présence du cardinal Ugolini :

— Mon Père, je vous ordonne, en vertu de l'obéissance religieuse, de ne plus vous opposer à la guérison de vos yeux, et d'accepter tout ce qui sera jugé nécessaire pour l'obtenir.

— Prenez garde, frère François, ajouta le cardinal ; il pourrait y avoir plus de péché que de mérite à votre opposition.

François se soumit en toute humilité, et frère Élie le fit transporter dans une cellule voisine du monastère de Saint-Damien, afin qu'il fût à portée de recevoir les remèdes que sainte Claire et ses filles s'étaient chargées de préparer pour lui. Les frères Léon, Massco, Ruffini et Angelo de Rieti l'accompagnèrent, demeurèrent avec lui, et lui prodiguèrent les plus tendres soins ; mais la maladie de ses yeux allait s'aggravant de plus en plus ; il ne pouvait prendre un seul instant de repos et avait entièrement perdu le sommeil. Un jour, accablé de lassitude il lève les yeux et les mains vers le ciel, et s'écrie :

« Seigneur mon Dieu, jetez un regard sur moi ! venez à mon secours, et que votre grâce toute-puissante m'aide à

supporter tant d'infirmités! Il est vrai que je ne suis qu'un pécheur et que j'en mérite de plus grandes encore! O Jésus, bon Pasteur! daignez m'accorder, à moi votre pauvre petite brebis, la grâce de ne me séparer jamais de vous!... »

En ce moment, le saint malade entendit une voix céleste qui lui adressa ces fortifiantes paroles :

— François, les souffrances que vous endurez sont préférables à toutes les richesses terrestres, car elles peuvent vous faire obtenir un royaume dont le prix est inestimable, et que l'on ne saurait acquérir avec tous les trésors de la terre, lors même que les montagnes seraient de l'or le plus pur, les rochers de diamant, les mers et les fontaines du baume le plus excellent.

— Oui, Seigneur, répondit le saint ; c'est ainsi que je considère les peines et les douleurs que j'éprouve, je sais que vous me les envoyez dans votre infinie bonté, afin qu'elles soient mon châtiment ici-bas, et le gage de votre miséricorde pour l'éternité.

— Réjouissez-vous donc, reprit la voix mystérieuse, puisque la voie des souffrances est celle qui conduit à la béatitude éternelle.

A cette dernière parole, François tressaillit de bonheur; il fit appeler sainte Claire, lui confia le motif de sa grande joie et l'entretint durant plusieurs heures de la bonté et de la miséricorde de Dieu pour les hommes.

Après le dîner, il dicta au frère Léon un cantique d'actions de grâces en langue italienne, que le frère Pacifique fut chargé de mettre en vers, et dont voici la traduction empruntée à M. l'abbé A. Riche.

« Très-haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous ap-
« partiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction.

« On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de « vous nommer.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les « créatures, et singulièrement pour notre frère messire le « soleil, qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau « et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoi- « gnage de vous, ô mon Dieu !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la « lune et pour les étoiles ! vous les avez formées dans les « cieux claires et belles.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le « vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité, et tous les « temps, quels qu'ils soient ! car c'est par eux que vous « soutenez toutes les créatures.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui « est très-utile, humble, précieuse et chaste !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le « feu ! par lui vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable « à voir, indomptable et fort.

« Loué soit mon Seigneur, pour notre mère la terre, qui « nous soutient, nous nourrit, et qui produit toute sorte « de fruits, les fleurs diaprées et les herbes ! »

Toutes les créatures, François les appelait ses frères ou ses sœurs, parce qu'elles étaient pour lui, avant tout, l'œuvre de Dieu son créateur et le créateur de toute la nature. Frère Pacifique donna à ce cantique le titre de *Cantique du Soleil*, « à cause, dit le P. Chalippe, de la prééminence de ce bel astre, en qui David disait que Dieu semble avoir établi sa demeure pour se montrer à nous. »

Peu de jours après que le séraphique François eut ainsi exprimé la reconnaissance de son âme, il apprit qu'une grave dissension s'était élevée entre l'évêque d'Assise et les magistrats de cette ville. Vivement affligé de cette nou-

velle, il ordonne à frère Léon d'ajouter une strophe à son hymne de louange et lui dicte ces paroles :

« Soyez loué, Seigneur, à cause de ceux qui, pour
« l'amour de vous, pardonnent les offenses et supportent
« patiemment les tribulations et la maladie. Heureux
« ceux qui vivent en paix les uns avec les autres, parce
« que, vous qui êtes le Très-Haut, vous les couron-
« nerez. »

François dit ensuite aux Frères qui l'entouraient :

— Partez, allez dire de ma part aux consuls d'Assise que je les prie de vouloir bien se rendre chez le seigneur évêque, et allez ensuite les y attendre. Lorsqu'ils y seront arrivés, ayez confiance, chantez en leur présence le *Cantique du Soleil*, à deux chœurs, comme les chantres du Seigneur notre Dieu, et ne manquez pas surtout de leur faire entendre ce que nous venons d'y ajouter.

Les religieux demandent à leur Père de les bénir, car la mission leur paraît difficile, et après avoir reçu ce gage de succès, ils se rendent à la ville. Les magistrats, au seul nom de François consentent à revoir l'évêque et se dirigent aussitôt vers son palais. Les Frères exécutent de point en point les ordres du saint, et, en entendant les dernières paroles du cantique, le prélat et les magistrats s'embrassent avec effusion, s'assurant mutuellement que tout est oublié.

Cependant, il y avait quarante jours que l'on soignait François à Saint-Damien, et sa maladie des yeux, loin de s'affaiblir, semblait s'aggraver. Frère Élie ordonna au malade de changer d'air et de se laisser transporter à Foligno; le saint obéit. Quelques jours après, frère Élie venait le voir à Foligno et lui disait :

— Mon Père, j'ai reçu l'annonce d'un événement qui remplit mon cœur de tristesse, et que je crois devoir vous communiquer.

— Parlez, frère Élie, et que le Seigneur notre Dieu soit toujours loué.

— Mon Père, me trouvant subitement accablé par le sommeil, il y a peu de jours, je m'y laissai aller un moment, et à peine étais-je endormi, que je vis devant moi un vieillard, dont l'aspect vénérable me pénétrait de respect, il me dit : « Frère François doit souffrir patiemment deux années encore, après ce laps de temps, la mort le délivrera et il entrera dans le repos de l'éternité. »

— Dieu soit loué ! s'écrie François, la même chose m'a été révélée. Bénissons le Seigneur d'une telle grâce !

Et il fait venir près de lui frère Léon :

— Chère petite brebis du Christ, lui dit-il, écrivez une dernière strophe au cantique du soleil, car il a plu au Seigneur de m'annoncer que dans deux ans je serai délivré des liens qui me retiennent ici-bas !

« Soyez loué, Seigneur, pour la mort, notre sœur que « nul homme vivant ne peut éviter. Malheur à ceux qui « meurent en état de péché mortel ! Heureux ceux qui, à « l'heure de la mort, se trouvent conformes à votre sainte « volonté ; la seconde mort ne pourra les atteindre. Toutes « les créatures, louez le Seigneur, et bénissez mon Dieu ; « obéissez-lui et servez-le avec une humilité profonde ! »

L'on s'étonne dédaigneusement aujourd'hui, en lisant ce cantique de saint François d'Assise, où il donne au soleil, au vent et au feu le nom de frères, à la lune, à la terre, à l'eau et à la mort le nom de sœurs. Il n'en était pas ainsi au moyen âge : les esprits étaient moins développés, l'instruction était à peu près nulle, et un saint pouvait parler le

langage d'un des modèles présentés par la Sainte-Écriture sans craindre d'exciter la moquerie ou la pitié. On savait généralement que le saint homme Job avait *dit aux vers du sépulcre : vous êtes mon père et mes frères ; et à la corruption : vous êtes ma mère et ma sœur ;* cela suffisait aux savants et aux ignorants de l'époque.

Malgré ses vives douleurs, ses fréquentes défaillances et la perte de la vue, car il ne voyait presque plus, François conservait une parfaite sérénité d'esprit, dont le doux reflet ne cessait d'éclairer son visage. Ses frères s'en étonnaient, et l'un d'eux lui en exprimait un jour sa surprise avec une touchante simplicité :

— Mon très-cher Père, lui dit-il, vous nous recommandez toujours l'allégresse dans le service de Dieu, vous voulez qu'un visage de Frère-Mineur soit en tout temps l'expression de la joie de l'âme et de la paix du cœur, et je le comprends. Mais vous, mon Père, accablé d'infirmités, et convaincu comme vous l'êtes que nul n'est un plus grand pécheur que vous, comment pouvez-vous paraître toujours aussi gai, toujours aussi calme que si vous n'éprouviez aucune souffrance, ni du corps, ni de l'esprit?

— Il est vrai, répondit humblement le saint, que le souvenir de mes péchés est pour moi un grand sujet de tristesse, et que le démon voudrait en profiter pour m'inspirer du dégoût et me faire tomber dans la paresse ; alors, je regarde mon compagnon, la joie spirituelle que je lis dans la sérénité de ses traits réveille la mienne, et la tentation s'évanouit et se dissipe comme un mauvais songe. La joie intérieure est un tourment pour les démons, qui nous envient les bienfaits dont le Seigneur daigne nous combler. Je sais et je vois que lorsqu'ils ne peuvent me nuire par la tristesse, ils tâchent d'arriver à leur but en s'efforçant d'ôter à mes compagnons leur sainte joie; et s'ils ne peuvent rien,

ni sur mes frères ni sur moi, ils se retirent tout confus de leur impuissance.

## XI

Invitation du cardinal Ugolini. — La vigne du curé de San-Fabiano. — Le fer rouge. — Le manteau superflu. — Le dîner du couvent. — La maison préservée. — Miracles de François.—Ses souffrances s'aggravent. — Les Assisiens exigent qu'il revienne au milieu d'eux. — Il passe l'hiver à Sienne. — Il est reporté à Assise.

La cour pontificale était à Rieti et devait y passer l'automne de l'année 1225. Le saint patriarche n'éprouvant aucune amélioration dans l'état de ses yeux, le cardinal Ugolini lui écrivit pour l'engager à venir passer quelques mois près de lui, à Rieti, espérant que les hommes de l'art attachés à la cour du Souverain-Pontife pourraient le soulager et peut-être le guérir. La lettre du prélat était pressante, François obéit, il quitta Foligno pour se rendre auprès du cardinal protecteur.

En approchant de Rieti, il voit venir au-devant de lui une si grande quantité d'habitants de la ville, qu'il se détourne de son chemin, se fait conduire au village de San-Fabiano, éloigné de deux milles, et va demander un asile au curé. Le bon prêtre le reçoit avec bonheur, mais ne tarde pas à se repentir de son aimable accueil. La foule avait vu le saint se détourner, elle avait suivi la direction qu'elle lui avait vu prendre, et elle envahissait le presbytère :

— Prenez garde ! s'écriait le curé ; vous abîmez ma vigne ! vous écrasez mon raisin ! de grâce ! un peu de modération ! un peu de ménagement !

Le bon curé criait et suppliait en vain : le peuple ne voyait ni la vigne, ni le raisin, il ne voyait ou ne cherchait à voir que le saint de l'Italie, et il piétinait et ravageait impitoyablement l'espace qui le séparait de l'objet

de sa vénération. Cette vigne dont le curé s'occupait avec tant de sollicitude, et dont les citoyens de Rieti s'inquiétaient si peu, touchait au presbytère : la foule se précipitant avec la vivacité italienne, et ne pouvant pénétrer en masse, s'était jetée de tous côtés et entourait la demeure du bon curé, sans se préoccuper du terrain qu'elle traversait :

— Prenez donc garde à ma vigne ! ménagez donc mon beau raisin ! répétait d'une voix suppliante l'hôte de notre saint.

Mais ses plaintes ne pouvaient être entendues, ses supplications demeuraient sans effet. Le soir, il constatait avec douleur les dégâts de la journée : la haie renversée, les ceps abattus, le raisin en partie foulé aux pieds !

« Hélas, murmurait-il, je suis ruiné ! Qui donc donnera du pain aux mendiants qui viennent pendant tout l'hiver assiéger le presbytère de San-Fabiano ? Dieu le sait. Ma pauvre vigne ! mon beau raisin ! Moi qui étais si heureux de recevoir le saint ! voilà pourtant ce que m'a valu sa visite !... »

Le lendemain, plusieurs cardinaux venaient visiter François et donnaient l'ordre à leurs gens de les attendre au dehors. Ceux-ci trouvant bientôt le temps un peu long, cherchent à l'abréger en faisant de compagnie une reconnaissance autour de l'église et de la maison. Tout à coup, ils avisent les belles grappes dorées que les fourrageurs de la veille avaient épargnées. C'était une trop bonne fortune pour la négliger : le soleil était brûlant, tous se trouvaient fatigués et altérés par la chaleur et par leur promenade forcée ; rien n'était plus permis, à leur avis, que de s'emparer du raisin et de se rafraîchir ainsi aux dépens du curé.

Le bon prêtre voyait ce pillage, il assistait invisible à cette nouvelle dévastation qui augmentait la perte de son

petit revenu ! La discrétion ne lui avait pas permis de rester en présence des cardinaux, il s'était retiré dans une pièce d'où il pouvait surveiller sa vigne chérie... « Si ces malheureux, pensait-il, se contentaient de manger du raisin raisonnablement et paisiblement, il n'y aurait de moins que celui qu'ils auraient mangé ; mais ils font à eux seuls autant de dégâts que le peuple en fit hier, et ma ruine est consommée ! je ne puis plus garder le saint ! je vais le lui déclarer aujourd'hui même. »

Le soir, en effet, après le repas, il dit à François l'état dans lequel on avait mis sa vigne :

— J'en ai grand regret, lui répond François ; mais dites-moi, bon Père : combien cette vigne vous rapporte-t-elle dans les meilleures années ?

— Quatorze mesures, mon Frère.

— Eh bien, reprit le saint, prenez patience, je suis fâché que vous éprouviez une telle peine à cause de moi ; mais ayez confiance, souffrez que je reste quelques jours de plus chez vous, et Dieu vous dédommagera, j'espère, à cause de l'hospitalité que vous avez donnée pour l'amour de lui à son petit pauvre : vous aurez, du raisin qui vous reste, non-seulement les quatorze mesures des meilleures années, mais bien au delà ; vous pouvez compter sur vingt mesures.

On était précisément au moment de faire les vendanges dans le pays ; avant qu'elles ne fussent commencées, François cédant aux instances de plusieurs cardinaux allait enfin demeurer à Rieti et prenait son gîte chez un musulman nommé Thédald. Quelques jours après, il n'était bruit dans la ville que de la vendange du curé de San-Fabiano, dont le raisin s'était miraculeusement multiplié en tombant dans le pressoir, au point qu'il devait produire environ vingt mesures de vin. Le curé remerciait saint François de cette merveilleuse bénédiction :

— Ayez confiance en Dieu, lui répondit le saint, vous ne récolterez pas moins de vingt mesures désormais ; tant que vous vivrez, la bénédiction du Seigneur sera sur votre vigne.

Cette prédiction fut réalisée. Dans la suite, le grand pape Grégoire IX donna aux Frères-Mineurs l'église et le presbytère de San-Fabiano, qui devint un couvent, et il fit élever une chapelle sur l'emplacement de la vigne, en souvenir du miracle de la multiplication de son fruit.

François s'était soumis au traitement des médecins de Rieti, et n'en éprouvait aucun soulagement; il était à peu près aveugle et n'y voyait même plus pour se conduire au dehors. Voyant l'insuccès de son séjour dans la ville, il se fit accompagner au couvent de Mont-Colombe, qui en était à peu de distance, et promit d'y exécuter fidèlement les prescriptions de la science. Les médecins proposaient d'ailleurs un moyen violent, dont le saint était un peu effrayé, et il préférait être au milieu de ses Frères pour subir cette opération. Il s'agissait de le brûler avec un fer rouge au-dessus de l'oreille.

François était habitué à la souffrance, il en appréciait les avantages et la considérait comme un trésor d'un prix inestimable, il l'aimait et la recherchait comme une faveur du ciel ; néanmoins, la nature frémissait d'appréhension à la pensée de ce fer embrasé; il aurait dit volontiers comme le Maître divin : *Seigneur, s'il est possible, éloignez de moi ce calice !* Il ne le dit pas : il savait que la volonté de Dieu lui imposait ce supplice, il l'accepta.

Au moment de l'exécution, le patient regarde le brasier et l'instrument et dit :

« Mon frère le feu, le Très-Haut vous a donné une grande beauté et une grande utilité ; traitez-moi favorablement.

Je prie le Dieu qui est votre créateur et le mien, de tempérer votre chaleur, afin qu'il me soit possible de la soutenir. »

Il fit ensuite le signe de la croix sur le feu dans lequel était l'instrument. Les religieux présents étaient pâles d'émotion ; les médecins, craignant que leur douleur n'affaiblît le malade, les prièrent de s'éloigner, et dès qu'ils eurent quitté la chambre, le fer brûlant fut appliqué au-dessus de l'oreille et jusqu'à l'œil du patient, sans qu'il fît entendre la moindre plainte ; puis on appela les religieux. En les voyant, François leur dit avec l'accent de la joie et de la reconnaissance :

— Mes frères, louons le Très-Haut ! car je vous assure que je n'ai senti ni le fer ni le feu ; je n'ai éprouvé aucune douleur. Pourquoi étiez-vous ainsi émus? Celui qui préserva des flammes les trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone ne pouvait-il pas tempérer pour son petit pauvre la chaleur de mon frère le feu ?

Et s'adressant ensuite aux médecins, il leur dit :

— Si cela ne suffit pas, renouvelez votre opération.

La maladie de ses yeux était causée par des larmes abondantes qu'il répandait au souvenir de ses péchés. Le chirurgien qui le soignait habituellement, ne voyant aucune amélioration, lui dit :

Frère François, si vous ne retenez vos larmes, je dois vous déclarer que vous perdrez la vue entièrement.

— Mon Frère, répondit le saint, pour conserver la vue corporelle qui nous est commune avec les animaux, n'éloignons pas un seul instant les illustrations divines ; car cette faveur n'est point accordée à l'esprit à cause du corps, mais elle est faite au corps à cause de l'esprit.

Cette réponse retirait à l'homme de l'art tout espoir de guérir le malade ; toutefois il lui continua ses soins et le visitait régulièrement par vénération pour sa grande sain-

teté. Un jour, il lui parlait de l'extrême pauvreté d'une femme de Rieti, à qui il venait de faire une aumône. François fait appeler le gardien du couvent :

— Mon Frère, lui dit-il, voici le manteau dont je me couvrais en attendant de rencontrer quelqu'un qui eût plus de droit que moi à s'en servir ; je l'ai trouvé. Je vous prie d'envoyer ce manteau, avec quelques pains de la quête, à une femme très-âgée et très-pauvre dont mon frère le médecin va vous indiquer la demeure. Le Frère qui lui apportera ce petit secours lui dira que ce qu'on lui donne est à elle et lui appartient de droit.

Le gardien obéit ; mais dans l'état de maladie où était François, il ne pouvait se passer de manteau, et il était difficile de remplacer celui qu'il venait de donner comme superflu. Quelques moments après, un seigneur attaché à la cour pontificale envoyait au couvent une pièce d'étoffe plus que suffisante pour vêtir toute la communauté.

Un autre jour, le médecin se trouvant là au moment du repas, François l'invite tout simplement à dîner avec les religieux, et ordonne à l'un de ses Frères de le conduire au réfectoire. Le bon Frère rougit de la simplicité du saint fondateur et lui dit :

— Mon Père, notre pauvreté est telle que nous n'oserions offrir à d'autre qu'à des Frères-Mineurs de partager notre repas.

— *Homme de peu de foi!* s'écrie le saint ; *pourquoi avez-vous douté?* Que n'avez-vous donné davantage à l'obéissance ! Allez, et conduisez au réfectoire notre honorable frère le médecin.

On se rend au désir du malade. La table des religieux n'était rien moins qu'appétissante ; mais pendant que le gardien la bénissait, une villageoise apportait à François des mets recherchés, que lui envoyait une noble châtelaine

des environs, et que l'on s'empressa de servir au convive. Celui-ci, émerveillé de cette attention de la Providence, dit aux religieux :

— Mes Frères, nous ne comprenons pas assez la sainteté de frère François ; vous-même qui vivez avec lui ne l'appréciez peut-être pas à sa véritable valeur. Dieu m'a fait une insigne faveur en daignant me permettre de lui donner mes soins !

L'homme de la science parlait sincèrement : il était dans une continuelle admiration en présence de son cher malade et lui apportait lui-même, à ses frais, tous les médicaments qu'il lui prescrivait. Dieu l'en récompensa par un prodige.

Il faisait construire une maison avec le fruit de ses économies ; dès qu'elle fut achevée, un mur s'entrouvrit de telle sorte qu'il n'était pas possible d'y remédier ; on ne pouvait qu'abattre la maison pour prévenir les malheurs que sa chute inévitable aurait occasionnés. Le docteur apprend cet événement le soir ; il va demander aux Frères-Mineurs un objet à l'usage de François, dans la pensée que Dieu, par ses mérites, le sauvera de la ruine dont il est menacé. On lui donne des cheveux de notre saint, il les porte dans l'énorme crevasse du mur, conjure la Providence de lui venir en aide et se couche plein d'espoir. Le lendemain, il accourt de grand matin à son bâtiment, ne trouve plus de fente, attend ses ouvriers, jouit de leur surprise et de leur admiration, et va rendre grâces à Dieu de la faveur qu'il vient de lui accorder. Saint Bonaventure dit à ce sujet : « Ses bons offices pour un corps usé, empêchèrent la ruine de la maison qu'il venait de bâtir. »

Cependant, notre saint éprouvait depuis quelques jours un mieux assez sensible ; il voulut en profiter pour faire

encore quelques courses apostoliques et appeler les pécheurs à la pénitence. Il parcourut plusieurs villes des Abruzzes, de l'Ombrie et du Milanais, convertissant et opérant partout des miracles.

A Colano, un soldat lui demanda si instamment de venir loger chez lui, qu'il accepta son hospitalité et fut reçu avec bonheur par toute la famille de ce jeune homme. Avant de se mettre à table pour le repas du soir, François sortant de l'oraison prit à part le soldat et lui dit :

— Mon frère, mon cher hôte, je me suis rendu à vos désirs en venant manger chez vous ; rendez-vous maintenant aux miens en suivant le conseil que je vous donne de vous confesser, à l'instant même, avec toute l'exactitude et toute la douleur possibles ; car le Seigneur veut vous récompenser aujourd'hui de votre empressement à recevoir ses pauvres serviteurs.

Le jeune homme fit aussitôt sa confession à frère Léon, demeura en prière jusqu'au moment du souper, se mit à table ensuite avec tout le monde, mais n'eut pas le temps de manger, il mourut en s'asseyant. Notre saint consola ses parents en leur donnant l'assurance du salut de son âme et du bonheur dont il jouissait déjà.

Quelques jours après, il venait de prêcher sur une place de la ville, lorsqu'une pauvre femme couverte seulement de quelques haillons, lui demande un vêtement pour l'abriter contre le froid, car l'hiver commençait à se faire sentir. François ôte son manteau, le lui donne, et prenant ensuite celui du frère Léon, il le donne aussi à cette femme et dit au Frère :

— Chère petite brebis du Christ, souffrons un peu le froid pour donner à cette femme de quoi se vêtir. Il ne convient pas aux pauvres évangéliques d'être vêtus doublement, quand ils voient des mendiants qui manquent du nécessaire.

A Bavagna, une mère désolée lui apporte son enfant. Ce petit ange avait quatre ans, et une maladie inguérissable le dévorait. La signora Ritella Fidenza, sa mère, le présente à François et lui dit :

— Frère François, les médecins ont déclaré que mon petit Jean ne peut recouvrer la santé ; mais vous allez le guérir, car j'ai promis à Dieu qu'il entrera dans votre Ordre, si votre bénédiction fait disparaître la maladie. François fait le signe de la Croix sur l'enfant, la maladie disparaît, et le saint, ébloui lui-même d'un tel miracle et des lumières que lui découvrait l'avenir de l'enfant, s'écrie :

— *O buona ventura !* Quel heureux événement ! Cet enfant sera grand dans l'Église de Jésus-Christ, et l'Ordre des Frères-Mineurs sera saintement illustré par lui.

Cet enfant était saint Bonaventure, ainsi nommé, dit-on, de l'exclamation de saint François d'Assise après l'avoir guéri.

Tant de voyages et de fatigues avaient épuisé notre saint : ses jambes étaient enflées, la maladie de ses yeux lui causait de vives douleurs, sa vue s'obscurcissait de nouveau, toutes ses souffrances étaient considérablement aggravées. Il revenait à Notre-Dame-des-Anges, mais il fut obligé de s'arrêter près de Nocera. La nouvelle s'en répandit bientôt à Assise, et en même temps l'évêque, les consuls, les citoyens déclarent que frère François leur appartient, qu'on ne peut le laisser mourir à Nocera sans s'exposer à perdre pour le diocèse d'Assise le trésor de sa dépouille, et qu'il faut à tout prix le faire transporter au lieu où il est né. Le magistrats décident que la ville lui enverra des députés et leur prêtera main forte en cas de résistance, soit de la part du saint, soit de la part du peuple.

Le saint se laissa transporter au palais de l'évêque d'Assise, et il y demeura jusqu'à la fin de l'hiver, entouré des plus tendres soins.

Au mois d'avril 1226, ses religieux obtinrent, non sans difficulté, la permission de le faire transporter à Sienne, espérant que l'air de cette ville lui serait plus favorable que celui d'Assise. Mais ce fut encore sans succès ; le séraphique malade n'en éprouva aucun soulagement et donna même les plus vives inquiétudes. Pris d'un vomissement de sang, au milieu de la nuit, il parut toucher à ses derniers moments. Tous les Frères du couvent et plusieurs autres venus de divers points de l'Italie, l'entouraient, fondant en larmes, et le suppliaient de ne les point quitter avant de les avoir bénis et de leur avoir donné ses derniers avis spirituels.

François, paraissant se ranimer à la voix de ses nombreux enfants, appelle frère Bénédict de Piratro, qui disait la messe dans sa chambre et lui servait d'infirmier depuis son arrivée à Sienne :

— Prêtre du Seigneur, lui dit-il, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes Frères, tant à ceux qui sont dans l'Ordre présentement, qu'à ceux qui y entreront dans l'avenir, jusqu'à la fin du monde. Mes grandes douleurs et mon extrême faiblesse ne me permettant pas de parler, voici en trois mots mes dernières volontés : *Que tous les Frères s'aiment toujours entre eux comme je les ai aimés et comme je les aime. Qu'ils chérissent toujours ma dame et maîtresse la sainte Pauvreté et la conservent comme un précieux trésor. Qu'ils soient toujours soumis et fidèlement attachés au Souverain-Pontife, aux prélats et au clergé. Que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit les bénissent et les protègent. Ainsi soit-il.*

Cette crise n'ayant pas eu le résultat redouté, et le saint patriarche éprouvant un peu d'apaisement dans ses dou-

leurs et une faiblesse moins excessive, voulut prouver à ceux dont il était le Père spirituel, qu'à l'exemple du Maître, il les aimait jusqu'à la fin. Il dicta une lettre adressée au frère Élie, vicaire général, pour être communiquée à tous les religieux de l'Ordre, et conservée comme le testament du Père commun.

Frère Élie, averti du danger de François accourut à Sienne, le trouva moins mal qu'il ne l'avait craint, et le conjura de se laisser conduire au couvent de Celles : la famille d'Élie habitant à Cortone, il espérait beaucoup de ses soins pour le malade si vénéré. Notre saint s'abandonna, et on le transporta le plus doucement possible. Mais les soins qui lui furent prodigués à Celles ne furent pas plus efficaces que ceux dont il avait été entouré à Sienne. Son corps enflait considérablement, son sang se décomposait, tous les organes étaient atteints ; il demanda et obtint de retourner à Assise. Frère Élie voulut l'accompagner et fit exécuter ce voyage dans de si douces conditions, que le saint malade n'en ressentit aucun accroissement de souffrance, et n'eût à regretter que d'être l'objet de tant de sollicitude et de soins si délicats.

## XII

Jacoba de Settisoli. — Dernières bénédictions. — Dernières recommandations de François. — Son testament. — Sa mort.

La ville d'Assise avait instamment réclamé ses droits sur le saint de l'Italie ; elle redoutait un nouveau danger pour lui et craignait de perdre ses restes mortels, s'il cessait de vivre dans le diocèse de Cortone ; ce fut donc une heureuse nouvelle, que celle de son retour. On se porta avec empressement au-devant de lui, et on le fit déposer à l'évêché, où l'on voulut absolument qu'il mourût ; il n'y mit point d'opposition. Son désir était de mourir à Notre-

Dame-des-Anges; mais il abandonnait à la Providence le soin de disposer les esprits, afin qu'il lui fût possible de mourir comme il avait vécu, dans la volonté de Dieu ; car il savait que c'était au berceau de son Ordre que son âme devait être délivrée des liens qui l'attachaient à son corps.

Un médecin d'Arezzo, en grande réputation, Jean del Buono, avait été appelé près de lui, et ne devait plus le quitter. Après l'avoir examiné, il déclara que sa fin serait prochaine et que tous ses soins ne pourraient lui apporter que de bien légers soulagements.

Le malade, en effet, allait dépérissant chaque jour ; son esprit seul conservait une étonnante vigueur. Il dirigeait toujours ses Frères; il s'occupait des intérêts de l'Ordre ; il donnait ses avis spirituels à tous ceux qui venaient les lui demander, et cela au milieu des plus vives souffrances. Il craignait l'excès de la fatigue pour ses infirmiers; il pensait que la prolongation de sa maladie pouvait les décourager et exciter peut-être leur impatience; il leur dit un jour, avec l'accent de la plus tendre affection :

— Mes biens chers enfants, ne vous ennuyez point de la peine que vous prenez pour moi ; car Notre-Seigneur vous récompensera, en cette vie et en l'autre, de tout ce que vous faites pour son petit serviteur. Si ma maladie absorbe votre temps, croyez que vous gagnez beaucoup plus en l'employant ainsi qu'en travaillant pour vous-mêmes, parce que l'assistance que vous me donnez rejaillit sur sur l'Ordre tout entier. Aussi je vous déclare que Dieu sera votre débiteur pour tout ce que vous dépensez à mon occasion.

Un jour, il paraissait souffrir bien plus encore que d'ordinaire ; un de ses infirmiers lui dit :

— Mon Père, demandez à Dieu de vous traiter avec moins de rigueur, car il semble vraiment que sa main s'appesantit trop sur vous.

— Si je ne connaissais votre simplicité et la droiture de vos intentions, lui répondit le séraphique patriarche, je vous éloignerais de moi et ne voudrais plus demeurer avec un Frère qui ose blâmer les jugements que Dieu exerce sur son indigne serviteur.

Et au même instant, malgré sa faiblesse et ses souffrances, il se jette à bas de son lit, baise la terre et s'écrie avec larmes :

« Seigneur, je vous rends grâces des douleurs que je ressens ! je vous demande de les augmenter encore si tel est votre bon plaisir ; car ma plus douce consolation est que votre adorable volonté s'accomplisse en moi ! »

Les Pauvres-Dames de Saint-Damien, Claire et ses filles, vivement affligées de l'état désespéré de leur saint fondateur, lui firent demander ses derniers avis spirituels et sa dernière bénédiction ; il leur fit écrire aussitôt et recommanda humblement à leurs prières le petit pauvre du Seigneur, ainsi qu'il se désignait lui-même.

Jean del Buono voyant sa fin approcher, en avertit les magistrats ; ceux-ci, persuadés que les Frères-Mineurs enlèveraient les restes mortels de leur Père dès qu'il aurait cessé de vivre, mirent des gardes autour du palais épiscopal, avec ordre de veiller la nuit comme le jour, et de s'opposer par la force à toute tentative d'enlèvement du corps de François.

Le médecin avait encore un devoir à remplir, celui d'annoncer au malade que le moment de quitter la terre allait arriver pour lui ; il le fit en toute simplicité :

— Frère François, lui dit-il, l'heure de votre délivrance approche.

Le vénérable malade relève sa tête et laisse éclater sa joie et chante avec bonheur la dernière strophe de son cantique : « Soyez loué, Seigneur, à cause de la mort notre sœur... » Il invite ses Frères à chanter avec lui ces

paroles de louange et d'action de grâces, et il remercie avec effusion Jean del Buono qui lui a donné l'heureuse nouvelle.

Frère Élie était loin de la perfection de François ; ces élans d'allégresse le troublent et l'affligent ; sa sagesse humaine craint que l'on n'y sache voir qu'un délire occasionné par la maladie, ou peut-être même par la frayeur de la mort. Il s'approche du saint patriarche et l'engage doucement à se calmer :

— O mon Frère ! lui répond François, permettez-moi de me réjouir dans le Seigneur et de le remercier, car, par sa miséricorde et par sa grâce, j'ai bien sujet de faire éclater la joie que me donne celui qui est le Très-Haut et très-libéral auteur de tous les biens ! Non ! la mort n'a rien qui m'effraye ! faites venir tous mes enfants; que je les bénisse tous !

Tous les religieux furent appelés et accoururent, non-seulement de Notre-Dame-des-Anges, mais aussi des couvents les plus proches. Lorsqu'ils furent tous réunis autour du Père commun, ils s'agenouillèrent, fondant en larmes et attendant la bénédiction solennelle qu'ils étaient venus recevoir.

François croisa ses deux bras, comme le patriarche Jacob, et demanda, car il ne voyait plus, le nom du frère placé sous sa main droite ; on lui répondit que c'était frère Élie.

— Cela est bien, ajouta-t-il ; ma main droite est bien placée puisqu'elle est sur lui.

Il parut se recueillir un instant, puis, s'adressant à Élie, il reprit :

« — Mon fils, je vous bénis en tout et par-dessus tout. De même que sous votre main, le Très-Haut a daigné augmenter le nombre de mes Frères et de mes enfants,

ainsi, je les bénis tous sur vous et en vous. Que Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses, vous bénisse au ciel et sur la terre. Pour moi, je vous bénis autant que je le puis et plus que je ne puis ; mais que celui qui peut tout fasse en vous tout ce que je ne peux faire. Je prie Dieu de se souvenir de votre travail et de vos œuvres, et de vous donner part à la récompense des justes. Je désire que vous receviez toutes les bénédictions que vous souhaitez, et que tout ce que vous demandez dignement s'accomplisse. »

Le lendemain, le saint malade témoignait à ses Frères son désir d'être transporté à Sainte-Marie-des-Anges, et de mourir là où il avait commencé à vivre de la vie de la grâce.

L'évêque n'était point à Assise ; il était dans le royaume de Naples ; frère Élie s'adressa directement aux magistrats, leur fit comprendre la nécessité d'accorder au vénérable mourant la consolation qu'il demandait, et s'engagea à rendre à la ville d'Assise la précieuse dépouille qu'elle considérait comme son bien le plus cher. A ce prix, Élie obtint l'autorisation d'enlever François. Il fut immédiatement placé sur un brancard et porté par ses religieux jusqu'au couvent où il voulait mourir. C'était le samedi 27 septembre 1226.

On se souvient que l'hôpital des lépreux était situé entre la ville et la Portioncule. Lorsque le triste cortège eut fait une partie du chemin, François demanda au Frère qui était le plus près de lui :

— Ne sommes-nous pas près de la léproserie, mon Frère?

— Nous sommes devant l'hôpital même, mon Père.

— Alors, posez-moi là à terre, mais tournez-moi vers la ville.

On lui obéit ; il se leva, se tint debout sur un brancard,

pria pour Assise et pour tous ses habitants, entrevit les maux que la guerre occasionnerait à cette cité qui lui était bien chère, et la bénit en disant :

« Soyez bénie du Seigneur, ville fidèle à Dieu, car bien des âmes seront sauvées en vous et par vous. Un nombre considérable de serviteurs du Très-Haut habiteront dans votre enceinte, et la plupart de vos citoyens seront élus pour la vie éternelle. »

Il versait des larmes en bénissant ainsi la ville où il était né et où il était si tendrement aimé. On reprit ensuite le chemin du couvent, et il remercia Dieu en rentrant dans ce lieu mille fois béni d'où il ne devait plus sortir vivant. Le lendemain, dimanche, il dit à un de ses Frères :

— Dieu m'a révélé le jour de ma mort. Vous savez, mon Frère, quel est le dévouement de la signora Jacoba de Settisoli pour notre Ordre et pour moi-même ? Vous pouvez comprendre quels seraient ses regrets si elle était privée d'assister à mes derniers moments ; il faudrait lui faire savoir qu'elle doit se hâter d'arriver, si elle veut me revoir encore.

— C'est une bonne pensée, mon Père, car la signora de Settisoli a pour vous la plus profonde vénération.

— Alors, mon Frère, hâtons-nous, écrivez ce que je vais dicter pour elle.

« A la signora Jacoba de Settisoli, servante du Très-Haut, frère François, pauvre petit serviteur de Jésus-Christ : salut et communication du Saint-Esprit en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Sachez, ma bien chère sœur, que le Christ à jamais béni m'a fait la grace de me révéler le terme de ma vie,

qui doit arriver bientôt: c'est pourquoi, si vous voulez me voir encore, partez dès que vous aurez reçu cette lettre et hâtez-vous d'arriver à Sainte-Marie-des-Anges. Apportez avec vous de l'étoffe, ou plutôt un cilice pour ensevelir mon corps, et de la cire pour mon enterrement. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes que vous me faisiez prendre à Rome quand j'étais malade... »

Il s'arrêta soudain, parut recevoir une lumière divine, et dit au Frère, après quelques instants.

— Il est inutile d'achever, la signora est en chemin et apporte tout ce que je lui demandais.

Bientôt, en effet, la noble veuve arrivait, accompagnée de ses deux fils et suivie de plusieurs de ses gens ; elle apportait tous les objets désirés par François, et bien au delà de ce qu'il avait eu l'intention de lui demander. Les religieux, surpris de sa visite et de son opportunité, lui expriment le désir de savoir comment elle a pu être informée à Rome de ce qui se passait à Assise, à la Portioncule, et comment il se fait qu'elle apporte tout ce que l'on se proposait de lui demander. Elle répond très-simplement :

— Pendant mon sommeil, un ange s'est montré à moi, il m'a ordonné de partir en toute hâte et d'apporter à frère François des pâtes fortifiantes, afin qu'il puisse avoir assez de force pour accomplir tout ce qui lui reste à faire avant de mourir. Il a ajouté que le saint patriarche désirant tout devoir à l'aumône de la charité, même après sa mort, je devais lui apporter tout ce qui doit servir à son ensevelissement et à ses funérailles.

Saint François avait défendu à ses religieux de laisser pénétrer les femmes dans leurs couvents ; mais la pieuse Jacoba insistant pour le revoir et lui demander sa bénédiction, on alla le consulter sur ce qu'il convenait de faire en cette circonstance.

— Laissez-la entrer, répondit-il, conduisez-la ici avec ses fils ; car son palais de Rome a toujours été ouvert aux Frères-Mineurs, qu'elle comble de ses bienfaits.

Elle fut donc introduite et tomba à deux genoux aux pieds du saint, elle les baisa avec vénération et les arrosa de ses larmes ; on croyait voir Madeleine aux pieds de Jésus. Elle voulait renvoyer ses gens, François s'y opposa.

— Gardez-les, lui dit-il, il ne me reste plus que peu de jours à vivre, vous partirez la semaine prochaine avec tout votre monde.

Le vendredi, 3 octobre, il fit appeler tous les Frères, et lorsqu'ils furent tous réunis autour de lui, il fit apporter un pain, le bénit, en donna un morceau à chacun et leur dit :

— Je veux faire avec vous un dernier repas ; mangez ce pain comme un symbole de l'union et de la concorde qui doivent régner entre vous.

La vie de notre saint avait si bien rappelé, dans ses principales circonstances, celle de Notre-Seigneur, que tous les religieux virent dans cette action une image de la dernière Cène. Ils mangèrent ce pain avec un respect égal à leur douleur ; frère Élie fut le seul qui le garda dans ses doigts sans le porter à ses lèvres. Il pleurait abondamment, car il vénérait le saint fondateur, mais il conservait le projet de mitiger la règle, et peut-être sa conscience lui reprochait-elle d'avance la division qu'il apporterait dans l'Ordre par l'exécution de ce projet.

Frère Léon, voyant que le vicaire général ne mangeait pas comme les autres le pain qui lui avait été remis par la main défaillante du Père commun, en signe de paix et d'union avec tous ses Frères, s'approcha de lui et le pria de le lui donner. Élie le posa machinalement dans la main de Léon ; Dieu le voulait ainsi, sans doute, puisque,

dans la suite, ce pain fut l'instrument de plusieurs miracles.

François demanda ensuite où était Bernard, son fils aîné dans le Seigneur :

— Me voici, mon bien-aimé Père, dit Bernard à travers ses sanglots :

— Venez ici, tout près de moi, mon cher fils, reprit François, afin que je vous bénisse tout particulièrement avant de sortir de cette vie.

Bernard s'étant mis à genoux à sa gauche, tandis qu'Élie était à sa droite, il croisa ses deux bras de sorte que la main droite se trouvait sur Bernard, et élevant la voix autant que sa faiblesse pouvait le permettre, il donna la bénédiction suivante au premier de ses disciples :

« Que le Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur vous bénisse de toutes les bénédictions spirituelles qu'il a répandues sur nous du haut des cieux en son Fils. Comme vous avez été choisi le premier pour donner dans l'Ordre le bon exemple de la vie évangélique, et imiter la pauvreté de Jésus-Christ à qui vous avez tout sacrifié, qu'ainsi vous soyez béni de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de moi son pauvre serviteur, et que vous le soyez à jamais, entrant et sortant, veillant et dormant, vivant et mourant. Que celui qui vous bénira soit comblé de bénédictions, et que celui qui vous maudira ne demeure pas impuni. Soyez le seigneur de vos Frères, et que tous vous soient soumis. Que tous ceux que vous voudrez recevoir dans l'Ordre soient reçus, et que tous ceux que vous en exclurez en soient exclus. Que nul n'ait autorité sur vous, et que vous puissiez, en toute liberté, aller et demeurer où vous voudrez. »

Bernard s'éloigna et se retira tout en pleurs. Alors le saint reprit en s'adressant à tous :

« Mes Frères, j'ordonne que quiconque sera ministre général honore frère Bernard comme moi-même ; et que tous les ministres provinciaux, ainsi que tous les Frères de l'Ordre, le regardent comme un autre moi-même. Je vous le laisse comme la moitié de mon âme. Peu sont en état de bien connaître sa vertu... »

Après s'être reposé un moment, il leur recommanda le lieu béni où il avait reçu de si nombreuses faveurs ; ce couvent de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule, dans lequel l'Ordre des Frères-Mineurs avait pris naissance et s'était multiplié d'une façon si merveilleuse. Il ordonna qu'il fût toujours le lieu de résidence du ministre général, qu'il ne fût habité que par les religieux les plus fervents et que l'église fût un sanctuaire vénéré entre tous. Il ajouta :

« Mes chers enfants, gardez-vous de jamais abandonner ce lieu, sous aucun prétexte. Si l'on vous chasse par un côté, rentrez-y par un autre ; car il est saint ! C'est la demeure de Jésus-Christ et de sa sainte Mère la Vierge Marie. C'est ici que le Très-Haut nous a multipliés ; c'est ici que la lumière de sa sagesse a éclairé l'esprit de ses pauvres, c'est ici que, par le feu de son amour, il a enflammé nos cœurs ; c'est ici que celui qui priera dévotement obtiendra ce qu'il demandera, et que celui qui péchera sera puni rigoureusement. C'est pourquoi, mes Frères, vous devez avoir une grande vénération pour ce saint lieu et ne jamais cesser d'y louer Dieu et de le bénir de tout votre cœur dans toute la joie de votre âme... »

Le lendemain, 4 octobre, François se dépouilla du vête-

ment qu'il portait, se coucha sur la terre nue, n'ayant que ses brayes [1], couvrit de sa main gauche sa plaie du côté droit, et dit à ses religieux :

— Mes Frères, j'ai fait ce que je devais faire ; je prie Jésus-Christ mon Seigneur de vous inspirer ce que vous devez faire de votre côté.

L'un des assistants disparaît un instant, revient, apportant une tunique et une corde, et dit au saint mourant :

— Mon Père, voici que nous vous prêtons, comme à un pauvre dénué de toutes choses, un vêtement pour vous couvrir ; recevez-le par obéissance.

C'était là précisément la pensée de François ; il voulait faire acte de pauvreté et d'obéissance jusqu'à la fin, et il reçut avec joie l'aumône qui lui était présentée. Lorsqu'il eut revêtu sa tunique, il leva vers le ciel ses mains stigmatisées et ses yeux privés de lumière, et il rendit grâces à Dieu de se voir enfin arrivé au terme de son exil, et de ce qu'il allait à lui, libre et dégagé de tout bien et de toute attache terrestre. Il dit ensuite à ses Frères :

— Mes enfants, par l'obéissance et la charité que vous me devez à mes derniers moments, je vous ordonne de me dépouiller, aussitôt après ma mort, de l'habit que vous m'avez prêté, et de me laisser ainsi étendu sur la terre nue, le temps nécessaire pour aller à la distance d'un mille, en marchant lentement ; car Jésus-Christ mon Seigeur voulut mourir nu sur la croix, et y rester dans cet état quelque temps encore après que son âme eut été séparée de son corps.

— Mon Père, lui demanda frère Élie, avez-vous un désir à exprimer pour le lieu de votre sépulture ?

— Mon Frère, répondit le saint patriarche, Jésus-Christ a voulu expirer entre deux malfaiteurs, à l'endroit destiné

1. Sorte de caleçon.

à leur exécution ; moi son pauvre serviteur, je veux être enterré sur la colline d'Enfer, dans le lieu où l'on exécute les criminels.

Il appela ensuite le frère Angelo et lui dit :

— Écrivez, mon bien cher Frère, les paroles que je vais dicter pour vous tous qui êtes présents, pour ceux de nos Frères qui sont absents et pour tous ceux qui entreront dans l'Ordre jusqu'à la fin du monde. Avant de quitter la terre, un père doit faire son testament ; voici le mien :

« Le Seigneur m'a fait la grâce, à moi, frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque j'étais dans l'état du péché, il me semblait très-amer de voir les lépreux ; mais le Seigneur lui-même m'ayant amené parmi eux j'exerçai la miséricorde à leur égard, et ce qui m'avait paru amer fut changé en douceur, et pour mon âme et pour mon corps. Alors je quittai le siècle, et Notre-Seigneur me donnant une vive foi en sa présence dans la sainte Eucharistie, je l'y adorais profondément, mais très-simplement en lui disant : « Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises de la terre et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre croix. »

« Il me donna aussi, et me donne encore, tant de foi aux prêtres qui vivent selon la forme de l'Église romaine, à cause de leur caractère, que s'ils me persécutaient, ce serait à eux que je voudrais avoir recours ; et quand j'aurais autant de sagesse qu'en a eu Salomon, si je trouvais des prêtres pauvres selon le monde, je ne voudrais pas prêcher dans leurs églises contre leur volonté. Je veux les craindre, les aimer, les honorer, eux et les autres, comme mes maîtres. Je ne veux point considérer de péché en eux, parce que je vois en eux le Fils de Dieu, et par là, ils sont

mes maîtres ; car, en ce monde, je ne vois rien de sensible du Fils de Dieu, que son très-saint Corps et son très-saint Sang, qu'ils reçoivent, et qu'eux seuls administrent aux autres... Nous devons encore respecter les théologiens et ceux qui nous annoncent la parole de Dieu, comme des ministres qui nous donnent l'esprit et la vie.

« Après que le Seigneur m'eut chargé de la conduite des Frères, personne ne m'enseigna ce qu'il fallait que je fisse, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre conformément au saint Évangile. Je fis écrire cette forme de vie en peu de paroles très-simples, et notre Saint Père le Pape la confirma.

« Ceux qui venaient embrasser cette vie donnaient aux pauvres tout ce qu'ils avaient, et se contentaient d'une seule tunique rapiécée et d'une ceinture de corde, n'ayant que des brayes en dessous; nous ne voulons rien davantage. Nous qui sommes clercs disions l'office comme les autres clercs ; les laïques disaient le *Pater noster*. Nous demeurions volontiers dans les églises pauvres et abandonnées ; nous étions des gens simples soumis à tout le monde. Je travaillais de mes mains, et je veux travailler. Je veux aussi que tous les Frères s'occupent à un travail convenable pour le bon exemple et pour fuir l'oisiveté.

« Que les Frères ne reçoivent ni églises, ni maisons qui ne soient conformes à la sainte pauvreté que nous avons promis d'observer, et qu'ils soient dans leurs demeures comme des étrangers et des voyageurs..... Quand ils ne seront pas reçus dans un lieu, qu'ils fuient dans un autre et y fassent pénitence, avec la bénédiction de Dieu.

« Je veux absolument obéir au ministre général de cette fraternité et au gardien qu'il lui plaira de me donner ; et je veux être tellement lié entre ses mains, que je ne puisse rien faire contre sa volonté, parce qu'il est

mon maître. Bien que je sois simple et infirme, je veux avoir toujours un clerc qui me dise l'office, ainsi qu'il est marqué dans la règle. Que tous les Frères soient tenus de même d'obéir à leurs gardiens et de faire l'office selon la règle.

« Que les Frères ne disent point : c'est ici une autre règle; car c'est un mémorial, un avertissement, une exhortation, et mon testament, que moi, frère François, votre très-petit serviteur, j'adresse à vous, mes Frères, qui êtes bénis de Dieu, afin que nous observions mieux, d'une manière catholique, la règle que nous avons promis au Seigneur de garder. Que le ministre général et tous les autres ministres et custodes soient tenus par obéissance de ne rien ajouter à ces paroles et de n'en rien retrancher. Qu'ils aient toujours cet écrit avec eux, joint à la règle, et que, dans tous les chapitres qu'ils tiendront, lorsqu'ils auront lu la règle, ils lisent aussi ces paroles. Je défends absolument à tous mes Frères, clercs et laïques de mettre des gloses à la règle et à cet écrit, en disant : C'est ainsi qu'on les doit entendre. Mais comme le Seigneur m'a fait la grâce de les dicter purement et simplement, et sans glose, et mettez-les en pratique jusqu'à la fin par de saintes actions. Quiconque observera ces choses soit rempli au ciel de la bénédiction du Père céleste, le Très-Haut, et sur la terre de la bénédiction de son Fils bien-aimé et du très-saint Esprit consolateur, avec l'assistance de toutes les vertus célestes et de tous les saints ; et moi, frère François, votre très-petit serviteur en Notre-Seigneur, je vous confirme tout autant que je le puis, cette très-sainte bénédiction au dedans et au dehors. Ainsi soit-il. »

Lorsque ces instructions furent écrites [1] vers le soir,

1. Nous les avons un peu abrégées.

François ordonna aux frères Léon et Angelo de lui chanter le *Cantique du Soleil*, et il s'unit avec une allégresse indicible à ce chant d'amour. Le cantique achevé, il croisa de nouveau ses bras, il donna au nom et par la vertu de Jésus crucifié, une suprême bénédiction aux présents et aux absents, et il ajouta :

« Adieu, mes enfants ; je vous dis adieu à tous. Je vous laisse dans la crainte du Seigneur ; demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche : heureux ceux qui persévèreront dans le bien. Pour moi, je vais à Dieu avec empressement, et je vous recommande tous à sa grâce. »

Il demanda ensuite à entendre la lecture de la Passion de Notre-Seigneur, dans l'évangile de saint Jean ; lorsqu'elle fut achevée, il récita, d'une voix presque éteinte, le psaume 141, et au dernier verset, en prononçant ces paroles qui le terminent : *les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez,* il poussa un léger soupir... Son âme avait brisé ses liens, elle était entrée dans l'éternité et jouissait déjà de la félicité des saints [1] ! Il avait près de quarante-cinq ans.

## XIII

Frère Augustin. — L'évêque d'Assise. — Constatation des stigmates. — Glorieuses funérailles. — Miracles. — Colline du Paradis.

Le provincial de la Terre de Labour, dangereusement malade, était le samedi soir 4 octobre, à la dernière

1. Les historiens de saint François d'Assise laissent ignorer la manière dont il reçut les derniers sacrements ; le P. Chalippe attribue cette omission à l'usage adopté par les hagiographes de l'époque de ne mentionner que les faits extraordinaires de la vie des saints, et non celles de leurs actions qui rentraient dans la vie chrétienne commune à tous les enfants de l'Église.

extrémité : plusieurs religieux entouraient sa couche et priaient pendant son agonie. Tout à coup, le mourant se ranime :

« Attendez-moi, mon Père ! attendez-moi ! Je vais avec vous. »

— A qui parlez-vous donc, mon Frère ? lui demande un religieux.

— Hé ! répondit-il, ne voyez-vous pas notre Père François qui va au ciel.

Au même instant, le bon provincial cessait de souffrir, son âme avait rejoint celle de son Père François. Ce provincial était frère Augustin d'Assise, en grande réputation de vertu parmi ses Frères.

Le même jour et à la même heure, l'évêque d'Assise, alors en pèlerinage à Saint-Michel, sur le mont Gargano, dans le royaume de Naples, vit saint François d'Assise paraître devant lui et le regarder avec tendresse, en lui disant : « Je quitte la terre et je vais au ciel. » Le prélat s'empressa de raconter cette vision aux prêtres qui l'accompagnaient ; mais tous ignoraient si François était réellement mort ce jour-là. Bientôt la vérité leur fut connue, et nul ne s'étonna de cette apparition, d'après l'affection du saint pour le premier Pasteur de son diocèse.

François avait demandé à rester quelque temps étendu *sur la terre nue* après que son âme se serait séparée de son corps : cette volonté fut respectée, et lorsque ce temps fut écoulé, la noble veuve Jacoba de Settisoli demanda la faveur de laver et d'ensevelir le corps vénéré, avec l'aide de ses deux fils, sénateurs romains ; elle le revêtit ensuite du cilice qu'elle avait apporté, et baisa chacune de ses plaies avec un respect profond. Ses fils les examinèrent attentivement et ne pouvaient assez admirer un tel prodige.

« On voyait dans ses mains et dans ses pieds, dit saint Bonaventure, d'après un très-grand nombre de témoins

oculaires, — des clous noirs comme du fer, merveilleusement formés de sa chair par une vertu divine; ils adhéraient au point que lorsqu'on les poussait d'un côté ils avançaient de l'autre, ainsi que des nerfs durs, et d'une seule pièce. Rien n'empêchait de voir la plaie de son côté qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie. Cette plaie, que la main de l'homme n'avait point faite, et qui ressemblait à l'ouverture faite au côté du Sauveur, était de couleur rouge, et ses bords repliés en rond la faisaient paraître comme une rose rouge. La chair du saint, naturellement brune, et que les fatigues et la maladie avaient rendue basanée, devint extraordinairement blanche et représentait les robes blanchies dans le sang de l'agneau, dont les saints sont revêtus au ciel. Ses membres étaient flexibles comme ceux d'un petit enfant. »

La nouvelle de la mort de François se répandit dans la vallée avec une prodigieuse rapidité ; le concours fut immense toute la soirée et toute la nuit à l'église de la Portioncule, où le corps était exposé. Chacun tenait à vénérer les restes mortels du saint de l'Italie, et à contempler les saints stigmates que quelques religieux seulement avaient pu voir pendant sa vie. Les magistrats et le clergé d'Assise furent les premiers admis ; ils les touchèrent, les baisèrent respectueusement et en attestèrent la réalité. Les principaux habitants de la ville leur succédèrent ; la plupart avaient souvent exprimé des doutes sur l'existence des saintes plaies, et ils voulaient constater par eux-mêmes la vérité sur ce fait si merveilleux. Parmi les plus incrédules on distinguait Jérôme, chevalier de renom, qui, nouveau Thomas, avait souvent déclaré qu'il ne croirait pas aux stigmates de frère François avant de les avoir *vus de ses yeux et touchés de ses mains*. Il était bon chrétien, sa conduite était des plus honorables, sa réputation était

sans tache, son témoignage devait être apprécié et avoir une autorité d'autant plus grande, que son incrédulité avait paru plus obstinée. Il fut un des premiers arrivés et des plus empressés à demander la permission de s'assurer de l'existence des miraculeuses plaies : les religieux ne furent pas moins empressés à lui laisser toute liberté sur ce point.

Le chevalier en usa *hardiment*, disent les historiens du saint : il fit mouvoir les clous des pieds et des mains, afin de les enlever et de dénoncer la supercherie qu'il soupçonnait, mais il se vit forcé de reconnaître que ces clous adhéraient à la chair de manière à ne les pouvoir arracher. Il mit ses doigts dans la plaie du côté, l'examina dans tous les sens, et s'écria qu'il n'aurait jamais cru cette merveille s'il ne lui eût été donné de la vérifier ainsi. Les premiers personnages d'Assise étaient là ; tous furent témoins de sa surprise et l'entendirent protester qu'il était prêt à signer ce dont il ne lui était plus permis de douter. Il fut, en effet, un des plus zélés défenseurs des stigmates de saint François, et en attesta la vérité, après en avoir prêté serment sur les saints Évangiles.

La nuit se passa tout entière à l'église, et pour les Frères-Mineurs, et pour un grand nombre de personnes attirées par leur vénération pour le saint patriarche dont elles pleuraient la perte.

Le lendemain dimanche, le corps fut porté à Assise sur les épaules des plus nobles habitants de la ville, qui en avaient sollicité l'honneur ; les religieux l'escortaient, portant des cierges ou des branches d'olivier, et chantant des hymnes et des cantiques.

On voulut donner à sainte Claire et à ses filles, dont la douleur était inexprimable, la consolation de voir leur vénéré Père une dernière fois, et de contempler ses sacrés stigmates qu'il leur avait toujours cachés soigneusement.

Le convoi fut donc dirigé sur Saint-Damien, où il fit une station.

Sainte Claire, la première admise à baiser les plaies de celui qui l'avait retirée du monde et donnée à Jésus crucifié, s'efforça d'arracher un des clous de ses mains, désirant le conserver comme une des reliques les plus précieuses pour son monastère ; ce fut en vain, il résista à tous ses efforts ; mais il en sortit du sang dont elle imbiba des linges. Elle prit ensuite la mesure de la longueur du corps, afin que l'artiste conformât à sa taille naturelle, la statue du saint qu'elle voulait placer dans le chœur des religieuses.

Le convoi se remit en marche ; suivi d'une multitude de fidèles, il traversa les principales rues de l'heureuse cité d'Assise, toutes ornées de guirlandes de verdure ou de riches draperies, et arriva ainsi, au milieu des plus grands honneurs, à l'église de Saint-Georges, où la sainte dépouille fut déposée. « Là, où il avait commencé à étudier dans son enfance, dit saint Bonaventure, là où il avait fait sa première prédication, là aussi devait être son premier lieu de repos. »

Le frère Élie, vicaire général, écrivit à tous les ministres provinciaux une lettre circulaire pour leur annoncer la perte irréparable que l'Ordre venait de faire. Après leur avoir donné tous les détails que nous connaissons, il ajoutait :

« On a vu François notre frère et notre Père, quelque temps avant sa mort, dans un état de crucifié, ayant sur son corps cinq plaies semblables à celle de Jésus-Christ : des clous de la couleur des clous de fer, transperçant ses mains et ses pieds, et son côté étant ouvert, comme par un coup de lance, d'où souvent il sortait du sang. Immédiatement après sa mort, son visage, qui n'était point beau pendant

sa vie, est devenu blanc, brillant et d'une beauté extraordinaire. Ses membres, dont la maladie avait contracté les nerfs et les avait raidis comme ceux d'un mort, se sont trouvés flexibles comme ceux d'un enfant, et si maniables que l'on pouvait les poser comme on voulait... »

François avait fait tant de miracles pendant sa vie, que les malades arrivés de tous côtés, affluaient à l'église de Saint-Georges aussitôt après son inhumation!

Une jeune fille dont la tête était tournée sur l'épaule, et dont toute la ville d'Assise connaissait depuis longtemps la monstrueuse infirmité, se posa sur le tombeau et se releva guérie.

Un ami du saint patriarche, aveugle depuis cinq ans, s'agenouille sur son tombeau, lui demande de lui rendre la vue, et la recouvre au même instant.

Deux aveugles de Spello virent également cesser leur cécité par le même moyen.

Un enfant s'était brisé dans une chute; depuis trois jours, il était comme mort : sa mère fait vœu de le porter au tombeau de François, s'il guérit, et la santé lui est rendue dans le moment.

Une infinité d'autres miracles avaient lieu dans tous les environs, dès ce même jour, et les jours suivants, et ils étaient si incontestables, que les curés les publiaient à Rome, où ils avaient appelé la plupart de ceux qui en avaient été l'objet.

La mort du pape Honorius III suivit de près celle de saint François ; l'Église perdait ce Pontife le 18 mars 1227. Le lendemain, le sacré collège, à l'unanimité, élevait sur la chaire de saint Pierre le cardinal Ugolini, qui prenait le nom de Grégoire IX. François lui avait prédit qu'il serait pape.

Longtemps protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs, il lui restait profondément dévoué. Après avoir confié ce protectorat à son neveu, le cardinal Reinaldi, il voulut présider le chapitre qui se tint à Rome pour l'élection du supérieur général. Frère Élie ayant obtenu la majorité des suffrages, le pape confirma l'élection. C'était le 6 juin, veille de la Pentecôte.

Bientôt, une sédition excitée et fomentée par la faction impériale, força le pape à quitter Rome et à se réfugier à Rieti. De là, il se rendit à Assise pour y vénérer son saint ami et lui recommander la barque de saint Pierre, si violemment agitée en ce moment. La ville entière supplia le Pontife souverain de procéder à la canonisation de François dont les miracles se multipliaient chaque jour depuis sa mort ; Grégoire choisit les cardinaux les plus opposés à une canonisation si prompte, et en forma une commission qu'il chargea d'examiner les preuves.

Cependant, frère Élie, voulant conserver à l'Ordre ses droits bien légitimes sur le corps de son saint fondateur, avait demandé aux consuls l'autorisation d'établir des Frères-Mineurs près de l'église Saint-Georges, afin que les restes mortels du saint patriarche fussent honorés chaque jour par ses enfants. Les consuls, ne pouvant refuser, s'étaient exécutés ; mais le pape, prévoyant des difficultés dans l'avenir, profita de sa présence à Assise pour déclarer sa volonté d'élever à la gloire de François un monument digne de sa haute sainteté, monument qui serait à jamais la sépulture du séraphique patriarche. Il ordonna à frère Élie de chercher, en dehors des murs de la cité, un lieu convenable pour y construire une église et un monastère dont il ferait les frais. Grégoire IX partit ensuite pour Pérouse, où l'appelaient ses démêlés avec Frédéric II.

Par une disposition toute providentiele, Élie ne trouva d'emplacement réunissant toutes les conditions désirables pour l'exécution des ordres du pape. que sur la colline d'Enfer, à l'endroit, et sur le rocher même où les condamnés subissaient le dernier supplice. C'était là précisément le lieu que François avait désigné pour son tombeau. Mais lorsque frère Élie le demanda aux consuls, ces magistrats se récrièrent sur un tel choix, le considérant comme une sorte d'outrage à la mémoire d'un saint qui était la gloire de la cité. Les Assisiens eux-mêmes semblaient vouloir s'opposer par la force aux plans de frère Élie ; il fallut en appeler à la décision du pape. Cette décision ne se fit pas attendre. Grégoire IX approuva le choix de la colline d'Enfer, et déclara que son nom serait changé et que désormais elle serait appelée colline *du Paradis*. Toute opposition dut céder : le 30 mars 1228, les consuls de la ville d'Assise déclaraient la colline d'Enfer fief du Saint-Siège, et l'acte était signé par l'un d'eux, Simone Puzarelli; il est conservé dans les archives de la ville.

## XIV

Canonisation. — Translation. — Enlèvement. — Lettre du pape. — Les stigmates reconnus par plusieurs papes. — L'Alvernia bénie par sept évêques. — Recherches et découverte du corps de François. — Bref de Pie VII. — Frère Élie. — Diverses réformes. — Tiers-Ordre de saint François.

La commission des cardinaux chargés d'examiner les preuves de la sainteté de François, et des nombreux miracles qui avaient suivi sa mort, venait d'achever son travail. Tous les témoins étaient vivants, tous les malades, les infirmes, les aveugles, les sourds et les muets à qui le saint patriarche avait rendu la santé, le mouvement, la vue ou la parole et l'ouïe, tous les morts qu'il avait ressuscités, tous ceux qui les avaient connus étaient là pleins de vie,

attestant la vérité des faits. Jamais informations de ce genre ne furent si faciles et si promptes. Le pape proposa la canonisation en consistoire ; il n'y eut qu'une voix pour en reconnaître l'opportunité et décider qu'elle pouvait être immédiate ; le jour de la cérémonie fut donc fixé au 16 juillet de la même année.

Dès la veille de ce grand jour, la vieille cité, qui avait vu naître sur la paille d'une étable le pauvre évangélique, dont la voix la plus auguste allait proclamer la gloire, la vieille cité d'Assise ne pouvait contenir dans ses murs les flots de seigneurs, de prélats, de chevaliers, de peuple accourant de toutes les parties de l'Italie, pour assister au triomphe de l'humble frère François. Grégoire IX avait annoncé qu'il se transporterait à Assise pour y célébrer la canonisation de son ami ; or, c'était la première fois, que l'on voyait le Souverain Pontife se rendre sur le tombeau d'un saint personnage pour le déclarer admis dans le catalogue de ceux à qui l'Église permet de rendre un culte public. C'est aussi la première fois que l'Église se prononçait deux ans seulement après la mort du saint qu'elle plaçait sur ses autels.

Le dimanche, 16 juillet, le Souverain Pontife faisait ouvrir le tombeau de saint François, en présence des cardinaux, des prélats et des seigneurs de la cour romaine ; il examinait le saint corps, il en vénérait les stigmates et en faisait constater la réalité à tous les personnages dont il était entouré, puis, après une prière fervente, il montait sur son trône et prononçait un magnifique et touchant éloge de François ; il termina en le proclamant digne de recevoir le culte que l'Église rend à ses saints, et fixa sa fête au 4 octobre, jour de sa mort.

Avant de quitter Assise, Grégoire IX posa sur la colline du Paradis la première pierre de l'église dédiée à saint François, et assigna aux frais de cet édifice la plus grande partie de ses revenus de la vallée de Spolète.

Frère Élie voulait que cette église surpassât en magnificence toutes celles d'Italie. Pour atteindre ce but, la somme assignée par le pape devait être insuffisante, ou tout au moins faire traîner en longueur les immenses travaux dont ce religieux avait conçu le plan. Afin de remédier à ces inconvénients, il trouva très-simple d'enfreindre la règle du saint fondateur, en employant mille moyens pour se procurer de l'argent. Il en vint même à imposer les couvents de l'Ordre, ce qui les jetait tous dans l'irrégularité. Ces diverses ressources permirent à Élie de pousser les travaux si activement, que, vers la fin de février 1230, l'église inférieure et le couvent étaient presque achevés.

Après en avoir reçu l'ordre du Souverain Pontife, frère Élie fit savoir à tous les Frères-Mineurs et à tous les princes chrétiens que la translation du corps de saint François de l'église Saint-Georges dans celle qui devait porter son nom aurait lieu le 25 mai de la même année, et qu'il y tiendrait le même jour un chapitre général de l'Ordre.

La réputation de François était universelle ; tous les princes et souverains catholiques s'empressèrent d'envoyer de riches offrandes à la nouvelle église, et le pape, ne pouvant se rendre à cette solennité suivant son désir, députa trois légats chargés de déposer en son nom sur le tombeau du glorieux patriarche, une croix d'or, enrichie de pierreries, renfermant une parcelle de la croix du Sauveur ; des vases sacrés d'une grande richesse ; un rétable d'autel en or semé de pierres précieuses ; des ornements du plus grand prix, et une somme d'argent pour l'achèvement de la basilique.

Le concours des pèlerins fut si considérable qu'il furent obligés de camper en plein air dans la campagne, ne pouvant trouver place dans la ville. Le 25 mai, le saint corps, ayant été retiré de son tombeau provisoire, fut porté so-

lennellement, par les trois légats et frère Élie, sur un char disposé avec magnificence et traîné par des bœufs richement caparaçonnés [1]. Les Frères-Mineurs venus au nombre de deux mille pour la tenue du chapitre, marchaient sur deux files, portant des palmes et des flambeaux ; autour du char, les légats, les évêques, frère Élie et ceux de ses religieux nommés par le Pape vicaires apostoliques, pour la circonstance ; le clergé et les magistrats venaient ensuite, et leurs hommes d'armes fermaient la marche. La foule était compacte sur tout le parcours du cortège et une masse de peuple le suivait.

Le cortège était arrivé en bon ordre sur la colline du Paradis, chantant des hymnes composés par le pape en l'honneur de François, lorsque tout à coup, il se fait un tumulte effroyable; le saint corps est enlevé, il est emporté précipitamment dans l'église, dont les portes sont aussitôt fermées avec violence, et il est déposé dans un caveau, dont la grille se referme de telle sorte que nul ne puisse la rouvrir. Les pierres retombent sur cette sépulture, et les précieux restes de François y sont privés de tous les honneurs que l'on s'était promis de lui rendre.

Comment cet événement fut amené ?

L'on prétendit que les Assisiens, auteurs de cette sorte de profanation, ayant aperçu un trop grand empressement dans le peuple, avaient craint que le saint ne leur fût enlevé, qu'ils avaient voulu s'en assurer la possession, et dérober à tout le monde, même aux Frères-Mineurs, l'emplacement du saint tombeau. Frère Élie, toutefois, ne pouvait l'ignorer, puisqu'il connaissait le plan et avait présidé à tous les travaux ; mais il garda peut-être son

1. L'étoffe qui les recouvrait était de couleur écarlate et brodée très-délicatement ; l'empereur des Grecs l'avait envoyée en présent au tombeau de saint François. Plus tard, on l'employa à faire des ornements sacerdotaux pour l'église du saint.

secret à l'égard de ses Frères, ce qui fit supposer qu'il s'était entendu avec les consuls, dans la crainte que l'on ne cherchât plus tard à diviser le saint corps pour en distribuer des parcelles à toutes les maisons de l'Ordre.

Grégoire IX, vivement affligé d'un tel acte de la part des Assisiens, écrivit aux évêques de Pérouse et de Spolète :

« J'ai comblé de bienfaits les habitants d'Assise ; ils devaient m'en être reconnaissants, et les ingrats m'ont outragé ! Après avoir canonisé saint François, je fais bâtir en son honneur une église, dont j'ai mis la première pierre de mes propres mains ; je l'ai illustrée de plusieurs titres qui honorent la ville d'Assise ; j'y ai fait transporter par l'autorité apostolique le corps du saint ; j'ai commis pour mes vicaires à cet effet le général des Frères-Mineurs, et d'autres bons religieux du même Ordre ; j'ai attaché de grandes indulgences à cette église, et ils ont été assez insensés pour mettre leurs mains profanes et sacrilèges sur ce qui ne devait être touché que par des ministres sacrés ! Ils ont troublé cette sainte solennité et ont empêché de rendre au saint l'honneur qui lui était dû !... »

Les consuls envoyèrent aussitôt une députation à Rome pour implorer le pardon du pape, et la paix fut accordée.

Ce qui paraît inexplicable, c'est que le pape n'ait pas exigé que frère Élie fît connaître à l'un de ses religieux au moins, l'endroit où reposait le corps du saint, et que, pendant six siècles, les Frères-Mineurs l'aient ignoré ! Ni les magistrats d'Assise, ni les évêques qui se sont succédé n'ont connu la place occupée par ce caveau. Ce ne fut qu'en 1818, qu'il fut découvert comme nous le dirons plus loin.

L'église de Saint-Georges, où le corps du séraphique

François avait reposé pendant plus de trois ans, fut donnée par le pape aux Pauvres-Dames de Saint-Damien ; mais frère Élie la fit reconstruire et leur fit bâtir un monastère, celui de Saint-Damien étant devenu insuffisant pour leur nombre. Elles ne se transportèrent dans celui de Saint-Georges qu'à la mort de sainte Claire, dont le tombeau est celui qui reçut provisoirement celui du saint fondateur.

En 1237, l'évêque d'Olmutz ayant défendu dans son diocèse de représenter saint François, ou tout autre saint, avec les sacrés stigmates de la Passion de Jésus-Christ, Grégoire XI lui adressa un bref daté de Viterbe, le 31 mars, lui ordonnant de réparer *un tel scandale* et de cesser d'offenser la majesté divine en niant la vérité des stigmates, que tant et de si graves personnages ont touchés après la mort du saint.

Une bulle du même pape défend, sous peine d'anathème, de parler contre les stigmates de saint François, et exhorte les fidèles à les considérer comme un prodige divin et d'une incontestable vérité. Cette bulle est conservée à Assise.

Le pape Alexandre IV, au témoignage de saint Bonaventure, et en sa présence, certifia la vérité des stigmates comme les ayant vus et touchés par lui-même, pendant la vie du saint. En 1255, le même pape adressait une bulle à tous les évêques de la catholicité, leur ordonnant de célébrer tous les ans le 4 octobre, jour de la fête de saint François, la mémoire des saints stigmates, et d'annoncer publiquement cette merveille à leurs diocésains. « Si quelqu'un, dit-il dans cette bulle, agité de l'esprit insensé d'une présomption téméraire, ou envieux de la libéralité divine, ose entreprendre de combattre d'une bouche sacrilège cette détermination du siège apostolique, ou d'attaquer par des discours malins le miracle

des stigmates, ou les autres qui font éclater dans l'église la sainteté du bienheureux confesseur, nous ordonnons que son prélat le punisse sévèrement, pour le faire revenir à son bon sens et lui apprendre à ne plus blasphémer les œuvres de Dieu... » Cette bulle est datée d'Anagnie, le 29 novembre 1255.

En 1279, écrivant au chapitre général tenu à Assise, le pape Nicolas III dit aux Frères-Mineurs que leur Ordre est honoré des stigmates de Jésus-Christ, dans la personne de saint François.

La montagne de l'Alvernia était devenue un but de pèlerinage, non-seulement pour les Italiens, mais aussi pour tous les peuples de l'Europe. Le Saint-Siège, par une bulle d'Alexandre IV, l'avait prise sous sa protection spéciale, la nommait *une sainte montagne*, et défendait expressément aux Frères-Mineurs de l'abandonner jamais, leur enjoignant de la révérer comme un lieu sanctifié par la présence des esprits célestes envoyés de Dieu vers saint François, et par les stigmates dont il fut honoré. Cette bulle est datée de Naples, le 22 mai 1255.

Le 20 août 1260, saint Bonaventure, alors général des Frères Mineurs, était sur la montagne de l'Alvernia, avec près de mille religieux, et assistait à une solennité bien consolante pour son Ordre, et surtout pour les Frères qui avaient eu, comme lui, le bonheur de connaître le saint fondateur. Les évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiesole, de Pérouze, d'Assise, d'Urbino et de Cita-di-Castello, consacraient la grande église et la dédiaient à la fois à Notre-Dame-des-Anges et à saint François. Puis ils descendaient la montagne, entourés et suivis des prêtres et des religieux portant des cierges ou des palmes, et chantant des hymnes et des psaumes ; ils firent le tour de l'Alvernia, à travers

les flots pressés des pèlerins, et la bénirent sous le nom de montagne séraphique.

L'église principale, commencée en 1348, par Tarlat, comte de Chiusi, et par sa femme Joanna, comtesse de Santa-Flore, fut terminée dans le siècle suivant par le sénat de Florence, que le pape Eugène IV avait institué conservateur de la séraphique montagne. Cette église est entourée d'un portique se prolongeant d'un côté jusqu'à l'église des stigmates, dont la voûte azurée est semée d'étoiles d'or ; cinq lampes d'argent, présent du cardinal Montalto, en 1609, pendent devant l'autel. Au milieu de ce sanctuaire, et protégé par une grille posée au-dessus, est le lieu béni sur lequel saint François reçut la faveur des glorieux stigmates du Sauveur. Cette église, bâtie en 1264, par Simon, comte de Battifolio, fut consacrée en 1310 par Renaldi, archevêque de Ravenne, et Aldobrandini, évêque d'Arezzo ; elle porte le titre de la Sainte-Croix, des Saints-Anges, et de Saint-François.

Mais ce n'est pas seulement sur la montagne de l'Alvernia et dans la cité ou la campagne d'Assise que les monuments élevés à la gloire du séraphique François attirent les pèlerins et charment leur piété. Partout, en Italie, on retrouve le souvenir des prodiges qu'il opérait au milieu des populations accourues au-devant de lui pour entendre sa parole toujours si simple et toujours si féconde.

On se rappelle que pendant la cérémonie de la translation du corps de saint François, au moment où on approchait de la basilique bâtie en son honneur, le saint corps fut enlevé tumultueusement, la cérémonie suspendue, et le cortège forcé de se retirer sans avoir pu déposer dans le tombeau préparé les restes vénérés du saint patriarche, et lui rendre à cet instant solennel les honneurs qui lui

étaient dus. Cet événement, nous l'avons dit, avait donné lieu à mille conjectures. Les Frères-Mineurs tenaient pour certain que le corps de leur fondateur avait été déposé dans le tombeau réservé et préparé pour lui, et que ce tombeau ne pouvait être que sous le maître-autel, puisque l'église lui était dédiée. Mais leurs contradicteurs se plaisaient à supposer que les Assisiens l'avaient placé ailleurs, et dans un lieu si bien caché, qu'il ne serait jamais possible de le découvrir.

Le pape Paul V, afin de mettre un terme à cette polémique, rendit un décret par lequel il défendit expressément, pour le présent et pour l'avenir, d'entreprendre des fouilles dans la partie inférieure de la basilique de saint François. Cette mesure empêcha les fouilles, mais ne changea rien à l'incertitude que l'on s'efforçait d'entretenir. Cela dura ainsi jusqu'en 1818.

A cette époque, le frère Joseph-Marie de Bonis, ministre général des Mineurs Conventuels, obtint du Souverain Pontife Pie VII l'autorisation de rechercher le corps du saint patriarche François, et de le reconnaître de la manière la plus authentique. Ce travail devait se faire secrètement.

« Il ne pouvait y avoir de doute, dit M. l'abbé Riche, traducteur des Fioretti, relativement à l'endroit où il fallait commencer les travaux ; car, d'abord une tradition du couvent attestait qu'un souterrain existait sous le grand autel. Une inscription, toute postérieure qu'elle était au XIII^e^ siècle, fournissait un autre indice qui n'était pas suspect. Sur un marbre de l'autel, on lisait ces mots : *Sepulcrum gloriosum.* Les anciennes peintures fournissaient aussi leur preuve. Il y avait dans la basilique un tableau du célèbre Giunta de Pise, l'ami de saint François, qui était le plus ancien portrait connu du patriarche séraphique.

« Or, sur un des compartiments de ce tableau, que l'on conserve encore à la basilique, on voyait l'autel provisoire de bois, qui avait été disposé pour la solennité de la translation, en attendant l'autel de marbre construit quelques années plus tard. Auprès de cet autel, des Frères-Mineurs priaient, des lampes brûlaient, et des miracles étaient opérés. Sans aucun doute, cette peinture se rapportait à quelque fait relatif à saint François d'Assise, et elle s'expliquait tout naturellement par la présence même de sa tombe sous cet autel. Le fait était donc d'une notoriété publique. Les fresques de Giotto représentant le triomphe de saint François, au-dessus du grand autel, parlaient dans le même sens. D'un autre côté, les règlements ecclésiastiques mettaient, pour ainsi dire, le sceau à ces témoignages de la peinture. On sait, en effet, que, lorsqu'une basilique possède le corps du saint auquel elle est consacrée, une ancienne coutume veut que la principale relique se trouve placée sous le grand autel. D'ailleurs, les lois de l'Église n'ont jamais permis de déposer sous un autel aucun homme dont la sainteté n'eût été d'abord reconnue régulièrement. Or, nul autre saint n'avait été déposé dans le souterrain au-dessous du grand autel de la basilique, jusqu'à l'établissement de l'autel définitif, ni même à aucune autre époque postérieure. Déjà donc on avait la certitude que si l'on venait à découvrir une tombe en cet endroit, ce ne pouvait en être une autre que celle de saint François. Enfin, ce lieu était positivement indiqué dans une bulle de Sixte V. Ce fut donc là que l'on commença les fouilles.

« Après un travail de cinquante nuits, on arriva, par une voie souterraine, à une construction située dans les entrailles de la pierre vive, sur laquelle s'élève la basilique. Dans l'intérieur se trouvait un espace creux et recouvert de trois grandes pierres superposées. Lorsqu'on

les eut retirées, on trouva une grille de fer qui entourait une espèce de cercueil de pierre. C'était le moment décisif. A la clarté d'un petit cierge qu'on introduisit à travers les barreaux de la grille, on aperçut un squelette. Quelques parties de la tête, sur lesquelles l'humidité avait formé une sorte de cristallisation, présentaient divers points luisants. Les ossements des bras étaient en croix sur la poitrine, suivant l'habitude qu'en avait saint François pendant sa vie. La pauvreté que respirait cette sépulture rendait bien témoignage à son authenticité. Grossièrement travaillé et presque informe, le cercueil de pierre n'était pas proportionné à la stature du Saint, qui était beaucoup plus petit. Il ne paraissait pas même avoir été préparé pour lui ; car, à l'un des angles, on remarquait une ouverture qui semblait indiquer que ce cercueil avait été primitivement le bassin d'une fontaine. Sous la tête du squelette, une pierre tenait lieu de coussin mortuaire : on sait que c'était aussi là l'oreiller de saint François pendant sa vie. Une petite parcelle d'étoffe très-mince, la seule qui ait été retrouvée, porte fortement à croire que le corps n'avait été enveloppé que d'un simple drap de toile. Car, s'il avait été enseveli avec ses vêtements de grosse étoffe et sa ceinture de corde, les débris en auraient été retrouvés ; ou du moins, ils auraient laissé quelque trace de poussière. Cette tombe, sur toutes ses faces, était d'une nudité complète. Les premiers disciples de saint François s'étaient appliqués, à cet égard, à remplir les dernières volontés de leur Père. Quelques instants avant de mourir, il s'était fait étendre sans vêtements sur la terre nue, pour ne rien emporter de ce monde ; et, comme l'a si bien dit le Dante, il ne voulut que le cercueil de la pauvreté.

« Et maintenant, voyez quel fut le sort de ce pauvre cercueil. A quelques pieds au-dessus de la grille de fer

qui le fermait d'abord, s'élève aujourd'hui un double autel magnifique, enrichi des marbres les plus précieux. Les chefs-d'œuvre de Giotto le couronnent comme un arc-de-triomphe ; et, tout autour, on admire les merveilles de la basilique inférieure. Au-dessus de cette première église, la basilique supérieure est couverte de fresques ravissantes et les peintures de Cimabüe embellissent sa voûte. Tout près, le Sacro-Convento et la résidence papale sont là comme les sentinelles préposées à sa garde. Dans l'intérieur de la ville, un essaim de couvents et d'églises environnent cette tombe, comme de nombreux enfants autour de leur mère. Le long des rues, sur les portes de la ville, des peintures et des inscriptions annoncent sa présence ; et trois couvents célèbres s'élèvent à quelque distance les uns des autres, dans la campagne, comme les ouvrages avancés de la basilique patriarcale. Voilà donc le mausolée de Jean Bernardone, surnommé François ; et cet homme, c'était l'humble fils de Pierre Bernardone et de Pica, marchands d'Assise. »

Aux détails que l'on vient de lire, nous ajouterons que Pie VII, dans son bref du 5 septembre 1820, au sujet des recherches et de l'ouverture du tombeau de saint François, après avoir attesté l'authenticité de son précieux corps, défend expressément d'en extraire la moindre parcelle, ordonne de recouvrir et de sceller le cercueil, et interdit de l'ouvrir jamais de nouveau sans une autorisation spéciale du Saint-Siège.

Il nous reste quelques mots à dire de frère Élie :

En 1230, sur les plaintes de saint Antoine de Padoue et de quelques ministres provinciaux, Grégoire IX le déposa de sa charge de ministre général ; mais en 1236, son parti

l'emporta, et il fut élu de nouveau, en 1239, il fut encore déposé.

Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi de Sicile, s'étant ouvertement révolté contre le Saint-Siège, venait d'être excommunié par le pape, avec tous ceux qui lui prêtaient appui ou conseil. L'empereur attira frère Élie, qui eut le tort d'embrasser son parti, dans le but, assurait-il, de ménager une réconciliation entre le pape et l'empereur. Mais il fut excommunié personnellement, et le pape lui interdit l'habit de l'Ordre auquel il était infidèle.

En 1250, après la mort de Frédéric, Élie se retira près des parents qui lui restaient à Cortone. Il avait un frère dans l'Ordre de saint François, fervent religieux, qui priait ardemment pour lui ; c'était frère Laïco. Un jour, en 1253, le bon frère apprenait avec brisement de cœur, qu'Élie était atteint d'une maladie assez grave pour ne laisser aucun espoir de le sauver. Avec la permission de son supérieur, Laïco part, précipite sa marche, arrive à Cortone, et le trouve, en effet, dangereusement malade :

— Ah ! quelle douleur, lui dit-il en répandant des larmes brûlantes et bien amères ; quelle douleur de vous voir mourir dans la disgrâce du Souverain Pontife, et séparé de la sainte Église ! Oh ! si je pouvais sauver votre âme des flammes éternelles ! Il n'est rien que je ne fisse pour obtenir ce bonheur ! Tous les sacrifices, je les ferais, toutes les fatigues, je les braverais, toutes les souffrances je les accepterais et les endurerais !...

— Je ne vois d'autre moyen, répondit Élie, que d'aller trouver le pape, de vous jeter à ses pieds et de le supplier de vouloir bien m'absoudre de l'excommunication publique qui pèse sur moi ; vous lui demanderez ensuite de me rendre l'habit de l'Ordre.

Frère Laïco partit au même instant, alla se jeter au pieds d'Innocent IV et le supplia, pour l'amour de Die et de saint François, de faire grâce à Élie, de l'absoud et de lui rendre l'habit religieux. Le pape se laissa tou cher et accorda tout ce qui lui était demandé. Laïco n s'arrêta pas davantage et revint promptement aupr d'Élie, qui semblait n'attendre que sa réconciliation av l'Église pour sortir de cette vie et entrer dans l'éternit

Ainsi fut littéralement accomplie la prédiction de sai François. Élie n'était pas damné, mais il n'avait pas pe sévéré dans l'Ordre, et il ne mourait pas dans son sei L'habit lui était rendu, il est vrai ; mais au dernier m ment, et lorsqu'il n'était plus temps de le revêtir.

Un auteur récent, M. l'abbé Chavin, dans son *Histoi de saint François d'Assise*, trouve que frère Élie a é jugé trop sévèrement par les historiens et les chroniqueu contemporains que l'on a cru trop légèrement sur parole à son avis, l'Ordre tout entier s'est trompé, pendant plu sieurs siècles, sur le compte de ce religieux, et n'a pas s reconnaître ses talents et son mérite.

Il y a des faits qui parlent assez éloquemment pour ju tifier l'opinion des enfants de saint François sur frère Éli Saint Antoine de Padoue demanda sa déposition à cau de ses infractions habituelles à la règle, qu'il avait fait vo d'observer, et dont il était chargé de maintenir l'obse vance. Il était ministre général et donnait à l'Ordre enti l'exemple de l'irrégularité.

Son parti, celui des irréguliers, parvint, trois ans apr à le faire élire de nouveau, mais les mêmes causes am nèrent les mêmes résultats : il fallut le déposer au bout trois ans.

L'empereur, en révolte ouverte contre l'Église, l'appe à lui, il y va, embrasse le parti rebelle, s'attache à u prince excommunié, renonce à ses vœux pour vivre à

cour, est excommunié lui-même, et vit ainsi, près de Frédéric II, ou sous ses ordres pendant onze années, sans songer à faire sa soumission au chef de l'Église! M. l'abbé Chavin l'excuse par le besoin d'activité qui le pressait.

Après la mort de Frédéric, Élie se retire à Cortone, et il ne fait aucune démarche pour se réconcilier avec l'Église! Il attend que la mort se présente ; et ce n'est qu'après trois ans de vie inactive à Cortone, que, se voyant sur le point de paraître devant Dieu, il cède aux instances de son frère. et fait demander au pape le pardon d'une faute de quatorze années.

Il nous paraît difficile de colorer de tels faits de manière à les rendre acceptables, Élie eût-il été un génie plus brillant encore. D'ailleurs, saint François, qui le connaissait, avait tout prévu ; faudrait-il donc l'accuser de trop de rigueur? Qui l'oserait? Nous avons vu quelles lumières l'éclairaient et avec quelle effusion Dieu se communiquait à lui. Notre saint avait bien jugé son vicaire général, et sa prédiction sur lui s'accomplit littéralement, comme toutes celles qu'il avait faites à d'autres personnages dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire.

Pendant la vie du saint fondateur, nous avons vu plusieurs fois des plaintes s'élever contre la rigueur des règles imposées aux Frères-Mineurs, et saint François avait prédit que son Ordre serait divisé dans la suite. Cette prédiction s'accomplit. Peu après la mort de saint Bonaventure, les esprits s'agitant de nouveau, la division se fit sous le nom de réforme, et le nombre des enfants de saint François en devint plus considérable encore.

« Un saint religieux, nommé Paoluccio à cause de sa petite taille, en jeta les fondements en 1368, dans l'ermitage de Bruliano, près de Foligno. Ce religieux était fils de Va-

gnotio de Trinci, d'origine suédoise [1]; il eut pour son œuvre une autorisation spéciale du ministre général, Thomas de Farignano. Les puissances spirituelles et temporelles soutinrent, encouragèrent cette réforme ; aussi ses progrès furent rapides ; elle s'étendit dans toute l'Italie, en France, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, et jusque dans le Levant. Elle produisit de saints et illustres personnages, et par-dessus tous, trois hommes qui seront à jamais une des grandes gloires de l'Église : saint Bernardin de Sienne, saint Jean Campistran et saint Jacques de la Marche. A côté de la sainteté croissait la science. Cette réforme fut considérée comme une institution si importante, que le concile de Constance l'approuva solennellement et la favorisa en toutes choses [2]; elle eut même ses vicaires généraux. Ainsi, de tous les membres qui composaient l'Ordre des Frères-Mineurs, les uns modifiaient la pauvreté prescrite par la règle, et prétendaient en avoir le privilège; les autres voulaient la garder exactement et à la lettre ; mais aucun acte officiel ne portait atteinte à la pauvreté absolue ; tous reconnaissaient pour supérieur le ministre général, successeur de saint François. Il y avait une unité apparente, extérieure. En 1517, Léon X fit assembler à Rome un chapitre qu'il nomma Généralissime. Il était divisé en deux camps : les Observants [3], qui faisaient profession de garder la règle à la lettre, auxquels se joignirent toutes les autres réformes de différents noms, et ceux qui gardaient la règle avec de grandes modifications, et que l'on nommait Conventuels. Le projet du pape était d'établir une étroite union. Il fut impossible de s'entendre. Les Conventuels furent séparés par l'autorité du Souverain Pontife, et constitués en un corps particulier, sous le

1. Wadding, 1323, n° XXI.
2. Concil. Constant., sess. 19.
3. Connus autrefois en France sous le nom de Cordeliers.

nom de Frères-Mineurs Conventuels, dont le chef, appelé Maître général, serait confirmé dans son office par le ministre général, successeur immédiat du saint fondateur. Il leur fut permis d'avoir des biens-fonds ; ce qui fut autorisé par le concile de Trente [1].

Ainsi l'Ordre des Frères-Mineurs se renouvela lui-même dans son propre sein, aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Mais cela n'arrêta que pour un instant les tendances diverses des esprits ; l'Observance voulut avoir une étroite Observance, qui s'inaugura en Espagne sous la glorieuse protection de saint Pierre d'Alcantara ; les Frères de cette nouvelle famille prirent en Italie le nom de Réformati, et en France celui de Récollets [2]. En 1525, il se forma encore dans l'Observance une nouvelle transformation de l'Ordre de saint François : les Capucins [3]. Ce vieux tronc franciscain a conservé toute sa vigueur ; il abritera encore de son ombre bien des générations faibles et souffrantes. Il a toute sa gloire ; et dans ces derniers temps il présentait au monde avec orgueil deux hommes revêtus de la pourpre romaine, et qui résumaient l'histoire de l'Ordre : le cardinal Micara, héritier de cette éloquence populaire qui distinguait le moyen âge et qui est restée vivante en Italie, capucin puissant par ses vertus et par sa science ; et ce cardinal Orioli, un des premiers théologiens de Rome, membre de plusieurs congrégations dont il était la lumière ; intelligence vaste et forte, unie à un cœur simple et bon [4]. »

Ajoutons en terminant, que le Tiers-Ordre de saint François un moment disparu en France, par suite de la

1. Sess. XXV, cap. III.
2. Ce nom vient des couvents de Récollection, que l'on donnait dans l'Observance à ceux qui voulaient vivre plus parfaitement
3. Les Annales des Capucins, par Boverio, sont un des plus beaux livres que l'on puisse lire.
4. M. Chavin de Malan. *Histoire de saint François d'Assise.*

suppression des ordres religieux, y refleurit aujourd'hui avec une nouvelle vigueur, et que toutes les classes de la société s'empressent comme autrefois de se ranger sous la bannière du saint patriarche et de prendre son humble livrée.

A l'extérieur, rien ne distingue les membres de cette grande famille : un petit scapulaire noir et un pauvre cordon, voilés à tous les regards, leur rappellent seuls qu'ils doivent vivre dans le monde d'une vie plus parfaite, et que chacun d'eux, dans sa position, doit être un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Aux jours de réunions seulement, ils revêtent la tunique primitive du Tiers-Ordre, et ceignent, par-dessus, l'humble cordon ; mais ils ne peuvent s'en revêtir que dans le vestiaire, avant d'entrer dans la chapelle destinée aux exercices de piété qu'ils sont appelés à faire en commun, sous la direction du religieux chargé de ce soin. Ils sont entrés processionnellement à la chapelle, ils en sortent de même, retournent dans leur vestiaire, y déposent le saint vêtement qui recouvrait celui du monde, et sont tenus de l'y laisser ; ils ne doivent l'emporter chez eux sous aucun prétexte. A la mort, ils peuvent et doivent le réclamer, afin de s'en revêtir une dernière fois pour ne le plus quitter : l'humble livrée du glorieux Fondateur doit être pour ses heureux enfants le linceul de leur dépouille mortelle et le gage de leur couronne éternelle.

Puisse ce faible travail contribuer à la gloire de l'illustre patriarche d'Assise ! Nous osons le lui offrir, tout imparfait qu'il soit, en le priant de le bénir et de nous pardonner la témérité qui nous l'a fait entreprendre.

# TABLE DES MATIÈRES



—

## PREMIÈRE PARTIE. — (1182—1209).



—

## DEUXIÈME PARTIE. — (1209—1210).

## TROISIÈME PARTIE. — (1210—1220).

## QUATRIÈME PARTIE. — (1220—1226).

FIN DE LA TABLE.

1907. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. A. RETAUX.

LIBRAIRIE DE BRAY ET RETAUX

82, RUE BONAPARTE, PARIS

# BIBLIOGRAPHIE

## CATHOLIQUE

### REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, Littérature, d'Education, etc.

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSENT
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE.

Bref du Saint-Père, encouragements de l'épiscopat, accueil favorable du public depuis 40 ans; voilà les titres de la *Bibliographie Catholique* à la confiance du public. « Vous avez, dit le Saint-Père au directeur et à ses collaborateurs, donné à votre pays une histoire littéraire de cet âge. » — « La *Bibliographie Catholique*, d'après S. E. le Cardinal Archevêque de Cambrai, éclairera les pasteurs, confesseurs, directeurs et les instituteurs de la jeunesse, dans le choix des lectures qu'ils doivent permettre, interdire ou recommander.

Elle sera un guide sûr pour *les pères et mères de famille*, jaloux de ne mettre dans les mains de leurs enfants que des livres irréprochables sous le double rapport de la foi et des mœurs; elle ne sera pas moins utile à la bonne *composition des bibliothèques* catholiques qu'on ne saurait trop multiplier dans les paroisses pour servir d'antidote à la propagation des doctrines impies et immorales... »

La *Bibliographie Catholique* tient au courant du mouvement littéraire et scientifique, et complète ainsi avantageusement l'instruction des jeunes gens et des jeunes personnes.

Cette Revue, qui a pour directeur Mgr Paul Guérin, camérier de S. S. Léon XIII, l'auteur si connu des *Petits Bollandistes* et de plusieurs autres importants ouvrages, compte, parmi ses rédacteurs ordinaires, des bénédictins de Solesme et de Ligugé (D. Piolin, D. Chamard, D. Plaine), et des professeurs de toutes nos Universités catholiques.

La *Bibliographie Catholique* paraît le 25 de chaque mois. Elle forme deux volumes de 500 à 600 pages par an. Le prix de l'abonnement est de **15** francs.

1907. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.